
3 1761 06380293 8

A L'ASSAUT

DES

PAYS NÈGRES



Le Cardinal Lavigerie.

A L'ASSAUT

DES

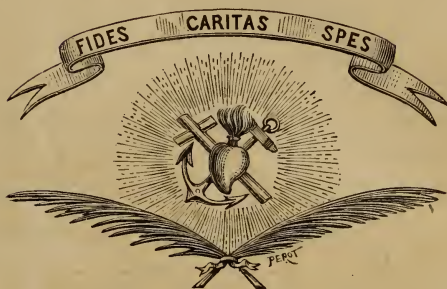
PAYS NÈGRES

JOURNAL

DES MISSIONNAIRES D'ALGER

DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

« Duc in altum, et laxate retia vestra in capturam. » (S. Luc, v, 4.)



PARIS

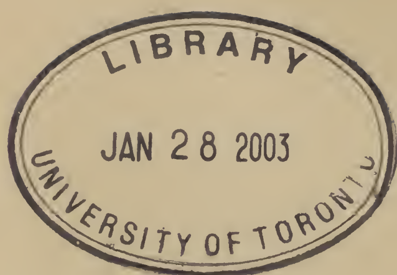
A L'ŒUVRE DES ÉCOLES D'ORIENT

12, RUE DU REGARD

LILLE
CHEZ LE R. P. LOUAIL, MISS. D'AFRIQUE
RUE WATTEAU, 2

MAISON-CARRÉE (ALGÉRIE)
CHEZ LES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE
D'ALGER

1884



AU LECTEUR

Depuis quelques années, il s'est produit en faveur de l'Afrique centrale un de ces prodigieux élans que l'on rencontre parfois aux grandes époques de l'histoire, et que la philanthropie seule est insuffisante à expliquer.

Livingstone avait dépeint depuis longtemps déjà les horreurs de la traite, ces bandes d'esclaves enchaînés misérablement, et marquant de leurs ossements blanchis les mystérieux sentiers des grands lacs équatoriaux : mais la noble tâche entreprise par ce héros de la civilisation avait rencontré bien peu d'imitateurs.

Les missionnaires catholiques du Zanguebar, et à leur tête le regretté Père Horner, pleuraient de douleur en contemplant, à Zanzibar même, le marché humain qui s'y tenait sous les yeux de l'Europe entière, et dont l'abolition ne remonte pas encore bien loin. Combien ces cœurs dévoués auraient voulu aller planter la croix dans les sombres vallées de l'Ounyamouézi, et dire à ces frères ensevelis dans la mort : « Sortez de votre sommeil, et contemplez la lumière du Sauveur. »

L'Église, en mère sage et prudente, ne crut pas le moment venu de mettre la main à ce rude labeur. L'Épouse du Christ

ne peut se trouver en butte aux railleries des sectaires et se faire appliquer cette parole des saintes Lettres : *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare.* D'ailleurs il fallait des ressources immenses et une légion de nobles recrues toujours debout pour combler les vides occasionnés par les pacifiques combats de l'Évangile.

Pendant ce temps, un courageux Américain, Stanley, dont le nom personnifie la plus grande entreprise moderne, traversait l'Afrique de part en part, après avoir visité maints royaumes nègres, étonnamment peuplés, mais abâtardis par un grossier fétichisme et la plus honteuse polygamie.

Nous laissons Mgr l'archevêque d'Alger raconter, dans la lettre qui sert de préface à cet ouvrage, comment cet intrépide explorateur provoqua la formation d'une société internationale africaine, et comment aussi N. S. P. le Pape Pie IX daigna faire appel aux prêtres de la société de Notre-Dame des missions d'Afrique, d'Alger, pour l'évangélisation de ces pays barbares.

Des extraits de leur journal de voyage ont été publiés à différentes reprises; il restait à en former un tout capable d'édifier les lecteurs catholiques sur les difficultés innombrables de ce laborieux apostolat. Dans ce but, nous avons puisé, dans une volumineuse correspondance de quatre années, tous les faits intéressants dont le journal ne faisait qu'une mention incomplète, et nous les avons insérés dans le corps du récit.

De précieuses indications sur le caractère, les coutumes et les mœurs des peuplades de l'Afrique équatoriale, nous ont aussi été fournies par les caravanes subséquentes ; — elles n'ont pas été négligées.

Parfois nous avons invoqué, à l'appui des observations faites par les missionnaires, le témoignage de précédents explorateurs ; parfois aussi nous avons dû constater entre eux des divergences assez notables. Ceux-là n'ont écrit que par obéissance, et la simplicité de leur journal est un gage assuré de sa sincérité ; ceux-ci se sont peut-être trop laissés

entraîner par l'imagination et un enthousiasme de commande.

Pour l'orthographe des noms de villages, rivières et peuplades, nous nous sommes rapprochés autant que possible de celle déjà fixée par Livingstone, Cameron et Stanley. Il est bon cependant de noter que les mêmes lieux sont quelquefois désignés sous plusieurs appellations différentes; c'est d'abord le nom même du chef, qui change malheureusement trop souvent; puis un nom tiré des propriétés ou qualités de l'endroit, enfin un terme générique. Le Père Ruellan, ayant un jour interrogé quatre naturels sur le nom de leur bourgade, rapporte qu'il en reçut quatre réponses différentes. D'autres fois, tout en s'accordant assez sur les consonnes d'un mot, les nègres varient à qui mieux mieux sur les voyelles : ajoutons que l'orthographe anglaise, dont les voyelles n'ont pas un seul et unique son, fournit un nouvel élément de confusion; et l'on comprendra sans peine qu'il soit facile de se perdre et de commettre quelques erreurs au milieu d'un tel chaos.

Livingstone terminait ainsi une lettre qu'il écrivait, le 1er mai 1872, de Tabora, au *New-York Herald :* « Tout ce que je peux ajouter dans mon isolement est ce vœu sincère : Puissent les bienfaits du ciel descendre sur quiconque, Américain, Anglais ou Turc, aidera à faire disparaître l'esclavage, cette plaie saignante de l'humanité. » Bien que nous soyons intimement persuadés que le salut de l'Afrique ne viendra que par la croix, nous ne sommes pas injustes envers ceux qui travaillent, dans la sincérité de leur cœur, à sa régénération, et nous leur accordons hautement le tribut d'hommages et de reconnaissance auquel ils ont droit.

« Qu'un homme, dit Chateaubriand, à la vue de tout un peuple, sous les yeux de ses parents et de ses amis, s'expose à la mort pour sa patrie, il échange quelques jours de vie pour des siècles de gloire ; il illustre sa famille et l'élève aux richesses et aux honneurs. Mais le missionnaire, dont la vie se consume au fond des bois, qui meurt d'une mort affreuse,

sans spectateurs, sans applaudissements, sans avantages pour les siens, obscur, méprisé, traité de fou, d'absurde, de fanatique, tout cela pour donner un bonheur éternel à un sauvage inconnu... de quel nom faut-il appeler cette mort, ce sacrifice? »

« Voilà pourtant votre ambition, votre égoïsme, » s'écriait Mgr Lavigerie, en adressant ses adieux aux derniers missionnaires, « c'est de tomber inconnus pour la cause de la vérité, de la charité, de la civilisation, pour sauver ces pauvres âmes déchues, pour détruire les horreurs de l'esclavage. Et s'il en est qui succombent, d'autres viendront après vous; car nous jurons, la société des missionnaires et moi, de mourir tous jusqu'au dernier, plutôt que d'abandonner ces missions de l'Équateur; et ce serment, nous le tiendrons. »

L'élan est donné, à l'Europe catholique de le soutenir, et de répondre de plus en plus généreusement à l'appel du Souverain Pontife, pour cette nouvelle croisade contre la barbarie musulmane et la sauvagerie africaine.

G. L.

EN PRÉPARATION

POUR FAIRE SUITE A CE PREMIER VOLUME

1° **A LA COUR DE MTÉSA**, journal de la mission du Victoria-Nyanza.

2° **AUTOUR DU TANGANIKA**, journal de la mission du Tanganika.

PRÉFACE

LETTRE DE M[GR] LAVIGERIE

ARCHEVÊQUE D'ALGER

DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE DE LA TUNISIE, DU SAHARA, DU SOUDAN ET DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

LES MISSIONS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

I

Origine des missions de l'Afrique équatoriale. — Apostolat catholique sur le littoral africain. — Explorations dans le centre du continent. — L'association internationale africaine de Bruxelles.

Les missions de l'Afrique équatoriale sont nées, il y a quatre ans à peine, du mouvement providentiel qui dirige, surtout depuis la seconde moitié de ce siècle, vers le continent africain les efforts du monde civilisé. Ces missions en sont, en effet, comme la conclusion et le couronnement logiques.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'Afrique pour voir que toutes ses côtes ont été successivement occupées et comme assiégées, dans ces derniers temps, par les nations de l'ancien monde et même du monde nouveau. Au nord, la France a conquis une partie des provinces barbaresques. A l'ouest, elle s'est emparée du Sénégal. La Tunisie, la Tripolitaine, l'Égypte ont renoncé à leur antique

piraterie et ouvert leurs ports aux vaisseaux de l'Europe. L'Amérique a établi sur les côtes de l'Atlantique la république dite de Libéria. L'Angleterre a créé au sud la grande colonie du Cap. Les Hollandais ont fondé les républiques d'Orange et du Transvaal. Enfin les traités conclus entre le sultan de Zanzibar et la Grande-Bretagne assurent aux Européens la liberté des transactions, depuis la terre de Natal jusqu'à l'entrée de la mer Rouge.

Pendant que les nations chrétiennes formaient, avec leurs flottes et leurs armées, le blocus des côtes africaines, l'Église y développait ses légions pacifiques. Les fils de saint François sont dans la Tunisie, la Tripolitaine, l'Égypte, le pays des Gallas ; ceux de saint Vincent de Paul, dans l'Abyssinie; les Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, au Zanguebar, au Congo, dans la Sénégambie, au Sénégal, partout où la charité et le dévouement héroïques que leur a inspirés leur saint fondateur peuvent faire aimer et bénir le nom catholique; les Missions Africaines de Lyon, sur les côtes meurtrières de la Guinée, au Cap, au Dahomey; celles de Vérone, établies par Mgr Comboni, dans les provinces récemment conquises du sud de l'Égypte; les Pères de la compagnie de Jésus, à Madagascar et au Zambèze; les Oblats de Marie, à Natal; le clergé d'Irlande et d'Angleterre, dans la colonie du Cap; celui du Portugal, au Benguela; celui d'Espagne, au Maroc; celui de France, en Algérie. En un mot, aucun point des trois côtes que baignent la Méditerranée, l'océan Atlantique et l'océan Indien n'échappe à ce siège immense que la miséricorde divine semble préparer pour mettre un terme à la malédiction de la pauvre race de Cham; et on ne peut douter, à tous ces signes, que nous n'assistions à l'un de ces grands événements par lesquels la Providence change la face des nations.

Mais si les rivages de l'Afrique étaient tous occupés par les messagers de la bonne nouvelle, il n'en était pas de même de l'intérieur. Il semblait, au contraire, leur fermer obstinément ses routes. Des voyageurs isolés avaient essayé d'en pénétrer le mystère. Presque tous avaient payé de leur vie cette hardie tentative. C'est seulement depuis vingt années que le voile qui couvrait ces régions inconnues a été soulevé par des explorateurs plus heureux ou plus intrépides : Burton, Cameron, Speke, Nachtigal, Schweinfurt, et d'autres encore. Les noms de Livingstone et de Stanley sont sur toutes les lèvres, ma plume n'a pas besoin de les écrire. On s'est bientôt passionné pour les découvertes et le courage de ces voyageurs, et cet entraînement de l'opinion s'est traduit par des actes d'une portée décisive.

Jusque-là toutes les tentatives sur l'intérieur de l'Afrique étaient

isolées. Chaque nation, chaque société savante, chaque individu agissait d'après ses vues propres. En 1876, à la suite de la publication des voyages de Livingstone et de Stanley, S. M. le roi des Belges conçut la pensée d'une Association internationale qui relierait et dirigerait tous ces efforts. Voici comment ce prince traçait lui-même à cette société le programme de son action : « Ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe où elle n'ait pas encore pénétré, disait-il dans le discours d'ouverture de la première conférence, percer les ténèbres qui enveloppent des populations entières, c'est, j'ose le dire, une croisade digne de ce siècle de progrès. Il faut donc convenir, ajoutait-il, de ce qu'il y aurait à faire pour intéresser le public à cette noble entreprise et pour l'amener à y apporter son obole. Dans les œuvres de ce genre, c'est le concours du grand nombre qui fait le succès, c'est la sympathie des masses qu'il faut solliciter et savoir obtenir. »

Ainsi, en Europe, l'Association internationale africaine de Bruxelles se proposait de provoquer le concours de toutes les nations civilisées et d'obtenir leur contribution volontaire. Ce premier résultat a été immédiatement poursuivi. Des assemblées savantes, ou même politiques, des princes, et à leur tête le roi des Belges lui-même, avec une générosité persévérante et vraiment royale, ont préparé le budget de ce qu'ils appelaient une croisade contre la barbarie.

J'insiste sur ces points, quoiqu'ils puissent paraître au premier abord étrangers à mon sujet. Ils sont mon sujet même, car on ne comprendrait pas bien l'origine et l'organisation des missions de l'Afrique équatoriale, si on ne connaissait ces détails. C'est, en effet, pour ne pas se laisser devancer par des sociétés étrangères que le Saint-Siège a réglé, comme il l'a fait, ce qui concerne ces missions. Le champ d'action qu'il leur a tracé est exactement le même que celui qu'a déterminé, pour ses explorations, l'Association de Bruxelles. Ce champ est « limité, ce sont les termes mêmes du programme de cette société, à l'orient et à l'occident par les deux mers ; au midi, par le bassin du Zambèze ; au nord, par les conquêtes du nouveau territoire égyptien et le Soudan indépendant. » Cette région, qui s'étend du 10e degré de latitude nord au 15e degré de latitude sud, est précisément, comme je le dirai tout à l'heure, celle où les missions de l'Afrique équatoriale sont établies.

L'Association de Bruxelles se proposait de créer tout d'abord, en Afrique, des centres d'exploration et d'influence, ou, comme elle les appelle, des stations scientifiques et hospitalières sur certains points plus importants.

« De ces stations (ce sont les propres paroles de la déclaration officielle de l'Association), les unes devront être établies en nombre très restreint sur les côtes orientale et occidentale de l'Afrique, aux points où la civilisation européenne est déjà représentée, à Bagamoyo et à Loanda, par exemple. Elles auraient le caractère d'entrepôts déstinés à fournir aux voyageurs des moyens d'existence et d'exploration. Elles pourraient être fondées à peu de frais, car elles seraient confiées à la charge des Européens résidant sur ces points.

« Les autres stations seraient établies dans les centres de l'intérieur les mieux appropriés pour servir de bases aux opérations. On commencerait par les points qui se recommandent, dès aujourd'hui, comme les plus favorables au but proposé. On pourrait signaler, par exemple, Oujiji, Nyangwe, Kabébé, résidence du roi, ou un endroit quelconque situé dans les domaines de Muata-Yamvo. Les explorateurs pourraient indiquer plus tard d'autres localités où il conviendrait de constituer des stations de ce genre.

« Laissant à l'avenir le soin d'organiser des communications sûres entre ces stations, la conférence exprime surtout le vœu qu'une ligne de communication, autant que possible continue, s'établisse de l'un à l'autre Océan, en suivant approximativement l'itinéraire du commandant Cameron. La conférence exprime également le vœu que, dans la suite, s'établissent des lignes d'opération dans la direction nord-sud. »

Comme je le dirai plus bas, ce sont ces mêmes points que les missionnaires d'Alger ont reçu la charge d'occuper, lorsqu'ils ne sont pas évangélisés déjà, comme ceux du littoral, par d'autres congrégations religieuses. La raison de cette identité de résolutions est toujours la nécessité pour l'Église de ne pas se laisser prévenir, dans ces régions neuves encore, mais qui bientôt devaient se trouver ouvertes aux influences de l'Europe.

L'Association internationale de Bruxelles, en effet, entreprenait avec une rare ardeur la réalisation de son programme. Des officiers de l'armée belge, des savants de la même nation répondaient à l'appel de leur roi, pour affronter tous les périls. Plusieurs ont déjà payé de leur vie leur courageuse initiative. Mais ceux qui tombent sont bientôt remplacés. Ce ne sont plus même des explorateurs isolés, ce sont des expéditions véritables. L'or n'est pas plus épargné que les hommes. Aussi, sous cette impulsion vigoureuse, une ligne non interrompue de stations s'établit à l'orient depuis Zanzibar jusqu'au Tanganika; là les explorateurs belges ont fondé leur établissement central de Karéma, tandis qu'à l'occident Stanley remonte

le cours du Congo, en formant des comptoirs sur ses rives. Le jour est donc proche où les représentants de l'Association internationale africaine, venant, les uns de l'océan Atlantique, les autres de l'océan Indien, se rencontreront sur les hauts plateaux d'où sortent les sources des deux grands fleuves africains, le Nil et le Congo.

On ne peut le nier, c'est là une grande entreprise, plus grande encore que celles qui tendent à percer les continents pour rapprocher simplement les distances, car ici des peuples entiers, ensevelis dans la mort, seront appelés à la lumière et à la vie.

Mais cette œuvre, la conférence de Bruxelles ne peut la réaliser qu'à demi; elle ne peut, pour mieux dire, que la préparer. En ouvrant les routes de l'équateur africain aux explorateurs et aux marchands, elle les ouvre à l'Évangile, et ce sera là, sans qu'elle l'ait cherché, sa gloire immortelle. L'Association internationale africaine ne s'occupe, elle l'a solennellement déclaré, d'aucune religion. Comment le ferait-elle? Les membres qui la composent appartiennent à tous les cultes. La plupart même sont protestants. Plusieurs ont affiché la libre pensée. Sans s'opposer à la prédication du christianisme, en déclarant même qu'ils accordent leur protection et leur concours matériel à ses envoyés, ils en font dans leurs projets abstraction complète, et annoncent qu'ils borneront leurs efforts à la science, au commerce et à l'industrie.

C'est dans ces termes qu'en 1877 la question de l'Afrique équatoriale se posa devant le monde chrétien et devant le Saint-Siège apostolique.

II

Pie IX et l'Afrique centrale. — Commencements de la société des Missionnaires d'Alger. — M. Girard et les trois premiers novices.

Pie IX était à la fin de sa longue carrière. C'était la dernière année de cet immortel pontificat qui avait vu « toutes les extrémités des choses humaines ». Le regard du vieux et saint Pontife se portait avec tristesse sur le monde catholique, où la haine de l'impiété semblait vouloir tout lui ravir, lorsque pour la première fois le cardinal Franchi, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, appela son attention sur les travaux de la conférence de Bruxelles et sur l'avenir nouveau qui se préparait pour les peuples de l'intérieur de l'Afrique. Pie IX en comprit sans peine toute l'importance. Il ne

s'agissait de rien moins que d'un pays presque aussi grand que l'Europe, et dont quelques-uns estimaient la population à cent millions d'âmes. Le chiffre pouvait sans doute être contesté ; mais on apprenait avec certitude que l'intérieur de l'Afrique équatoriale, jusque-là représenté comme un désert stérile et mortel, avait, au contraire, des populations denses et agglomérées, des richesses naturelles sans nombre, des paysages enchanteurs. En beaucoup de lieux, le climat était salubre et tempéré, grâce à l'élévation des plateaux, au voisinage de grands lacs et de hautes montagnes, quelques-unes couvertes de neiges éternelles. Il était évident que, dans de semblables conditions, l'Afrique équatoriale allait être envahie, non moins évident que les protestants, qui avaient pris l'initiative et qui dominaient par le nombre dans la conférence de Bruxelles, allaient tenter de s'établir dans ces régions. Déjà les bulletins des sociétés évangéliques de Londres et de New-York annonçaient tout un plan de conquêtes et promettaient des subsides qui s'élevaient à plus de cinq millions par année: autant pour une seule mission que l'Œuvre de la Propagation de la Foi pour le monde entier.

Le grand Pape qui allait mourir, mais dont l'âme conservait toutes les ardeurs généreuses, comprit les dangers d'une telle situation. Il vit aussi l'obligation providentielle imposée au Saint-Siège d'y pourvoir sans délai; « car c'est à la vérité dont l'Église est dépositaire, disait-il, et non à l'erreur qu'a été dite la grande parole : « Allez et enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du « Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » Par son ordre, la Sacrée Congrégation de la Propagande s'adressait donc, vers la fin de 1877, aux chefs des principales missions de l'Afrique, pour leur demander des renseignements utiles à la réalisation des pensées du Saint-Père. Les prélats consultés, et j'avais l'honneur d'être de ce nombre, furent unanimes à reconnaître la nécessité de ces missions nouvelles et l'urgence de leur fondation dans les lieux où la Société internationale africaine allait établir ses centres d'action.

Mais ici une grande difficulté pratique se présentait. Où trouver une société d'hommes apostoliques qui pût disposer, sur l'heure, du personnel et des ressourses nécessaires pour une mission si vaste et si périlleuse? Les congrégations déjà établies en Afrique ont chacune d'immenses régions à évangéliser, et toutes leurs forces sont absorbées par les œuvres déjà commencées, ou qui s'imposent chaque jour à leur zèle. C'est ce qui fit penser à la plus humble et à la dernière venue des sociétés apostoliques du continent africain : j'ai nommé la société des Missionnaires d'Alger.

Beaucoup de lecteurs ignorent absolument son histoire, partagent

sur elle des erreurs plus ou moins accréditées, et la confondent souvent avec les Missions Africaines de Lyon. Puisque c'est notre petite Société que, malgré sa faiblesse, la Providence a choisie pour être l'instrument de ses desseins dans cette partie de l'intérieur de l'Afrique, il n'est pas inutile d'en dire ici quelques mots.

La société des Missionnaires d'Alger a commencé il y a douze ans, en 1868. Elle est née, comme d'elle-même, des charges imprévues que nous imposait la terrible famine de 1867. Le clergé de la colonie, élevé dans la pensée qu'il ne lui serait jamais permis de nouer des relations, même de simple charité, avec les indigènes, n'avait pas appris leur langue; je cherchais donc vainement dans son sein des prêtres qui pussent se charger de la direction de nos asiles et de nos orphelinats arabes, et je regrettais de ne pas trouver une société d'hommes apostoliques qui pût venir à mon aide. Un jour que je méditais sur ces pensées, je vis entrer chez moi le supérieur de notre grand séminaire de Kouba, le respectable M. Girard, celui que le clergé algérien, formé tout entier par ses soins, appelait le *Père éternel,* à cause de sa vieillesse et de son aspect vénérable. Il soupirait, lui aussi, depuis son arrivée dans la colonie, c'est-à-dire depuis près de quarante années, après le moment où il serait enfin permis au clergé de s'occuper, avec toute la sagesse désirable, des indigènes de l'Afrique. Il lui semblait qu'en ouvrant par les armes de la France chrétienne les portes de ce grand continent, la Providence lui imposait l'obligation d'y porter la vérité et la justice, c'est-à-dire l'Évangile de Notre-Seigneur. Il savait que je partageais ses pensées, et que c'était la seule espérance de les voir réalisées qui m'avait fait abandonner un siège épiscopal de France pour un diocèse de mission. Ce jour-là donc, ce vénérable fils de saint Vincent de Paul, digne en tout d'un tel père, entrant chez moi avec trois élèves de son séminaire, me dit :

« Voici des jeunes gens qui viennent s'offrir à vous pour l'apostolat africain. Avec la grâce de Dieu, ce sera le commencement de l'œuvre que nous avons désirée. »

Je le vois encore courbant sa tête blanche, s'agenouillant avec ses trois séminaristes, et me demandant de bénir et d'accepter leur dévouement. Je les bénis, en effet, plein à la fois d'étonnement et d'émotion, car je n'avais été prévenu de rien, et cette offre, qui répondait à mes préoccupations du moment, me paraissait comme surnaturelle. Je les relevai, je les fis asseoir, je les interrogeai longuement; je fis, comme je le devais, toutes les objections possibles. Ils y répondirent, et mon consentement fut enfin donné pour un essai à titre d'épreuve.

C'est ainsi que l'œuvre a commencé bien humblement par les éléments en apparence les plus faibles : un vieillard déjà près de la tombe, trois jeunes gens, trois enfants, qui entraient à peine dans la vie.

J'étais incapable, je l'ai déjà dit, de m'occuper moi-même de l'œuvre de leur formation, et il fallait cependant, pour une vocation spéciale, les séparer du grand séminaire. La Providence me fournit tout elle-même en envoyant à Alger, pour y chercher un climat plus doux, deux saints religieux, morts tous les deux aujourd'hui. L'un appartenait à la Compagnie de Jésus, l'autre à la Société des Prêtres de Saint-Sulpice. Ils me demandaient en ce moment même une occupation compatible avec leurs forces ébranlées. Je leur confiai nos trois séminaristes, dans une pauvre maison de louage située sur les hauteurs d'El-Biar, qui dominent Alger vers le sud. Là autrefois l'armée française, venant de Staouéli, força ce vieux nid de pirates musulmans à mettre fin à la lutte, et à ouvrir au monde civilisé les portes de la barbarie. Tel fut le premier noviciat. Je le rappelle, parce que je suis touché de voir réunis autour du berceau de nos œuvres africaines un fils de saint Vincent de Paul, l'apôtre de la charité, un fils de saint Ignace, l'apôtre de la foi, un fils du vénérable M. Olier, l'apôtre de la sainteté ecclésiastique, comme pour indiquer par avance à nos missionnaires les trois vertus les plus nécessaires à leur apostolat. Ces commencements durèrent une année. Depuis un autre religieux de la Compagnie de Jésus, un homme de Dieu, lui aussi, dont je n'écris le nom qu'avec vénération et reconnaissance, le R. P. Terrasse, actuellement *socius* du Provincial de Lyon, prit la direction du noviciat définitif. Enfin, après six ans, les missionnaires, dont la règle est aujourd'hui autorisée par le Saint-Siège et la Société reconnue par l'État, se gouvernèrent eux-mêmes par des supérieurs choisis dans leur sein, et sous mon autorité paternelle. Leur maison-mère est à la Maison-Carrée, près d'Alger.

Toutes les histoires ont leurs époques héroïques, aussi bien celles des sociétés religieuses que celles des sociétés humaines. Nos missionnaires sont encore dans ce temps-là. C'est l'observation que me faisait dernièrement un homme éminent, supérieur général d'une congrégation religieuse, qui prêchait une retraite à leur maison-mère. Il s'étonnait de la sévérité de leurs règles et du courage avec lequel elles sont suivies : dormir sur la terre nue ou sur une planche, être pauvrement vêtu, se contenter de la nourriture la plus grossière et la plus frugale, supporter les ardeurs du climat, maintenir au milieu de tout cela une régularité constante, persévérer

durant les huit jours de leurs exercices dans la prière et dans le plus absolu silence. « Voilà, me disait ce bon supérieur, — qui avait voulu se mettre à leur ordinaire, même au réfectoire, — ce que l'ardeur des premiers temps peut seule faire supporter. »

En 1877, époque où fut soulevée la question des missions de l'Afrique équatoriale, les orphelinats de l'Algérie voyaient chaque jour diminuer le nombre des enfants adoptés par nous et qui parvenaient à l'âge d'homme. Nous pouvions donc songer à d'autres œuvres.

III

Adresse au Saint-Père. — Création par S. S. Léon XIII de quatre centres de missions dans l'Afrique équatoriale. — Premier départ. — Mort du R. P. Pascal.

C'est dans ces circonstances que les prêtres de la Société voulurent mettre personnellement leur dévouement et leur vie au pied du Souverain Pontife. Ils le firent dans cette adresse qui n'est pas indigne des premiers temps de l'Église :

« Prosternés aux pieds de Votre Sainteté, les prêtres missionnaires soussignés, membres de la Société des Missions d'Alger, la supplient de leur accorder sa bénédiction paternelle.

« Ils viennent tous, Très Saint-Père, vous offrir leurs cœurs, leurs souffrances, leurs travaux, leur vie s'il le faut, pour les missions de l'Afrique équatoriale, pour défricher ce champ nouveau, redoutable sans doute à la nature, mais où, avec l'appui de Dieu, la grâce pourra faire de si abondantes moissons.

« Tous, Très Saint-Père, ils n'ont qu'un seul désir : aller, sur un signe de Votre Sainteté, se consacrer au salut de ces pauvres peuples infidèles, leur porter la parole de vie qu'ils n'ont pas encore entendue et mourir en les servant, sachant que ceux qui abandonnent pour Notre-Seigneur tout ce qu'ils ont sur la terre, recevront le centuple dès ici-bas en consolations et en grâces, et ensuite la vie éternelle.

« C'est dans ces sentiments, Très Saint-Père, que nous supplions Votre Sainteté d'agréer l'entier sacrifice que nous lui faisons de nos volontés, de nos personnes, de notre vie, pour le salut de la pauvre Afrique équatoriale. »

Parler ainsi, je le sais, n'est pas difficile ; mais lorsque les paroles sont suivies par les actes, lorsqu'on sait qu'en moins de deux ans sept d'entre ceux qui avaient signé cette lettre ont tenu ce qu'ils avaient promis et ont été les victimes de leur charité, en remerciant Dieu de leur mort comme d'une grâce ardemment désirée, on ne peut s'empêcher d'envier leur sort.

C'est au mois de janvier 1878 que deux missionnaires d'Alger furent chargés de porter à Rome l'expression de ces sentiments et d'y recevoir les ordres du Saint-Père. Mais déjà le Pontife, à l'appel duquel ils venaient répondre, était près d'obtenir la récompense de ses luttes et de ses vertus. Pie IX mourut au moment où il allait signer le décret, déjà préparé par la Propagande, pour la création des missions de l'Afrique équatoriale. Nous avons la confiance qu'il prie pour elles dans le ciel.

C'est Notre Saint-Père le pape Léon XIII qui, par un rescrit daté du 24 février, quatre jours seulement après son élection au Souverain Pontificat, réalisa le projet de son prédécesseur. Héritier de sa puissance, il le fut aussi de sa sollicitude pour les pauvres peuples de l'intérieur de l'Afrique. L'organisation ainsi commencée fut complétée par les décrets de la Propagande. Quatre centres de missions destinés à devenir dans la suite autant de vicariats apostoliques ont été ainsi successivement créés : le lac Nyanza, le lac Tanganika, Kabébé, capitale des États du Muata-Yamvo, et l'extrémité nord du cours du Congo. C'étaient les centres mêmes où les explorateurs Européens se proposaient de fonder leurs stations.

En même temps qu'il assignait un si vaste champ à leur zèle, le Souverain Pontife demandait à l'Œuvre de la Propagation de la Foi et à celle de la Sainte-Enfance de fournir à ces nouveaux apôtres les subsides nécessaires à leur long voyage, à leur premier établissement, ainsi qu'à l'adoption et à l'éducation de jeunes noirs infidèles.

C'est le 25 mars, un mois à peine après avoir reçu leur mission du Saint-Siège, que nos premiers missionnaires partirent pour Zanzibar.

Ils étaient au nombre de dix, à savoir :

Pour la mission du lac Nyanza :

Les RR. PP.	Livinhac	du diocèse	de Rodez
	Girault	»	d'Angers
	Lourdel	»	d'Arras
	Barbot	»	de Bayeux
le Frère	Amance	»	de Rodez.

Pour la mission du Tanganika :

Les RR. PP. Pascal du diocèse de Viviers
Deniaud » de Nantes
Dromaux » de Cambrai
Delaunay » d'Angers
Augier » de Belley.

Je n'écris ces noms qu'avec respect, comme on écrivait, dans les premiers temps de l'Église, ceux des confesseurs et des martyrs. Un seul d'entre eux a succombé jusqu'à ce jour, il est vrai, car la mort a beaucoup plus épargné cette première caravane que celle qui l'a suivie; mais tous ont souffert pour Notre-Seigneur ce que souffrent les martyrs : la maladie, la faim, les angoisses, les embûches, et l'on peut bien dire de chacun d'eux ce que la sainte Église dit de l'un des saints de notre France : *Quem etsi gladius persecutoris non abstulit, palmam tamen martyrii non amisit.*

Je ne les suivrai pas dans leur long et périlleux voyage. Je veux seulement déposer en passant une fleur, je veux dire une marque de mon souvenir paternel, sur la tombe du premier martyr de la charité dans cette mission où il sera suivi, où il a déjà été suivi par tant d'autres. J'écris ces lignes le jour même de la fête de saint Étienne, et l'Église l'honore d'un culte spécial, précisément parce qu'il a été son premier martyr. Le Père Pascal, supérieur de la mission du Tanganika, était vraiment la victime désignée. C'était un saint consommé, malgré sa jeunesse, consommé par l'humilité, la charité, la pureté évangélique, le zèle qui le dévorait. Il est mort, comme Moïse, avant d'entrer sur la terre après laquelle il avait soupiré. C'est le 18 août, deux mois seulement après avoir quitté Zanzibar, qu'il a succombé, à l'extrémité de l'Ougogo, entouré de ses frères, et faisant à Dieu, pour le salut des pauvres noirs, le sacrifice de sa vie.

« Nous n'en pouvions croire nos yeux, écrivait un de nos missionnaires; quoique nous eussions vu souffrir chaque jour le Père Pascal, et assisté à toutes les phases et aux progrès foudroyants de sa maladie, nous n'avions pu nous faire à l'idée de sa mort. Nous espérions que le bon Dieu le conserverait à notre mission naissante. Il ne l'a pas voulu, que sa sainte volonté soit faite! Notre consolation est de penser que du haut du ciel il continuera à veiller sur l'œuvre qu'il aurait tant voulu accomplir sur la terre. Il priera pour notre mission, pour ses anciens confrères. Les prières d'un saint comme lui nous obtiendront les grâces qui nous sont nécessaires, et surtout celle de souffrir et de gagner des âmes.

Pour nous, nous n'avons qu'un désir, celui de marcher en tous points sur ses traces, et c'est ce que nous avons promis à Notre-Seigneur auprès des restes de notre cher et vénéré confrère. »

C'est dans ces sentiments et à travers ces épreuves que les neuf missionnaires survivants arrivèrent au terme de leur voyage; ceux qui se rendaient au Tanganika, à la fin de janvier 1879; ceux qui se sont établis dans l'Ouganda, le 19 juin de la même année. Les premiers avaient mis plus de dix mois depuis leur départ d'Alger; les seconds, *un an deux mois et vingt-cinq jours*. Ces chiffres montrent en partie ce que renferment d'obstacles les missions de l'intérieur de l'Afrique équatoriale. Ils montrent aussi ce qu'elles demandent de sacrifices et de ressources, et combien les allocations de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, si considérables qu'elles paraissent à quelques-uns, restent encore au-dessous des besoins.

Aucune autre mission dans le monde ne peut être, sous ce rapport, comparée aux nôtres. Cela tient non seulement aux distances, mais encore et surtout à l'impossibilité de se servir d'animaux de transport dans l'Afrique équatoriale. On ne peut les suppléer que par des hommes. Or ceux-ci doivent porter durant plus d'une année, comme on vient de le voir, non seulement tout ce qui doit servir à l'établissement des missions, mais encore les objets d'échange nécessaires pour se procurer pendant le même temps la nourriture de chaque jour, payer le *hongo* ou impôt de passage aux roitelets barbares, et vivre ensuite, jusqu'à ce qu'une caravane partie de la côte et voyageant par les mêmes procédés ait pu les ravitailler.

IV

Arrivée des missionnaires aux grands lacs équatoriaux. — Mission du Tanganika. — Mission du Nyanza. — Mtésa, roi de l'Ouganda. — Demandes de collaborateurs.

Parvenus dans leur mission, grâce à la protection de Dieu, après avoir traversé sains et saufs les dangers qui assaillaient dans le même temps plusieurs expéditions européennes, et en particulier celle du malheureux abbé Debaize, les missionnaires songèrent à entreprendre leur œuvre.

Au Tanganika, c'est à Oujiji, la principale ville des bords de ce lac, qu'ils s'étaient établis en arrivant. Grâce aux lettres de

recommandation de Saïd-Bargache, sultan de Zanzibar, ils avaient reçu en apparence bon accueil des marchands arabes qui en sont les maîtres, et qui en font l'entrepôt de leur commerce. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils y manqueraient, à cause de l'influence qu'y exercent les musulmans, de la liberté nécessaire; et bientôt ils entreprirent l'exploration des contrées qui bordent le lac, pour y trouver un centre plus favorable. C'est dans l'Ouroundi, au nord d'Oujiji, qu'ils se sont fixés et qu'ils ont commencé leur apostolat, en rachetant et en élevant de jeunes enfants infidèles.

Les détails qu'ils nous donnent dans leurs lettres sont pleins d'intérêt et aussi d'espérances :

« L'Ouroundi, écrit le Père Augier, est accidenté. Une chaîne de montagnes non boisées le traverse du nord au sud. La population est très nombreuse et encore simple. Elle est timide au point de s'enfuir au moindre signe de notre part.

« Le Père Dromaux et moi avons parcouru les environs avec beaucoup de plaisir. Le pays est très cultivé. Partout du manioc, partout des bananiers et des cases en foule. Il y a aussi des patates et beaucoup de haricots.

« Bien qu'il y ait quelques marais, l'Ouroundi paraît beaucoup plus sain qu'Oujiji. En outre, il n'y a pas un seul Arabe. »

« Nous progressons peu à peu, écrit plus tard le Père Dromaux, dans l'établissement au pays des Waroundi. Notre maison ou plutôt notre cabane est faite. Pauvre industrie que la nôtre! Elle a produit un hangar muré et couvert en paille. On a laissé un côté ouvert pour l'air et la lumière. Ce côté, qui a une longueur de vingt-cinq mètres, est fermé, la nuit, au moyen de nattes qu'on relève le jour. Les indigènes accourent de loin, témoignent une grande admiration et restent longtemps en contemplation devant ce monument. Nous avons des chèvres, des moutons, et quelques vaches. Nous défrichons. Je me mets d'une main toute novice, mais hardie, à semer de grands carrés de riz et de blé. Le blé n'est cultivé que par deux Arabes à Oujiji. Il est d'un prix qui ne permet d'en acheter que pour ensemencer et faire des hosties. Les Arabes ne sèment leur blé que vers la saison sèche. Ils sont donc obligés de l'arroser; ce qui exige un très grand travail. Aussi nous avons essayé d'un autre système.

« Mais ce qui est l'objet bien plus intéressant de notre culture, ce sont nos enfants rachetés. Nous avons été heureux de commencer notre mission par eux. Ils nous donnent de grandes espérances, sont très dociles sous tous les rapports, et ne montrent encore pas de défauts sérieux. Une chose est à craindre, c'est qu'ils ne s'en-

fuient; ce qui est arrivé pour un enfant et un homme, et cela sans raison aucune.

« Nous en avons actuellement trois plus petits, à qui nous pensons apprendre à lire, et quatre qui, dans quelques années, pourraient former un commencement de village chrétien dans l'Afrique équatoriale.

« Le terrain ne manque pas ici. On créerait des royaumes sans trouver de concurrents dans le terrain qu'on voudrait prendre. »

Peu à peu le centre de l'action des Pères tend à s'étendre.

« Les Wabikari, nos voisins, écrit encore le R. P. Deniaud, qui, malgré leur réputation de voleurs et d'ennemis de tout étranger, nous avaient si bien accueillis à notre arrivée, nous ont envoyé deux messagers pour nous prier d'aller nous fixer chez eux. Leur sultan nous promettait tout ce que nous voudrions si nous accédions à ses désirs.

« La proposition était très engageante assurément; mais ce district est tellement bas, qu'il ne nous a pas semblé sage de nous y établir avant d'être acclimatés. La rive droite du Mourembué, au contraire, nous paraissait beaucoup plus salubre. Nous répondîmes par de bonnes paroles aux envoyés de Bikari et par la promesse de rester toujours leurs amis. »

Sur les bords du Nyanza, le centre de la mission semblait indiqué et comme imposé d'avance. Tandis que les autres contrées de l'équateur africain sont divisées en une foule de petites tribus ou confédérations, toujours en guerre les unes contre les autres, les régions qui entourent le lac Nyanza sont soumises, soit directement, soit à titre de tributaires, à un prince noir qui fait exception parmi les souverains de cette partie de l'Afrique. Mtésa, roi de l'Ouganda, rendu célèbre par les récits de Stanley, qui ne sont pas toujours, il faut le dire, des modèles d'exactitude, a un gouvernement, une armée, un royaume qui en font le plus puissant des chefs de l'Afrique équatoriale. Il était donc impossible de songer à s'établir au lac Nyanza sans avoir la faveur ou du moins le consentement de ce prince, et c'est vers la capitale de ses États que le R. P. Livinhac et ses compagnons avaient pour instructions de se diriger tout d'abord.

Malgré l'opposition d'un prédicant anglais, nommé Mackay, qui se trouvait déjà dans l'Ouganda et qui fit tout pour empêcher Mtésa d'admettre des catholiques et des Français, nos Pères reçurent un accueil favorable et l'autorisation de s'établir à Roubaga, capitale du pays. Il est vrai que je les avais chargés de présents qui devaient être magnifiques aux yeux d'une Majesté barbare. Le sauvage cher-

che surtout ce qui brille, sans trop se préoccuper de la forme et de la fraîcheur des objets. J'avais donc eu la pensée de faire visiter, à Paris, le marché du Temple, au moment du départ de notre caravane, et d'y faire acheter les dépouilles de nos grandeurs déchues. On ne se figure pas ce qu'on y trouve, grâce à nos révolutions, d'habits de sénateurs ou de ministres, neufs encore ou peu s'en faut. J'en fis faire à bon compte une collection pour le roi Mtésa et sa cour. Je me rappelais le succès qu'avait eu, dans une mission de l'Amérique du Nord, un habit de suisse de paroisse, de la paroisse de Saint-Sulpice, si je ne me trompe, un habit rouge à la française, chamarré d'or. Il fut donné au chef sauvage d'une peuplade récemment devenue chrétienne. Quel ne fut pas l'étonnement du vénérable missionnaire de voir, à la procession du Saint-Sacrement qui avait lieu bientôt après, le chef indien se présenter fièrement revêtu pour tout costume, c'était en été, de son habit à la française, à la tête de ses sujets qui l'entouraient de leurs témoignages d'admiration. Le succès de nos habits de ministres a été le même sous l'équateur. où il était encore plus favorisé par la température.

Mtésa n'a pas voulu être en reste de générosité avec les Pères.

« Sous le rapport matériel, nous devons encore rendre à Dieu, nous écrit le Père Livinhac, de grandes actions de grâces. Mtésa a été très généreux à notre égard. Il nous a donné environ un hectare de bon terrain planté de bananiers et une trentaine de bœufs. De temps en temps il nous fournit les matériaux et les ouvriers nécessaires à la construction d'une habitation assez grande pour nous loger tous. Selon l'usage du pays, cette habitation sera faite avec des poteaux, des roseaux et de l'herbe. Elle ne différera des huttes que par sa forme plus ou moins européenne. »

Mais Mtésa ne s'est pas borné à ces bienfaits matériels. Il a laissé aux missionnaires la liberté de prêcher l'Évangile dans ses États. Déjà, comme au Tanganika, ils ont jeté les bases d'un orphelinat où les premiers enfants nègres rachetés par eux de l'esclavage forment les prémices de leur apostolat. Les adultes répondent aussi à leur appel, et viennent les écouter dans leur pauvre demeure, comme les païens de Rome venaient entendre saint Paul. Plusieurs ont déjà demandé à entrer dans l'Église; et des baptêmes solennels de catéchumènes ont eu lieu, cette année, suivant l'usage antique, la veille de Pâques et la veille de la Pentecôte.

Le roi Mtésa et les grands de sa cour ont voulu, eux aussi, entendre la bonne nouvelle. Ils ont demandé que les Pères expliquassent devant eux la doctrine de l'Église. Ils ont provoqué le prédicant Mackay à réfuter la prédication catholique. Ils ont déclaré celle-ci

préférable. Mais jusqu'ici tout en est là. Un obstacle en apparence insurmontable empêche Mtésa et ses ministres d'embrasser le christianisme : c'est la polygamie. Le roi a mille femmes ; les grands, à proportion.

« Nous avons déjà une quinzaine de catéchumènes, écrit, il y a dix mois, le Père Lourdel. Ici, comme partout, la grâce agit sur les pauvres en premier lieu. *Bienheureux les pauvres!* Les grands trouvent leur paradis au milieu de leurs troupeaux de femmes, et ne s'inquiètent pas des récompenses éternelles que le Seigneur a promises aux justes. »

Mais ce qui est impossible au cœur de l'homme devient possible et facile avec la grâce de Dieu. Or la grâce s'obtient par la prière. Est-ce trop présumer de la charité des pieux fidèles qui liront ces pages que de leur demander de se souvenir auprès de Dieu du roi Mtésa et de ses noirs ?

A la vue de la moisson qui semblait s'offrir à eux de toutes parts, les missionnaires du Nyanza, comme ceux du Tanganika, n'ont eu qu'un désir, celui d'étendre leur action et de fonder autour d'eux des centres nouveaux d'apostolat et de charité. Ils le désiraient d'autant plus que le protestantisme redouble ses efforts pour s'établir partout à la fois, grâce aux ressources immenses dont il dispose. Ils ne cessaient donc de demander à leurs supérieurs de nouveaux apôtres pour créer des stations nouvelles.

« Si nous étions en nombre suffisant, écrivait du Tanganika le R. P. Deniaud, nous pourrions fonder immédiatement trois ou quatre postes, et devancer les ministres protestants qui, eux aussi, cherchent un endroit pour y établir des missions. Envoyez-nous donc bientôt des confrères. »

Du Nyanza, le Père Livinhac adresse la même demande ; il insiste surtout pour que les missionnaires nouveaux soient bien préparés. « Dites seulement à ceux qui vous manifesteront le désir de venir, qu'ils se préparent à leur mission en travaillant de toutes leurs forces à acquérir un grand esprit de foi qui leur fasse voir Dieu en tout et tout en Dieu, et un grand amour de la croix qui leur fasse préférer les privations au bien-être. Ce qu'on a à souffrir en Kabylie et dans la plupart de nos maisons ne donne pas l'idée de ce qui est réservé aux missionnaires de l'Afrique équatoriale. »

Les Pères insistaient ainsi, parce qu'ils ne pouvaient, à cause de leur nombre, avoir dans chaque mission qu'une station unique. Ils n'étaient dans l'une que cinq, et dans l'autre, par suite de la mort du Père Pascal, que quatre missionnaires.

J'ai omis de dire, en effet, qu'une de leurs règles essentielles ne

leur permet pas d'être moins de trois ensemble dans une résidence. « Jamais, dans aucun cas et sous aucun prétexte, quel qu'il soit, disent leurs Constitutions, les missionnaires ne pourront être moins de trois ensemble, Pères ou Frères, lorsqu'ils iront en mission. On refusera, plutôt que de manquer à cette règle, les offres les plus avantageuses, les plus urgentes, et l'on renoncera plutôt à l'existence de la société qu'à ce point capital. » C'est donc là comme le caractère propre de notre petite société. Ceux qui savent les difficultés et les périls des missions en pays infidèles, se rendront aisément compte de cette prescription et de sa forme absolue. Aussi n'avons-nous pas consenti, pour l'Afrique équatoriale, à une exception même temporaire. Et cependant l'envoi d'un missionnaire dans l'intérieur nous coûte trente mille francs au moins, si nous ne voulons pas l'exposer à une mort certaine. Mais nous avons considéré que notre devoir de protection spirituelle et temporelle vis-à-vis des membres de notre chère congrégation, nous interdisait absolument de leur faire courir les chances redoutables de l'isolement durant la vie et peut-être même à la mort. Nous avons voulu donner à eux et à ceux qui leur succéderont, cette garantie absolue qu'ils trouveraient toujours l'appui et les secours nécessaires à leur âme, en même temps qu'ils chercheraient à sauver les âmes de leurs frères. C'est la prière de l'apôtre saint Paul : *Ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.*

V

Deuxième caravane de missionnaires. — Les auxiliaires laïques. — Huit victimes. — Troisième caravane. — État actuel des missions de l'Afrique équatoriale.

Quinze mois après le départ des premiers missionnaires, une nouvelle caravane en amenait dix-huit autres de Bagamoyo à Tabora. Tous n'étaient pas prêtres, néanmoins, dans cette troupe apostolique; six membres laïques l'accompagnaient en qualité d'auxiliaires, et c'est ici le lieu d'expliquer en quelques mots comment ils s'étaient adjoints à la mission.

Les Pères qui avaient formé la première caravane nous avaient fait part de leurs difficultés pour conduire les noirs si nombreux qui portaient leurs bagages et leurs objets d'échange, et encore plus les *askaris* ou hommes armés qui devaient les défendre contre les Rouga-

Rouga. Ils ne pouvaient se résigner à remplir des fonctions qui ne convenaient pas à des apôtres. Ils émettaient, dans leurs lettres, la pensée que d'anciens zouaves pontificaux se trouveraient heureux de sacrifier encore une fois leur vie à la cause de Dieu. Merveilleuse fécondité du dévouement catholique! à peine cette pensée fut-elle connue par la publication de la lettre d'un de nos Pères, que de toutes parts, de Belgique, de France, d'Angleterre, d'Amérique même, des demandes nous furent adressées par d'anciens officiers ou d'anciens soldats de Pie IX. La Belgique tint le premier rang. Six auxiliaires furent agréés pour accompagner la caravane, et parmi eux figuraient quatre de ses fils. Deux ont déjà succombé victimes de leur foi et de leur courage.

Missionnaires et auxiliaires partirent ensemble d'Alger à la fin du mois de juin 1879[1]. Je les vois encore, avant le départ, rangés autour de l'autel de la cathédrale pour la cérémonie touchante des adieux. Je relis avec attendrissement les paroles que je leur adressai :

« Oh! qu'ils seront beaux pour les enfants des noirs, ces pieds qui descendent de leurs montagnes, meurtris des blessures du chemin et couverts de sa poussière, pour leur assurer enfin la paix! Oh! qu'ils sont beaux aux yeux des chrétiens, ces pieds que l'amour porte au martyre, ces pieds qui se livrent eux-mêmes pour le rachat des victimes de tant de douleurs, et avec quel respect, mes très chers Frères, nous les devons embrasser ce soir. » Hélas! je ne savais pas être aussi bon prophète. Moins d'une année après, huit d'entre eux avaient payé de leur vie leur dévouement héroïque. Huit tombes prématurément ouvertes, qui renferment les restes de mes enfants, et auxquelles je ne puis songer sans un mélange de joie et de douleur! De douleur, en pensant que tant de jeunesse, de sainte ardeur, de pureté, de foi, sont perdues pour la terre, pour la grande mission qu'ils allaient accomplir; de joie, en me rappelant qu'ils servaient un Maître qui ne se laisse pas vaincre en générosité, et qui les a placés près de lui parmi ses apôtres et ses martyrs. La Providence avait d'abord ménagé notre faiblesse. La première fois, elle avait donné à nos missionnaires un succès inespéré, en les faisant arriver, sauf un seul, jusqu'au terme, et en abaissant devant eux tous les obstacles. Cette fois, elle nous montrait les périls et semblait accuser notre imprévoyance, de crainte que nous ne fussions

[1] Voici leurs noms : RR. PP. Ganachau, Lévesque, Moinet, Moncet, Soboul, Combarieu, Ruellan, Facy, Guyot; les FF. Baumaister Jérôme, Maximilien Blum, Eugène Malafosse; MM. les auxiliaires Van Oost, Loosweldt, D'Hoop, Verhaert, Stewart et Oswald.

tentés de nous enorgueillir d'un premier succès, et pour nous faire sentir qu'il ne venait que de Dieu.

Ceux qui ont survécu à ces terribles épreuves sont arrivés aujourd'hui à leur destination, et se trouvent réunis à leurs confrères du Nyanza et du Tanganika. De concert avec eux, ils travaillent à l'établissement de stations nouvelles.

Mais, loin de décourager les Pères d'Alger, les épreuves de la seconde caravane n'ont fait qu'enflammer leurs cœurs! Je suis obligé, chose rare en tout temps, plus rare encore en ce temps d'universelle apathie, de modérer, de condamner leur soif de dévouement et de sacrifice, de leur adresser des reproches sur cette ardeur immodérée de leur courage et de leur foi, de la traiter même de folie; folie de la croix, il est vrai qui se reproduit dans toutes les missions de la terre, devant laquelle on s'agenouille en esprit, même lorsque la prudence oblige de la contenir par devoir.

Quinze nouveaux missionnaires sont donc partis encore, au mois de novembre 1880, tous pleins de ces sentiments. Ils sont à Zanzibar où ils se préparent à s'acheminer vers l'intérieur[1].

En somme, depuis deux ans et demi, la société des Missionnaires d'Alger a envoyé quarante-trois missionnaires dans l'Afrique équatoriale. Les centres de mission du Tanganika et du Nyanza sont établis, et viennent d'être érigés par le Saint-Siège en provicariats apostoliques. Ceux du Haut-Congo septentrional et des États du Muata-Yamvo ne tarderont pas à l'être, si Dieu daigne bénir nos efforts. L'œuvre de l'apostolat est commencée, la parole sainte s'annonce. Les premiers fidèles de ces églises naissantes ont reçu le baptême. Leurs premiers apôtres les ont fécondées de leurs sueurs et de leur sang. Notre-Seigneur a préparé son œuvre. Il la fera, si si nous n'y mettons pas obstacle.

Tel est le résumé de notre histoire, bien jeune encore, puisqu'elle n'embrasse pas trois années. Telles sont nos espérances. Mais le tableau ne serait pas complet si nous ne parlions des difficultés qui nous attendent. Il faut que le monde catholique les connaisse pour nous aider à les vaincre par ses sympathies et par ses prières.

[1] Leur départ s'est effectué de Zanzibar dans les huit premiers jours de janvier 1881. Voici leur noms: RR. PP. Guillet, Hauttecœur, Ménard, Blanc, Faure, Randabel et Guyot; MM. les auxiliaires Joubert, Visser, De Groot, Hillebrand, Van Meel, Staës, Taillieu et Boyer. Pour les résultats de cette troisième caravane nous renvoyons à la lettre du Père Ménard et au rapport du R. P. Guillet, qui se trouvent en appendice à la fin de ce volume.

VI

Difficultés de l'apostolat. — Mahométisme. — Protestantisme. — Polygamie. — Climat. — Indifférence religieuse des noirs. — Esclavage. — Énormité des dépenses.

Parmi les obstacles qui s'opposent aux missions de l'Afrique équatoriale, il y en a quelques-uns que j'ai indiqués dans le courant même de mon récit et sur lesquels je ne reviendrai pas, parce qu'ils leur sont communs avec un grand nombre d'autres missions, particulièrement en Afrique. Ce sont les efforts du mahométisme, ceux du protestantisme, et enfin la polygamie.

Le mahométisme ne compte néanmoins encore, dans ces régions lointaines, qu'un très petit nombre d'adhérents, à peine quelques centaines. Ce sont des marchands arabes, marchands d'esclaves pour la plupart. Terrassé et presque mourant en Europe, le mahométisme ne cesse de faire, parmi les populations de l'Afrique, des progrès redoutables. Il s'impose à elles par la violence. Il crée des provinces et des royaumes, et on compte que, depuis cent ans, il n'a pas courbé sous son joug de fer moins de cinquante millions d'âmes. L'Afrique équatoriale ne manquerait pas de subir le sort des contrées qui l'entourent, si ces populations barbares étaient abandonnées à elles-mêmes. Or les peuples gagnés au mahométisme seront pendant des siècles perdus pour nous. La religion musulmane est vraiment le chef-d'œuvre de l'esprit du mal. Elle donne aux plus profonds besoins du cœur de l'homme, aux besoins religieux, une sorte de satisfaction par la portion de vérité qu'elle conserve; et en même temps elle ouvre à ses passions toutes les barrières, elle légitime tous les désordres des sens, elle déifie la force brutale. Comment arracher les âmes à son empire? Le mahométisme ne peut périr que de lui-même, par ses excès, qui sont les conséquences de ses doctrines, et par la mort qu'il porte partout avec lui. C'est ce qui est exprimé énergiquement par le proverbe oriental : « L'ombre d'un Turc stérilise pour un siècle le champ qu'il traverse. » Elle arrivait, cette ombre funeste, dans l'Afrique équatoriale au moment même où nos missions y étaient établies. Nos Pères l'ont trouvée au Tanganika et au Nyanza, dans la personne des Arabes esclavagistes. Nos dernières nouvelles nous apprennent que ceux-ci ont su habile-

ment profiter au Nyanza de l'attachement de Mtésa à la polygamie et des craintes d'invasion que lui inspire l'Égypte pour le détourner d'embrasser le catholicisme. Ils lui promettent de lui laisser toutes ses femmes et de lui garantir ses États, s'il se fait musulman. Mtésa paraît fort indécis. Il a fait ouvrir une mosquée à Roubaga. Il y est allé lui-même; néanmoins il n'a pas enlevé la liberté de prédication à nos Pères, qui sont toujours ses médecins.

Le protestantisme, de son côté, dispose d'immenses ressources. Il couvre l'Afrique de ses envoyés, et partout sous l'équateur africain nos Pères les trouvent en face d'eux. Mais le péril est presque plus apparent que réel. Ces envoyés de l'hérésie sont le plus souvent d'honnêtes ouvriers ou d'honnêtes marchands qui trouvent à satisfaire ainsi leurs goûts pour les aventures, pour le commerce ou pour la science. Un seul jusqu'ici, le prédicant Mackay, s'est montré ouvertement hostile à la mission catholique. Je l'ai cité plus haut, à l'occasion de l'arrivée de nos missionnaires dans l'Ouganda. Tous les autres, à Mpouapoua, au Tanganika, dans l'Ouganda même, ont été pleins de bienveillance et de cordialité. Il n'est pas une lettre où nos Pères ne parlent de ces dispositions avec étonnement et reconnaissance.

« Je dirai un mot, nous écrit le Père Deniaud des bords du Tanganika, de la mission anglaise d'Oujiji. Lors de notre arrivée, la station se composait de deux membres. Le supérieur était mort depuis six mois, presque immédiatement après avoir établi leur mission. Dès que ces deux messieurs apprirent notre approche, ils nous envoyèrent des lettres où les propositions les plus obligeantes nous étaient faites. Ils se mettaient entièrement à notre disposition. Ils nous offraient de recevoir nos bagages chez eux et de partager avec nous leur propre demeure. Nous ne crûmes pas devoir accepter, et nous répondîmes le plus tôt possible à leurs politesses. Depuis lors, ils ne se sont pas démentis; ce sont toujours les mêmes égards, la même amabilité. Du reste, je crois pouvoir assurer qu'aucun d'eux n'est ministre. L'un, le supérieur actuel, était, il me semble, officier de marine. Ici il s'occupe surtout de science. Il navigue souvent sur le lac: il en étudie les bords pour en dresser la carte. L'autre paraît être un ouvrier et se livre à des travaux manuels. »

Le Père Livinhac écrit dans le même sens, de la mission de l'Ouganda, à l'un de ses confrères.

« Dans nos lettres, il est parlé de l'opposition que nous ont faite les protestants. Comme on parle souvent d'une manière générale de cette opposition sans nommer personne, on pourrait croire que tous nous ont été hostiles, ce qui serait regrettable; car tous, au con-

traire, ont été très aimables pour nous, à l'exception de M. Mackay, qui n'est, je crois, qu'un ouvrier sorti de quelque école des arts et métiers, et qui pense probablement gagner dans l'estime de ses supérieurs de Zanzibar ou d'Angleterre en nous combattant. Je vous prie donc, mon révérend Père, de veiller à ce qu'on n'imprime rien contre les procédés vis-à-vis de nous des ministres protestants en général, mais que si l'on veut parler de ce qui s'est passé ici, on nomme M. Mackay. »

Dans une autre lettre, datée d'Oujiji, le R. P. Deniaud revient sur tous les bons offices rendus aux missionnaires par les deux ministres protestants. Ils ont continué à se montrer aussi obligeants, aussi pleins d'égards, et il termine en disant : « Il ne manque à ces deux bons jeunes gens que d'être catholiques. »

Qu'ajouter à de semblables témoignages, sinon que nous devons tous hâter, par nos prières, le moment où l'union sera complète dans la même foi et dans la charité de Notre-Seigneur, et où l'Angleterre, qui si visiblement se rapproche de la vérité, recevra la récompense des vertus naturelles qu'un si grand nombre de ses fils ont conservées.

J'ai aussi parlé plus haut de la polygamie. Je n'ai rien à ajouter, sinon que l'Église, qui a triomphé de la corruption grecque et romaine, tout aussi profonde que celle des noirs, ne doit pas désespérer de la vaincre. Elle a eu, dans les premiers siècles, ses postulants, ses catéchumènes qui attendaient le baptême jusqu'à la mort, précisément parce qu'ils ne pouvaient rompre les liens dans lesquels ils étaient engagés, et à la fin elle a formé des générations de vierges. Elle saura avoir dans l'Afrique équatoriale une semblable patience, et purifier peu à peu ce sang corrompu.

Mais, en dehors de ces difficultés communes à presque toutes les missions de l'Afrique, il y en a d'autres qui sont vraiment spéciales à celles de l'équateur. J'en vois quatre principales : le climat, l'indifférence religieuse, l'esclavage et le manque de ressources nécessaires. Hâtons-nous d'ajouter que l'expérience nous a prouvé qu'avec le secours de Dieu et celui de la charité catholique, aucun de ces obstacles n'est insurmontable.

Le climat. Il est surtout meurtrier dans la région qui s'étend depuis les côtes jusqu'aux grands lacs. Là les terres sont basses, suovent marécageuses, grâce à la *masika* ou saison des pluies, et aux torrents d'eau qu'elle fait déborder sur les plaines. Aussi les miasmes et les fièvres terribles qu'ils occasionnent se développent-ils avec une rare intensité sous l'action du soleil des tropiques. Pas un seul de nos missionnaires n'y a échappé. Leurs journaux et leurs

lettres, durant leurs longs voyages, parlent constamment de ce sujet.

« Nous commençons à faire usage de notre pharmacie, écrit le Père Deniaud, dès les premiers jours du voyage. La fièvre de l'Afrique équatoriale, causée par les miasmes que forme la masika, est un véritable empoisonnement. Elle commence par un mal de tête violent suivi d'un froid intense et d'une courbature générale. Le délire ne tarde pas à suivre, surtout lorsque le malade est au repos, et presque toutes les nuits se passent en visions morbides. Le remède qu'il faut promptement administrer consiste en une forte purgation, invariablement suivie de trois, quatre et même cinq doses de quinine. Si le mal revient, on recommence. Mais une telle médication affaiblit beaucoup, rend la tête lourde, et quelquefois même enlève la faculté de penser. »

Quelques jours après, le Père Livinhac écrivait : « Nous sommes presque tous atteints de la fièvre. Aujourd'hui, six Pères sont malades. Puissent ces petites épreuves tourner à la gloire de Dieu et au salut des âmes. »

Le Père Pascal, qui devait en mourir, en parle comme un autre François d'Assise : « Nous avons tous été visités *par notre chère sœur la fièvre,* écrit-il de Kitoundi. Tout le monde supporte gaiement les peines et les privations. C'est une grande consolation pour nous de songer que nous souffrons pour le bon Maître et pour les âmes qu'il a rachetées au prix de son sang. »

Ce sont les mêmes sentiments qui dominent dans les autres lettres des Pères :

« Cette lettre, Monseigneur et très vénéré Père, m'écrit l'un d'eux, ne vous donnera qu'une faible idée de ce que nous avons souffert. Je dois vous dire que les épreuves par lesquelles il a plu à Dieu de nous faire passer ont fait beaucoup de bien à nos âmes. Si nous avions moins souffert, nous aurions moins prié, nous serions moins détachés des choses de la terre, moins unis à Dieu. Que le divin Maître soit donc béni de nous avoir trouvés dignes de supporter quelque chose pour lui ! »

Ce n'est pas seulement la maladie, c'est la mort qu'amène rapidement la fièvre tropicale. La moindre imprudence peut être suivie d'une issue funeste. Un excès de fatigue, une marche forcée, et plus encore une station prolongée au soleil, un refroidissement pendant la nuit, une chute dans les marais, qui causeraient ailleurs des indispositions légères, sont mortels sous l'équateur africain. Les noirs seuls bravent impunément les poisons qu'on y respire, saturés qu'ils en sont sans doute depuis leur enfance, comme l'ancien

Mithridate. Mais je me hâte d'ajouter que nous avons aujourd'hui la preuve que les terres basses seules sont dangereuses pour la vie des Européens. Sur les montagnes et les hauts plateaux, où les eaux trouvent un écoulement facile, la fièvre n'existe pas. Aucun de nos missionnaires n'a succombé, ni même n'est tombé gravement malade, après avoir atteint la région des grands lacs. Tous ceux que nous avons perdus jusqu'ici sont morts durant le voyage, entre la côte et les hauts plateaux ou en arrivant à leur destination, de la maladie qu'ils avaient contractée. Leurs lettres nous donnent encore à cet égard des renseignements multipliés. Elles vantent la salubrité du pays, sa beauté et même sa température, que les Pères trouvent moins chaude que celle de l'Algérie.

« L'Ouroundi, écrit le Père Dromaux, nous présente un grand avantage. Il est plus sain que l'Oujiji. Il a des montagnes et des collines assez élevées. Nous y avons l'air du lac, qui est très bon. Aussi je suis à peu près remis des fatigues du voyage. Il y a plus d'un mois que je n'ai pas eu la fièvre.

« C'est dommage que je n'aie pas le don de la poésie, dit-il ailleurs, pour vous décrire notre station. Je vous écris à l'ombre d'un arbre touffu, sur le penchant d'une colline, à cinquante mètres du rivage. Devant nous, les eaux paisibles du Tanganika avec une multitude de barques de pêcheurs. Au delà on aperçoit un peu dans la brume la pointe de la grande île Mouzimou, et même les montagnes de la rive opposée. A droite, à gauche, de toutes parts, des champs bien cultivés de manioc entremêlés de bananiers ou de palmiers à huile; dans le lointain, derrière nous, de hautes montagnes ayant des habitations à leurs pieds, mais inhabitées et même souvent nues dès les premières élévations; une chaleur médiocre, moins de 30 degrés dans l'intérieur, et au dehors 24 ou 25 degrés, grâce à une brise venant du lac. »

Il en est de même dans l'Ouganda : « Il y a un mois que les Pères sont venus me rejoindre ici, écrit de Roubaga le Père Lourdel. Les santés sont bien meilleures. Le pays est sain. Le climat est moins chaud qu'en Algérie : 25 degrés centigrades à l'ombre. Cependant à certains moments le soleil est brûlant. Les pluies sont assez fréquentes, ce qui permet de semer en tout temps. »

Le problème qui s'était posé dès l'origine, à savoir : si le climat de l'Afrique équatoriale ne serait pas un obstacle insurmontable pour la vie de nos missionnaires, et par conséquent pour l'établissement de leurs missions, est donc aujourd'hui résolu. Il est certain que la région des hauts plateaux, c'est-à-dire le territoire propre de leurs missions, est salubre et dans des conditions bien supérieures

à celles du littoral. Le temps seul du voyage demeurera périlleux pour la santé et pour la vie des missionnaires. Mais là encore les dangers pourront être diminués par les leçons de l'expérience. Sans doute nous n'éviterons pas tous les malheurs, mais nous les diminuerons dans la juste mesure, assez pour échapper aux catastrophes, pas assez pour enlever aux missionnaires le mérite de leur dévouement et de leur sacrifice.

L'indifférence religieuse des noirs de ces contrées est le second obstacle qui semble s'opposer au succès de la mission. Elle est plus grande en beaucoup d'endroits que celle qui a été signalée sur d'autres points de l'Afrique, où les pratiques religieuses, empreintes même quelquefois du plus cruel fanatisme, sont en honneur parmi les noirs. Cette indifférence est telle que, selon la plupart des voyageurs, les nègres de l'équateur africain n'ont de culte d'aucune espèce et manquent même de l'idée d'un Être suprême. Cette assertion, contraire à la grande loi morale qui régit tous les peuples, même barbares, et à la preuve que les théologiens et les philosophes en déduisent, avec raison, pour l'existence de Dieu, m'avait singulièrement ému, je l'avoue. J'avais donc appelé sur ce point, dans mes premières instructions, l'attention de nos Pères. Je m'empresse d'ajouter qu'ils ont constaté, de la manière la plus formelle, la croyance de tous les nègres de leurs missions à des esprits supérieurs qu'ils redoutent et qu'ils honorent de leurs invocations et de leurs sacrifices. Ces peuples pratiquent donc une sorte d'idolâtrie grossière, mais qui n'est certainement pas l'athéisme.

« Un jour que, durant notre voyage, m'écrit le Père Livinhac, nous faisions demander à un chef deux hommes pour nous accompagner au village voisin, il nous fit répondre qu'ils ne pouvaient venir que le lendemain, occupés qu'ils étaient à faire des sortilèges pour savoir celle des routes qu'il faudrait suivre, afin d'avoir un heureux voyage; que d'ailleurs ce jour-là était un jour néfaste.

« Au moment même où je vous écris, un sorcier de la tribu des Warouri, qui habite à l'est de Kadouma, sur les bords du lac, pratique des sortilèges pour faire tomber la pluie. Il entretient nuit et jour un petit feu avec des crottes de chèvres. Autour du brasier sont rangés plusieurs pots de terre couverts avec des morceaux de tabourets cassés. S'il vient à pleuvoir, tout le monde croira que c'est le sorcier qui en est cause.

« Chose étrange et qui peut donner l'explication de certains récits de voyage, le tambour paraît être aux yeux des noirs un instrument de sortilège.

« Durant un ouragan très fort qui eut lieu au mois d'avril, les

tambours de Kadouma battirent toute la nuit. Le matin, nous demandâmes au Manangoua pourquoi on avait battu les tambours : *Daoua ia bacidi,* nous répondit-il, c'est le remède contre la tempête.

« Nous avons vu dans un autre village, pendant que les guerriers étaient absents pour une bataille, battre le tambour durant toute une journée. Des femmes et des enfants faisaient, au son de cet instrument, une sorte de procession autour du *tembé* en chantant sur un air lugubre, pour rendre les génies favorables à leurs guerriers. »

Dans une lettre qu'il nous adressait du lac Tanganika, au mois de septembre dernier, le Père Deniaud constate les mêmes croyances par des détails vraiment curieux. Il nous fait le récit d'un voyage entrepris par lui sur ce lac, ou plutôt cette mer intérieure, car elle a plus de deux cents lieues de longueur, d'une tempête qu'il a essuyée et de la terreur visible de ses noirs, et il ajoute :

« Enfin nous atteignons le cap Cabogo, que l'on ne passe pas impunément, d'après les indigènes, à moins que ceux qui conduisent les barques n'offrent des présents à l'esprit qui habite ce *mouzimou,* (rocher sacré). Au moment où une barque approche du mouzimou, la demeure de l'esprit, un des marins se présente à l'avant du bateau, tenant en mains quelques rangs de perles ou un peu d'étoffe. S'adressant alors à l'esprit, il le prie d'apaiser son courroux et de lui être favorable. Cela fait, il jette à la mer le présent qu'il lui destinait et retourne à sa place. Reprenant alors leurs rames, tous entonnent un chant déprécatif et poussent avec ardeur la barque loin du terrible rocher, convaincus que l'esprit apaisé rendra la navigation favorable et qu'ils atteindront sans difficultés le cap Kongwé, qui se dresse devant eux dans la direction du sud. »

Mais si leur croyance à un monde surnaturel est désormais incontestable, l'ignorance et par suite l'indifférence de ces pauvres noirs n'en est pas moins réelle. C'est là qu'est l'obstacle véritable. Élever ces esprits et ces cœurs qui n'ont d'autres pensées que celles de la terre, leurs chasses, leurs pêches, leurs danses, leurs amusements d'enfant, au désir d'une vie supérieure, à la pratique des vertus qu'elle impose, est une œuvre laborieuse. Mais elle n'est pas impossible. Les missions de l'Océanie l'accomplissent pour des populations qui ne sont pas plus civilisées. Les Pères du Saint-Esprit le réalisent pour les enfants à Bagamoyo. Nos Pères commencent à le voir pour les enfants qu'ils ont rachetés et qu'ils élèvent. Quant aux adultes, la chose est plus difficile; mais il n'est rien, encore une fois, que ne surmonte la grâce de Dieu, cette grâce qui des pierres mêmes peut susciter des fils d'Abraham. Nos premiers néophytes,

baptisés cette année même, en sont la preuve, au témoignage du Père Livinhac, qui nous donne à cet égard, dans ses dernières lettres, les plus consolants détails.

Il ne faut donc pas se préoccuper des apparences. Partout la nature humaine a les mêmes instincts profonds, indestructibles. Partout elle cherche Dieu, ses consolations, son secours, surtout lorsqu'elle est dans la souffrance; et, à ce titre, qui doit l'appeler davantage et plus se réjouir de l'avoir trouvé, que ces populations infortunées, sous le poids des maux qui les accablent et de celui qui explique et résume tous les autres : l'esclavage?

A moins d'être en Afrique et de se trouver en contact avec les nègres qui sont esclaves ou qui l'ont été, il est impossible de se faire une exacte idée des crimes, des cruautés, des infamies de tout genre qu'entraînent l'esclavage et le commerce auquel il donne lieu. Je parle, bien entendu, de ce qui se fait au moment où j'écris ces lignes, de ce que j'ai vu de mes yeux ou entendu de la bouche même des tristes victimes de ces infamies, et nullement, comme on pourrait le croire, de faits du passé. La traite maritime a été supprimée, il est vrai, mais la traite par terre existe toujours. Elle s'est même accrue sur certains points par la suppression de la traite maritime, et elle a revêtu des caractères plus abominables.

Dans le nord et l'est de l'Afrique, ce sont les musulmans qui, soit par eux-mêmes, soit par les nègres qu'ils ont associés à leur commerce, sont les pourvoyeurs de l'esclavage. Et, pour le dire en passant, la destruction de l'esclavage est le coup le plus terrible que l'on puisse porter au mahométisme. La société musulmane, telle qu'elle est organisée, ne peut, en effet, vivre sans esclaves. Voilà pourquoi, dans les régions de l'Afrique dont je parle, et en particulier dans l'Afrique équatoriale, les mahométans sont à la tête de ce commerce. Ils ont à leurs gages des bandes de pillards et d'assassins qui pénètrent chez les nègres idolâtres.

Les États Barbaresques, et, je le dis en rougissant, l'Algérie elle-même, l'Égypte, Zanzibar, le Soudan mahométan, sont le point de départ de ces tristes expéditions. Souvent elles se bornent à la chasse de quelques individus isolés, de femmes, d'enfants qui s'écartent de leurs demeures. Mais souvent aussi ce sont des attaques en règle. Les villages paisibles des nègres de l'intérieur sont cernés tout d'un coup, pendant la nuit, par ces féroces aventuriers. Les nègres qui n'ont pas d'armes à feu ne se défendent presque jamais, ou ceux qui le font sont bientôt massacrés par des hommes armés jusqu'aux dents. Ces malheureux fuient dans les ténèbres; mais tout ce qui est pris est immédiatement enchaîné et entraîné,

hommes, femmes et enfants, vers un marché de l'intérieur. On les y amène de contrées situées à soixante, quatre-vingts et cent journées de marche.

Alors commence pour eux une série d'inénarrables misères. Tous les esclaves sont à pied; aux hommes qui paraissent les plus forts, et dont on pourrait craindre une révolte, on attache les mains et quelquefois les pieds, de telle sorte que la marche leur devient un supplice; sur leur cou on place des cangues à compartiments, qui en relient plusieurs entre eux. On marche toute la journée. Le soir, lorsqu'on s'arrête pour prendre du repos, on distribue aux prisonniers quelques poignées de sorgho cru. C'est toute leur nourriture. Le lendemain il faut repartir.

Mais, dès les premiers jours, les fatigues, la douleur, les privations en ont affaibli un certain nombre. Les femmes s'arrêtent les premières. Alors, afin de frapper d'épouvante ce malheureux troupeau humain, ses conducteurs s'approchent de celles qui paraissent plus épuisées, armés d'une barre de bois, pour épargner la poudre. Ils en assènent un coup sur la nuque des victimes, qui poussent un cri et tombent, en se tordant dans les convulsions de la mort.

Le troupeau terrifié se remet aussitôt en marche. L'épouvante a donné des forces aux plus faibles. Chaque fois que quelqu'un s'arrête épuisé, le même spectacle recommence.

Le soir, en arrivant au lieu de la halte, lorsque les premiers jours d'une telle vie ont exercé leur influence délétère, un spectacle non moins horrible les attend. Ces marchands d'hommes ont acquis l'expérience de ce que peuvent supporter leurs victimes. Un coup d'œil leur apprend quels sont ceux qui bientôt succomberont à la fatigue. Alors, pour épargner d'autant la maigre nourriture qu'ils distribuent, ils passent avec leur barre derrière ces malheureux, et d'un coup les abattent. Leurs cadavres restent où ils sont tombés, lorsqu'on ne les suspend pas aux branches des arbres voisins, et c'est près d'eux que leurs compagnons sont obligés de manger et de dormir.

Mais quel sommeil! on peut le deviner sans peine. Parmi les jeunes nègres arrachés par nous à cet enfer et rendus à la liberté, il y en a qui se réveillent, chaque nuit, pendant longtemps encore, en poussant des cris affreux. Ils revoient, dans des cauchemars sanglants, les scènes abominables dont ils ont été les témoins.

C'est ainsi que l'on marche, quelquefois pendant des mois entiers, quand l'expédition a été lointaine. La caravane diminue chaque jour. Si, poussés par les maux extrêmes qu'ils endurent, quelques-uns tentent de se révolter ou de fuir, leurs maîtres féroces, pour se venger d'eux, leur tranchent les muscles des bras et des jambes à

coups de sabre ou de couteau, et les abandonnent ainsi, attachés l'un à l'autre par leurs cangues, le long de la route, où ils meurent lentement de faim et de désespoir. Aussi a-t-on pu dire avec vérité que si on perdait la voie qui conduit de l'Afrique équatoriale aux villes où se vendent les esclaves, on pourrait la retrouver aisément par les ossements des nègres dont elle est bordée! On calcule que, chaque année, *quatre cent mille nègres* sont les victimes de ce fléau !

Enfin on arrive sur le marché où on conduit ce qui reste de ces infortunés après un tel voyage. Souvent c'est le tiers, le quart, quelquefois moins encore de ce qui a été capturé au départ. Là commencent des scènes d'une autre nature, mais non moins odieuses. Les nègres captifs sont exposés en vente comme du bétail; on inspecte tour à tour leurs pieds, leurs mains, leurs dents, tous les membres de leur corps, pour s'assurer des services que l'on en peut attendre; on discute leur prix devant eux comme celui d'une bête de somme; et quand l'affaire est réglée, ils appartiennent corps et âme à celui qui paye. Rien n'est plus respecté : ni les liens du sang, car on sépare sans pitié le père, la mère, les enfants, malgré leurs cris et leurs larmes; ni leurs consciences, car ils doivent embrasser sur-le-champ la religion du musulman qui les achète; ni la pudeur même, car ils doivent se soumettre aux plus honteuses exigences. Enfin leur vie est à la discrétion de ceux qui les possèdent : nul n'est tenu de rendre compte de ses esclaves.

Il est vrai que, lorsqu'ils sont arrivés auprès de ceux qui les emploient comme serviteurs, ils sont généralement traités, tant qu'ils se portent bien, avec assez d'humanité; on craindrait autrement qu'ils ne mourussent avant l'heure. Mais, dès qu'ils sont vieux ou malades de façon à ne plus pouvoir servir, on les chasse à coups de bâton, jusqu'à ce qu'ils s'en aillent mourir au cimetière.

Tel est l'esclavage dans son épouvantable horreur.

Qu'on interroge les missionnaires de Zanzibar, ils auront tous, comme moi, entendu et vu ces infamies. Pour l'Afrique équatoriale, nous avons le témoignage non moins explicite des explorateurs protestants. Je ne citerai que celui du plus célèbre d'entre eux, Livingstone. On y remarquera les mêmes impressions d'effroi que j'ai trouvées moi-même chez nos pauvres enfants :

« Quand j'ai essayé, dit-il, de rendre compte de la traite de l'homme dans l'est de l'Afrique, j'ai dû rester très loin de la vérité, de peur d'être taxé d'exagération; mais, à parler franchement, le sujet ne permet pas qu'on exagère. *En surfaire les calamités est une pure impossibilité.* Le spectacle que j'ai eu sous les yeux des

incidents communs de ce trafic est tellement révoltant, que je m'efforce sans cesse de l'effacer de ma mémoire. Je parviens à oublier avec le temps les souvenirs les plus pénibles; mais les scènes de la traite se représentent malgré moi, et au milieu de la nuit me réveillent en sursaut. »

Et, je le répète, les calculs les plus exacts ne portent pas à moins de quatre cent mille par année les victimes de cet abominable commerce. En vingt-cinq années, qui paraît la moyenne de la vie africaine, cela fait dix millions : dix millions d'hommes, actuellement vivants, voués à la vie et à la mort que je viens de décrire !

Je me suis étendu sur cette description, que j'ai renouvelée souvent dans mes écrits, parce que je ne connais rien de plus propre à exciter la pitié des chrétiens de l'Europe pour ces peuples infortunés, et aussi parce que rien ne fait mieux sentir les obstacles auxquels viendra se heurter le zèle de nos missionnaires. Qu'attendre de populations ainsi décimées, pressurées, torturées, et qui étendent chaque jour elles-mêmes le cercle de leurs maux? Qu'attendre surtout de ceux qui entretiennent ce trafic infâme et qui en bénéficient? Nos Pères l'ont éprouvé déjà. Ils n'auront pas de plus rudes adversaires. Les marchands d'esclaves et leurs pourvoyeurs comprennent que le règne de l'Évangile sera la fin de leurs richesses. Ils n'épargneront rien pour l'empêcher. Les dernières nouvelles du Nyanza nous en sont une preuve. Ce sont eux qui excitent contre nous l'esprit du roi Mtésa. Mais ici, il faut compter sur l'appui du monde civilisé, qui ne laissera pas toujours protester sa parole, et qui saura détruire la traite sur les marchés de l'intérieur, comme il l'a détruite sur le littoral. En attendant, les missionnaires useront de prudence et surtout de charité, s'abstenant de susciter des colères funestes par des démonstrations impuissantes, faisant appel au monde chrétien, et cherchant à adoucir les maux cruels dont ils sont les témoins.

Enfin, et c'est par là que je termine, la dernière difficulté et en un sens la plus grande de notre mission, c'est l'énormité des dépenses et l'impossibilité où nous sommes d'y subvenir. On comprend aisément que, pour de tels voyages, pour de telles œuvres, pour de telles misères, des sommes immenses sont nécessaires. Jusqu'à l'heure présente et en moins de trois années, nous avons dû dépenser plus de huit cent mille francs, et rien n'est fait encore, pour ainsi dire, sinon d'être arrivé et de s'être fixé sur le sol. A côté de nous, du reste, les sociétés de missions protestantes attribuent plus de cinq millions par an à l'Afrique équatoriale.

Nous comptons donc plus que jamais sur la foi de l'Europe catho-

lique pour fournir le nécessaire à ces périlleuses missions. *Celui qui honore les prophètes*, est-il écrit dans les livres saints, *reçoit la récompense des prophètes;* celui qui honore l'apôtre aura droit aussi à sa récompense.

† CHARLES,

ARCHEVÊQUE D'ALGER, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE.

Tunis, le 1er janvier 1881.

PREMIÈRE PARTIE

D'ALGER A TABORA

CHAPITRE I

DE MARSEILLE A ZANZIBAR

A bord du *Yang-Tse*. — M. Debaize. — Un pope interloqué. — Le canal de Suez et la mer Rouge. — En quarantaine. — Dimension de notre grand'mère Ève. — Avant-goût de mœurs africaines. — Un pays qui ressemble peu au paradis terrestre.

21 *avril* 1878. Saint jour de Pâques. — *Voici le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse.* C'est le jour où notre divin Sauveur, vainqueur de la mort et resplendissant de gloire, malgré la pierre scellée à l'entrée de son sépulcre, déjoue la perfidie des Juifs, apparaît aux Apôtres étonnés, et commence à étendre sur le monde son sceptre royal : c'est le jour aussi où la sainte Église, figurée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, malgré les persécutions et les triomphes éphémères de ses bourreaux, toujours jeune, toujours vivante et glorieuse, nous envoie, indignes ministres d'une si noble cause, aux nations encore plongées dans les ombres de l'ignorance et de l'erreur, afin qu'elles apprennent à connaître Celui qui est la voie, la vérité et la vie.

Le *Yang-Tse* s'élance vers la haute mer en vomissant

d'épais tourbillons de fumée. Tout le monde est sur le pont. Déjà les gais carillons des cloches de Marseille ne parviennent plus jusqu'à nous; Notre-Dame de la Garde, à la protection de laquelle nous nous recommandons avec ferveur, domine seule encore quelques instants le doux sol de la patrie.

Adieu, parents bien-aimés, vous avez compris notre mission; que les grandes pensées de la foi vous guident et vous soutiennent toujours! Que Dieu vous paye en consolations de toute sorte, dès ici-bas, s'il le juge à propos, mais surtout là-haut, les durs sacrifices que vous vous êtes imposés pour nous! Oui, vous le savez, les quelques peines que nous aurons endurées pour le bon Maître nous seront comptées au dernier jour, et nous n'aurons alors qu'à nous applaudir de ce courage que le monde traite de folie avec son ignorance ordinaire. Pauvre monde! c'est pour lui qu'il est écrit : « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise... Jésus est venu dans le monde, qui était son légitime héritage, et les siens ne l'ont point reçu. Mais à ceux qui ont entendu sa voix, pouvoir a été donné de devenir les enfants de Dieu... »

Adieu aussi, chers confrères de Maison-Carrée; soyez assurés que jamais votre souvenir ne sortira de notre mémoire, et que, sur les bords du Victoria et du Tanganika, nous aimerons à nous rappeler les beaux jours que nous avons passés près de vous! Puisse Notre-Dame d'Afrique vous continuer sa maternelle protection et vous préserver de tout danger! De votre côté, priez beaucoup pour ceux qui partent. Demandez au Sacré-Cœur de Jésus, dont la bannière à croix rouge et bleue, pieux et touchant cadeau des saintes filles du Carmel, d'Alger, nous guidera à travers le vaste continent africain, qu'il daigne bénir nos travaux et leur faire porter des fruits de salut; *que son règne arrive, que son nom soit sanctifié* par ces peuplades si longtemps accablées sous le poids de la malédiction lancée contre leur père.

M. l'abbé Debaize est à bord. Il entreprend aussi de traverser l'Afrique et d'associer la France aux grandes découvertes des Livingstone, Stanley et Cameron. Nous avons longuement causé avec lui; il parle facilement, paraît très



Les Pères de la première caravane. (P. 36.)

versé dans la science des voyages, et doué d'une grande énergie. Dans ses rapports avec nous, il se montre très affable, et même familier. Mais nous avons vite compris qu'il craignait de nous voir voyager avec sa caravane; il nous a insinué que la mission dont le gouvernement français l'avait chargé exigeait qu'il fût tout à fait seul. Il est parfaitement équipé aux frais de l'État : armes, munitions, instruments scientifiques, etc. etc.; rien ne lui manque.

Pour nous, nous pensons à ces paroles de Sa Grandeur Mgr le Délégué : « L'imagination, le goût du mouvement, des voyages, le désir de l'inconnu peuvent bien produire, à la vérité, une résolution en apparence courageuse; mais avec elle on ne va pas loin : avec les difficultés, les mécomptes, viennent bientôt le découragement et l'ennui. Seules, la pensée de Dieu, celle des récompenses éternelles et magnifiques qu'il promet à la persévérance, peuvent soutenir votre faiblesse. Que ce soit donc là, mes enfants, la pensée qui vous soutienne et qui vous éclaire. Songez, dans vos fatigues, au repos qui vous attend auprès de Notre-Seigneur, au milieu de ses apôtres; dans vos souffrances, songez au triomphe des martyrs. Il ne faut pas que vous soyez des voyageurs vulgaires, mais des hommes de Dieu, des pêcheurs d'hommes; vous n'êtes prêtres et missionnaires que pour les poursuivre, les recueillir, sur cette mer immense de l'infidélité et de la barbarie, où ils sont comme engloutis et perdus. »

Nous remercions Dieu de nous avoir donné tant de gages de sécurité, et pour le corps et pour l'âme, et nous bénissons, du fond du cœur, notre vénéré Père, de n'avoir pas reculé devant d'incalculables dépenses, pour nous conserver, au fond des déserts africains, la société et l'appui de confrères dévoués. *Deux frères qui se soutiennent l'un l'autre,* dit l'Esprit-Saint, *forment une citadelle imprenable, et c'est chose difficile que de rompre une triple corde.*

Vendredi 26 *avril.* — Dès le matin, nous côtoyons l'Égypte. Vers midi, nous arrivons à Port-Saïd. A une heure, l'ancre tombe. Chacun s'empresse de sauter dans une barque, afin

de fouler de nouveau la terre ferme, qui, depuis cinq jours, manque à nos pieds.

Port-Saïd, comme toute ville arabe ouverte au commerce, a deux parties : la première, qui s'étend le long du canal de Suez, est habitée par des Européens, la plupart Français ; la seconde, par les Égyptiens. Le coup d'œil est beaucoup plus beau de loin que de près. Port-Saïd, une fois que nous avons été à terre, n'a plus offert à nos regards que des baraques en planches, badigeonnées de jaune et de blanc, et à nos pieds, un sol sablonneux, qui nous rappelait la plage de Maison-Carrée.

Notre première visite fut pour l'église des RR. PP. Capucins, l'église française, comme on l'appelle. La bénédiction du Très Saint Sacrement devant avoir lieu dix minutes après notre entrée, nous prolongeâmes un peu notre visite, et nous demandâmes instamment à Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous conserver sa divine protection, et de nous faire tous arriver sains et saufs au but vers lequel tendent nos plus ardents désirs.

En nous dirigeant de là vers le quartier arabe, nous passâmes devant l'église grecque schismatique. Le pope qui la dessert jouait devant la porte avec un jeune homme. Il nous regarda d'un œil très étonné ; nos rosaires, portés sur un costume arabe, étaient sans doute pour lui un problème dont il cherche encore la solution.

On trouve à Port-Saïd tous les objets nécessaires à un Européen, et à des prix assez peu élevés.

Samedi 27 avril. — Le matin, à cinq heures, nous entrons dans le canal. Nous ne pourrons arriver à Suez que demain matin à neuf heures. Le peu de largeur du canal ne permet pas de marcher à toute vitesse ; car l'eau, refoulée alors avec trop de violence, battant le sable des rives, le canal deviendrait bientôt impraticable ; déjà même, malgré toutes les précautions, il a beaucoup perdu de sa largeur primitive.

A midi, nous avons 37° centigrades, sans la moindre brise. Aussi chacun soupire-t-il après le coucher du soleil.

A huit heures du soir, le navire stoppe dans un des lacs qui se trouvent sur le parcours du canal ; nous ne sommes

plus qu'à trois heures de Suez, mais une mesure de sage prudence interdit absolument de naviguer de nuit.

Dimanche 28 *avril.* — Nous sommes devant Suez. Les navires de passage ne s'arrêtent ordinairement, devant cette ville, que le temps nécessaire pour faire de l'eau et débarquer les quelques caisses de marchandises réclamées par le commerce peu considérable de cette ville. Située au fond du golfe, et entourée à moitié par des rochers d'une aridité affreuse, cette ville ne présente aucun intérêt à ceux qui ont déjà visité des villes arabes.

A midi, le *Yang-Tse* reprenait sa course vers Djeddah. La mer Rouge n'ayant tout d'abord qu'une largeur de douze à quinze milles, il nous fut possible de rechercher les endroits qui rappelaient quelque souvenir historique.

Nous passâmes en vue de trois ou quatre groupes d'arbres : c'est là, nous dit-on, la fontaine de Moïse. J'ignore si cette tradition est fondée. Mais, à part quelques arbres arrosés par les sources de cet endroit, nos jumelles ne nous montrèrent qu'un sol durci et desséché par les ardeurs dévorantes du soleil. N'eût été le manque de confiance en Dieu, le paysage aurait certainement excusé les murmures des Israélites.

Mardi 30 *avril.* — Notre bateau jette l'ancre à une lieue environ d'un petit port situé sur la côte d'Asie. C'est Djeddah, point de départ de toutes les caravanes allant à la Mecque, et qui, à leur retour, sont soumises à une quarantaine rigoureuse. Nous trouvâmes en rade trente-deux vaisseaux destinés à recevoir ces pauvres aveugles, qui viennent chercher le ciel où se trouve le chemin direct de l'enfer.

Comme Alger, Djeddah, vu de la mer, paraît s'élever en amphithéâtre, et présente un aspect assez pittoresque. Un nègre nous ayant offert son canot en assez bon français, nous le prîmes de préférence, pour visiter une ville exclusivement musulmane. Sauf, en effet, les consuls français et anglais, et cinq ou six Grecs, il n'y a dans cette ville aucun Européen. Le fanatisme turc, quoique contenu maintenant par la crainte de nos armes, rendrait le séjour de la ville assez dangereux pour des chrétiens.

Après une course en barque d'une demi-heure environ, nous touchons le quai. Le geste impérieux d'une sorte de douanier fait reculer notre batelier de plusieurs mètres. C'est que l'officier de santé qui est allé visiter le steamer n'est pas de retour. Et puis, nous venons d'un pays lointain, nous pouvons apporter avec nous la peste ou le choléra; nous ne pouvons donc mettre immédiatement pied à terre. Cet ordre nous est traduit par notre batelier, qui, pendant six ans, a servi à bord des Messageries maritimes. Nous voilà donc condamnés pendant une demi-heure à la quarantaine! Enfin la santé arriva, et il nous fut permis de débarquer.

En sortant du bateau, nous fûmes salués d'un *salem alikoum*, prononcé avec un accent algérien. C'était, en effet, un Arabe d'Alger qui nous parlait. Venu, il y a cinq ans, à la Mecque pour faire son pèlerinage, il s'est ensuite fixé dans ce pays. Lorsque nous eûmes répondu à son salut, il vint nous serrer la main et nous demander si nous n'étions pas des marabouts de Notre-Dame d'Afrique. Sur notre réponse affirmative, il se mit à notre disposition pour nous faire visiter la ville, et même pour nous conduire à la Mecque. Nous acceptâmes la première partie de sa proposition et refusâmes la seconde, parce que le temps nous manquait et que l'offre était trop périlleuse, puisqu'il pouvait y aller de notre tête. La ville sainte des Musulmans est, en effet, fermée à tout autre qu'aux sectateurs du Coran; et un Européen qui voudrait tenter l'aventure, même avec un firman et toutes les recommandations du sultan de Constantinople, courrait risque d'être massacré par une populace en délire, qui regarde comme la plus grande des profanations qu'un chrétien foule le sol où repose le Prophète.

Nous visitâmes donc Djeddah, en compagnie de notre guide complaisant; nous avons essayé d'avoir de lui quelques renseignements sur la manière dont se passe le pèlerinage de la Mecque, mais il s'est montré peu soucieux de nous éclairer sur ce chapitre. Toutefois, d'après ce qu'il nous a été donné de voir et d'entendre, ce pèlerinage consiste en une série de turpitudes et de monstruosités telles, que la plume d'un prêtre ne saurait les décrire.

Alger, malgré ses quatre-vingt mille habitants, est loin de

présenter l'animation de la petite ville de Djeddah. C'est à peine si nous pouvions nous frayer un passage à travers la foule compacte qui se détournait un moment de ses affaires pour voir passer des étrangers.

Notre guide nous avait réservé pour la fin l'objet, à son avis, le plus curieux et le plus digne de notre attention. Il nous demanda si nous voulions visiter le tombeau de la mère du genre humain, notre bonne grand'mère Ève. Nous ne nous fîmes pas prier longtemps, curieux de voir ce qu'on allait nous montrer. Arrivés à l'enceinte de la ville, nous aperçûmes une *koubba* assez élevée. C'était là, nous dit le guide, qu'était la poitrine d'Heia. Ses pieds, toujours d'après la tradition, acceptée sans l'ombre d'un doute par la ville de Djeddah et par tous les pèlerins qui viennent visiter la Mecque, touchaient aux murailles d'enceinte, situées à cinquante mètres au moins, de telle sorte qu'Ève se trouverait avoir eu une taille de quatre-vingts mètres! Pour la mère de tous les hommes, ce n'était pas trop, au dire de notre Arabe.

Nous rentrâmes à bord vers les six heures du soir, après avoir fait nos adieux à notre guide, qui nous promit d'aller donner de nos nouvelles aux Pères de Notre-Dame d'Afrique lors de son prochain voyage à Alger, c'est-à-dire dans trois ou quatre mois.

Nous espérions pouvoir donner la nuit suivante à un repos bien mérité après une promenade de six heures sous un soleil de 40°; mais nous avions compté sans les nègres qui déchargent et chargent le navire. Ces braves gens ont l'habitude de tout faire en chantant, et de crier d'autant plus fort que le fardeau est plus lourd. Couchés sur le pont, nous essayions en vain de nous endormir, lorsque, vers une heure du matin, le tintamarre devint si fort, qu'on eût dit que l'enfer déchaîné avait vomi sur le vaisseau toutes ses légions diaboliques. Les nègres avaient gardé les plus lourds ballots pour la fin; et, heureux de voir arriver le terme du travail, ils se livraient à des danses et à des cris qu'il serait difficile de dépeindre. Un chanteur montait sur le ballot, une fois que le treuil l'avait déposé dans l'entrepont; on eût dit un damné hurlant contre le Ciel. Puis un de ceux qui se

tenaient le plus près, lui donnant un coup de poing en pleine poitrine, lui faisait faire la culbute; et le chœur des chargeurs, exécutant une ronde vraiment infernale, reprenait le couplet qui venait d'être chanté par celui qui avait été renversé. Enfin, poussant des cris sauvages, tous se jetaient sur le fardeau, qui, malgré son poids, était soulevé comme une plume et arrimé au-dessus des autres. Nous étions tous accourus au bruit, et nous prîmes, pendant une demi-heure, un vrai plaisir à voir ces noirs enfants de l'Afrique nous donner un avant-goût de ce qui nous attendait plus loin.

Dimanche 5 *mai.* — Nous voici à Aden. A peine le *Yang-Tse* avait-il jeté l'ancre dans la rade, que des barques de toutes couleurs et de toutes formes l'entourèrent. Nous entrâmes dans l'une d'elles avec nos valises, et sept ou huit rameurs poussèrent l'embarcation vers la côte. Comme ils voyaient que nous étions des nouveaux venus, à qui on pourrait facilement jouer quelque tour, ils passèrent tranquillement devant le débarcadère et nous conduisirent dans une sorte de baie où le bateau ne tarda pas à toucher le sable. Nous étions à plus de quatre kilomètres du rivage : c'était là, disaient-ils, qu'il fallait descendre. Une troupe d'autres nègres entouraient en même temps la barque, et chacun se disputait l'honneur de porter sur ses épaules les passagers et les bagages. On pense bien qu'ils n'étaient pas poussés par des motifs d'amour pur, et que notre pauvre bourse aurait payé bien cher cette entrée triomphale. Il fallut toute l'éloquence et le regard terrible du Père Lourdel pour déterminer nos bateliers à reprendre les rames et les autres nègres à nous laisser en repos. Cependant le Père Pascal dut profiter des épaules luisantes d'un de nos futurs paroissiens, pour aller au-devant d'un bon Père Capucin qui nous attendait sur la plage.

Enfin nous touchons une terre dont l'aspect n'est point fait pour réjouir la vue, et où nous sommes obligés de passer deux semaines. Pas un arbre, pas un brin de verdure : du sable, des rochers calcinés et un soleil de feu qui oblige à rester calfeutré dans les maisons une bonne partie de la journée.

La pluie, sans laquelle l'homme ne peut gagner son pain, même à la sueur de son front, ne tombe qu'une ou deux fois chaque année; aussi les habitants ont-ils soin de la recueillir précieusement dans des citernes, car c'est la seule eau douce que possède Aden. Les Anglais, maîtres de cette place, y ont établi une distillerie pour leurs troupes, et l'eau de mer distillée compose ainsi la boisson ordinaire des Européens, auxquels elle est vendue à un prix assez élevé.

Le manque d'eau n'est pas le seul fléau d'Aden; l'air lui-même y fait défaut, et lorsque, fatigué d'une journée de travail, on serait heureux de demander au sommeil de nouvelles forces pour le lendemain, on se sent oppressé par une chaleur encore plus accablante la nuit que le jour. Impossible de fermer l'œil un instant. Aussi, couchés sous la vérandah, attendions-nous le lever du soleil avec impatience. C'est cette insomnie qui, jointe à la chaleur étouffante du jour, rend le climat d'Aden si dangereux pour des Européens.

La nourriture, tant des hommes que des chevaux, vient toute des contrées voisines. Il y en a qui prétendent que le paradis terrestre était ici, ou du moins dans les environs, et que c'est de l'Éden qu'Aden a tiré son nom. Je ne sais si cette opinion est bien fondée, mais le fait est que ceux qui la patronnent doivent avouer, s'ils ont jamais vu Aden, que le pays a bien changé depuis. Inutile d'ajouter après cela que les vivres y sont hors de prix.

Les bons Pères Capucins ont mis à notre disposition la maison et la chapelle qu'ils ont non loin du port. Comme Aden est à une certaine distance de la mer, les Anglais ont fait bâtir sur le rivage bon nombre de maisons qui sont occupées par des Européens, et qui, si elles étaient groupées, formeraient une petite ville. C'est Steamer-Point. Nous sommes installés dans une de ces maisons, où les fils d'Albion pourraient trouver que le confortable laisse à désirer, mais où nous vivons au moins à peu de frais. Nous avons un bon soldat irlandais à notre service, et un Arabe qui nous fait la cuisine tant bien que mal. Quoi qu'il en soit, chacun mange avec appétit, et la gaieté et l'entrain président à tous nos repas.

Vendredi 17 *mai*. — Nous avons vu ces jours derniers le fameux Charlie de Zanzibar, dont parlent le voyageur anglais Caméron et l'Américain Stanley. Il se rend en France pour embrasser trois de ses sœurs qu'il n'a pas vues depuis trente ans. Après le sultan, il est, dit-on, le personnage le plus important de la ville. C'est un homme d'une soixantaine d'années environ; il aurait pu nous rendre de grands services, car il a l'air très bon et très dévoué.

Voici le portrait qu'en trace Caméron dans le récit de son voyage à travers l'Afrique : « Charlie est un Français, un original, qu'il faut connaître pour l'apprécier à sa juste valeur. De chef de cuisine au consulat britannique, il est devenu l'un des notables de la ville. Tous les vaisseaux de la marine anglaise qui arrivent dans le port sont approvisionnés par Charlie de viande de bœuf et de pain frais, et le seul établissement qui, dans l'île, approche d'un hôtel, lui appartient. On trouve chez lui des collections d'objets de toute espèce, de toute nature. Il ne sait ni lire ni écrire, n'a qu'une idée vague de ce qu'il possède, et se contente de dire aux chalands : « Fouillez dans mes magasins ; si vous rencontrez ce qui vous manque, payez-le ce que ça vaudra. » Il n'a pas appris l'anglais, a oublié une partie du français, et fait des deux langues un patois amusant.

« Inutile de dire que ses affaires sont en désordre ; néanmoins il prospère, sans doute en raison de sa nature généreuse. Je crois que peu de gens auraient le courage de le tromper [1]. »

La peinture qu'on nous avait faite du climat d'Aden pendant notre traversée n'étant pas de nature à nous rassurer au sujet de notre arrêt forcé dans cette ville, nous avons voulu attendre au dernier jour pour noter l'effet produit sur nous par la chaleur accablante de cette contrée aride et désolée.

Malgré toutes les précautions que nous avons prises pour nous préserver de la fièvre et des insolations, trois Pères sont tombés malades quelques jours après notre arrivée. Ce sont les Pères Livinhac, Delaunay et Barbot. Ce dernier est à

[1] Caméron, *A travers l'Afrique*, page 17.

peu près remis, mais les deux autres Pères sont encore bien faibles, et s'ils n'étaient pas plus forts à notre arrivée à Zanzibar, il leur serait impossible de se mettre en marche pour l'intérieur.

Nous voyons tous les jours plus clairement combien l'esprit de foi est nécessaire au missionnaire. Il faut qu'il ne considère les choses que selon les lumières surnaturelles, et que son plus grand désir soit de trouver des occasions de souffrir pour Dieu. L'absence de la croix devrait être pour nous un malheur véritable. Aimons donc la croix, soyons passionnés pour la croix. Quel bonheur que Notre-Seigneur nous juge dignes de souffrir quelque chose pour lui !

Les bons Pères Capucins sont venus hier d'Aden, distant d'environ dix kilomètres, pour nous inviter à dîner. Ils voulaient, en notre honneur, organiser une petite fête pour leurs enfants. Nos malades et les diverses courses que nous sommes obligés de faire pour préparer notre embarquement ne nous ont pas permis d'accepter cette gracieuse invitation, dont nous leur garderons une sincère reconnaissance.

Si le bon Dieu nous éprouve, il nous réserve aussi des consolations. Bon nombre de Portugais, ainsi que les soldats de la garnison, presque tous Irlandais, se sont confessés et ont fait la sainte communion dans notre chapelle.

Hier soir, le bateau anglais de Zanzibar est arrivé ; il nous apportait une lettre des PP. Charmetant et Deniaud. Ils nous annoncent que tout va bien. Ils sont arrivés à Zanzibar le 30 avril et ont été accueillis avec une très grande charité par les Pères du Saint-Esprit, et en particulier par le R. P. Horner. Depuis qu'ils sont à Zanzibar, l'eau est tombée en abondance : ils sont arrivés en pleine *masika* (saison des pluies), contrairement à nos calculs et à ce qui arrive ordinairement ; ils nous disent que ces pluies extraordinaires ont changé les conditions climatériques, et que nous arriverons au bon moment.

Nous quittons donc Steamer-Point sans regrets, et, pleins de confiance en la divine Providence, nous nous disposons à entreprendre notre dernière étape pour la côte orientale d'Afrique.

CHAPITRE II

ZANZIBAR ET BAGAMOYO

Aspect de l'île. — Difficultés avec la douane. — Providentielle organisation de la caravane par les PP. Charmetant et Deniaud. — Visite au sultan. — Curieuse population de Zanzibar. — Le R. P. Horner et ses œuvres. — Cordial accueil des missionnaires. — En avant !

Jeudi 30 *mai*. — Enfin Zanzibar apparaît à l'horizon, avec les îlots qui l'environnent comme des sentinelles avancées, et les bâtiments de guerre anglais qui, sous prétexte d'empêcher la traite des nègres, surveillent tous les faits et gestes du Sultan.

Quelques daous, petites barques pontées à l'arrière, les voiles doucement gonflées par la brise, vont et viennent devant le port. Ses fouillis de verdure, ses massifs de cocotiers et de girofliers, ses nombreuses bananeraies, ses plantations de cannes à sucre, etc... ont fait avec raison surnommer cette île la perle de l'océan Indien. A cette époque surtout, elle ressemble véritablement à un paradis terrestre. Pour nous, qui n'avions eu sous les yeux, depuis notre départ de France, que les rochers arides de Suez et du golfe Arabique, nous la saluons avec des transports d'enthousiasme.

Çà et là quelques monticules vaporeux tranchent par leur aridité relative sur le manteau vert d'un sol riche et fécond, dont le niveau va en s'élevant vers l'intérieur par une pente presque insensible.

Nous aspirons avec délices un air saturé de vapeurs odorantes, pendant que le soleil, se dégageant lentement du sein des flots, fait miroiter de mille feux la grève et les blanches maisons du port.

Le paquebot, se frayant lentement un passage à travers les multiples embarcations qui semblent fêter son arrivée, a bientôt jeté l'ancre, et nous serrons dans nos bras les PP. Charmetant et Deniaud, qui sont accourus à notre rencontre. Le R. P. Horner, préfet apostolique du Zanguebar, est avec eux; cet homme au cœur d'apôtre est pour nous un vrai père, rempli de bontés et de prévenances. En vain voulons-nous refuser l'hospitalité qu'il est venu nous offrir : il nous prend de force, comme il a déjà pris les deux Pères qui nous ont précédés [1].

Cependant il nous fallait passer par la douane : Saïd Bargache a, en effet, une douane dans ses États et a affermé cette branche lucrative de commerce au fameux Taria Topan, fort vanté par Stanley, et qui nous parut tout simplement un homme sordide et plus avare que le plus avare des juifs d'Alger. Les effets des voyageurs ayant droit de franchise, nous refusâmes de nous arrêter au milieu de la cour du poste de la douane, en plein soleil, comme l'exigeait le chef des douaniers, qui n'était autre que le fils de Taria Topan. Toutefois, pour ne pas avoir l'air de braver l'autorité, nous ouvrîmes une caisse pour démontrer que nous portions bien là des habits et non des marchandises de contrebande. Puis nous prîmes notre route vers la Mission.

Nous aurions bien voulu partir le lendemain ou le surlendemain pour Bagamoyo; mais il restait encore à retirer de la douane les caisses que nous avions apportées d'Europe et qui contenaient les habits dorés, les casques, les plumets destinés à nous concilier les puissants roitelets de l'Afrique équatoriale. N'ayant pu bénéficier sur nos effets, l'Hindi comptait bien se dédommager sur les ballots : malheureusement pour lui, nous fûmes vite au courant des usages de la localité.

[1] Ce héros de la charité chrétienne, obligé l'année suivante de rentrer en France pour essayer de rétablir une santé délabrée par vingt-cinq ans d'apostolat sous le brûlant soleil des tropiques, a rendu sa belle âme à Dieu le 8 mai 1880. (Voir l'article que lui a consacré le *Bulletin des Missions Catholiques*, numéro du 25 juin de la même année.)

Toutes les caravanes qui nous avaient précédés avaient été exemptées du droit de péage; nous ne voulûmes donc pas nous y soumettre : c'eût été créer un précédent regrettable, dont les caravanes européennes n'auraient pas manqué dans la suite de rejeter sur nous tout l'odieux.

Taria Topan, en millionnaire désintéressé, tint bon pendant quatre jours; car il perçoit un droit de 5 p. % sur toutes les marchandises qui entrent à Zanzibar.

Il fallut un mot de la main même du Sultan pour que toutes les caisses restées en douane nous fussent délivrées, et nous pûmes à notre aise écouter alors les explications que les PP. Charmetant et Deniaud nous donnèrent sur l'organisation de notre caravane.

On ne se fait guère en Europe une idée des difficultés que présente cette importante affaire. Il faut d'abord s'entendre avec un Indien, car sans eux il est impossible de louer des pagazis. Aussi longtemps que des Européens ne se seront pas établis à Bagamoyo et à Tabora, pour y installer des caravanes montantes et descendantes, il faudra se soumettre à ces gens rapaces qui ne connaissent d'autre Dieu que l'argent, et pour qui le vol est un acte de vertu. A moins que vous ne cédiez de suite à leurs exigences exorbitantes, vous pouvez être certains d'avance que vous devrez sacrifier au moins huit jours à discuter avec eux, et qu'ils ne reculeront que pas à pas, sou par sou.

Chaque porteur ne consentant jamais à se charger de plus de trente-cinq kilogrammes, il faut donc trois hommes pour un quintal. Or comme, tout calcul fait, tant pour un voyage de six mois au moins que pour nourrir dix Pères pendant un an, il faut au moins (non compris les outils, provisions, etc.) cent quintaux d'étoffes, verroteries, sel, perles et mille autres objets d'échange, c'était donc au moins trois cents porteurs qu'il fallait trouver, puisqu'ici tout portage se fait à dos d'homme.

Or les Anglais, Allemands et Belges avaient accepté tout ce qui se trouvait épars à Zanzibar, soit pour leurs travaux de route, soit pour le voyage dans l'intérieur, et cela à des prix exagérés. Aussi tous, tant laïques que religieux, faisaient entrevoir qu'il faudrait attendre au moins trois ou quatre mois,

peut-être davantage, pour recruter ce qui nous serait même strictement nécessaire pour partir; quitte à faire suivre le reste plus tard à l'aide de porteurs que nous enverrions de Tabora ou d'Oujiji.

Dans leur détresse, nos Pères avaient eu recours à la puissante intercession de saint Joseph : ce glorieux patron des causes désespérées ne manqua pas de venir à leur secours de la manière la plus imprévue et la plus admirable.

Ne trouvant rien à Zanzibar, qu'ils avaient battu et fait battre dans tous les sens, ils s'étaient rendus à Bagamoyo, d'où partent ordinairement les caravanes, afin de poursuivre là leurs recherches.

A peine étaient-ils descendus dans le magnifique établissement que les Pères du Saint-Esprit possèdent sur ce point de la côte, qu'on vint annoncer que de nombreuses caravanes arrivaient de l'Ounyamouézi, avec de l'ivoire en quantité considérable; événement providentiel, car depuis quatre mois aucune arrivée de caravane n'avait été signalée. Le Père Charmetant se rendit aussitôt, avec une lettre du Sultan, chez le gouverneur de Bagamoyo, et le même jour, par l'intermédiaire d'un Arabe riche et influent, tout dévoué aux missionnaires, il put arrêter, séance tenante, la plupart des porteurs ou pagazis qui nous seront nécessaires, au prix de cent francs l'un (non compris la nourriture, qui est à notre charge), pour toute la durée du voyage de Bagamoyo à Tabora.

C'est à cet endroit même que les deux missions devront se séparer pour aller, l'une à Oujiji, l'autre au Nyanza. On trouve toujours à engager là de nouveaux porteurs; d'ailleurs nous y trouverons M. Philippe Broyon et Mirambo, sur la protection desquels nous pouvons maintenant compter.

Ce sont deux indigènes riches et influents du pays qui ont été choisis pour traiter l'affaire de la caravane, sous leur responsabilité. L'un est un Arabe, et il dépend du Sultan; l'autre est un Hindi, et comme tel, sujet anglais. Il dépend donc entièrement du consul d'Angleterre, M. Kirk, qui nous a promis son concours en toutes choses, car il aime beaucoup la Mission catholique des Pères de Zanzibar. Il nous a offert de lui-même de nous remettre une lettre de recommandation

pour Mirambo, le plus puissant chef noir de l'intérieur, qui occupe le territoire situé entre l'Ounyamouézi, le Tanganika et le lac Victoria. Ce chef vient d'écrire ces jours-ci à M. Kirk, en lui envoyant dix défenses d'éléphant, tandis qu'il n'en a envoyé que six au Sultan de Zanzibar, montrant par là qu'il mettait l'alliance des Européens et surtout de l'Angleterre au-dessus de celle des Arabes, avec lesquels il a soutenu longtemps une guerre acharnée.

A côté de tout cela, il y avait eu l'épreuve que notre bon Père Procureur essaya de passer sous silence. Pendant quatre jours il avait été en proie à une fièvre ardente, au moment même où il faisait mettre nos marchandises en petits ballots; malgré ses souffrances, il n'avait pas voulu interrompre son travail, dans la crainte de nous occasionner par là quelque retard; il s'était donc fait porter chaque jour au milieu de ses noirs ouvriers, et avait présidé jusqu'à la fin à leurs délicates occupations.

Aujourd'hui nos porteurs sont tous réunis à Bagamoyo, auprès des Pères du Saint-Esprit, et attendent notre départ, qui aura lieu aussitôt que nous serons un peu remis des fatigues de la traversée.

Depuis quelques jours la masika a cessé; le soleil a reparu dans toute sa majesté équatoriale. Nous trouverons de l'eau en abondance le long du chemin, à cause des dernières pluies: ce qui sera pour nous d'un grand avantage.

On nous dit aussi que la tsetsé et les moustiques ne sont pas à redouter pendant la saison sèche, c'est-à-dire de juin à novembre. S'il en est ainsi, nous sommes vraiment favorisés du Ciel.

Les caravanes arrivant de l'intérieur ont donné les renseignements les plus précieux sur les différentes qualités et quantités d'étoffes, de perles et autres articles nécessaires, tant sur la route que dans la région des grands lacs; et c'est d'après ces indications que les achats se sont effectués, avec le concours extrêmement bienveillant et éclairé de M. Greffulhe, l'agent de la maison de Marseille qui nous a ouvert son crédit.

Il y a en ce moment à Zanzibar, depuis plusieurs mois, cinq expéditions qui se préparent : trois protestantes, une



Une rue à Zanzibar. (P. 53.)

allemande pour la science, et une belge pour l'exploration. Toutes seraient prêtes à partir, mais elles n'ont encore pu enrôler un nombre suffisant de porteurs. C'est donc notre caravane, la dernière venue, qui s'ébranlera la première, comme le Saint-Siège le désirait, et comme nous en avions pris l'engagement vis-à-vis de lui.

Nous nous sommes tous rendus chez le consul de France, qui, d'après un usage oriental, doit accompagner chez le Prince et lui présenter tous ceux qui sont sous sa protection. Le palais de Saïd Bargache, sultan de Zanzibar, vaste maison carrée, d'architecture semi-arabe, semi-italienne, est décoré dans le goût oriental. L'intérieur des appartements ne manque pas de somptuosité, surtout les jours de réception. Le Saïd, pour donner à sa demeure plus d'apparence, a fait démolir quelques bicoques, et aujourd'hui, devant la façade principale s'étend une vaste place d'armes. Une tour surmontée d'une horloge et d'un phare s'élève non loin du palais. Une partie de la ville possède un beau quai, éclairé la nuit par de nombreux lampions. Devant le sérail, le long du quai, on a dessiné une espèce de *square* pour les promenades publiques ; il fera une concurrence avantageuse pour les habitants au terrain classique de Nazi-Moya, le bois de Boulogne des Zanzibarites. Notre entrevue avec le Sultan ressemblant trop à celles qui sont racontées par les précédents explorateurs, nous renvoyons à leurs ouvrages pour en avoir les détails ; nous dirons seulement que son infanterie fait honneur à l'officier anglais qui l'a formée et qui l'exerce.

Nous rendîmes aussi visite au Dr Kirk, consul d'Angleterre, dont l'accueil fut des plus bienveillants. M. le colonel Playfair, l'éminent et excellent consul général de la Grande-Bretagne à Alger, nous avait d'ailleurs donné pour lui de pressantes lettres de recommandation.

Zanzibar est le plus grand marché de toute la côte orientale d'Afrique. A défaut d'esclaves, on y vend des quantités considérables d'ivoire et de copal, de l'orseille, des peaux et des bois précieux. Dans ses rues, la plupart étroites et tortueuses, on trouve de tout : vendeurs d'eau fraîche, rôtisseurs de poissons, marchands de bijoux indigènes, sucreries, figues, cocos, raisins, dattes en marmelade, clous de girofle, un vrai salmi-

gondis, où tout sent mauvais, et où le choléra serait tous les ans, s'il n'y avait pas autant de narguilés et de fumeurs.

Néanmoins tout le monde s'accorde à reconnaître que le dernier voyage de Saïd Bargache en Europe a amené beaucoup d'heureuses innovations et de progrès dans l'administration et la bonne tenue de la capitale. Il faut lui en savoir gré, d'autant plus que la routine est le trait caractéristique des États de l'Islam.

Les loyers sont très chers, car les propriétaires, passés maîtres en fait de fourberie, font beaucoup de difficultés pour aliéner leurs maisons; pour la nourriture et les frais d'entretien, il faut au moins compter cinq francs par jour et par tête.

Le climat est beaucoup plus sain que celui de Bagamoyo, village indigène situé vis-à-vis sur le littoral africain, et qui n'est séparé de l'île que par un bras de mer de vingt-trois milles de large. A l'exception des Pères du Saint-Esprit, aucun Européen n'habite Bagamoyo, où les fièvres, entretenues par les marais environnants, sont en permanence. Tous ceux auxquels nous en avons parlé nous ont déclaré qu'il était impossible d'y demeurer quinze jours sans avoir la *malaria;* tandis qu'on peut demeurer impunément, sauf un ou deux mois de l'année, à Zanzibar, pourvu que l'on prenne des précautions suffisantes.

La population, formée des éléments les plus disparates, peut être évaluée à quatre-vingt mille âmes environ. L'île entière en contient un peu plus du double. A côté des Arabes, des Banians et des Hindis, qui représentent l'aristocratie du commerce, on y voit des échantillons de toutes les contrées environnantes : gens de Goa, du Somal, du Sahouahil[1], de la Mrima, de l'Ouzaramo, de l'Ounyamouézi, des Comores et du Mozambique. On y voit surtout une foule de métis, tristes êtres qui ont tous les vices paternels et maternels, sans l'ombre d'une seule qualité.

Les nègres, partie laborieuse de la population, paraissent doués d'une certaine énergie. A les voir cultiver les jardins et les plantations, porter de lourds fardeaux, courir d'un bout

[1] Sous le nom de *Sahouahil* ou par abréviation *Souahil* (rivages), on désigne la partie de la côte comprise entre le pays des Somalis et l'île de Mombas; et sous celui de *Mrima* (colline), celle qui s'étend de Mombas au Roufidji.

de la ville à l'autre avec un joyeux entrain, on ne croirait pas avoir devant soi des esclaves. Faut-il attribuer cela aux bons traitements dont ils sont l'objet, ou à l'insouciance de leur caractère?

Ces pauvres gens, victimes des cruautés de la traite, n'ayant plus ni patrie ni famille, s'attachent étroitement au maître qui les nourrit et les habille. Leur intelligence se développe quelque peu au contact de la vie civilisée; ils montrent bientôt des dispositions pour le trafic tel qu'il se pratique ici, c'est-à-dire avec accompagnement obligé de ruse et de vol. Lorsque la mort de leurs propriétaires les a rendus, selon la loi musulmane, à leur ancienne liberté, ils ne retournent donc pas au pays natal, mais restent dans l'île, où ils travaillent alors pour leur compte, tantôt comme matelots, tantôt comme portefaix; le plus souvent ces *Wangouana* (affranchis) se louent pour escorter les caravanes en qualité d'Askaris. Ils sont tout fiers de porter un mousquet et se font un plaisir d'enfant de faire parler la poudre. Au reste, mobiles comme le vent, changeant de métier à la plus petite difficulté, ou se passionnant pour une bagatelle, souples devant les forts et arrogants devant les faibles, n'ayant d'autre pratique religieuse que celle de prononcer les noms d'Allah et de Mahomet par formule de jurement ou de colère, ils possèdent un ensemble de qualités et de défauts qui les rend indispensables à l'explorateur, tout en étant pour lui un supplice de tous les jours.

Inutile de dire que tout ce monde forme un ensemble de costumes les plus bizarres, depuis le fez et la riche draperie du commerçant, jusqu'aux indiennes et aux cotonnades de toutes couleurs qui forment le vêtement de la classe moyenne; depuis l'étroit fourreau qui, de la tête aux pieds, écrase la majeure partie de la population féminine, jusqu'au pagne crasseux du sauvage habitant de l'intérieur.

La nourriture ordinaire est des plus simples : pour plat de résistance, une épaisse bouillie de riz ou de sorgho le matin et le soir; pour boisson, le coco ou le pombé, sorte de bière extraite du millet; pour tabac, l'opium et le chanvre.

L'huile de coco ou de sésame joue aussi un grand rôle dans la parfumerie indigène.

La société européenne de Zanzibar est peu variée : elle ne

se compose guère que des différents consuls et de quelques rares agents de maisons de commerce. MM. Greffulhe et Sergère y tiennent un rang important, et se sont multipliés pour nous rendre toutes sortes de bons offices[1]. Ce sont eux qui, avec l'Hindi Serwa, organisent presque toutes les caravanes.

Les Pères du Saint-Esprit possèdent à Zanzibar une véritable école d'arts et métiers, qui rend les plus grands services, et dont la réputation est loin d'avoir été surfaite. C'est un Frère ayant travaillé avec succès dans les premières usines de l'Europe comme mécanicien, qui en a la direction. Le Sultan lui-même n'entreprend aucune affaire importante sans avoir pris auparavant son avis et ses conseils.

Nous admirâmes aussi l'hôpital catholique, bâti dans l'endroit le plus sain de la ville, et desservi, sous les auspices du R. P. Horner, par les Filles de Marie, dont la maison-mère est à Bourbon. Européens, Hindis, Wangouana et indigènes, quels qu'ils soient, y sont soignés avec la même charité et le même dévouement : aussi les noirs ne tarissent-ils pas d'éloges pour une institution si bienfaisante.

Une chose curieuse, c'est l'esprit d'imitation qui semble animer les protestants de Zanzibar : leurs ministres y portent la soutane, et leurs diaconesses ont elles-mêmes un costume particulier ressemblant assez à celui de nos religieuses. Ils sont en train de bâtir un temple magnifique, qui fera certainement l'admiration du pays. Hélas! pourquoi leur dévouement et leurs richesses ne sont-ils pas au service d'une meilleure cause? Notre siècle ne verra-t-il pas les enfants de la Grande-Bretagne, cette terre des saints, revenir à l'antique foi de leurs pères, et ne former avec les États catholiques qu'un seul troupeau sous un seul pasteur?

16 *juin.* — Nous avons depuis plusieurs jours abandonné

[1] Nous devons aussi une mention particulière à M. Parrison, qui nous aida beaucoup dans l'achat de nos ânes. M. Parrison est un négociant français, établi depuis de longues années déjà à Zanzibar, et fort au courant des questions de marché. Parlant parfaitement le kisouahili, mélange d'arabe et de nègre, qui est la langue courante de l'île et même de l'intérieur, il nous fut une providence pour ces sortes d'achats qui peuvent prêter à rire en eux-mêmes, mais sont loin d'être sans grande importance. (*Journal du Père Ruellan.*)

Zanzibar pour Bagamoyo. La mer était magnifique, une douce brise nous poussait directement vers la côte au milieu des chants et des cris ordinaires des noirs matelots. En un clin d'œil, Zanzibar eut disparu derrière nous. Déjà nous ne distinguions plus les navires de guerre qui stationnent dans le port. Nous suivions de l'œil une quantité d'oiseaux qui s'abattent de temps en temps sur les flots pour y saisir leur proie, et quelques marsouins se jouant au milieu des vagues striées d'écume. La mer était sillonnée par de nombreuses pirogues si petites que deux hommes à peine y trouvent de la place. Ces pêcheurs s'en vont dans la haute mer à trois ou quatre lieues de Zanzibar, et le soir ils reviennent avec une bonne capture. C'est merveille de voir avec quelle adresse ils savent diriger ces voiliers microscopiques au milieu de l'Océan.

A mesure que nous avancions, les cocotiers du rivage se dessinaient plus nettement sur le bleu du ciel, et les maisons arabes paraissaient sortir des eaux. Pour débarquer, nous nous servîmes d'une petite pirogue, simple tronc d'arbre creusé, et dans lequel le moindre mouvement superflu vous fait courir le risque de perdre l'équilibre et de prendre un bain impromptu.

A l'exception d'une centaine de maisons en pierre habitées par quelques Arabes et des Indiens, on ne voit à Bagamoyo que des cases en paille. Il peut y avoir environ cinq à six mille habitants. A l'extrémité de la ville flotte le pavillon rouge hissé au haut d'un mât. La maison qui se trouve à côté est celle du Wali ou djémadar, commandant les quelques Béloutchis qui forment la garnison de la place.

Nous trouvâmes sur la plage les bons Pères Spiritains, venus là pour nous recevoir et nous faire les honneurs de leur établissement. En chemin, nous admirions les travaux de ces courageux missionnaires, qui dans un terrain sablonneux et aride ont su créer une magnifique plantation de palmiers, de cocotiers, de papayers, et acclimater un grand nombre de plantes et d'arbustes d'Europe. Leur mission, établie depuis une douzaine d'années, est en pleine voie de prospérité et mérite le plus vif intérêt. On est ravi de la politesse et de la bonne tenue des enfants, ou plutôt de la famille des Pères,

car tous, mariés ou non, travaillent pour la mission et sont nourris par elle. Le jeudi est un jour libre pour eux; ce jour-là, ils peuvent cultiver à leur profit personnel un petit terrain qui a été mis à leur disposition.

Nous avons visité ensuite les ateliers, la forge et la menuiserie. Ce sont les enfants rachetés par les Pères qui arrangent les voitures, les barques, les pompes, les arrosoirs; qui confectionnent les armoires, les chaises, les tables, et tout cela avec une dextérité et une habileté peu communes.

Il fallut aussi prendre part au dîner de famille, où régna la plus grande cordialité, mais où, pour le dire en passant, nous ne vîmes absolument aucun des vins que, dans son premier ouvrage, Stanley insinue être la boisson ordinaire et favorite de ces zélés serviteurs de Dieu. Il serait bon de rétablir, à ce sujet, les faits tels qu'ils se sont passés[1].

Aujourd'hui dimanche, fête de la Très Sainte Trinité, est définitivement le dernier jour que nous allons passer avec des Européens. Porteurs et soldats de l'escorte sont campés à Chamba-Gonéra, et n'attendent que le signal du départ. Nous avons dû en grossir encore le nombre à cause des nombreux colis que nous apportions d'Europe, et nous ne sommes pas sans inquiétude sur le succès de notre entreprise : mais si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?

Afin de relever encore nos courages, nous chantons une messe solennelle dans la gracieuse chapelle des Pères du Saint-Esprit. Assez vaste, elle porte, dans sa simplicité, un grand cachet de propreté et de convenance. Les boiseries du chœur et des autels latéraux, découpées par les petits menuisiers de la mission, en rehaussent le coup d'œil et font le plus bel encadrement à une statue de la divine Mère, qui y tient la place d'honneur.

[1] Plusieurs Européens avaient alors entrepris une chasse à l'hippopotame sur le Kingani, avec le consul de France. Ils descendirent naturellement chez les missionnaires, puisque ce sont les seuls Européens de la localité. Vers la fin du dîner, un des convives envoya chercher un panier de vin qu'il avait apporté de Zanzibar. A ce moment se présenta M. Stanley, qui cependant n'avait reçu aucune invitation, bien que dans son livre il laisse croire que le dîner était donné en son honneur; on l'invita à prendre place, il accepta; mais il n'aurait pas dû payer son hospitalité en aussi mauvaise monnaie. (*Journal du Père Ruellan.*)

L'harmonium de la tribune unit ses puissants accords à l'entrain des enfants et à la voix mâle des missionnaires. Dieu sans doute est touché de notre foi et de notre sacrifice, et il se baisse vers nous pour nous bénir. Nous sentons le souffle de son Esprit enflammant nos cœurs : nous croyons voir nos Anges gardiens s'apprêtant à nous servir de guides et de protecteurs comme au jeune Tobie. Hommes de peu de foi! pourquoi avons-nous douté? Au nom de Dieu, en avant! en avant!!!

Sur le soir, le Père Charmetant se rend au camp de Chamba pour faire la distribution des munitions à l'escorte armée, et donner les dernières instructions, afin que, dès le matin, la caravane s'ébranle et se mette en marche vers la première étape au delà du Kingani. Il envoie aussi le capitaine de la troupe pour traiter le passage du fleuve.

Pour la bonne surveillance d'une caravane aussi considérable, on décida que deux missionnaires, le Père Dromaux et le Frère Amance, seraient à l'avant-garde, que les PP. Deniaud et Delaunay surveilleraient le centre de la colonne, et enfin que les deux Supérieurs de mission, les PP. Livinhac et Pascal, fermeraient la marche avec les autres Pères; ce serait l'état-major.

CHAPITRE III

PASSAGE DU KINGANI

En tenue de voyage. — Baudet capricieux. — Coup d'œil du camp de Chamba. — Explorateur en détresse. — Repas champêtre. — Cultures africaines. — Un ange de plus. — Sauveteur non médaillé. — Mésaventure du P. Charmetant. — Hippopotames et crocodiles. — Transbordement de la caravane. — Douloureuse séparation. — Pour l'Église et pour la France.

Lundi 17 *juin.* — Dès le matin, vers six heures, nous quittons la mission de Bagamoyo avec le Père Baur et le Frère Oscar, qui ont bien voulu nous accompagner.

Que les Pères et Frères du Saint-Esprit reçoivent ici l'expression de notre gratitude pour les innombrables services qu'ils nous ont rendus. Nous ne ferons jamais assez pour la leur témoigner ; mais nous serons toujours heureux de leur en donner les preuves les plus nombreuses et les plus convaincantes [1].

Chaque missionnaire a pris ses longues bottes de voyage, car au delà de Chamba, pour arriver au Kingani, il y a bien des marais à traverser. Le Père Charmetant n'avait pas de bottes ; on lui fit prendre à Bagamoyo une paire de guêtres bien précieuses, celles de Livingstone ; l'illustre voyageur s'en servait, quand la mort est venue le surprendre dans ses

[1] Il est superflu de dire que les deux autres caravanes de missionnaires d'Alger ont aussi reçu à Zanzibar et à Bagamoyo, des membres de la Société du Saint-Esprit, l'accueil le plus généreux et le plus cordial.

excursions africaines. Tout ce qui lui appartenait avait été religieusement apporté à la côte par ses deux fidèles serviteurs, les nègres Souzi et Chouma, en même temps que son corps. Chose inexplicable, tous ces objets furent mis à l'encan.

Les Pères ont acheté ses guêtres et le matelas sur lequel il est mort. La Maison-Française a acheté sa légendaire casquette, qui se trouve maintenant à Marseille, chez M. Rabaud.

Notre petite troupe cheminait paisiblement, depuis quelque temps, le long des étroits sentiers qui serpentent à travers les champs de cannes à sucre, de manioc et de sorgho qui entourent Bagamoyo.

Nos ânes, portant un bât pour la première fois de leur vie, grâce à l'industrie du Père Barbot, s'avançaient mélancoliquement les uns à la suite des autres, tandis que les cavaliers animaient la route de leurs joyeux propos. Tout à coup les éclats de joie redoublèrent ; le meilleur cavalier, le Père Delaunay, venait d'être jeté à terre par sa méchante monture, avec armes et bagages. Le bât, encore neuf, n'avait pas été suffisamment sanglé ; et le rusé animal, sentant sa charge pencher à droite, donna une forte secousse de ce côté et renversa son cavalier. On le rechargea et on continua la route. Au bout de dix minutes, nouvel accident et nouvelle halte : encore le Père Delaunay par terre, mais cette fois du côté opposé.

Nous arrivâmes enfin, sans autre encombre, au camp de Chamba-Gonéra, vers neuf heures ; il offrait un coup d'œil intéressant et animé : tout le monde semblait prêt à partir. Les ballots étaient dressés près d'un arbre, sur leurs supports réunis en forme d'éperon, et attendant les épaules des porteurs. Les caisses sont ficelées à chaque bout des bâtons qui doivent aider à les porter. Des pagazis sont assis par-dessus et semblent attendre le signal du départ ; déjà même, selon les instructions données la veille, deux cents d'entre eux, ayant à leur tête le Père Dromaux, ont pris la route du fleuve. Douze soldats de l'escorte, conduisant neuf ânes porteurs des provisions, les accompagnent.

En ce moment, les retardataires, groupés en cercle, achèvent de prendre leur frugal repas, composé de racines de manioc cuites sous la cendre et de grains de sorgho pilés.

Quelques-uns, accroupis autour du foyer en plein vent qui a fait cuire leurs aliments, fument leurs narguilés formés d'une calebasse au long col servant de tuyau, et d'un fourneau en forme de grosse pipe, fixé à un roseau que l'on plonge dans la calebasse où se trouve l'eau à travers laquelle passe la fumée.

Au milieu de cette noire troupe d'hommes, les missionnaires plient leurs tentes, fixent leurs lits enroulés, clouent des caisses; et, par-dessus tout ce monde, le drapeau du Sacré-Cœur flotte au vent: c'est là notre signe de ralliement.

Tout cela donne un spectacle grandiose et peu usité. Le Pére Baur veut le prendre en photographie; mais l'ensemble original et le mouvement ne peuvent être reproduits. La photographie demeurera bien au-dessous de la réalité.

A notre arrivée, nous faisons partir encore une cinquantaine de pagazis dans la direction du fleuve. Il nous est impossible de faire partir les autres: leurs *nyamparas* (chefs de groupe) n'ont pas encore reçu leur *djoho,* ou morceau d'étoffe rouge, dont ils se servent comme d'un manteau et quelquefois de coiffure, en le roulant comme un turban autour de la tête. Ils tiennent à cette marque de distinction, et ne veulent pas partir avant de l'avoir reçue. Il faut envoyer immédiatement un exprès à l'Hindi, notre homme d'affaires à Bagamoyo. Vers deux heures, l'étoffe arrive. La distribution faite, la bannière du Sacré-Cœur est confiée au principal *kirangozi* (guide), et nous commandons la marche. En vain nos porteurs nous demandent, comme dernière grâce, de coucher encore au camp, promettant de partir le lendemain aux premières lueurs du jour; nous nous y opposons, persuadés que les deux tiers retourneraient à Bagamoyo pour y passer cette dernière nuit.

Les Pères Deniaud et Delaunay partent donc avec eux. Mais une centaine seulement sont là. Les autres, en nombre à peu près égal, malgré notre défense et la vigilance de quelques soldats de notre escorte, ont trouvé le moyen de reprendre le chemin du village. En présence de ce fâcheux contretemps, l'état-major se décide à passer la nuit à Chamba-Gonéra, sous la protection de quelques askaris, pour rallier les traînards, et en revanche leur imposer demain double marche.

Dans l'après-midi, le lieutenant Vautier, un des trois membres de l'expédition belge, nous arrive au camp avec des habits trempés d'eau et de boue. L'explorateur était allé au Kingani, afin de jouir du coup d'œil et de juger de la manière dont il lui fallait s'organiser pour faire passer sa caravane, quand le moment du départ arriverait. L'expérience a toujours été la meilleure des leçons. En revenant, son âne l'a jeté dans les marais. Il se restaure un peu et reprend la route de Bagamoyo avec le Père Baur, qui nous fait ses adieux [1].

Nos fugitifs arrivent le soir les uns après les autres; les derniers rentrent pendant la nuit. Nous avons préparé nous-mêmes notre souper, en creusant dans la terre un foyer à la façon des *Wanyamouézi* [2]; par-dessus est la marmite où cuit le riz; à la flamme qui s'échappe tout autour, nous faisons rôtir une poule embrochée à une baguette fichée en terre; sous la cendre du brasier cuisent nos racines de manioc.

Ce repas fut pris en plein air. La soirée était délicieuse. Dans l'enceinte du camp, nos pagazis, séparés par groupes autour de leurs feux, fumaient leurs narguilés rustiques en devisant avec ces éclats de voix propres à de pauvres sauvages, tandis qu'à demi couchés ils étalaient leurs membres nus à la flamme de leurs foyers, dont les reflets tantôt rouges, tantôt blafards, donnaient à ces corps de démons une forme étrange et fantastique. Le bruit de leurs conversations cessa peu à peu avec les lueurs de leurs feux. Ils s'endormaient à terre sur leurs peaux de bœuf, ou sur leurs pagnes déroulés, le seul morceau d'étoffe qu'ils portent autour de leur ceinture en guise de vêtement.

Nous contemplions ce curieux spectacle avec un intérêt facile à comprendre; et nous prolongeâmes bien avant dans la nuit les réflexions de toute sorte qu'il suggérait à chacun de nous.

[1] Le 19 décembre suivant M. Vautier expirait à Hikoungou, sur la route de Tabora, miné par la fièvre.

[2] Il n'est pas inutile de faire remarquer que dans les idiomes de cette partie de l'Afrique, les préfixes *ou, m, Wa* ou *Voua* et *Ba, Ki* sont ajoutés au radical d'un mot pour désigner: *ou* le pays (Ouzaramo); *m*, un individu (Mzaramo); *Wa, Voua, Ba,* la collection des habitants (Wazaramo); et *Ki,* l'idiome (Kizaramo).

Il est recommandé à l'Européen de ne jamais s'exposer à coucher à la belle étoile (ce que nous faisions si facilement en Algérie), s'il veut éviter, dans ces contrées extrêmement humides, les plus sérieux accidents. Nous allâmes donc prendre notre sommeil dans une hutte de nègre bâtie en torchis et recouverte de feuilles de cocotier.

Mardi 18 *juin*. — Nous trouvâmes à notre réveil la plupart de nos retardataires prêts à partir. Nous levâmes le camp vers six heures, après avoir pris un peu de café fait à la hâte. Il restait encore cinq ballots sans porteurs; ces derniers n'étaient pas rentrés de Bagamoyo.

Laissant un soldat de confiance pour les attendre, nous nous mettons en route. Notre marche vers le fleuve s'engage d'abord à travers des champs de haut manioc, de moutama (sorgho sucré), et des rizières à perte de vue. A une demi-heure du camp nous descendons une espèce de rampe qui sépare la *mrima* du bassin du fleuve, et du haut de laquelle la vue s'étend sur d'immenses marais qui ont plus d'une lieue de largeur.

A vue d'œil, c'est une grande prairie, aux herbes hautes de trois à quatre pieds, où les hippopotames viennent chaque nuit, en toute sécurité, prendre leur pâture; car les nègres leur abandonnent complètement cette immense et riche plaine, que quelques travaux d'assainissement, drainages et canaux, transformeraient en un sol éminemment propre à la culture du riz et de la canne à sucre.

Derrière ces hautes herbes, notre œil ne découvrait pas les fondrières boueuses dans lesquelles nous allions nous engager.

Une pauvre négresse se présente alors à nos yeux, versant des torrents de larmes. Interrogée par le Frère Oscar sur le sujet de sa douleur, elle répond que son petit enfant est très malade chez elle, et nous supplie de venir lui donner nos soins. Je me rends alors à sa case avec le bon Frère, et je trouve, en effet, un pauvre petit être atteint d'hydropisie et déjà à l'article de la mort : ses paupières, horriblement gonflées, ressemblaient à deux boules de chair un peu concaves par le milieu; un œil avait même complètement disparu. La peau



Dans les marais du Kingani. (P. 65.)

de l'estomac, tendue avec force, cédait à peine sous une forte pression, et, chose curieuse, était devenue presque blanche. Je demandai de l'eau et lavai un peu les paupières du malade; ensuite cette eau coula sur sa tête au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Le lecteur chrétien comprendra quelle douce émotion s'empara alors de mon âme, et avec quelle joie je rejoignis mes confrères. Je pouvais mourir maintenant, j'avais sauvé une âme ; ou plutôt Dieu ne pouvait manquer d'accorder ses plus abondantes bénédictions à un voyage entrepris sous de tels auspices!

Puissions-nous rencontrer encore sur notre chemin beaucoup de ces occasions bénies de peupler le ciel de créatures bienheureuses et de puissants intercesseurs pour notre œuvre.

Cependant l'arrière-garde de notre caravane était entrée dans le marais. La masika datait encore de trop près pour que le puissant soleil des tropiques eût pu durcir et pétrifier en quelque sorte ces terrains fangeux : ce phénomène se produirait, paraît-il, aux mois d'août et de septembre. Les nombreux ruisseaux qui sillonnent la plaine de Bagamoyo au Vouami, une cinquantaine environ, sont alors à sec et n'opposent aucune difficulté sérieuse pour leur traversée.

En ce moment, je ne saurais dire combien cette boue épaisse et gluante rend pénible la marche des hommes, et surtout celle des animaux : les divers incidents que je vais narrer le feront plus facilement comprendre.

Nos ânes avaient à peine fait quelques pas qu'ils s'embourbèrent dans une vase noire et tenace. Il fallut descendre de nos montures pour les en retirer. Vingt minutes plus loin, nouvel obstacle, mais cette fois plus sérieux : nous étions en face d'une crique, sorte de ruisseau au liquide fangeux, d'un mètre au moins de profondeur, avec deux berges taillées à pic, à trois mètres l'une de l'autre. Le cas était, je l'avoue, très embarrassant, sinon pour les missionnaires, du moins pour leurs ânes, qui montraient une répugnance invincible pour la bourbe, depuis l'expérience qu'ils venaient de faire.

Il fallut ôter brides et bâts, transporter le tout sur l'autre rive, en passant sur quelques arbustes flexibles et vermoulus, jetés là en guise de ponceau par Stanley il y a sept ans; puis le hâlage à la façon des nègres commença pour ces

pauvres bêtes. On attacha une corde à leur cou, et, malgré leur recul récalcitrant, nos noirs les jetèrent de la berge dans cette eau bourbeuse; nous, tirant sur la corde, nous les amenions à l'autre rive, de manière à pouvoir les prendre là par les oreilles, tandis que les nègres les soulevaient par derrière pour nous aider à les tirer de notre côté.

C'était un spectacle pittoresque que de voir tout ce monde blanc et noir occupé à une telle besogne, et l'air piteusement philosophique que prenait maître Aliboron quand, transbordé sur l'autre rive, il regardait d'un œil rêveur la manœuvre de cette opération se continuer pour ses frères, tandis qu'il faisait sécher aux rayons du soleil la boue qui le couvrait.

Trois ou quatre passèrent après mille efforts, mais sans encombre, quand l'un d'eux, réputé le plus lourd, tomba si maladroitement du haut de la berge, que sa tête s'enfonça dans la vase et y resta plongée. Il eût bientôt perdu la vie, si le Père Lourdel ne fût venu à son secours. Le pauvre animal fut soulagé, et si le bon La Fontaine eût assisté au sauvetage, l'âne eût témoigné sa reconnaissance au missionnaire charitable.

L'exemple du naufragé devint contagieux; l'âne, à peine tiré de ce mauvais pas, trouvait un maladroit imitateur. Il n'était pas seul coupable : les nègres, impatients d'en finir avec tous ces baudets rétifs, venaient de lancer celui-ci dans le bourbier sans précaution aucune. Il fallut de nouveau aller au secours de la pauvre victime. Nous perdîmes ainsi plus d'une heure à cette opération, en plein soleil, et dans un air vicié par les émanations de gaz acide carbonique qui s'échappaient de cette vase nauséabonde. Le sauveteur de l'âne, le bon Père Lourdel, sortit bientôt du bourbier dans un costume qui laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la propreté. Après avoir fait la toilette de nos pauvres ânes et leur avoir remis leurs bâts, nous poursuivîmes notre route, mais cette fois à pied, car les *noullahs*[1] et les marais fangeux se multipliaient à mesure que nous approchions du Kingani.

De son côté, le Père Charmetant, avec ses modestes sou-

[1] *Noullah* est un mot hindou dont l'équivalent n'existe pas en français. On désigne sous ce nom un ravin creusé en plaine et dans un sol meuble par les pluies abondantes de la mousson.

liers rehaussés à grand'peine par les guêtres cependant illustres du grand Livingstone, n'avançait qu'avec peine au milieu d'un marais qui semblait surpasser en profondeur tous ceux que nous avions déjà traversés. Un nègre, prenant en pitié son embarras, vint s'accroupir devant lui, et, tendant son dos luisant, l'invita à s'y asseoir, promettant de lui faire passer le noullah à pieds secs.

Le Père se plaça donc, aussi commodément que possible, sur ce siège vivant. Mais leur double poids ainsi superposé eut pour seul effet d'embourber le porteur; il fit un effort pour avancer et s'abattit lourdement dans la boue, la tête la première, ce qui lança le bon Père deux pas plus loin en pleine mare; il plongea les bras en avant en les enfonçant dans la vase jusqu'aux épaules. Quand ils se relevèrent l'un et l'autre, il était difficile de distinguer le blanc du nègre; et tous de rire.

Enfin, vers dix heures du matin, nous arrivions sur la rive droite du Kingani, fleuve dont les eaux, toutes jaunes de limon, coulent majestueusement avec une vitesse moyenne de dix mètres par minute. A marée basse, il a une cinquantaine de mètres de largeur sur cinq à six mètres de profondeur; mais, lorsque le flux de la mer s'y fait sentir, le niveau s'élève encore d'un mètre ou deux, et comme le lit est peu encaissé en certains endroits, l'eau pénètre alors dans les terres, où elle avance jusqu'à plusieurs kilomètres de la rive par des fossés ou des rigoles, ou même en suivant de simples pistes d'hippopotames.

Avec une petite chaloupe à vapeur, on a pu remonter le fleuve, nous a-t-on dit, l'espace de quinze milles.

De grands et beaux arbres, aux essences variées, croissent sur ses rives; les crocodiles et les hippopotames y pullulent. Ces derniers suivaient, en nageant, le fil de l'eau, et montraient à la surface leurs énormes têtes rondes, dont les petites oreilles de cheval étaient dressées en avant, ce qui leur donnait un air très étonné de nous rencontrer là.

Nous laissâmes passer paisiblement ces masses, qui sont inoffensives quand elles ne sont pas attaquées; mais nous nous procurâmes le plaisir d'envoyer quelques balles à d'énormes crocodiles, longs de dix à douze pieds, qui, immobiles

sur le sable, se chauffaient au soleil à peu de distance de l'eau, où ils se précipitaient d'un bond pour s'enfoncer dans la vase.

Ces reptiles sont un des fléaux les plus redoutables des cours d'eau africains : le poisson forme le fond de leur alimentation ; mais ils sont aussi très friands de chair. Malheur à l'imprudent qui, harassé par une course rapide, voudrait pour se délasser goûter les plaisirs du bain ; du milieu des roseaux où il se tenait caché en embuscade, le crocodile plonge furtivement et ne reparaît que pour saisir sa proie.

C'est toujours ainsi qu'il opère. Aperçoit-il une femme qui puise de l'eau, un animal qui boit, de petits oiseaux suspendus aux branches qui s'inclinent sur la rivière, il plonge immédiatement s'il n'a pas été aperçu ; s'il a été aperçu, au contraire, il feint de s'éloigner en suivant le fil de l'eau, et lorsqu'on ne pense plus à lui, on le voit atteindre l'endroit précis au-dessus duquel la personne, l'animal ou les oiseaux sont penchés : en ce cas, il happe immédiatement sa victime ; si elle est à côté de lui, il l'étourdit d'un coup de queue avant de la saisir. Quand la proie est par trop volumineuse, le monstre l'emporte dans quelque trou, sous des racines, pour la dévorer à loisir.

Sa puissance de reproduction est énorme : on a compté, en effet, jusqu'à soixante œufs de la grosseur de ceux de l'oie dans un seul nid d'alligator : il est vrai que les nègres en détruisent une quantité considérable, vengeant ainsi leurs enfants ou leurs frères qui, par imprudence ou par accident, sont devenus sa pâture.

Après une marche de quelques instants à travers les futaies couvertes de lianes qui longent le Kingani, nous nous trouvâmes à l'endroit où passaient nos pagazis, d'une rive à l'autre, dans deux énormes pirogues très curieuses : elles étaient d'une seule pièce, bien que mesurant huit à dix mètres de long sur un de large. On les avait creusées tout entières, assez grossièrement, dans un tronc d'arbre.

Le Père Girault présidait, depuis la veille, l'opération du passage, qui ne se faisait que fort lentement et très péniblement dans ces deux embarcations primitives, d'autant plus que chacune n'avait pour tout équipage que deux esclaves

nègres, l'un ramant à l'arrière, et l'autre armé d'une pagaie pour diriger les mouvements de la pirogue et la faire accoster. L'une transbordait les ballots, et l'autre les porteurs.

Sur le bord où nous étions, il y avait encore une centaine de Wanyamouézi groupés autour de la bannière du Sacré-Cœur, plantée là et flottant au-dessus de leur tête. Nous donnons aux pauvres esclaves passeurs une gratification qu'ils avaient bien méritée depuis deux jours. L'opération du passage en fut accélérée.

Cependant midi approchait; nos estomacs, légèrement chargés d'une tasse de café prise à la hâte à Chamba, à six heures du matin, avaient depuis longtemps fait la digestion, surtout après pareille route, et réclamaient impérieusement de la nourriture. Hélas! pour comble de malheur, toutes les provisions marchaient à l'avant avec la tête de la caravane, qui, sous la direction du Père Dromaux, s'était mise en mouvement dès le matin, précédée de la première bannière. Heureusement il nous restait encore quelques poules achetées la veille comme provisions de route. Un de nos soldats reçut l'ordre d'en tuer deux ou trois que nous embrochâmes à une baguette, et que nous fîmes rôtir en plein vent. Bien que la cuisson ne fût pas à point, qu'il n'y eût pas d'assaisonnement, que tout sentît la fumée, ce repas sous les longues lianes du fleuve ne nous en parut pas moins succulent. Nous n'avions ni pain ni vin: notre boisson nous fut apportée par un nègre qui la puisa, à l'aide d'une calebasse, dans l'eau limoneuse du Kingani, où se baignent crocodiles et hippopotames; quoique un peu trouble et fade, elle nous parut cependant délicieuse; sans doute parce que nous n'en avions pas d'autre.

Vers deux heures de l'après-midi, tout notre monde était sur la rive gauche; il ne restait plus que les Pères et leurs montures, avec quelques soldats de l'escorte. Chaque âne fut attaché fortement par le cou et poussé vers la pirogue, où deux noirs le tenaient fixé le long des parois, en soutenant sa tête hors de l'eau; c'est ainsi qu'il passait d'un bord à l'autre, moitié soutenu, moitié à la nage. A l'autre rive on le tirait jusque sur le bord, à l'aide de la corde qu'il avait au cou. Ce dernier transbordement s'effectua lentement, mais sans accident, ce qui est rare; car souvent le crocodile saisit

par la jambe un de ces baudets au moment de son passage, et l'entraîne au fond de l'eau. Aussi a-t-on toujours soin de tirer quelques coups de feu dans l'eau, et de pousser des clameurs pour éloigner ce dangereux animal.

Le moment d'une séparation pénible était arrivé. Le Père Charmetant, après avoir organisé notre expédition avec un soin et un dévouement admirables, devait reprendre le chemin de l'Europe. Nouveau Moïse, il pouvait jeter les yeux sur les contrées que Dieu donnait à conquérir à ses enfants de prédilection, mais il ne devait pas y poser les pieds.

Hélas! nous ignorions encore quelles cruelles infirmités allait lui causer sa profonde sollicitude pour les intérêts de la Mission, et nous pleurions nous-mêmes en voyant les larmes qui roulaient sur ses joues à la vue du dernier porteur traversant le Kingani.

Nous l'invitâmes à faire encore avec nous la longueur d'une étape, mais il eut la force de résister à cette tentation; et, nous serrant un à un dans ses bras, au nom de Monseigneur, de nos confrères de Maison-Carrée, de nos familles et de tous nos amis, il nous contraignit de descendre à notre tour dans les pirogues, et donna aux bateliers le signal du départ.

Il nous suivit des yeux jusqu'à l'autre rive; nous agitâmes encore un instant nos mouchoirs en signe d'adieu, et nous le vîmes reprendre en toute hâte la route de Bagamoyo avec le bon Frère Oscar.

La nuit devait être profonde lorsqu'il y rentra; mais pour lui et pour nous pouvait-elle être une nuit de sommeil?

Nous voilà donc en route pour notre Mission, pensions-nous. En nous quittant, le Père Charmetant semble rompre le dernier lien qui nous rattache à notre vie passée. C'est une vie nouvelle que nous allons entreprendre : c'est l'apostolat, le véritable apostolat, tel que l'ont connu les premiers apôtres. Une pensée nous saisit surtout et nous possède tout entiers. Nous sommes les premiers, malgré notre insuffisance et notre indignité, qui, depuis l'origine du christianisme, allons représenter Notre-Seigneur et son Église dans ce monde sauvage, barbare et encore à peu près inconnu. Cent et peut-être deux cents millions d'âmes sont devant nous, qui nous tendent invisiblement les bras, comme ces infidèles de la

Macédoine, que saint Paul vit en songe. Quelle mission sublime! Mais aussi qu'elle est redoutable, et quelle responsabilité n'est pas la nôtre! Combien il faut que nous ayons recours à la grâce de Dieu pour qu'elle supplée à notre faiblesse; nous lui offrons par avance, à ce Dieu de bonté et de miséricorde, pour le succès de la grande œuvre qu'il nous confie, toutes nos peines, toutes nos épreuves, notre vie même, s'il croit bon de nous la demander.

Une autre pensée se mêlait dans nos cœurs à celles de la foi : la pensée de la France, notre patrie, de tous ceux que nous y avons connus et aimés. Combien d'entre nous qui ne la reverront pas, cette France, qui nous est d'autant plus chère qu'elle est malheureuse et que nous en sommes séparés. A Bagamoyo, nous avions encore bien des souvenirs de la France : légumes, fleurs, fruits, maisons, et par-dessus tout cette belle petite église de Notre-Dame, avec son élégant clocher et son divin hôte, Notre-Seigneur, *semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Puis ces excellents missionnaires, qui nous ont fait un accueil si gracieux et si cordial, ne nous rappelaient-ils pas nos confrères de la patrie?

Mais c'est aussi pour elle que nous allons travailler. Nous sommes les premiers Français qui, envoyés par notre évêque, Français comme nous, allons porter sa langue et son influence dans les profondeurs africaines. D'autres nous suivront un jour, et cette route pacifique que nous allons tracer, où peut-être nous laisserons nos tombes, sera poursuivie par les explorateurs pacifiques de notre France. L'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne, l'ont précédée. Elle ne pouvait manquer plus longtemps à ce grand rendez-vous de l'humanité et de la civilisation. Nous voici pour tenir sa place. Nous lui sacrifions aussi par avance tout ce qui nous est cher, et nos vies mêmes. Nous appartenons à toutes ses provinces, et nous les représentons ainsi toutes, dans cette entreprise du dévouement et de la foi. Si nous y périssons, qu'elle se souvienne seulement que dix de ses enfants, de ses prêtres, sont morts obscurément en pensant à elle et en l'aimant jusqu'à la fin!

Mais je m'aperçois que j'écris une sorte de testament. Il faut bien que je consigne ici, au moins une fois, les sentiments qui remplissaient nos cœurs. Revenons aux réalités du

voyage. Aussi bien sont-ce ces réalités qui composent notre sacrifice.

L'avant-garde avait pris les devants. Laissant la route de Kikoka à droite, elle s'était dirigée un peu vers le sud-ouest. Après une heure de marche, elle arriva au petit village de Biguiro, où elle dressa ses tentes. Quelques instants après passa une caravane venant de l'intérieur. D'après elle, le chemin que nous prenions était très bon. Un courrier dépêché par nos confrères durant la nuit nous donna ces quelques détails, et nous prévint que nous serions attendus au camp de Kinguéni, l'étape suivante, afin de pouvoir voyager de conserve.

CHAPITRE IV

DU KINGANI AU GUÉRINGUÉRÉ

Première étape. — Une saison qui se prête peu aux voyages. — Kikoka. — Pour un bouchon. — Un nègre à recommander aux sociétés de tempérance. — Alerte. — Le monde des fourmis. — Premières difficultés. — Grand'messe au désert. — Une Philippique. — Village de M'soua. — Une mauvaise connaissance obligatoire. — Mutinerie de nos gens. — A la recherche d'un *modus vivendi.*

Mercredi 19 *juin.* — Cette journée fut très chaude : 35° centigrades à l'ombre ; 38° dans notre petite tente de merikani.

Nous suivions la même route que Stanley, et nous avions pour la première fois sous les yeux le spectacle des cultures équatoriales où dominent le moutama et la canne à sucre, que couvre presque partout le sombre feuillage du manguier et des autres arbres africains. Une foule d'oiseaux divers, dont plusieurs ressemblent à ceux d'Europe, s'élevaient à notre approche des bosquets qui bordaient la route. De grands singes, à demi blancs, bondissaient d'arbre en arbre. Dans les bas-fonds seulement, tout changeait d'aspect. Là parfois le chemin devenait si étroit, que l'on avait peine à mettre les pieds l'un devant l'autre ; de plus, comme il était bordé par des jungles impénétrables et coupé çà et là par des passes d'hippopotames, il arriva que quelques porteurs se perdirent dans les couloirs herbeux de ce nouveau labyrinthe, et eurent bien de la peine à nous rallier ensuite.

Nos ânes, de leur côté, s'accrochant aux épines, ou cherchant sans cesse à marcher sous le couvert, faisaient régulièrement tomber leurs charges une dizaine de fois par kilomètre.

Au bout d'une heure, nous traversons une série de petites prairies, entourées de verdoyants bosquets : on dirait un immense parc, où une volonté capricieuse a semé arbres et gazon, mélangé ombre et lumière sans règle ni mesure, pour la seule jouissance des antilopes, des buffles et des zèbres qui peuplent ces fertiles contrées.

Deux magnifiques chiens, que nous emmenons à notre suite, paraissent épuisés; ils s'arrêtent tout haletants pour se coucher dans l'herbe, se relevant au bout de quelques minutes pour courir se recoucher encore.

La chaleur est devenue accablante; mais le sol, inondé pendant la masika, est toujours mou comme celui d'un marécage.

Il est difficile de se faire une idée exacte de l'hivernage dans l'Afrique intertropicale. En mars-avril, la masika, mousson printanière, arrive sur l'aile des vents alizés, et, suivant l'ascension du soleil vers le tropique, marche du centre à la côte avec son horrible cortège de grêle, d'éclairs et de tonnerre. Pendant quarante jours d'épaisses nuées, ballottées dans l'air comme les vagues sur l'Océan, crèvent en ondées diluviennes, et lancent d'énormes gouttes de pluie qui s'enfoncent comme des balles dans la terre détrempée. Les arbres se tordent sous l'effort de la tempête. Les oiseaux s'enfuient à tire-d'aile au plus épais des fourrés, et les antilopes émigrent vers des contrées plus douces.

La nature n'a rien fait, ou presque rien, pour l'écoulement des eaux. Le sol putréfié fume sous le soleil comme un vêtement mouillé devant la flamme. De cette boue fétide, où la mort couve ses poisons, s'exhalent des miasmes pestilentiels.

Rien ne résiste à l'action dissolvante de cette humidité; comme l'a dit judicieusement Burton, elle corrode tous les corps; elle ronge le fer, putréfie les bois et les tissus, liquéfie le carton, réduit le cuir en gélatine et enlève à la poudre sa faculté explosible. La verdure elle-même pourrit sous ces

liquides avalanches. Comment éviter la fièvre au milieu de ces effluves dont l'âcreté est si pénétrante?

Pendant la saison sèche, ces contrées sont loin d'être aussi pernicieuses; mais il faut toujours compter avec la rosée des nuits, suspendue à des herbes gigantesques s'entrelaçant au milieu de l'étroit sentier, et qui tombe en douches glacées sur le voyageur trop matinal; avec la voûte humide des forêts et l'atmosphère embrasée des plaines; avec tous les monceaux d'arbres morts, à tous les degrés de décomposition; en un mot, avec la vie des camps, pleine d'entrain et de gaieté sans doute, mais aussi pleine de privations et de sacrifices.

Cependant la plaine se dégage, et nous arrivons en pays cultivé. Quelques cabanes apparaissent à droite, puis un petit bois au feuillage vert foncé, dans un marais de deux kilomètres de long sur cinq cents mètres de large. C'est Kikoka. Les hippopotames y habitent en grand nombre, et les antilopes n'y sont pas rares. La présence de nasses en plusieurs endroits prouverait aussi que ce marais est poissonneux, et que les indigènes, doués d'une certaine intelligence, ont le bon esprit de ne pas se contenter des douceurs de la pêche à la ligne.

Les arbres de diverses essences qui croissent sur les talus forment avec les herbes aquatiques un fouillis impénétrable illuminé la nuit par de petites mouches dont le corps répand une lueur phosphorescente. C'est un curieux spectacle que ces vivantes étincelles allant, venant, s'entre-croisant, disparaissant derrière les arbres pour reparaître bientôt après, continuant toujours leur marche onduleuse.

Kikoka forme l'extrémité N.-O. de l'Ouzaramo, pays qui comprend le territoire situé entre le Kingani, le Roufidji, la Mrima et le K'houtou. Les mœurs et coutumes de ses habitants ont été trop souvent décrites pour que nous nous y arrêtions; c'est grâce à leur rapacité que les caravanes qui partaient autrefois de Kaolé ou du Roufidji se sont ouvert un chemin plus au nord. Le trajet est ainsi moins dispendieux et plus court.

Nous sommes maintenant dans l'Oukouéré, et campons à l'endroit où nos confrères ont passé la nuit précédente.

Parmi les objets que les nègres sont venus nous offrir, nous avons surtout été heureux de voir la canne à sucre. Pour

deux *péças* [1] nous avions une grande tige de ce roseau, beaucoup plus rafraîchissant et plus sain que l'eau des marais. Aussi en fîmes-nous une petite provision. Nous nous procurâmes aussi un chevreau pour deux roupies (5 francs).

Nous conseillons aux voyageurs qui viendraient après nous de prendre pour plusieurs dollars de péças. Ils sont très bien reçus à cette distance de la côte et permettent à l'explorateur de ménager ses étoffes, qui valent dix fois plus cher.

Jeudi 20 *juin.* — Nous quittons Biguiro à six heures et demie. Comme hier, de grandes herbes bordent le sentier que nous suivons, et parfois même le couvrent totalement; quand le sol s'abaisse, nous marchons sur un terrain marécageux où l'eau a dû séjourner en abondance.

Notre étape fut un peu longue. Aussi les pagazis s'échelonnaient-ils le long de la route, demandant à s'arrêter à chaque instant. Nous les encourageâmes de notre mieux et à midi et demi, nous rejoignions nos confrères à Kinguéni.

Ce campement tire son nom d'un ravin assez profond qui doit charrier dans la saison des pluies une grande quantité d'eau. En ce moment il est presque à sec; nous sommes obligés de descendre cinq cents mètres plus bas pour puiser de l'eau potable. Bien que stagnante, cette eau est fraîche et passable. En tout cas, nous fîmes bien de nous hâter de faire notre provision personnelle, car nos Wanyamouézi ne tardèrent pas à se plonger avec délices dans cette mare, dont la vase remuée jusqu'au fond ne tarda pas à empester l'air.

La joie de notre réunion fut un peu troublée par un petit incident qui aurait pu avoir des suites très fâcheuses.

Au moment où nous nous mettions à dîner sous un arbre à quelques pas du camp, tous les gens de notre caravane, askaris et pagazis, courent aux armes en poussant des cris furieux. Nous nous précipitons vers le lieu du tumulte. Le feu était au camp et gagnait rapidement nos bagages. Notre premier soin fut de l'éteindre avec l'aide des soldats. Le tumulte, les cris, continuaient. Les askaris armaient leurs fusils, poussaient des hurlements, et menaçaient de faire feu sur les

[1] Le *péça* équivaut presque à notre sou.

porteurs. La rixe était donc entre les Wangouana et les Wanyamouézi. Enfin, à force de prêcher la paix et de crier qu'on déposât les armes, nous obtînmes que tout rentrât dans l'ordre. Nous apprîmes alors la cause de cet incident. Un soldat avait perdu le bouchon de sa poudrière. Un pagazi l'avait trouvé et en avait fait sa propriété. Le larcin une fois découvert, nos deux hommes en étaient venus aux mains. Bientôt leur colère et leur furie s'étaient communiquées, comme un feu de poudre, à toute la caravane. Grâce à Dieu, ce fait n'eut aucune suite fâcheuse ; nous l'en remerciâmes de tout notre cœur.

Le chef du village, un beau vieillard, est venu nous offrir un agneau ; nous lui avons demandé ce qui lui ferait plaisir d'accepter en retour.

« Donnez-moi un peu d'eau-de-vie, » nous a-t-il répondu.

Pauvre vieux ! il nous aurait été bien difficile de le satisfaire ; nous lui donnâmes quelques poignées de biscuits anglais, et il se retira sans paraître trop mortifié de sa déconvenue.

Dans la soirée, réunion du conseil pour assigner à chacun son rôle dans la caravane. Deux Pères devaient se tenir près du Kirangozi qui portait la bannière du Sacré-Cœur ; les autres missionnaires valides devaient occuper le centre pour tout surveiller ; enfin les malades devaient être portés en *kitanda* par les soldats qui fermaient la marche. La kitanda est une légère couchette de sangles, toute simple, mais qui, malgré sa simplicité, ne laisse pas de rendre de grands services à l'explorateur fatigué du coursier à longues oreilles, et obligé malgré ses souffrances d'aller toujours en avant.

Vendredi 21 *juin.* — Nous traversons toujours un pays magnifique, des prairies, de grands bois, de beaux bouquets d'arbres, d'immenses baobabs, des ravins, et après trois heures de marche nous arrivons à M'bouyouni. La veille, nous avions envoyé quelques soldats en avant pour annoncer aux différents villages l'approche de notre caravane. Ils avaient été jusqu'à l'étape suivante, et nous assurèrent que là nous trouverions des vivres. Nous en fûmes très satisfaits ; car les provisions donneés aux pagazis en partant de Bagamoyo s'épuisaient, et ceux-ci commençaient à crier famine.

La nécessité de pourvoir à la subsistance d'une troupe aussi nombreuse que la nôtre n'est pas le moindre de nos soucis. Quelle que soit, en effet, la fertilité d'un pays, lorsqu'il est sans cesse traversé par les caravanes, il lui est bien difficile de ne pas être épuisé par moments, surtout si la récolte de céréales vient à faire défaut. C'est pour ce motif que les itinéraires des voyageurs ne sont pas toujours très ressemblants, les uns se trouvant obligés de faire un détour pour éviter un district auquel d'autres avaient attaché une réputation de fertilité exceptionnelle.

Nos chiens sont restés en arrière, à une lieue environ de notre campement; pendant une heure au moins nous avons été obligés de les traîner. Nous rejoindront-ils ou retourneront-ils à Bagamoyo? Il est plus probable qu'ils seront dévorés par les fauves; mais nous ne pouvions sans cesse retarder notre marche à cause d'eux.

Samedi 22 juin. — Pendant la nuit, nous fûmes réveillés subitement par nos intrépides soldats, qu'avaient réveillés eux-mêmes les ânes, qui brayaient d'une manière insolite. Nos braves avaient cru au passage d'une bête féroce; ils avaient pris leurs fusils, et venaient de tirer à la porte de nos tentes. Ils en furent pour leurs frais de poudre : la bête féroce ne parut pas, et le calme se fit de nouveau.

Bientôt une nouvelle alarme plus terrible que la première, et qui devait avoir des conséquences plus fâcheuses, nous tira de notre sommeil. Nos tentes furent envahies par les fourmis voyageuses, et nous eûmes à lutter contre ces nouveaux ennemis jusqu'au matin. Pour comble de malheur, le reste de notre souper de la veille, qui avait été réservé pour le lendemain, devint la proie de ces insectes. Nous fîmes bon cœur contre mauvaise fortune, et, offrant à Dieu la petite privation qu'il nous imposait, nous reprîmes joyeusement notre route.

Les fourmis jouent un rôle important et très utile dans la zone tropicale. Grâce à leur laborieux concours et à leur infatigable activité, les sombres forêts sont purgées d'une quantité considérable de détritus végétaux et animaux. Les fourmis blanches ou termites élèvent parfois de véritables châteaux

forts au milieu même de plaines arides. La végétation se réfugie alors sur ces monticules de plusieurs mètres de hauteur, comme sur des îles, et le voyageur est heureux, au milieu de sa course, de pouvoir un instant se reposer à l'abri des ardeurs d'un soleil brûlant.

Tandis que les fourmis blanches sont herbivores, les fourmis rouges, au contraire, sont surtout carnivores. Aperçoivent-elles le cadavre d'une antilope ou d'un buffle, aussitôt elles arrivent en bataillons serrés, et en peu de temps elles font disparaître jusqu'à la moindre bribe de leur proie. La morsure de ces insectes est cuisante comme le feu, et leur férocité n'a pas d'égale. Qu'on les provoque en mettant le pied sur leurs colonnes, ou qu'on se trouve simplement sur leur passage lorsqu'elles émigrent ou vont en quête, ce n'est qu'avec les plus grandes peines du monde qu'on parvient à leur faire lâcher prise et à se soustraire à leurs coups.

Fait consolant, c'est que les fourmis, comme les loups, se mangent entre elles.

Le chemin qui nous conduisit à M'biki, lieu de notre campement, ressemble de point en point à celui que nous avons suivi jusque-là. A l'approche du village, il y a quelques champs de sorgho et de maïs. Le village lui-même est en dehors de la route, et se trouve caché derrière un fourré très épais, formé par une espèce d'acacia aux proportions gigantesques.

A peine arrivés au lieu du campement, nos gens réclamèrent à grands cris le *pocho* (ration de chaque jour). Nous le leur distribuâmes pour deux jours. Les pagazis une fois payés (nous leur avions distribué de l'étoffe pour leur permettre d'acheter eux-mêmes leurs vivres), les askaris refusèrent d'accepter la même étoffe, comme cela avait été décidé à Bagamoyo avant le départ. Ils se mutinèrent et parlèrent de nous abandonner.

« Peu nous importe, leur fut-il répondu, mais vous ne recevrez que ce qui vous est dû. »

Lorsque nous ne donnions pas le pocho en nature, chacun de nos hommes recevait une demi coudée de satini pour prix de sa nourriture d'un jour [1].

[1] Quatre coudées (1 m. 80) forment ce qu'on appelle la choukka; son prix à Zanzibar est de 15 péças. Deux choukkas forment le doti. Le merikani se vend

Vers cinq heures, ayant un peu de fièvre, je me couchai. Bientôt tous nos askaris entrèrent un à un dans ma tente, demandant à être payés comme les pagazis. Ce fut fait immédiatement.

Le trouble avait été mis parmi les soldats par quelques meneurs que nous ne connaissions déjà que trop. Jean-Baptiste, notre interprète, néophyte des missionnaires du Saint-Esprit[1], tint en cette circonstance une conduite pleine de fermeté et digne d'éloges.

Le chef du village nous apporta quelques présents insignifiants : deux ou trois poules, du maïs, etc... On trouva aussi à acheter des chèvres et du moutama.

Cette plante obtient dans les jardins que nous traversons une grande hauteur ; la tige ressemble à celle du maïs et se termine par un épi plantureux dont le grain rappelle le sarrazin. Les noirs le mangent volontiers, après l'avoir fait bouillir dans l'eau ; mais ordinairement on le réduit en farine dont on forme une pâte assez insipide et indigeste. Le riz lui est de beaucoup préférable. Quoi qu'il en soit, il remplace pour les bêtes l'orge et l'avoine inconnus dans ces parages. Pour deux choukkas, nous en eûmes la valeur d'un demi-hectolitre.

Dimanche 23 *juin*. — C'est le premier dimanche que nous passons en route. Si partout il est doux, pour le chrétien et pour le prêtre, de consacrer un jour à Notre-Seigneur, cela est encore pour lui bien plus doux lorsqu'il est éloigné de tout ce qui lui est cher, exposé à des périls de chaque instant, et privé des secours que trouve la piété dans les pays chrétiens. Ils nous sera souvent difficile, nous le prévoyons, de célébrer tous les jours le saint sacrifice de la messe ; mais le dimanche nous n'y voulons jamais manquer, et nous voulons le faire avec toute la solennité que comportent les conditions de notre voyage. La première préoccupation de nos bons supérieurs, au moment du départ, a été de nous fournir de tout ce qui est nécessaire pour le culte divin. Mgr l'archevêque

un peu plus du double, soit trente-deux péças la choukka ; mais il est plus généralement reçu en échange que le satini.

Chaque pièce de mérikani contient soixante coudées.

d'Alger nous a donné plusieurs de ses ornements. Les œuvres apostoliques de Paris et de Bruxelles nous ont donné également plusieurs chapelles complètes. Les saintes religieuses carmélites de la Cité-Bugeaud, près Alger, non seulement nous ont brodé nos belles bannières du Sacré-Cœur, qui servent de point de ralliement à nos caravanes, mais encore elles y ont joint du linge sacré. Nous avons pris, avant de partir, notre provision de vin et la farine nécessaire pour confectionner les hosties. Rien ne nous manque donc pour célébrer solennellement la sainte messe.

C'est sous notre tente principale, conformément aux instructions écrites de Mgr l'archevêque, que nous avions dressé l'autel. Les bannières du Sacré-Cœur flottaient au-dessus. La grand'messe fut chantée au grand ébahissement de nos pagazis et de nos askaris, qui n'avaient jamais rien vu de semblable, mais à qui nous expliquâmes que c'était là notre prière par excellence. Nous avons la confiance que, du haut du ciel, Dieu reçut dans sa bonté le sacrifice sans tache qui, pour la première fois, lui était offert sur ces terres infidèles.

C'est le jour où, en France, on célèbre la solennité du Très Saint Sacrement. Hélas! on y est peut-être moins libre que nous de lui rendre les honneurs de la piété et de la foi!

Le reste de la matinée fut employé en partie aux exercices de piété. Dans l'après-midi néanmoins nous dûmes nous mettre en route, pour ne pas perdre complètement la dépense énorme que nous impose chaque jour la nourriture de notre petite armée. Nous avons pris la résolution de célébrer ainsi tous les dimanches et jours de fête, jusqu'à notre arrivée au centre de la mission.

Après trois heures de marche laborieuse sur un chemin des plus accidentés, nous arrivons à Petit Sagati. Nous nous trouvons très heureux de ne pas voyager au temps de la masika, car plusieurs torrents, que nous trouvons presque à sec, nous auraient créé de sérieuses difficultés pour le passage.

A Petit Sagati, peu de vivres; le prix en est aussi assez élevé.

Lundi 24 juin. — Chemins difficiles; fourrés inextricables; jungles. Nous traversons deux lits de rivières à sec.

Nous pensions aller jusqu'au village de M'soua ; mais, soit mauvaise volonté du Kirangozi, soit tout autre motif, nous nous dirigeâmes vers le N. E., et à midi nous arrivâmes à Loussongo.

Le pays que nous avions traversé était très bas, la chaleur parfois très intense : souffrir, n'était-ce pas ce qui devait être notre partage, à nous missionnaires d'Afrique? Nous le savions bien, et, loin de nous en plaindre, nous remerciions Notre-Seigneur de nous permettre d'endurer quelque chose pour lui.

Le chef du village nous apporta des vivres en abondance : du riz, des poules, des œufs, des patates, des bananes.

Le soir, discours du Kirangozi aux Wanyamouézi, leur disant de marcher en ligne serrée et de ne pas rester en arrière, de peur d'être attaqués et volés en traversant les bois et les jungles. C'est, sauf peu de variantes, le discours que Stanley rapporte dans son ouvrage intitulé : *Comment j'ai retrouvé Livingstone* :

« Paroles, paroles du maître, s'écria-t-il. Écoutez Wasoukouma! Fils de l'Ounyamouézi, prêtez l'oreille avec attention ; la journée de demain sera dangereuse : nous serons peut-être attaqués ; les biens du blanc sont là, nous sommes chargés de les porter, mais ils excitent l'envie des pillards. Que faut-il faire pour sortir sains et saufs, nous et les biens du *msoungou?* Marchez sur une triple ligne et en bande serrée; ainsi réunis, nous serons plus forts si l'ennemi se présente. Courage, tant que le blanc sera à nos côtés, car il saura, lui aussi, défendre son bien jusqu'à la mort. Fils de l'Ounyamouézi, avez-vous entendu? »

Bruit sourd affirmatif.

« Avez-vous compris? »

Nouveau bruit plus sourd encore, équivalant à la plus énergique affirmation.

Il aurait fallu voir l'éloquence de ce noir Démosthènes. Il avait pris une pose des plus expressives : en lui tout parlait, la tête et l'étoffe qui la couvrait, les sourcils, les yeux, les bras surtout, les jambes et le corps tout entier.

Une ou deux fois il est interrompu : c'était prévu ; il saisit l'objection et la réfute longuement en couvrant de ridicule son adversaire, au grand amusement des auditeurs.

Ce vacarme dura jusqu'à dix heures du soir, ou plutôt ce fut vers cette heure que je parvins à m'endormir; mais je ne serais pas surpris qu'il eût continué toute la nuit, le besoin de faire du tapage étant un des traits principaux du caractère nègre.

Mardi 25 *juin.* — Nous prenons d'abord à l'O., puis au S.-S.-O., et après une heure et demie de marche nous remontons la route qui conduit à Sagati, celle sans doute que nous aurions dû suivre pour aller de Sagati à M'soua en ligne directe.

Aujourd'hui encore nous traversons d'épais fourrés et des jungles qui ont plus de dix pieds de hauteur.

Avant d'arriver à M'soua, le terrain change. Ce n'est plus une terre noire, sorte de glaise marécageuse; c'est un terrain rougeâtre dans lequel on trouve de gros rochers de granit. Le sol est très accidenté.

En arrivant, nous inclinons un peu vers le N.-O.

Nous sommes au camp à dix heures. C'est un lieu entouré de bois et de jungles très épaisses. Le village, bien bâti et fortifié par une palissade et par des broussailles, se compose d'une vingtaine de cases d'une assez belle apparence.

Elles sont de forme ronde pour la plupart, comme toutes les huttes africaines; les murs sont formés d'une espèce de jonc qui abonde dans les environs et recouverts de terre. Après avoir franchi une première porte, on se trouve dans un corridor qui fait tout le tour de l'habitation et où sont renfermés les animaux domestiques : chèvres, moutons, poules, etc...; une seconde porte fait pénétrer dans la maison proprement dite, mais quelle maison! Les renards sont encore mieux logés, car au moins ne sont-ils pas aveuglés continuellement par une fumée nauséabonde.

Nous en avons vu qui n'avaient d'autre couche que la terre battue; il est vrai que, dans la saison des pluies, les nègres se font un lit de roseaux. Hélas! c'est bien à peu près la même chose en Algérie; depuis cinquante ans d'occupation française, et malgré le frottement continuel des indigènes avec la civilisation européenne, le gourbi est encore pour l'Arabe la demeure de choix et de prédilection. Que de sueurs il en

coûtera au missionnaire pour faire sortir ces peuples de leur apathie et de leur engourdissement moral ! Mais avec la grâce de Dieu il n'y a rien d'impossible.

Les intervalles laissés libres par les cases ou huttes situées sur le pourtour du village sont soigneusement garnis de fortes palissades, afin de former une enceinte continue ; on n'y laisse pour toute ouverture qu'une seule porte basse et étroite, défendue encore par de solides estacades.

Les habitants ont pris beaucoup de plaisir à regarder les Wasoungou (blancs). Notre filtre à siphon les plongea dans un grand étonnement : ils ne pouvaient comprendre comment l'eau fangeuse de leurs puits devenait claire comme de l'eau de roche, et je crains bien qu'ils ne nous aient accusés tout bas d'être sorciers.

Le forgeron du village nous ayant offert de visiter sa demeure, nous eûmes l'occasion de voir en quoi consistait le mobilier d'un noir disciple de Vulcain. Pour enclumes et pour marteaux, nous avons trouvé quelques pierres très dures, et un lingot de fer foré dans lequel on avait mis un morceau de bois en guise de manche. Le reste du ménage était à l'avenant.

Comme conclusion de notre visite, et aussi pour obtenir quelques coudées d'étoffe, on nous offrit de goûter le pombé ; pour ne pas contrarier notre hôte, nous fûmes forcés de nous en humecter les lèvres. Il paraîtrait que nous ne sommes pas encore dans les régions où cette boisson, qui a beaucoup d'analogie avec notre bière, est préparée avec tous les raffinements de l'art.

Une caravane arabe à destination de l'Ounyanyembé campait au milieu du village ; nous en avons rencontré d'autres ces jours derniers qui retournaient à la côte avec des quantités considérables d'ivoire, et nous en avons profité pour leur remettre quelques lignes tracées à la hâte, en vue de rassurer tous ceux qui s'intéressent à notre œuvre.

Nos pagazis, fatigués, demandent à rester encore le lendemain à M'soua.

Nous-mêmes, nous commençons à faire usage de notre pharmacie, qui, d'après les récits des voyageurs qui nous ont précédés, doit être souvent mise à contribution.

C'est une terrible maladie que la fièvre de l'Afrique équatoriale. Causée par un véritable empoisonnement, celui des miasmes qui s'élèvent des marais fangeux que forme la masika, elle prend presque immédiatement un caractère effrayant. Elle commence par un mal de tête violent, suivi de froid intense et de courbature générale. Le délire ne tarde pas à suivre, surtout lorsque le malade est au repos, et presque toutes les nuits se passent en visions morbides de la plus invraisemblable extravagance : on peut lire à ce sujet les impressions de Cameron et de Stanley; le tableau qu'ils nous ont tracé de cet ennemi impitoyable de tout explorateur africain, quelque sombre qu'il soit, n'est point surchargé. Il faut être prompt à administrer le remède, qui consiste en une forte purgation, invariablement suivie de trois, quatre et même cinq doses de quinine. Si le mal reprend, on recommence. Mais une telle médication affaiblit beaucoup, rend la tête lourde et quelquefois même enlève la faculté de penser. C'est ce que nous remarquons déjà en nous-mêmes, et ce que je consigne ici comme excuse auprès de ceux qui trouveraient ce journal de voyage incomplet. S'ils viennent jamais eux-mêmes dans ce pays, ils jugeront par expérience comment il est facile, après une journée de fièvre, de mettre ses observations par écrit.

En tous cas, qu'ils aient soin de s'approvisionner abondamment contre la *malaria* de quinine, d'ipéca, de bicarbonate de soude, d'acide citrique ou tartrique, et contre la dysenterie de laudanum, de bismuth, etc.

On ne pourrait trop déplorer le sort cruel d'un homme de cœur se débattant en vain dans la plus terrible agonie, lorsque quelques pincées de quinine suffiraient pour le remettre sur pied et le conserver aux espérances de l'Église, de la patrie ou de la science.

Pendant la nuit, alarme : un voleur est passé près du camp et a enlevé des étoffes à un pagazi.

Mercredi 26 *juin.* — Nous sommes encore à M'soua : c'est aujourd'hui le jour où l'on doit faire la distribution des vivres.

Nous avions fait acheter du maïs, qui était à très bon mar-

ché, et nous voulions le partager entre les pagazis. Tous s'y refusèrent, en disant qu'ils voulaient de l'étoffe. Nous eûmes beau parlementer, tout fut inutile. Il fallut leur donner la demi coudée de satini et les mettre ainsi en mesure d'acheter eux-mêmes leurs vivres, autrement ils désertaient.

Le lieu d'ailleurs était bien choisi pour déserter; Cameron se félicitait de n'y avoir perdu que six pagazis. Craignant un sort plus funeste et redoutant plus encore qu'on incendiât le camp, — car les pagazis irrités étaient prêts à tout, — nous n'insistâmes pas davantage. Du reste, c'eût été inutile. Nous prîmes le parti de remettre au lendemain la distribution de l'étoffe demandée, et ainsi, de deux maux, nous choisîmes le moindre.

Une flaque d'eau poissonneuse, située à un demi kilomètre au sud du village, nous procura pour notre dîner une nourriture aussi fraîche qu'agréable.

Jeudi 27 *juin.* — Pendant la nuit, un pagazi de la caravane qui campait dans le village accourt dans notre camp en criant au secours. Son fusil avait éclaté et lui avait mutilé toute la main : trois doigts avaient été horriblement broyés. Le Père Dromaux le pansa de son mieux.

Au départ, chemin assez facile. Au bout de quelques heures, nous débouchons dans une grande plaine quelque peu marécageuse, et à onze heures nous arrivons sans incident fâcheux à Kisémo.

Kisémo est un ensemble de bourgades embrassant un territoire de plusieurs lieues d'étendue, et très peuplé.

La caravane qui nous suivait vient aussi camper près de nous.

Les villages de l'Oukouéré ne diffèrent entre eux que par le nombre des habitants, qui varie entre cinquante et deux cents. Les enfants ont généralement le ventre d'une affreuse proéminence, par suite de la mauvaise hygiène, et la mort doit en moissonner un grand nombre.

Il existe aussi parmi ces peuplades une superstition qui fait répudier et jeter aux bêtes fauves ceux qui viennent au monde un jour néfaste, comme le vendredi : si l'enfant vivait, tout le village aurait à craindre d'épouvantables malheurs. Les

religieuses de Bagamoyo recueillent parfois de ces petits abandonnés, que leurs cris ont fait découvrir dans les broussailles. Si elles n'ont pas toujours la consolation de leur conserver la vie du corps, elles ont du moins celle de leur procurer, par le saint baptême, la vie bien autrement précieuse de l'âme, et de leur ouvrir ainsi les portes du ciel.

Ah ! puissent-ils intercéder avec force auprès du Tout-Puissant, et hâter le moment marqué dans les desseins de la Providence pour la conversion et la régénération de leurs infortunés parents !

Nous comptions qu'après l'échauffourée de la veille tout était rentré dans l'ordre, mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il n'en était rien.

Nos pagazis qui, hier, avaient refusé le maïs, refusent aujourd'hui l'étoffe, ou plutôt, au lieu d'une demi coudée par jour, réclament une coudée entière. De là encore des pourparlers et des discussions avec les Nyamparas. Pour surcroît d'ennui, nous avions déjà remarqué que deux partis existaient dans la caravane, ayant chacun à sa tête un Nyampara influent. De plus, le capitaine chargé de la caravane n'avait ni le génie ni la prudence nécessaires. L'un des partis se décida enfin à accepter le *pocho* en étoffe, tel que nous voulions le donner; l'autre suivit cet exemple peu de temps après.

Toutes ces discussions m'avaient donné la fièvre. Cependant il fallait faire aussi la distribution aux *askaris* ou soldats. Cette fois encore ils refusèrent d'être traités comme les pagazis, et ne voulurent pas accepter l'étoffe ordinaire. Voulant en finir avec ces mutins, nous fîmes appeler le capitaine avec ses deux lieutenants, et nous lui signifiâmes qu'il eût à renvoyer de la caravane tous les askaris qui n'accepteraient pas les conditions faites à Bagamoyo. Craignant beaucoup plus de déplaire à quelques gens de trouble et de désordre que d'obtempérer à nos désirs, le capitaine chercha mille détours, mille prétextes pour ne pas renvoyer des soldats, quelque mauvais qu'ils fussent. Nous lui répondîmes que, puisqu'il ne voulait pas agir, nous le ferions nous-mêmes.

Depuis notre départ de Bagamoyo, nous renouvelons presque à chaque étape, à la vue des difficultés que nous

cause notre escorte armée, une réflexion que nous communiquerons à nos supérieurs, car elle nous paraît très importante pour le succès ultérieur de la mission, ou tout au moins du voyage qui doit nous conduire jusqu'à son centre. D'après ce que l'on nous dit des difficultés encore plus grandes que va nous présenter le passage à travers l'Ougogo, notre projet paraît avoir un plus grand caractère de nécessité et d'urgence.

Il est impossible de voyager dans cette partie de l'Afrique sans réunir, comme il a été dit plus haut, un très grand nombre d'indigènes qui doivent servir de porteurs, parce que les bêtes de somme meurent rapidement dans l'intérieur, et que surtout les routes manquent absolument pour qu'on puisse mener avec soi des chariots ou même des bêtes chargées. Pour maintenir ces porteurs, et aussi pour protéger les caravanes contre les attaques des bandes de voleurs ou de certaines tribus plus sauvages, il faut s'adjoindre encore un grand nombre d'hommes armés. C'est ce qu'on appelle les *askaris*, par opposition aux *pagazis*, qui sont les porteurs. *Askari* est une corruption du mot arabe *askar*, qui signifie soldat.

Tout ce monde finit par faire une petite armée, et quand le voyage doit être très long comme le nôtre, et qu'il faut porter avec soi ce qui est nécessaire pour l'installation d'une mission définitive, cette armée prend des proportions encore plus grandes. A nos campements nous ne sommes pas moins de cinq cents personnes réunies.

Qu'on se figure des missionnaires chargés de gouverner et de tenir dans l'ordre et le respect cette multitude barbare! On comprendra bientôt que ce n'est point là leur vocation. Il y faut des manières de commandement qui n'ont rien de commun, si l'on veut se faire obéir, avec la patience évangélique, et, pour tout dire, il y a des cas où des exemples de sévérité sont nécessaires; sans cela les barbares se diviseront, se révolteront, se tueront entre eux, ou prendront la fuite et laisseront, en définitive, les missionnaires dans le dernier embarras.

C'est ce que nous nous disons chaque jour, à la vue des difficultés qui se présentent. Ce n'est pas que la chose paraisse bien compliquée, parce que nos nègres sont, au fond, facile-

ment gouvernables, et ils ont le respect inné de l'autorité. Ce qu'il nous faudrait avec nous et à côté de nous, ce sont quelques hommes déterminés, ayant l'habitude du commandement militaire. Ils auraient la conduite absolue du camp, et nous n'aurions pas besoin de nous occuper de ces détails.

Nous ferons bien, pour cette fois-ci, de nécessité vertu. Nous avons même déjà commencé à le faire, car nécessité n'a point de loi; mais il vaudrait mieux, pour le succès futur de notre mission, que nos *Wanyamouézi* vissent en nous seulement des hommes de prière, de sacrifice et de charité, et non des commandants militaires, si bien que nous pussions remplir ces dernières fonctions.

Il nous est donc venu en pensée que l'on pourrait trouver, en France ou en Belgique, quelques anciens zouaves pontificaux, déterminés et chrétiens, qui auraient assez de dévouement et d'élévation de cœur et d'esprit pour se consacrer à une œuvre immense comme celle de la mission de l'Afrique équatoriale. Des libres penseurs ou des géographes le font bien par simple amour de la science. Est-ce qu'on ne trouverait pas des chrétiens assez généreux pour le faire par amour de Dieu et de leurs frères? Il y aurait là un *modus vivendi* à trouver, comme disent les diplomates; mais nous sommes convaincus que Mgr l'archevêque le trouverait, s'il était saisi de la question.

Ces officiers chrétiens se donneraient à la mission pour y remplir les fonctions de commandant d'expéditions ou de caravanes, et cela, soit pour un temps, soit pour toujours. On pourrait leur imposer une épreuve dans notre maison mère de la Maison-Carrée, près d'Alger, pour voir s'ils s'habitueraient au climat, et surtout s'ils auraient les dispositions religieuses et morales qu'ils doivent avoir pour ne pas nuire à l'œuvre des missionnaires.

Je ne sais pourquoi, il me semble qu'il y a là une pensée pratique et de grand avenir. Dans ce monde africain, où la violence règne seule, mais où les moyens d'attaque et de défense sont encore à l'état primitif, il serait possible à quelques hommes déterminés de hâter singulièrement l'heure de la civilisation. Est-ce que ce rôle ne tentera pas quelqu'un des descendants de nos vieilles familles françaises?

Vendredi 28 *juin*. — Les divers incidents de la veille nous empêchèrent de partir. Nous avions besoin de beaucoup de patience. L'homme sur lequel nous devions nous reposer était bien mal disposé à notre égard, et ne paraissait pas avoir les capacités nécessaires pour conduire une caravane comme la nôtre.

Dès le matin, comme cela avait été décidé la veille, nous réunissons tous les soldats; nous en chassons huit, tous gens de désordre, dont nous étions très mécontents, et qui ne cherchaient qu'à nous nuire en toute rencontre, et nous les renvoyons à Bagamoyo. Ceux qui restaient consentirent à être traités comme nous le voudrions, sous le rapport de la nourriture. Leur nombre, du reste, nous était suffisant. Ainsi tout rentra dans l'ordre.

Les *askaris*, bien que décorés de ce nom guerrier, ne sont néanmoins nullement des soldats dans le sens qu'en Europe on donne à ce mot. Ce sont des noirs, quelques-uns d'origine arabe, et appartenant tous à la population de la côte, qui se louent aux conducteurs de caravanes pour les protéger durant le voyage. Ils forment donc un bataillon particulier à la solde de celui qui les lève et les paye pour l'accompagner dans l'intérieur de l'Afrique. C'est celui-ci qui est chargé de les vêtir et de les armer, et il leur donne le costume et les armes qui lui plaisent. Les askaris, comme les pagazis, s'engagent jusqu'au terme du voyage, moyennant un salaire convenu et leur nourriture. Ils reçoivent celle-ci, soit en nature, soit en étoffe qu'ils échangent ensuite dans les villages pour les vivres qui leur plaisent, et cela d'après les conventions faites au départ. Mais on vient de voir que ces conventions ne sont pas toujours strictement tenues. Le caprice de quelques mauvaises têtes et la plus ou moins grande cherté des vivres peuvent amener des difficultés, si, dès le principe, le capitaine qui commande la troupe ne s'est pas fait respecter et obéir. Malheureusement le nôtre, comme il est arrivé à beaucoup de voyageurs, n'avait pas les qualités de son emploi, et nous-mêmes nous ne pouvions, à cause de notre caractère, suppléer toujours à l'energie qui lui manquait.

Les contrats qui liaient vis-à-vis de nous les askaris ou soldats avaient été faits cependant sous la sauvegarde et la

protection des autorités zanzibariennes. Toute infraction grave, toute révolte, toute désertion devait être chèrement payée par eux à leur arrivée à la côte, s'ils n'y portaient pas un certificat de nous. Mais à certains moments rien n'y faisait.

Samedi 29 juin. — Partis de Kisémo à six heures, nous arrivions au camp à midi.

La route suivie était très belle et très facile, à part un endroit marécageux qui écoulait ses eaux vers le Guéringuéré. En général nous foulions un sol pierreux et un sable rougeâtre.

Nous traversâmes le Guéringuéré un peu au nord de la route que suivit Cameron. Je ferai remarquer que ce fleuve, appelé communément Oungérinngéri et Lougéringéri par les explorateurs, nous a paru plus simplement nommé par les indigènes Guéringuéré.

Nous campâmes sur la rive droite, à une très petite distance de gros blocs de granit qui s'élèvent au milieu des eaux et en facilitent le passage. L'emplacement choisi était loin d'être pittoresque : nous étions au milieu d'un bois.

Le Frère Amance était resté en arrière de la caravane. On vint nous dire que, harassé de fatigue et n'en pouvant plus, il s'était arrêté à une lieue environ de notre camp. Immédiatement le Père Lourdel se détache avec quelques soldats. Deux heures après ils reviennent portant le Frère en hamac; il était très fatigué.

Pour la première fois nous avons eu un peu de pluie ce matin, avant d'arriver au fleuve.

CHAPITRE V

DU GUÉRINGUÉRÉ A LA MAKATA

Chasseurs désappointés. — Les Wakouéré. — Un poétique coucher de soleil. — Mauvais exemple. — Guetteurs. — Sorciers tueurs de coqs. — Un voleur infortuné. — En joue. — Voisinage peu intéressant. — Routes départementales de l'équateur africain. — La capitale de l'Ousegouhha. — Bassin du Kingani. — Souvenirs de l'Algérie. — Prière non exaucée.

Dimanche 30 *juin*. — Nous restâmes campés au même endroit pour sanctifier le jour du dimanche et donner un peu de repos à nos malades.

Quelques-uns de nos askaris en profitèrent pour se mettre en chasse.

Le gibier abonde dans cette vallée, et nos fiers Nemrods furent bientôt en vue d'un troupeau de buffles, paissant à côté d'une harde de magnifiques antilopes qui les regardaient curieusement venir. Ils en étaient encore à plus de cinq cents mètres, que déjà un impatient déchargeait son fusil sur la bande, sans obtenir évidemment d'autre résultat que le plaisir de la voir détaler à fond de train.

Une demi-lieue plus loin, nouveau troupeau de buffles; ceux-ci, dès qu'ils aperçoivent l'ennemi, dressent la tête et aspirent l'air avec force; puis, sur le signal d'un vieux mâle, s'élancent au plus épais des fourrés avant même que nos gens aient pu en approcher à portée de fusil.

Tout désappointés, et ne voulant pas rentrer au camp les mains vides, les chasseurs se vengèrent sur une demi-douzaine de tourterelles et de pintades qui furent des mieux accueillies.

Le Guéringuéré forme la limite occidentale de l'Oukouéré; sur la rive droite commencent les districts d'Oukami et d'Oudoé, englobés dans la grande tribu des Waségouhha.

Les Wakouéré ont pour armes l'arc et les flèches traditionnelles, un léger bouclier, un casse-tête et une hache ; mais ils n'ont pas une grande réputation de bravoure. A la moindre alerte, ils se retranchent dans leurs villages savamment palissadés, et dont l'abord est presque inaccessible, cachés qu'ils sont au milieu de halliers épineux.

Malgré ces précautions, ils n'échappent pas toujours aux incursions des Wamassaï, tribu pillarde qui habite au nord du Vouami. Ces derniers ne font pourtant pas encore usage du mousquet, mais simplement de la lance, des flèches et du couteau. Cachés dans les jungles, ils suivent quelquefois les caravanes et égorgent sans pitié les traînards, pour leur enlever leurs charges d'étoffe ou de verroterie.

On peut conclure de ce fait qu'il ne serait pas prudent à une petite caravane de s'engager dans ces contrées sans une bonne escorte.

Lundi 1er juillet. — Le chemin est accidenté, mais n'offre aucune difficulté pendant la première partie du voyage. Bientôt le paysage, jusque-là assez monotone, change entièrement d'aspect. Devant nous s'élèvent des collines très escarpées et couvertes de grands bois dans les endroits laissés libres par les rochers. Nous les gravissons, et, jetant nos regards en arrière, nous apercevons un pays immense et admirable. A notre droite, et à une grande distance encore, se voient les montagnes de Kongoua. Elles doivent servir de ligne de partage aux eaux du Guéringuéré et du Roufou, se rattachant aux escarpements désignés par Burton sous le nom de montagnes du Douthoumi, et par Speke et Stanley sous celui de monts Mkambakou.

A dix heures, toute la caravane était rendue au camp, excepté le Frère que des askaris portaient en hamac.

Nous avons traversé à sec le lit d'une rivière appelée Ma-

bofi, et campons près du village de Yangué, au milieu d'une prairie. Un de nos askaris nous apporte un fruit que nous reconnaissons pour le tamar indien. L'arbre qui le produit est de la famille des acacias. Débarrassé de la gousse qui le contient, il a la forme et la couleur des longues dattes gluantes d'Algérie. Son goût aigrelet est très apprécié pendant les grandes chaleurs. Infusé dans l'eau, il la rend légèrement acidulée et très agréable à boire.

Le soleil, à son coucher, nous présente un spectacle magnifique : on dirait un globe de pourpre se détachant au milieu de nuages roses, vermeils, et passant par toutes les nuances du rouge à mesure qu'ils sont plus éloignés ou plus rapprochés. Les montagnes elles-mêmes semblent éclairées par un vaste incendie ; on croit voir voltiger sur leurs crêtes escarpées comme des flammes légères détachées d'un vaste foyer. Un peintre certainement prendrait là le sujet d'un splendide tableau.

Avant d'arriver au camp, nous avons traversé plusieurs *villages* de fourmis blanches. Ces laborieuses mais désespérantes créatures n'ont pas manqué de venir visiter nos tentes pendant la nuit. Deux ceintures de flanelle et un pardessus, que nous avions pourtant placés au-dessus du sol, ont été complètement dévorés par elles. Pour les atteindre, elles avaient construit une galerie en terre sur les parois mêmes de la tente.

Mardi 2 juillet. — Départ de Yangué à l'heure ordinaire. Chemin difficile, mais très pittoresque : des collines, des ravins où croissent de grands arbres, des acacias principalement. Tout cela offre un aspect merveilleux. Çà et là des rochers de granit et parfois du quartz. Nous eûmes bien de la peine à escalader ces énormes blocs de pierre qui barraient continuellement la route.

Après les rochers, vinrent des jungles épaisses et des herbes qui atteignaient une hauteur prodigieuse ; puis quelques bas-fonds remplis d'eau stagnante, au milieu desquels nous dûmes nécessairement passer. C'était une magnifique occasion pour nos pagazis de trébucher et de jeter leurs ballots dans la vase ; aussi ne se firent-ils pas faute d'en profiter. Nos ânes,

imitant leur exemple, furent heureux de désarçonner une fois de plus leurs cavaliers. Les singes, qui se balançaient sous le couvert de la forêt, semblaient rire de nos mésaventures.

Enfin, après de grandes fatigues, nous arrivions à onze heures au camp de Kitemvou. Là, peu de vivres.

Jusqu'ici nous n'avons pas encore rencontré d'indigènes adultes dépourvus de tout vêtement. Les coiffures et les armes du pays sont bien telles que les ont décrites les voyageurs qui nous ont précédés.

Mercredi 3 *juillet.* — Depuis la veille, nous avions remarqué que, pour la première fois depuis notre départ, nos baromètres annonçaient un changement de temps. Aussi, entre cinq heures et demie et six heures, pluie assez abondante. Néanmoins nous pûmes partir vers six heures et demie. Le temps resta brumeux toute la matinée.

Nous traversâmes de vastes champs de sorgho, marchant tantôt dans une vallée très fertile, tantôt sur le flanc des collines qui bordent cette vallée vers le sud, et où sont construits de nombreux villages.

Au milieu des champs cultivés nous rencontrons de temps à autre des observatoires formés de quatre pieux plantés en terre et supportant une claie; on y accède par une échelle assez primitive; ces constructions permettent aux nègres de veiller à la garde de leurs récoltes, tout en se tenant hors de portée des griffes du lion et des autres animaux féroces.

Plusieurs fois aussi depuis le commencement de notre voyage nous avons eu occasion de remarquer de petites cases en dehors des habitations, et des trous entourés d'une ceinture de roseaux sur le bord du sentier.

A nos questions sur la raison d'être de ces édicules, on ne nous répondit qu'un mot : *daoua* (médecine, sortilège). La maison sert, en effet, de temple au *mganga* (sorcier) du village, qui vient de temps en temps y immoler des coqs à l'esprit du mal, pour gagner sa bienveillance et l'empêcher de nuire à la communauté.

Les trous au bord du sentier sont pour jeter un sort à un ennemi ou délivrer un patient d'une maladie quelconque. Ici toute infirmité tient du surnaturel, et ces pauvres nègres se

donnent pour apaiser le démon beaucoup plus de peine que n'en réclamerait le service de Dieu.

Quel vaste champ pour les travaux du missionnaire! Envoyez, Seigneur, des ouvriers évangéliques à ces peuples qui ne vous offensent que parce qu'ils ne vous connaissent pas!

Après deux heures de marche, nous arrivons à Kiyundi, que nous supposons être le village appelé Kongoua par Cameron, et nous établissons notre camp tout auprès, dans une prairie, sous de grands arbres.

Le village de Kiyundi possède une vingtaine environ de cases rondes, d'un aspect assez propre.

Ici encore nous eûmes à nous plaindre de la cherté des vivres.

Vendredi 5 *juillet*. — Nous sommes restés hier à Kiyundi; il fallait nous procurer des vivres pour trois jours, et faciliter à la caravane le moyen d'en faire autant.

Aujourd'hui nous pensions faire une longue marche et aller camper à Kiroka. Il n'en fut rien. Une heure et demie après notre départ, notre caravane s'arrêtait dans une sorte de défilé, entre deux collines boisées. On craignait, disait-on, de passer la nuit à Kiroka, où les lions abondaient et avaient déjà causé de grandes pertes à d'autres caravanes. Nous nous rendîmes à cette raison, qui d'ailleurs paraissait plausible, d'après certains récits que nous avions entendus.

Les PP. Livinhac et Dromaux ont la fièvre.

A l'arrivée au camp de Fikrouti, un soldat avait manqué à l'appel. Immédiatement deux autres askaris furent envoyés à sa recherche. Dans la soirée, ces deux askaris, accompagnés du chef du village où nous avions campé la veille, nous ramenèrent le fugitif, les mains fortement garrottées derrière le dos. Il avait été retrouvé près du village de Kiyundi, emportant une pièce entière de notre mérikani et différentes choses appartenant à ses collègues. Le procès du fuyard ne fut pas long. Nous le dépouillâmes de tout ce qu'il avait reçu de nous en payement de ce qu'il avait volé. Nous le livrâmes ensuite aux soldats, qui l'emmenèrent hors du camp et le laissèrent aller, non sans lui avoir administré une bonne correction pour avoir ainsi compromis leur honneur. Par mesure

de précaution, nous priâmes le chef du village de Kiyundi, à qui nous fîmes un présent, d'emmener avec lui le fuyard et de ne le laisser partir que le lendemain pour la côte. Il y consentit, et Mabrouki reprit ainsi le chemin de Bagamoyo.

Vers minuit, le Mgouana chargé de veiller sur nos ânes et nos ballots nous réveille tous aux cris de : « Niama! niama! » (Viande! viande!) Ce terme générique avait été employé par notre sentinelle, qui ne savait trop à quelle bête, lion, hyène ou gazelle, elle avait affaire. Deux d'entre nous s'élancent en dehors de la tente, et aussitôt nos braves de se ranger en bon ordre, à quelques pas en arrière, fusil en joue, et le doigt sur la détente.

Après avoir fait le tour du camp et constaté qu'il n'y avait de fauves que dans l'imagination des poltrons, chacun s'en fut regagner sa couchette, non sans lancer maint quolibet sur le visionnaire.

Samedi 6 juillet. — Nous marchons sur le flanc de collines incultes pendant plusieurs heures. La direction que nous suivons est celle du N.-N.-O.

Nous traversons le village de Kiroka, qui aujourd'hui est complètement abandonné, à cause du voisinage des lions. Nous apprîmes là, d'une manière certaine, que le récit des dégâts faits par les lions n'avait pas été exagéré ; car nous passâmes près d'un khambi (camp) où cinq ou six personnes d'une caravane avaient été dévorées par ces animaux, un mois à peine auparavant[1].

Les lions ne laissent pas, en effet, que d'être l'un des dangers du voyage de Zanzibar aux grands lacs. S'il faut en croire les récits des indigènes, il n'est pas rare qu'ils se rassemblent par troupes de six ou huit, et quelquefois davantage, pour chasser le gibier. Mais il y a certains animaux qui leur tiennent tête, et quelquefois avec succès. Ils n'osent jamais attaquer l'éléphant adulte. Ils fuient même quelquefois

[1] La nouvelle de ce fait étant parvenue à la côte quelque temps après, un officieux trop empressé crut devoir écrire que c'était la caravane des missionnaires d'Alger qui avait été attaquée par les lions, et qu'un Père avait péri sous leurs griffes. Ce *racontar* courut toute la presse : il fallut une lettre même du missionnaire prétendu dévoré pour le faire tomber.

devant le buffle, s'ils ne sont pas au moins deux contre un. En général, ils n'attaquent pas les caravanes; on peut même dire d'une manière certaine qu'ils ne les attaquent jamais durant le jour. Tout au plus un lion à jeun pourrait-il se jeter sur un traînard pour en faire sa proie, au milieu des bois et des jungles; mais il n'en est pas de même pendant la nuit. Lorsque les lions sentent de loin la caravane, particulièrement si celle-ci a des chèvres ou des bêtes de somme dans son camp, ils s'en approchent et font entendre souvent des rugissements terribles, dont la pensée seule fait frémir nos pagazis. Si le camp est bien clos, il n'y a point de péril : les lions ne cherchent pas à franchir les obstacles, et les tireurs, placés derrière les palissades, peuvent les attendre et les tirer presque à coup sûr, si la nuit n'est pas sombre. Il n'y a danger que lorsque le camp n'est point entouré ou lorsque l'on veut en sortir pour les attaquer. Si les lions sont alors nombreux, il est rare qu'ils ne fassent pas de victimes. C'est sans doute ce qui est arrivé à la caravane qui nous avait précédés à Kiroka.

A partir de Kiroka, la vallée se rétrécit et ne laisse qu'un passage étroit entre les montagnes. Ce passage est assez difficile à franchir, surtout pour les pagazis et les ânes chargés. C'est une sorte d'escalier en pierres très glissantes. A chaque pas, on craint de tomber dans un profond ravin qui borde ce défilé à droite. De plus, ces pierres, sorte de mélange de sable et de quartz, sont disposées d'une manière fort inégale, ce qui augmente encore la difficulté de la marche.

Au sommet de cette espèce d'escalier, on se trouve au milieu de grands et beaux arbres, puis on redescend dans la vallée du Guéringuéré. Cette vallée, qui est très fertile, est limitée au S. par les montagnes de Kingamboué, dont les pics offrent une grande variété de formes[1]. De ces montagnes descendent une quantité de torrents. Au N., la vallée est limitée par une chaîne de collines séparées les unes des autres. Nous y rencontrâmes des bois, des jungles, et quelques belles plantations.

Après une marche de plus de sept heures, nous arrivons, brisés de fatigue, au village de Mohalé. Il était une heure et

[1] Les monts Kingamboué paraissent être une suite ou relèvement des monts Kongoua.

demie de l'après-midi. Ce village est entouré d'un mur en terre rouge, qui tombe en ruines dans bien des endroits. Mohalé, du reste, paraît presque abandonné; plusieurs maisons n'ont aucun habitant.

Nous dressâmes nos tentes au milieu même du village.

Dimanche 7 juillet. — Après la célébration solennelle du saint Sacrifice et les autres exercices de piété destinés à sanctifier le dimanche, nous quittons Mohalé. A un kilomètre et demi du camp, nous traversons le ruisseau qui donne son nom au village. Ce ruisseau est assez étroit; il n'a que sept ou huit mètres de largeur. L'eau en est très limpide et coule sur un lit de sable et de cailloux. Sa profondeur était à peine d'un pied.

A une faible distance de là, le sentier disparaît sous deux ou trois pieds d'une eau très fangeuse. Plus d'un d'entre nous est renversé de sa monture et disparaît presque dans cet affreux bourbier.

Puis vinrent des jungles, puis encore de l'eau où nos ânes nous jouèrent le même tour que la première fois.

Il faut avoir vu ces halliers inextricables pour comprendre l'impossibilité des moyens de transport ordinaires. Les ânes peuvent encore s'en tirer; mais les mulets et les chevaux n'y passeraient qu'au prix de mille blessures; outre que dès les premières marches ayant perdu tous leurs fers, ils boiteraient bientôt de la manière la plus pitoyable.

Quant à ouvrir une vraie route au milieu de cette végétation exubérante, il n'y faut pas encore songer; elle coûterait des sommes immenses; et lorsqu'elle serait ouverte, il faudrait encore pour l'entretenir payer de véritables armées de bûcherons et de terrassiers.

En attendant que de nombreuses stations commerciales aient rendu ce projet réalisable, il nous faut serpenter à la file indienne, présentant ainsi aux pillards et maraudeurs, qui rôdent dans les jungles, une ligne d'un kilomètre au moins, se prêtant à tous les mécomptes et à toutes les surprises.

Après quatre heures de marche très difficile, nous arrivons à Simbamouéni, capitale de l'Ousegouhha.

Il y a quelques années à peine, dix ans peut-être, cette ville contenait cinq mille âmes et était comprise dans une enceinte de huit cents mètres carrés. Elle était la terreur de toutes les tribus voisines. Voici ce que nous en lisons dans le livre de Stanley, que j'ai déjà cité et qui nous accompagne dans notre voyage :

« Située au pied des montagnes de l'Ourougourou, dans une vallée magnifique, arrosée par deux rivières et par plusieurs ruisseaux limpides, cette ville pouvait avoir près de cinq mille habitants. Ses maisons, au nombre d'un millier, étaient d'architecture indigène, mais du meilleur style, et ses fortifications arabo-persiques réunissaient les avantages des deux genres.

« A part dans les grandes cités, je n'ai pas rencontré en Perse, sur un trajet de neuf cent cinquante milles, des fortifications valant mieux que celles de Simbamouéni. Là-bas les murailles sont en pisé, même celles de Kaswin, de Téhéran, d'Ispahan et de Chiraz. La ville africaine avait des murs en pierre, défendus aux quatre angles par une tour également en pierre et bien construite. L'enceinte, à double rang de meurtrières pour la mousqueterie, enceinte qui renfermait un espace de huit cents mètres carrés, était percée de quatre ouvertures regardant les quatre points cardinaux et situées à égale distance des tours. D'énormes portes en bois de tek du pays fermaient ces ouvertures ; elles étaient couvertes des arabesques les plus fines et les plus compliquées.

« J'en augurai d'abord que ces portes étaient venues de Zanzibar, d'où on les avait envoyées en détail; mais comme les grandes maisons de la ville en avaient d'analogues, il est possible qu'elles aient été faites et ciselées par des artistes indigènes.

« Pareille aux maisons de la côte, la demeure royale était un long bâtiment carré, avec une grande toiture à pente rapide, dépassant de beaucoup la muraille et abritant une véranda.

« Ce palais était alors celui d'une sultane, la fille d'un nommé Kisabengo, célèbre chasseur d'hommes, qui fut la terreur de six provinces. D'une humble origine, mais doué d'une force remarquable, d'une parole éloquente, d'un esprit



Camp près de Simbamouéni. (P. 101.)

simple et amusant, ce Theodoros au petit pied acquit aisément de l'influence sur les esclaves marrons, qui le reconnurent pour chef. La justice s'en mêla : Kisabengo prit la fuite et arriva dans l'Oukami, province qui, à cette époque, s'étendait de l'Oukouéré à l'Ousagara. Le bandit commença alors une vie de rapines et de conquêtes dont le résultat fut d'obliger les Wakami à lui céder un immense terrain dans leur superbe vallée. Il sut y choisir le plus admirable site, et fonda sa capitale, qu'il appela Simbamouéni, la *Cité-Lion*, c'est-à-dire la plus forte.

« Dans sa vieillesse, l'heureux voleur d'hommes changea son nom pour celui qu'il avait donné à sa ville; et, en mourant, il voulut que sa fille, à laquelle il laissait le pouvoir, prît également ce nom royal [1]. »

Aujourd'hui la puissance de Simbamouéni a complètement disparu. Il y a bien encore un mur de circonvallation. Mais les tours des quatre angles n'existent plus ; les murailles qui entourent la ville sont bien endommagées; à peine voit-on quelques pans de muraille en pierre. La population aussi est peut-être cinq ou six fois moins nombreuse qu'au temps où Simbamouéni florissait. — Je crois que la ville est encore gouvernée par la fille de Kisabengo et son fils.

Laissant la ville à notre gauche, nous continuons notre route. Après un kilomètre à peine de marche, nous traversons un torrent que les indigènes appellent Mrogoro. Cameron, il me semble, le nomme Mwéré. Ce torrent était presque à sec.

Nous allâmes camper à quelque distance de là, sous un beau mparamusi, dans un lieu entouré de jungles.

Le mparamusi (*taxus elongatus*) croît le long de la plupart des cours d'eau africains : c'est un beau spectacle qu'un groupe de ces arbres, dont la tige altière s'élance à trente ou quarante mètres de hauteur, abritant sous son épais feuillage tous les humbles rejetons de la forêt.

[1] Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone*. — Une mission catholique française vient d'être établie près de cette ville (au commencement de 1883) par les RR. PP. de la Congrégation du Saint-Esprit. Voir, sur l'état actuel de Simbamouéni, une lettre du P. Baur, de cette congrégation, insérée dans les *Missions catholiques* de septembre 1882.

Un autre géant du règne végétal qui n'excite pas moins notre admiration, c'est le baobab. Il est loin d'avoir la gracieuseté de formes du mparamusi ; mais ses grappes de fleurs blanches et son feuillage d'un vert tendre ne sont pas sans agrément. Son bois trop spongieux n'offre pas non plus les mêmes avantages pour les constructions que celui de son rival. On en rencontre quelquefois dont l'intérieur, évidé à la base, pourrait contenir aisément une vingtaine de personnes sans que l'arbre ait rien perdu de sa vitalité.

Lundi 8 *juillet*. — Nous restons à Simbamouéni pour nous procurer des vivres. Ils sont très chers. Ainsi on demande jusqu'à huit ou dix dotis pour une chèvre : ce qui équivaut à près de vingt francs de notre monnaie française. A un pareil prix, les vivres, et surtout la viande, deviennent inabordables, et nous nous demandons comment nous ferons pour aller jusqu'au bout. Si cela continue, nous ne serons pas à moitié route que tous nos ballots d'étoffe auront disparu.

La reine de Simbamouéni nous fait demander un présent. Nous lui répondons que, depuis deux jours, le *Msoungou* (blanc) est là, et qu'il n'a encore reçu aucun présent de Sa Majesté. Alors elle nous envoie une petite chèvre ; nous ne l'acceptons pas : nous aurions été obligés d'en donner trois ou quatre fois le prix.

Depuis que nous sommes dans l'Ousegouhha, l'air pur des montagnes nous a rendu la vie, et nous a permis de jouir un peu de la beauté des paysages qui se déroulent sur notre chemin.

Nous ne souffrons pas trop de la chaleur en ce moment ; la température moyenne n'est que de 32° centigrades. Les nuits sont très froides (12°), et nos burnous nous sont de la plus grande utilité. A défaut de burnous, nos pagazis entretiennent de grands feux, autour desquels ils se pressent avec les attitudes les plus grotesques.

Tout le monde supporte gaiement les peines et les privations de toute sorte. N'est-ce pas, en effet, une grande consolation pour nous de songer que nous souffrons pour le bon Maître et pour les âmes qu'il a rachetées au prix de tout son sang ?

Nous employons le peu de loisir qui nous reste aux campements à étudier le kisouhahili, langue pour laquelle le Père Lourdel a des dispositions toutes particulières, et à lire les ouvrages des voyageurs qui ont parcouru ces contrées. Cette lecture n'est pas aussi utile que nous l'avions cru d'abord ; quelques jours d'expérience en apprennent bien plus long que tous les livres.

Mardi 9 juillet. — Nous marchons pendant deux heures à travers une plaine. Le sol est pierreux et rougeâtre; il s'incline vers le lit du Guéringuéré. La direction que nous suivons est celle du N.-N.-O. Nous arrivons au fleuve, que nous passons pour la deuxième fois. Ce passage fut assez difficile, car les bords avaient de trois à quatre mètres d'escarpement abrupt. Il fallut donc pousser nos ânes et les précipiter au milieu du courant, où chacun s'empressait de gagner la rive opposée. Les pagazis également passèrent avec assez de difficultés, soit en traversant le fleuve au même endroit que les ânes, soit en se traînant avec leur fardeau sur deux gros arbres étendus en travers de la rivière. A l'endroit où nous le passions, le Guéringuéré a environ vingt mètres de large et un pied et demi d'eau.

Nous avons campé à deux kilomètres de la rivière, ayant devant nous la chaîne du Kihondo.

C'est dans l'angle formé par la réunion de cette chaîne avec les monts Kingamboué que le Guéringuéré prend sa source. Il coule d'abord vers le nord, puis s'étend à l'est, parallèlement au Vouami, dont il n'est séparé que par quelques escarpements très boisés. Près de Kisémo, il fait une pointe vers le sud, et reprend ensuite sa direction orientale jusqu'à sa réunion avec le Roufou. C'est alors qu'il prend le nom de Kingani.

Le bassin du Roufou a été décrit par Burton et Speke; comme celui du Guéringuéré, il est d'une fertilité exceptionnelle et pourrait nourrir dix fois plus d'habitants qu'il n'en contient.

Plaise à Dieu qu'il se trouve en France des hommes d'assez d'énergie pour y fonder un nouveau Canada !

Quelques défrichements avec des plantations d'eucalyptus

savamment combinées, auraient vite fait d'assainir les trop nombreux marécages qui en font un foyer de fièvre perpétuelle. De plus, la tsetsé ne vit qu'aux dépens des animaux sauvages, sangliers, éléphants, buffles, etc.; or ceux-ci n'ont pas coutume de rechercher la présence de l'homme, qui leur fait une guerre acharnée; aussi croyons-nous qu'on pourrait se livrer avec succès, dans un temps donné, à l'élève du bétail au milieu des gras pâturages de toute cette région.

Nous avons trouvé sur notre chemin quelques souvenirs de l'Algérie. D'abord une espèce de palmier de grande venue dont le tronc ressemble assez à un fuseau et la feuille à celle du palmier nain. Ces arbres donnent naissance à un fruit rouge à noyau, de la grosseur d'une pomme, et dont les nègres tirent une liqueur fade. Le tabac et le ricin se marient au bananier, au papayer et à la canne à sucre.

Citons encore le *bazi*, arbrisseau qui atteint deux mètres de hauteur, et dont les gousses ressemblent pour la forme et le fruit à notre haricot. Une autre variété plus petite porte le nom de *koundé*. Le piment se cultive aussi un peu partout; il est fort prisé des indigènes, qui le nomment *pili-pili*.

Mercredi 10 *juillet*. — Marche à travers une plaine légèrement ondulée, direction N.-O. On s'aperçoit que les herbes y ont été récemment brûlées pour faciliter la marche des caravanes.

Bientôt le terrain change; c'est un sol rouge; puis, en approchant de Simbo, de gros blocs de rochers rendent la marche très pénible.

Simbo est un terme générique plutôt qu'un nom particulier. Il signifie : lieux où l'on trouve de l'eau dans des trous ou en creusant le sol. En effet, près du village de Simbo, nous vîmes quantité de ces auges qui ont de vingt à vingt-cinq centimètres de diamètre, sur autant de profondeur.

Après avoir passé Simbo, nous marchons au moins encore pendant une heure et demie, et nous venons camper sur une élévation qui domine la plaine de la Makata. Le lieu de notre campement est appelé Moussounou.

Avant d'y arriver, nous traversons un petit marais desséché, rempli de magnifiques bambous.

Un âne est resté en arrière; depuis quelques jours il ne marchait plus que difficilement. Nous avons dû l'abandonner.

Vers midi, nous entendîmes un son de tambours et de flûtes, puis apparut une longue caravane chargée d'ivoire et de cornes de rhinocéros. Elle défila devant nous au petit pas, sans doute pour nous donner le temps d'admirer sa magnifique cargaison. Quelques-unes des défenses étaient portées par deux hommes et devaient peser bien près de soixante-dix kilogrammes, représentant une valeur de mille francs pour le moins. Le défilé dura trois quarts d'heure : il y avait mille trente hommes, au dire du capitaine; mais si les charges étaient riches, les porteurs ne l'étaient guère : la plupart n'avaient qu'une peau de mouton ou de chèvre pour tout vêtement.

Le soir, une députation de nyamparas se présente devant notre tente pour demander un jour de repos. Nous leur répondons qu'ils ont dû se reposer lundi, et que la marche de ces deux derniers jours n'a eu rien d'excessif.

Il est bon de ménager les nyamparas, mais il faut aussi se garder de céder à toutes leurs exigences. On a aussi un peu trop exagéré leur autorité et leur influence, ainsi que l'obligation où l'on est de leur faire divers présents.

Les nyamparas sont tout simplement des noirs qui, ayant fait plusieurs voyages à la côte, sont au courant de l'engagement des hommes, et s'attirent ainsi la confiance des gens de leur tribu, qui se mettent sous eux, pour être engagés en qualité de porteurs par les Hindis.

Ils se présentent alors à Bagamoyo ou à Zanzibar, et offrent aux commerçants les hommes qui ont promis de les suivre. Les choses se passent de même à Tabora.

Quant au présent d'un manteau rouge, c'est une superfluité. Les sommités du négoce se gardent bien de faire cette inutile dépense; car, sur dix caravanes que nous avons croisées ou dépassées, une seule avait des nyamparas portant des insignes.

C'est aux plus expérimentés des nyamparas que l'on donne la charge de kirangozis ou guides.

CHAPITRE VI

DE LA MAKATA A MPOUAPOUA

Ponts et chaussées. — Fourches caudines. — Supplice du feu. — *Chi va piano va sano.* — Missions protestantes et ressources dont elles disposent. — Bassin du Vouami. — Infirmes et infirmiers. — Vallée de la Moukondokoua. — Ane en détresse. — Pluie de viande. — Lac Ougombo. — Lion généreux. — Rêves pantagruéliques.

Vendredi 12 *juillet.* — Après une heure et demie de marche, nous traversons le lit d'un ruisseau qui est à sec, probablement la Petite-Makata ; une demi-heure après nous étions sur les bords de la Grande-Makata, une des branches du Vouami.

Cette rivière a de vingt-cinq à trente mètres de largeur, et trois à quatre de profondeur, à l'endroit où nous l'avons traversée ; son courant est très rapide.

Dans la saison des pluies, la Makata, ainsi que la Moukondokoua, que nous rencontrerons bientôt, envahit toute la plaine et y forme des étangs sans nombre. La marche devient alors presque impossible, et la fièvre ne tarde pas à clouer le voyageur dans son hamac. Cameron et Stanley, qui ont traversé ce pays pendant la masika, en ont rapporté les plus noires impressions ; aussi, malgré les gais rayons du soleil, qui nous enveloppent et nous pénètrent, nous ne sommes pas sans appréhender les marais de la Makata au moins autant que ceux du Kingani.

Un pont, composé de troncs d'arbres, de lianes et de branches entrelacées, nous offrit, à nous et à nos pagazis, un passage, sinon plein de sécurité, du moins très utile. Mais nous avions une vingtaine d'ânes incapables de franchir le pont et de traverser à la nage une rivière aussi rapide. Du reste, les crocodiles auraient bien pu en arrêter plus d'un au passage. Voici comment nous avons opéré.

Une longe corde était attachée au cou de l'animal. L'extrémité de cette corde était tenue par une dizaine d'hommes sur l'autre rive. A un signal convenu, on précipitait dans le courant, d'une hauteur de sept à huit pieds, le pauvre animal, qui d'abord disparaissait entièrement sous les eaux et était ensuite halé le plus rapidement possible vers l'autre bord. Tous nos ânes furent ainsi passés un à un sans aucun accident; mais cette opération nous prit trois grandes heures.

Pour faciliter le passage des rivières, les nègres choisissent ordinairement un endroit où deux arbres situés vis-à-vis l'un de l'autre sur chaque rive, étendent leurs rameaux au-dessus du courant. Si les branches sont élevées, une échelle composée de sept ou huit piquets reliés entre eux par trois ou quatre traverses au moyen d'écorces d'arbres, sert à y atteindre. Celles-ci sont ensuite réunies à celles de l'arbre opposé, par une série de claies assez solides, soutenues de loin en loin par des pieux fichés dans le torrent. Malgré deux fortes lianes qui font l'office de garde-fous, les chèvres mêmes ne s'aventureraient pas sur ces appuis branlants. Les chefs de villages, possesseurs de ces ponts rustiques, exigent un petit droit de passage pour couvrir sans doute les frais d'entretien.

Nous allâmes camper à quelques centaines de mètres de l'autre côté du fleuve.

Samedi 13 *juillet.* — La sainte Vierge nous avait protégés d'une manière toute particulière jusque-là. Nous avions eu des souffrances et nous devions sûrement en avoir encore; nous avions tour à tour tous été malades; mais ce n'était pour nous qu'une preuve de plus que Dieu nous bénissait et que Notre-Dame d'Afrique nous couvrait de sa protection.

Aussi demandions-nous chaque jour à cette tendre mère de continuer à nous protéger et à nous bénir. Le samedi surtout était spécialement consacré à honorer Marie.

Après six heures de marche, direction S.-O., à travers une plaine toujours monotone comme est celle de la Makata, nous arrivons au petit village de Kombirenga.

Peu de temps avant d'y entrer, nous avons quitté le sentier fréquenté pour passer entre trois piquets dressés comme le montant d'une porte. C'est un des nombreux signes qui servent aux kirangozis à reconnaître le chemin. Il nous a fallu tous passer sous ces nouvelles fourches caudines, autrement nos pagazis n'auraient pas manqué de nous accuser de vouloir leur jeter un sort.

L'eau que nous avions trouvée jusque-là, sans être bonne, était potable. Celle que nous trouvâmes à Kombirenga ne l'était certainement pas : elle avait un goût nauséabond et détestable; un cuissot d'antilope que nous procurèrent nos chasseurs adoucit un peu cette amertume.

Au sortir de ce village, nous entrerons dans l'Ousagara. Devant nous se dressent les montagnes de ce district salubre et fertile. Nos porteurs sont enchantés d'entrer dans cette seconde phase de la route.

Depuis quelques jours on méprise le satini. Une poule se vend deux coudées de merikani ou de kaniki. Pendant la nuit, quatre de nos askaris, poussés par la faim, intimident le porteur de notre biscuit, et le contraignent de les laisser puiser à notre caisse de provisions. Le pagazi les dénonce dès le matin, et nous décidons qu'un ballot de trente kilogrammes sera mis sur le dos des coupables, en punition de leur faute.

Dimanche 14 juillet. — A quatre heures, célébration du saint sacrifice de la Messe, et consécration à Notre-Seigneur de la semaine qui commence.

Trois heures après le départ, nous traversons une petite rivière très limpide qui va se jeter dans le Vouami.

Avant d'arriver au lieu du campement, nous passons près du grand village de Dévoua, qui nous parut plus considé-

rable que Simbamouéni. Comme cette dernière ville, Dévoua est entouré d'un mur à demi détruit [1].

Nous campons à quelque distance, sous un bouquet de palmyras (*borassus flabelliformis*). Notre marche avait duré cinq heures.

Voyant près de là un arbre à demi calciné, nous en demandâmes la cause. Il nous fut répondu que le sultan du village avait fait brûler vif, quelques jours auparavant, un noir accusé d'adultère. Sa complice avait eu le même sort. Cette punition sévère n'a rien d'étonnant, tous ces petits roitelets ayant droit de vie et de mort sur leurs sujets, disons mieux, sur leurs esclaves.

Mardi 16 *juillet.* — Nous avons eu hier de la pluie toute la nuit. Nos tentes de chanvre n° 5 faisaient eau de toutes parts, faute d'avoir été bien tendues la veille. La pluie continuant, nous sommes restés au camp, emmitouflés dans nos imperméables.

Aujourd'hui, comme l'avant-veille, nous marchons dans la direction du S.-S.-O.; puis nous nous dirigeons vers le N.-O. quelques instants avant d'arriver à Ronga, village qui est plus communément appelé Ferhani, du nom de son chef. Nous avions fait trois heures de marché. Nous désirerions parfois que nos pagazis fissent des étapes un peu moins courtes ; ils ne marchent jamais plus de six heures par jour et s'arrêtent souvent après trois et quatre heures : ces braves gens ont leur routine. Arrivés au campement qu'ils ont choisi, il est absolument impossible de leur faire faire un pas de plus.

Quant au détail de nos journées, c'est à peu près la vie de nos communautés, sauf que le matin nous ne pouvons dire que la prière en commun. Pour l'oraison, nous sommes obligés de la faire en route. Ce n'est pas que nous restions trop longtemps au lit. Dès quatre heures et demie nous sommes

[1] Dévoua est un charmant village d'une soixantaine de huttes rondes fort bien construites. Les débris d'une muraille de circonvallation indiquent qu'autrefois le village fut fortifié. Dans l'intérieur il n'y a pas de rues proprement dites ; l'espace laissé entre chaque hutte offre un passage suffisant pour la circulation. De temps en temps l'espace s'agrandit, un palmier ou deux ombragent une petite place publique destinée au *maneno* (assemblée) des habitants, qui sont nombreux et paraissent très affables. (*Journal de la troisième caravane.*)

sur pied, pour plier les tentes et lever le camp, de manière que, aux premières lueurs du jour, qui commence ici vers six heures en toute saison, la caravane puisse s'ébranler, pour être au prochain campement avant les ardeurs du soleil.

La sainte Messe, hélas! nous ne pouvons la célébrer que bien rarement; c'est là notre plus grande privation. Pour comble de malheur, la chaleur a fait ouvrir les quelques petits barils de vin que nous avions apportés de Maison-Carrée; presque tout a coulé. Il ne nous en reste que quelques litres que nous avons pu sauver en le recueillant dans les bouteilles que nous avions sous la main.

Nous campons dans une plaine splendide, très cultivée, et d'une fertilité vraiment incroyable, au pied de hautes montagnes qui rappellent celles du Rouergue. Le moutama, le manioc, les bananes, la canne à sucre, abondent; il y a beaucoup de poules et de chèvres. Malheureusement les Anglais ont passé par là il n'y a pas longtemps. Selon leur coutume, ils ont payé sans marchander; aussi, malgré l'abondance du pays, nous n'avons pu nous procurer une seule poule, tant on voulait nous les vendre cher. Nous ne voulions pas sanctionner pour l'avenir de tels précédents.

A Ronga, nous trouvâmes une grosse charrette qui avait été confiée à la garde du chef. Elle avait été conduite en ce lieu par la mission protestante de l'Oujiji, dont M. Thompson est le chef, et qui se proposait d'ouvrir une voie carrossable jusque dans l'Ougogo et plus loin, s'il était possible. A cet effet, elle avait fait confectionner plusieurs charrettes semblables et avait fait acheter des bœufs pour les attelages. Mais les bœufs avaient succombé l'un après l'autre sous les coups de la maladie, et sous ceux plus terribles encore de la mouche africaine tsetsé, dont parlent tous les voyageurs, et qui désole certains districts. Les bêtes de trait étant mortes, il était impossible à la mission protestante de conduire plus loin ses chars, et elle les avait laissés, de village en village, à mesure que les bœufs lui manquaient. Pour nous, il nous eût été impossible de nous livrer à des dépenses aussi coûteuses; les Rév. Ministres disposaient, en effet, de ressources immenses qui nous font défaut.

Quelques Wangouana attachés aux missions anglaises nous

donnèrent sur leur compte des renseignements intéressants. Entretenues par la *London-Missionary-Society* et la *Church-Missionary-Society*, elles ont déjà fondé en Afrique plusieurs établissements. En ce moment même elles dirigent des missionnaires sur l'Oujiji, près du lac Tanganyka. Elles ont un établissement à Mpouapoua, à peu de distance du lieu où nous nous trouvons. Elles s'occupent aussi de fondations entre les lacs Albert et Victoria Nyanza, précisément dans tous les lieux où nous devons, d'après les instructions de la sacrée congrégation de la Propagande, nous établir nous-mêmes. Ces missions protestantes ont à leur disposition des sommes énormes et créent les établissements les plus dispendieux là où notre pauvreté nous permet à peine de nous transporter avec nos seuls bagages. L'établissement de deux ou trois clergymen anglais, à mi-route du lieu où nous nous rendons, a coûté à ces sociétés 50,000 livres sterling, c'est-à-dire près de 1,200,000 francs. Nous devons reconnaître que c'est là un très grand obstacle à nos œuvres.

Nous avons bien besoin de réveiller notre confiance en Dieu et dans la charité des catholiques pour ne pas nous décourager [1].

Mercredi 17 juillet. — Peu de temps après avoir quitté le camp, nous passons à quelque distance de Rehenneko, que nous laissons à notre droite.

Nous marchons pendant trois heures. Nous avons rencontré sur notre route un grand nombre de villages, dont les habitants, à en juger par les étoffes dont ils sont revêtus, paraissent à leur aise. Les champs que nous avons traversés sont assez bien cultivés.

Enfin, après une succession de montées et de descentes, nous nous arrêtons au village de Toupa, à une faible distance de la Moukondokoua.

D'après le traducteur de Cameron, la Moukondokoua n'est, à proprement parler, que la partie supérieure de la Makata, et celle-ci est une des branches mères du Vouami, qui s'appelle,

[1] Entre Ronga et Rehenneko se trouve le village de Condoua, où une station scientifique et hospitalière a été établie au nom de la France par M. le capitaine Bloyet, deux ans après le passage de la première caravane.

suivant les lieux, en remontant de l'embouchure à la source : Vouami, Roudehoua, Makata et Moukondokoua.

Cette assertion aurait besoin d'être contrôlée ; car la Moukondokoua, tout en ayant un courant assez rapide, est loin de déverser autant d'eau que la Makata.

Le Vouami a son embouchure dans la mer des Indes, au-dessus du Kingani, entre Saadani et Vouindé. Stanley avait donné l'idée de le remonter avec un petit vapeur pour abréger le pénible voyage de l'Ounyanyembé. Nous ne croyons pas que ce projet ait jamais été mis à exécution : le cours du Vouami est encore peu connu; on sait que sa partie inférieure est obstruée par une végétation exubérante ; mais cet obstacle pourrait être facilement vaincu.

Comme la veille, vivres abondants, mais très chers.

Un soldat malade est resté en arrière ; il demande à s'arrêter dans un village voisin où il a des amis.

Notre capitaine nous donne de plus en plus la preuve qu'il n'a aucun dévouement pour nos intérêts ; au contraire, il a pris, en plusieurs circonstances, parti contre nous.

Nous avons essayé de tous les moyens pour secouer sa nonchalance ; mais nous avons dû y renoncer et prendre le parti de tout faire par nous-mêmes.

Nos pagazis sont aussi parfois très exigeants ; et quand nous leur faisons le moindre reproche, ils nous menacent tout bas de déserter après l'Ougogo.

Jeudi 18 *juillet.* — Nous sommes contraints de rester un jour encore au camp de Toupa. Les miasmes de la Makata nous ont donné, comme nous le craignions, une recrudescence de fièvre. Il est bien rare que, au moment du repas, nous soyons à table tous ensemble. Mais ces épreuves sont loin de nous abattre, et nous continuons notre route avec la même gaieté et le même courage qu'au départ.

Les Pères qui sont malades sont soignés aussi bien que possible par ceux qui sont bien portants ; et si ceux-là tombent malades à leur tour, comme il arrive ordinairement, ils sont soignés avec le même empressement et la même charité par les autres que le bon Dieu a déjà rendus à la santé. Les choses étant ainsi, nous ne pouvons que nous estimer heureux et

bénir le Seigneur des petites épreuves personnelles qu'il nous envoie; puissent toutes ces misères profiter aux pauvres âmes vers lesquelles nous sommes envoyés.

A Toupa, comme dans tous les villages que nous avons traversés les jours précédents, on rencontre beaucoup de Wangouana.

Jusqu'ici nous n'avons pu nous servir de nos perles; elles ne passent plus comme monnaie courante. Plus tard, il faut l'espérer, elles nous seront utiles.

Vendredi 19 *juillet*. — Après une demi-heure de marche vers l'O., nous arrivons à la Moukondokoua, que nous côtoyons pendant deux heures. Le chemin est un peu difficile, mais très agréable ; nous marchons sous un berceau de verdure, formé par d'énormes lianes qui s'attachent de toutes parts aux troncs et aux branches des arbres. La vue de ce spectacle, nouveau pour nous depuis notre départ, nous empêche un peu de sentir la fatigue de la route. Les acacias, les mimosas, les tamaris, et une quantité d'autres arbres dont nous ignorons le nom, nous protègent de leur magnifique feuillage pendant toute notre route.

Après trois heures de marche, nous campons près du village de Missonghi, sur une petite éminence qu'entourent plusieurs collines.

Depuis trois jours les indigènes ne veulent plus accepter pour les échanges que des étoffes de couleur.

Les vivres sont très chers. Une chèvre ne se vend pas moins de quatre dotis de merikani; c'est presque le même prix qu'à Mohalé, il y a quinze jours.

Samedi 20 *juillet*. — Nous côtoyons encore la Moukondokoua pendant deux heures. Chemin très accidenté et mêmes difficultés que la veille, mais aussi mêmes arbres, même verdure.

Puis nous traversons la rivière à un endroit où les deux rives s'abaissent et n'offrent plus qu'un escarpement de deux à trois pieds. Le courant était assez rapide, mais nous n'avions qu'un pied d'eau à peu près. Sur l'autre rive, nous traversons plusieurs villages dont le premier, Kiora, est le

plus grand et le plus populeux. Là encore six charrettes ont été laissées par l'expédition anglaise à la garde du chef.

Nous allâmes camper à Mouini Ousagara. Nous rejoignions ainsi la route de Cameron, que nous avions laissée depuis Rehenneko, afin d'éviter la montagne sur le flanc de laquelle ce village est bâti.

A Mouini, nous campons dans une plaine entourée de toutes parts par de nombreux pics qui offrent par leur variété une vue charmante. Notre marche avait duré trois heures et demie.

Lundi 22 juillet. — Après avoir sanctifié le dimanche par un repos absolu, au grand contentement de nos pagazis, nous levons le camp. Une marche de quatre heures dans un chemin très accidenté et partout très difficile nous amène à la Madété, affluent de la Moukondokoua.

Nous avions tantôt suivi le cours de cette rivière, tantôt marché, à travers les rochers, sur le flanc des collines.

Avant d'arriver au gué, nous avions aperçu, à quelques kilomètres sur notre gauche, une maison qui se distinguait des habitations ordinaires et que surmontait un pavillon rouge. Deux hommes que nous rencontrâmes nous dirent que c'était la demeure d'un blanc, d'un Français. Grande fut notre surprise. Enfin, après force questions, nous apprîmes que la maison appartenait à un Suisse, M. Philippe Broyon, qui est en relations commerciales avec Mirambo ; que cette maison lui servait de point de relâche, et qu'il y avait là des marchandises confiées à la garde de quelques soldats.

A côté, sur la rive gauche de la Madété, est le village d'Okilassa, qu'une forte palissade préserve de l'attaque des animaux féroces.

Un accident nous arriva au passage de la rivière. L'âne du Père Girault ne put garder son équilibre en traversant le pont, et disparut sous l'eau. Le courant, qui était rapide, l'emporta, et, malgré nos soins, l'animal était noyé quand nous pûmes le ramener à terre.

Cet accident nous fit songer à employer le moyen dont nous nous étions servis au passage de la Makata. Il nous réussit comme la première fois.

Une heure après nous campions à Kidété, encore sur les bords de la Moukondokoua, qui contourne plusieurs fois les collines que nous avons à traverser.

Pendant qu'à l'abri d'un petit bois le cuisinier prépare notre bouillon Liebig, le Père Girault va prendre la largeur de la rivière. En revenant il aperçoit une pintade posée sur une branche et à bonne portée de fusil. Elle fut bientôt à terre, à la grande joie de nos malades, pour lesquels un plat de moutama était chose peu réconfortante.

Nos askaris, enthousiasmés à la vue de ce succès, prennent leurs fusils, et la forêt entend bientôt avec fracas parler la poudre. A la fin de la journée, six de ces gros oiseaux se trouvaient embrochés, cuisant à la flamme de nos foyers ; et, comme Élie dans le désert, nous rendîmes d'abondantes actions de grâces à Celui qui pourvoit aux besoins de toutes ses créatures et donne à manger à ceux qui le craignent.

A partir de Kidété, on ne rencontre plus de villages jusqu'à Mpouapoua, qui est encore à trois jours de marche. Aussi faut-il, avant de partir, s'approvisionner de vivres pour toute la caravane. Ce n'est pas encore une tirikéza que nous allons entreprendre, puisque nous trouverons de l'eau sur la route, mais c'en est la préface peu intéressante. Les indigènes donnent le nom de *poris* (déserts) à ces grands espaces dépeuplés.

Depuis notre départ de Rehenneko, nous avons suivi la direction N.-O.

Mardi 23 *juillet*. — Nous marchons au pied des collines du Roubeho, et remontons, vers le N., une petite plaine d'où paraît sortir la Moukondokoua. Sur la droite, les pics du Ngourou dressent toujours leurs cimes altières.

Bientôt nous disons adieu à cette vallée pour gravir les escarpements d'une colline admirablement boisée.

Au bout de deux heures, le bruit d'une chute d'eau venait nous avertir de la proximité d'un torrent. L'horizon s'ouvre à gauche sur un petit ravin qui se prolonge au S.-O. Beaucoup de beaux emplacements pour les caravanes, mais pas de villages.

Après avoir marché par des chemins difficiles, entre les

rochers et dans des broussailles épineuses, nous avions rencontré la route qu'avaient faite les missionnaires anglais pour le passage de leurs chariots à bœufs.

Vers dix heures, nous arrivions sur les bords d'un petit affluent de la Moukondokoua qui n'offrit aucune difficulté pour le passage. Son eau claire et limpide coule sur un lit rocailleux d'un pied et demi de profondeur.

Nous campâmes à deux kilomètres environ de la rivière. Notre marche avait duré trois heures.

Le Père Delaunay eut la fièvre toute la journée.

Mercredi 24 *juillet*. — Pendant trois heures et demie, nous avons suivi, en marchant dans la direction du N.-O., la route qu'ont tracée les missionnaires anglais. Je dis tracée, car les arbres et les broussailles seuls ont disparu ; il n'a été fait aucun nivellement. Ce chemin est dès lors assez difficile à la marche, à cause des pierres et de tous les accidents de terrain qu'on y rencontre.

A mesure que nous avançons, le sol a des ondulations de plus en plus marquées ; et le sentier prend la direction d'un pic de trois à quatre cents mètres d'élévation, détaché de toutes les montagnes environnantes.

Suivant ensuite la crête d'une petite colline s'inclinant vers le N., nous découvrons vers midi le lac Ougombo, plus communément appelé par les indigènes Gombo. Nous le tournons au N., pour aller camper à l'O., au pied du pic qui lui donne son nom.

L'Ougombo a quatre kilomètres de l'E. à l'O., et deux kilomètres du N. au S. Il est presque partagé au milieu par deux promontoires qui semblent vouloir se donner la main. Nous ne pouvons pas constater, du lieu où nous sommes, s'il a un canal de déversement vers la Madété.

Le tour du lac, au moins la partie que nous avons parcourue, n'est qu'un marais fangeux dont l'eau répand une odeur infecte à la moindre agitation.

De nombreux hippopotames se jouent dans ses eaux. Sur ses bords, nous remarquons les traces d'une foule d'animaux sauvages de toute sorte, qui viennent s'y abreuver la nuit. Nous apercevons quelques gazelles et quelques antilopes qui

s'enfuient à notre approche, et des myriades d'oiseaux d'une variété surprenante, qui animent la surface de l'onde.

Nous nous étendons sur un lit moelleux d'herbe fraîche et donnons carte blanche aux chasseurs pour nous procurer une tranche de venaison.

Une caravane avec bœufs et ânes de l'Ounyamouézi s'est aussi arrêtée en cet endroit, bien que l'eau saumâtre que l'on y trouve soit la plus détestable qu'il soit possible de rencontrer. Nous regrettons, mais trop tard, de n'avoir pas fait notre provision d'eau en traversant la Madété.

Jeudi 25 *juillet.* — Nous continuons de marcher au N.-O. dans une plaine dénudée qui s'étend du côté de Mpouapoua.

Au bout de deux heures, nous rencontrons un petit ruisseau limpide qui va se décharger dans la Madété, que nous avons laissée sur notre droite, et nous faisons rencontre d'une bande de chasseurs indigènes. Deux coups de feu se font entendre, et un troupeau de sept ou huit zèbres défile à notre droite. Nous apercevons aussi un vol de pintades. La contrée étant des plus giboyeuses, les chasseurs ont fait bonne capture; nous leur achetons un cuissot d'antilope et deux pintades, et leur souhaitons toute sorte de prospérités.

Côtoyant ensuite une forêt de mimosas, refuge favori de nombreux éléphants, nous traversons le Matamombo, dont les eaux sont à peu près identiques à celles du lac Ougombo, et nous allons camper à une petite distance de cette rivière. L'endroit est appelé Simbo par les uns et Matamombo par les autres.

Le Père Delaunay a encore la fièvre, et le Père Girault souffre beaucoup des yeux. La chaleur est, en effet, devenue accablante, et la réverbération du soleil sur les roches luisantes et les plaines desséchées constitue un danger dont nous n'avons pas assez tenu compte. Le bon Dieu, qui a veillé sur nous jusqu'ici, continuera, nous l'espérons, de nous couvrir de son égide, et nous fera arriver quand même au terme de notre mission.

Sur ces entrefaites arriva un incident qui aurait pu avoir des suites fâcheuses : un Père s'étant un peu écarté du camp pour réciter son office, se trouva tout à coup en face d'un lion

tapi à l'affût derrière un buisson épineux. Le roi des animaux, en cette circonstance, voulut-il faire preuve de générosité, ou bien le bon Ange qui veillait sur nous le frappa-t-il d'épouvante? Dieu seul le sait. Toujours est-il qu'il prit la fuite au petit trot et alla se remiser dans la jungle, où nous nous gardâmes bien de le poursuivre.

Le fauve n'avait pas de crinière et pouvait mesurer quatre pieds de la tête à la naissance de la queue.

Le souper est plus que maigre, mais demain de bonne heure nous serons à la fin de cette rude étape. Nous nous endormons en rêvant « aux pentes admirablement boisées de Mpouapoua, à la pureté de ses ruisseaux, à ses prairies verdoyantes, à ses flots de lait et à ses masses de beurre. »

Puissent ces paroles de Stanley être des plus véridiques, ainsi que leur conclusion : « On se sent renaître sur ces hauteurs rafraîchies par la brise ; on redevient fort en buvant cet air pur, en se repaissant de la vue de ces plateaux, non moins verts que des pelouses, de ces vallées dont les retraites séduiraient un ermite, de ces ravins profonds, et de cet ensemble dont les grandes lignes enserrent tout ce que la nature a de sauvage et de poétique [1]. »

[1] Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone.*

CHAPITRE VII

MPOUAPOUA ET LES FRONTIÈRES DE L'OUGOGO

Beaucoup d'entrain. — Les ministres anglicans. — Tembés. — Population, aspect et cultures de Mpouapoua. — Beaucoup de boulangers et pas de pain. — Tirikéza. — Le Marenga Mkaali. — Mort de soif. — Un pays de curieux et de rapaces. — Type de reine mère. — Le Hongo et ses origines. — Hyènes et corbeaux faméliques.

Vendredi 26 *juillet*. — Grand entrain dans le chargement des ânes et l'enlèvement des paquets. Dès cinq heures, nous reprenons, dans la direction du N. O., la route tracée par les Anglais.

Le pays que nous traversons semble abondant en gibier; mais nous n'avons contre lui aucune intention hostile, et préférons nous hâter vers un repos bien désiré.

Vers dix heures, nous commençons à apercevoir quelques cultures, mais pas encore d'habitations; çà et là quelques troupeaux de chèvres et de moutons à grosse queue broutent l'herbe rare et desséchée qui tapisse le sol.

Nos pagazis, se voyant près d'arriver, hâtent le pas; quelques huttes apparaissent enfin à l'horizon, puis le drapeau anglais, dominant un groupe de maisons dans la colline : ce qui nous confirme la présence habituelle dans ces parages de missionnaires anglais, que l'on nous avait annoncée en chemin, et que nous ignorions à notre départ de Bagamoyo.

Nous avançons toujours; nos gens, dans leur allégresse,

ne manquent pas une si belle occasion de décharger leurs fusils avec force clameurs. Le Kirangozi s'avance gravement avec la bannière du Sacré-Cœur, tandis que les Zanzibarites au service des protestants viennent serrer la main de leurs compatriotes. Nous suivons le lit sablonneux et à sec d'un petit ruisseau (Mtoni), que l'on prendrait presque pour une avenue. A mesure que nous avançons, l'eau se montre, et atteint bientôt trois pieds de largeur, sur un demi pied de profondeur. Nous le traversons, non sans y étancher quelque peu notre soif dévorante, et établissons notre camp sous un énorme figuier sycomore, au pied des collines qui ferment Mpouapoua du côté nord. De grandes et fortes branches qui s'étendent en tous sens nous mettent à couvert des rayons brûlants du soleil, et la brise qui souffle de la montagne rafraîchit nos poumons desséchés.

Après nous être installés au camp, nous envoyâmes un billet à ces messieurs, pour leur dire que dix missionnaires français venaient d'arriver, et que, voulant leur faire visite, ils leur demandaient l'heure qui serait la plus opportune pour eux. Il nous fut immédiatement répondu qu'on nous recevrait avec le plus grand plaisir, et à l'heure que nous aurions nous-mêmes choisie.

A quatre heures donc, les PP. Livinhac, Pascal et Deniaud montèrent à la mission anglaise, dont nous étions distants d'environ un kilomètre. Les trois visiteurs furent très bien reçus par les deux clergymen, qui leur apprirent, entre autres choses, que M. Thompson et ses deux compagnons, après avoir perdu la plupart de leurs bœufs en route (ils en avaient emmené trois cents) et laissé leurs charrettes en différents villages, devaient être en ce moment rendus à Oujiji.

Mpouapoua, que l'on regarde comme à mi-chemin de Tabora, peut être distant de la côte d'environ dix-huit journées de marche sérieuse, soit trois cent soixante kilomètres; mais il a fallu compter avec les retards et les lenteurs inséparables d'une nombreuse caravane. C'est beaucoup moins une ville qu'un ensemble de fermes ou petits villages carrés, éparpillés dans la plaine, et auxquels on donne le nom de tembés. Ce terme sert aussi à désigner parfois une simple habitation et une bourgade entière.



Le lion généreux. (P. 118.)

Le tembé consiste en une série de constructions étroites, basses, à toit plat, formant généralement un quadrilatère dont l'intérieur est occupé par les animaux domestiques des diverses familles qui l'habitent. Cette sorte de logis nous semble très incommode : le séjour continu des animaux domestiques est une source d'infection et doit contribuer puissamment à la malpropreté, parfois révoltante, que nous remarquons chez les noirs habitants de ces demeures.

Les frais de construction sont des plus simples : pour murs, quelques perches juxtaposées verticalement; pour toit, un lit de grandes herbes, reliées comme les murs par un mortier de terre, et sur lequel citrouilles, patates et céréales semblent bailler au soleil.

Du haut d'un mamelon qui domine la plaine, nous avons compté cinquante-sept de ces fermes. En admettant que chacune d'elles renferme cinq familles (c'est le minimum), et que chaque famille compte cinq membres, nous estimons que la population de Mpouapoua est d'un millier et demi d'individus. Toutes ces habitations n'ont qu'une seule ouverture extérieure, mais plusieurs sont doubles.

Ces tembés éparpillés un peu au hasard, la forêt qui couvre la moitié de la plaine, le ruisseau qui serpente au pied de la colline et les montagnes qui bordent l'horizon, présentent un spectacle qui n'est pas sans agréments, et doit être des plus poétiques dans la saison des fleurs.

Le terrain est sablonneux et ne produit guère en céréales que du moutama et un peu de maïs, pas de froment ni de canne à sucre. Toutes les caravanes montantes et descendantes passant par ce district, véritable oasis au milieu du désert, puisque pour y entrer ou en sortir il faut faire tirikésa, nous ne fûmes pas très étonnés d'y voir régner une assez grande pénurie de vivres.

A une quinzaine de kilomètres nord se trouve un petit lac fort poissonneux, dont les environs possèdent de belles prairies et de frais ombrages, délices de l'antilope et de la pintade, mais aussi repaire de nombreux animaux féroces.

Samedi 27 *juillet.* — Séjour à Mpouapoua.

Une de plus grandes privations, sans contredit, c'est le

manque de pain; aussi avons-nous résolu d'employer cette journée à expérimenter tous les systèmes découverts ou préconisés par les explorateurs pour faire du pain ou de la galette. Les résultats ne firent pas grand honneur aux panetiers improvisés; mais ils eurent au moins pour effet de distraire nos malades et de leur faire passer quelques moments de franche gaieté.

Nous conseillons à ceux qui marcheront sur nos traces de faire quelques provisions de biscuit servant de nourriture aux troupes en campagne : avec quelles délices on croque un morceau de pain sec quand on en a été privé depuis plus d'un mois! Sans pain, plus d'appétit. Que notre ordinaire se compose de viande ou de moutama, l'estomac se fatigue vite, et arrive le moment où, ne pouvant supporter sans nausées la moindre nourriture, il fait de nous une proie facile pour la fièvre.

Une autre principale cause de maladie, ce sont les coups de soleil. Nos chapeaux de liège et nos parasols nous sont d'une grande utilité sans doute; mais impossible de tenir une ombrelle ouverte au milieu de fourrés épineux comme nous avons dû en traverser; nos chapeaux eux-mêmes ne s'en sont pas tirés sans grand dommage. D'ailleurs, la réverbération des rayons solaires est presque aussi funeste que l'action directe de ces mêmes rayons, et il n'y a pas d'autre moyen de s'en préserver que de marcher à ses heures : moyen impraticable lorsqu'on voyage en caravane, continuellement à la merci d'hommes entêtés et récalcitrants.

Dans l'après-midi, les missionnaires anglais nous rendent notre visite. Ils se chargent gracieusement de notre courrier pour Zanzibar : ils ont, nous disent-ils, des gens qui ne mettent que douze jours pour porter leurs lettres de Mpouapoua à la côte.

Entre neuf et dix heures du soir, ces messieurs vinrent nous dire que nos pagazis avaient volé du bois et commis des dégâts jusque près du *tembé* du sultan. Ils ajoutèrent qu'on s'apprêtait à aller nous attaquer en route, le lendemain, si prompte justice n'était faite. Nous prîmes la chose au sérieux, et nous nous engageâmes à aller trouver le sultan de grand matin, pour lui porter un présent, et essayer

ainsi de le calmer. Les ministres s'offrirent à nous accompagner : ils paraissent être avec lui en très bons termes.

Dimanche 28 *juillet.* — Nous sommes sur pied de très grand matin pour célébrer la sainte Messe et faire nos exercices de piété ordinaires.

Avouons ici qu'au milieu de toutes nos peines nous avons eu, de la part de Celui qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, une vraie prodigalité de consolations sensibles, tantôt dans la récitation du saint Bréviaire, tantôt dans la célébration de l'auguste sacrifice. Quelquefois c'est une simple parole des Écritures rappelant la Providence du Seigneur, la magnificence des récompenses qui nous attendent dans le ciel, ou encore l'ineffable tendresse du Sauveur Jésus, qui vient exciter dans nos cœurs des sentiments d'un amour sans bornes et d'une indicible confiance. N'est-ce pas déjà le centuple promis à ceux qui ont tout quitté pour le suivre?

Après avoir attendu vainement l'arrivée des deux ministres, deux d'entre nous prirent le parti de se diriger vers leur demeure. En chemin, ils rencontrèrent l'un des missionnaires; il descendait vers notre camp, mais ne semblait plus disposé à nous accompagner chez le sultan. De notre côté, nous commençâmes à comprendre que la chose n'était pas aussi sérieuse qu'on nous l'avait représentée la veille. Nous dîmes donc au ministre anglais que nous allions faire partir notre caravane, en lui recommandant toutefois de marcher lentement et en ligne serrée. Nous ajoutâmes qu'après tout le sultan de Mpouapoua ne pouvait pas certifier que c'étaient nos pagazis à nous, ou ceux d'une autre caravane qui campait dans le village, qui s'étaient rendus coupables des méfaits dont on les accusait. Et enfin, qui sait si Leucolé (le sultan) n'avait pas inventé à plaisir cette petite histoire pour effrayer les Wasoungou, afin de tirer d'eux quelques belles pièces d'étoffes? Nous faisons donc battre le départ[1].

[1] Le vendredi 12 septembre 1879, arrivait à Mpouapoua la seconde caravane des missionnaires d'Alger. Elle y fut reçue avec la plus grande cordialité par M. Last, un des deux ministres dont il est ici parlé, et qui s'y trouvait seul à ce moment. Nous sommes heureux de reconnaître publiquement les bontés et pré-

Nous suivons la direction de l'O., et nous avançons lentement, par un des chemins les plus fatigants que nous ayons rencontrés, contournant la montagne de plus de 6,000 pieds d'altitude qui donne son nom au district.

La caravane qui était partie de Bagamoyo à peu près en même temps que nous, se mit à notre suite afin sans doute de pouvoir passer l'Ougogo en ne formant qu'une caravane avec la nôtre.

Après quatre grandes heures de marche, nous arrivons à Chunyo. En chemin, près du village de Kisokoueh, nous avions perdu un âne.

Lundi 29 *juillet.* — Nous restons à Chunyo. Comme à Mpouapoua, les Pères ont presque tous la fièvre. L'eau que nous buvions contribuait sans doute à nous rendre malades, elle était saumâtre; Chunyo, en effet, signifie amer.

Mardi 30 *juillet.* — Pour la première fois depuis notre départ de la côte, nous allons entreprendre une vraie *tirikéza :* mot lugubre, qui rappelle aux caravanes de l'intérieur

venances dont cet honorable gentleman entoura nos confrères, dans lesquels il ne voulut voir que des compatriotes et des frères d'armes.

Voici, d'après le journal du Père Ruellan, quel était alors l'état de la mission protestante:

« M. le ministre m'a fait visiter la maison qu'il est en train de construire : ce sera un édifice superbe; il occupe plus de cent ouvriers venus de Zanzibar, et on estime qu'il reviendra à plus de *cent mille francs.* C'est la *Church Missionary Society* qui en fait tous les frais.

« La mission se divise en deux parties : la plus rapprochée de la demeure du ministre contient six chrétiens, baptisés à la côte, et des catéchumènes; la seconde, séparée de la première par un espace d'une cinquantaine de mètres, se compose des noirs musulmans ou fétichistes. Les terres concédées par Saïd Bargache sont considérables, et si la mission fait des prosélytes (ce qui n'a pas encore eu lieu), il pourra se fonder à Mpouapoua un magnifique établissement.

« M. Last m'apprit, lors de la réception de son courrier, qu'une somme de *deux millions cinq cent mille francs* venait d'être laissée par testament aux deux missions protestantes de l'Ouganda et du Tanganika. Avec de pareilles richesses, l'hérésie devrait, ce me semble, en peu de temps courber sous son joug le monde entier : il n'en est rien. La grâce seule de Jésus-Christ peut opérer la conversion des cœurs, et cette grâce est l'apanage de la vérité. »

On annonçait au mois d'avril 1881 le mariage de M. Last à Zanzibar, où sa fiancée l'avait rejoint. Il aurait repris ensuite avec elle le chemin de *Mamboia,* nouvelle station protestante établie à soixante kilomètres est de Mpouapoua.

Tout récemment le *Church Missionary Intelligencer* a fait savoir que Mme Last, qui s'était courageusement dévouée à la civilisation des femmes nègres, est morte d'une insolation le 10 mars 1883.

leurs plus dures privations et leurs labeurs les plus rudes. Une tirikéza est une marche forcée à travers un espace désert et privé d'eau. On en trouve ainsi plusieurs avant d'atteindre l'Ounyamouézi, et comme il est impossible aux pagazis, avec les charges qu'ils portent déjà, de faire des provisions d'eau, il faut, pour ne pas les laisser mourir de soif, précipiter et continuer sa marche, presque sans arrêter, jusqu'à ce qu'on arrive dans un lieu où l'on retrouve une source. Il y a de ces marches qui durent vingt, trente et même quarante heures, à peine interrompues par quelques moments de repos. Je laisse à penser si une marche semblable doit mettre tout le monde sur les dents; elle est particulièrement pénible pour les malades, déjà épuisés ou fatigués par la fièvre; elle l'est aussi pour tous les conducteurs de la caravane, qui, outre les difficultés ordinaires, doivent supporter encore les caprices et les découragements de leurs nègres.

Nous partons du camp vers six heures, emportant avec nous l'eau nécessaire jusqu'au lendemain vers midi, et nous marchons sur un terrain uni et toujours sablonneux. Nous avons devant nous la plaine du Marenga Mkaali (plaine amère), qui s'étend jusqu'à l'Ougogo; on n'y trouve pas une goutte d'eau sur un espace de douze lieues en largeur.

Çà et là quelques buissons épineux rompent un peu la monotonie du voyage, en nous gratifiant de quelques écorchures au visage et aux mains. La marche est rapide dans ce désert; nos pagazis semblent avoir des ailes.

Vers dix heures, le Père Barbot, fatigué depuis la veille, eut une faiblesse et fut obligé de s'arrêter : il lui était impossible de se tenir sur son âne, tant il était brisé. Malheureusement nous étions à l'arrière de la caravane, nous n'avions autour de nous qu'un petit nombre de soldats, et nous ne disposions pas du hamac destiné au transport des malades. Le Père Livinhac resta donc avec le Père Barbot, et nous nous empressâmes de rejoindre le gros de nos gens, afin d'envoyer sans retard ce qui était nécessaire pour soulager notre confrère et le faire transporter.

Un moment après, nous passions auprès du cadavre d'un enfant d'une dizaine d'années qui accompagnait ses parents, porteurs Wanyamouézi ; épuisé de fatigue et de soif, il était

tombé mort au milieu du sentier. Nous ne pûmes nous empêcher de verser quelques larmes sur le sort de cette pauvre âme : puisse-t-elle avoir trouvé grâce, dans son innocence, auprès de Celui qui est le juge souverain et miséricordieux des vivants et des morts !

A midi, la caravane s'arrêta pour respirer un instant; une demi-heure après elle se remit en marche. Les PP. Deniaud et Girault restèrent à la halte pour attendre les PP. Barbot et Livinhac. Ils ne tardèrent pas à les voir arriver presque aussi fatigués l'un que l'autre.

On prit un peu de repos sous un baobab; puis, les forces étant revenues peu à peu, on réenfourcha les coursiers à longues oreilles.

Toujours la terre nue ou les épines, et au milieu un petit sentier étroit et tortueux des plus pénibles. Nous nous croyons revenus aux sables de la mer Rouge et aux rochers d'Aden; car nous sommes aussi sous un ciel de feu. Cependant la vie n'est pas absente de ces déserts monotones, où la girafe, le zèbre et l'autruche n'ont guère à redouter la poursuite du chasseur. Les plantes jaunies et calcinées qui couvrent le sol semblent attester que, pendant la saison des pluies, on y trouve encore quelque verdure; mais, l'humidité disparaissant promptement, cette végétation languit et meurt.

Ce ne fut qu'à sept heures du soir que la caravane suspendit sa marche, pour coucher à la belle étoile auprès de grands feux. Nous étions tous brisés de fatigue; après avoir fait une courte prière et pris un maigre souper, nous nous étendîmes sur nos burnous et nos imperméables. Nos pagazis n'ayant point fait de khambi (petites huttes élevées à la hâte et formant un camp), nous ne fîmes point dresser nos tentes.

A une heure du matin, tout le camp est en mouvement : les pagazis, pressés par la soif, veulent partir, mais les Kirangozis trouvent qu'il est trop grand matin, et nous ne partons qu'à cinq heures.

Mercredi 31 juillet. — Peu à peu les buissons sauvages, qui faisaient notre seule perspective depuis Chunyo, disparaissent un à un pour faire place à de grands défrichements. La vue de quelques champs de moutama nous arrache un

soupir de soulagement, et ramène la joie sur nos fronts assombris : nous touchons à la fin de la tirikéza.

Quantités de tembés apparaissent échelonnés dans la plaine, où bœufs à bosse, vaches, chèvres et moutons broutent en foule le chaume desséché des moissons.

A neuf heures, nous arrivons au premier village de l'Ougogo. Il est appelé Déboué, ou bien Mvoumi oriental. Nous campons sous un énorme baobab. Tout autour sont des trous remplis d'une eau blanchâtre et amère, que nous ne manquâmes pas de trouver délicieuse, parce qu'elle était trop désirée.

Jusque-là nous avions été obligés d'envoyer des gens dans les villages pour acheter ce qui nous était nécessaire ; dans l'Ougogo, il ne devait plus en être ainsi. A peine arrivés au camp, nous sommes entourés par une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, qui nous présentent haricots, farine, citrouilles, pastèques, lait, beurre, etc.

Nous commençons déjà à constater la justesse de ce que l'on nous avait annoncé, et de ce qu'ont constaté les voyageurs qui ont traversé avant nous cette province mal famée, sur la rapacité et la curiosité inouïes de ses habitants. Tous nous regardent sous le nez, en poussant des cris, en se montrant l'un à l'autre nos vêtements, nos figures, en éclatant de rire. Nous avions beau faire, il était impossible de les repousser ; nos soldats eux-mêmes n'y arrivaient qu'à grand'peine ; les Wasoungou étaient pour eux un sujet de curiosité inépuisable. Dans nos tentes mêmes, ils ne nous laissaient pas un instant en paix. Nous tâchions de tout supporter avec patience, sans y réussir entièrement toutefois. La seule compensation était l'abondance et la bonté des vivres qui nous étaient offerts. Il est vrai qu'il fallait tout payer un prix assez raisonnable. Voici un aperçu des prix : une poule, soixante-quinze centimes ; une petite chèvre, quatre francs ; un veau, treize francs ; un âne, un rouleau de fil de laiton, soit trois piastres[1] (quinze francs).

A notre arrivée à Déboué, on nous avertit que deux de nos pagazis avaient été attaqués par des voleurs dans la forêt

[1] Ces prix sont cotés au taux des marchandises achetées à Zanzibar ; mais dans l'Ougogo elles ont déjà triplé de valeur.

que nous avions traversée la veille, après notre halte de midi. Fatigués, ils avaient voulu se reposer et s'étaient ainsi attardés au milieu des bois. Ils furent dépouillés des *mzigos* dont ils étaient porteurs, et qui heureusement n'étaient pas d'un grand prix; puis ils disparurent.

Nous essayâmes de nous procurer des œufs; malheureusement, ils étaient rares en cette saison. J'en dirai autant du lait, dont nous nous serions cependant volontiers payé un régal.

Jeudi 1er août. — Repos à Mvoumi. Vers midi, une vieille femme qui pouvait bien avoir quatre-vingts ans, toute ridée, sale et couverte de guenilles, comme toutes les femmes de ce pays, s'approche de notre tente au moment où nous nous disposions à dîner. Elle nous offre en présent un peu de lait et du pombé. Nous acceptons ce cadeau.

Ayant appris que cette vieille femme était la mère du sultan du Grand Mvoumi, l'un des chefs les plus puissants de l'Ougogo, et voulant répondre de notre côté à son présent, qui cependant n'avait rien de royal, nous lui offrons une étoffe qui certainement valait dix fois le prix de ce qu'elle nous avait apporté, et qui, au dire des commerçants de Zanzibar, est très recherchée par les habitants de ce pays. Elle la refuse avec dédain et s'en va.

Immédiatement un autre de ses fils, qui se trouve en ce moment à Déboué, fait cerner notre camp par des Wagogo en armes, et menace de tuer quiconque en veut sortir. Les réservoirs d'eau sont gardés également, et défense est portée d'y puiser. « Une insulte, dit-on, a été faite à la mère du grand sultan de Mvoumi par les blancs. La nouvelle va lui en être portée immédiatement, et, lorsque demain ils arriveront dans son village, ils seront fortement rançonnés. »

Nous ne pouvons comprendre comment nous avons fait un si grand outrage à cette vieille, par le seul fait de n'avoir pas accédé à tous ses caprices. Cependant, désireux d'en finir et ne voulant pas, pour une affaire de si peu d'importance, nous exposer à subir l'effet d'une partie au moins des menaces que ces furieux nous avaient faites, nous faisons venir Adamou, le chef de la caravane qui voyageait avec nous. Cet homme a une certaine expérience des pays que nous traver-

sons et des gens avec lesquels il nous faut traiter; il possède bien la langue des Wagogo.

Réunis alors en conseil, en présence de la bonne femme cause de ce malentendu, et de son fils, nous débattons la question, et tout s'arrange à l'amiable. Les satellites sont renvoyés des abords du camp, les gardes des réservoirs; tout rentre dans l'ordre.

Vendredi 2 août. — La route que nous suivons est assez belle : elle traverse un pays plat, très peuplé et coupé par de nombreux noullahs dont la pente méridionale semble faire des affluents du Roufidji.

Après trois heures et demie de marche O.-N.-O., nous arrivons au Grand Mvoumi ou Mvoumi occidental; c'est là que nous devons payer le premier *hongo*.

L'origine de ce droit de passage, qui se retrouve aussi aux approches de la côte occidentale, devrait être attribuée, d'après Livingstone, à la traite des esclaves. Les négriers, Portugais ou Arabes, qui furent assez osés pour s'aventurer les premiers dans l'intérieur de l'Afrique, ne manquèrent pas, pour se concilier les chefs indigènes, dont la puissance aurait pu mettre obstacle à leur trafic, de leur faire quelques cadeaux, cadeaux qui consistaient quelquefois en étoffes ou verroteries, le plus souvent en esclaves. Peu à peu, ce commerce permettant de réaliser d'énormes bénéfices, les caravanes se multiplièrent, et les affaires se firent sur une plus vaste échelle; les roitelets nègres comprirent, de leur côté, que les traitants ne pouvaient se passer de leur protection, tout au moins de leur neutralité : le hongo, qui au commencement était purement volontaire, est devenu ainsi une taxe à laquelle on ne peut se soustraire, et dont le montant varie suivant le caprice des chefs, ou plutôt de leurs ministres Wanyamouézi; car ceux-là ne connaissent généralement que deux occupations : dormir et boire.

Vers midi, le représentant du sultan vint nous voir. Nous fûmes prévenus un peu trop tard de cette visite; il repartit sans que nous ayons pu le saluer. Son but était sans doute d'examiner combien nous étions d'Européens, et quelle était

la quantité de nos marchandises, afin de pouvoir se baser là-dessus pour fixer le hongo.

Nous envoyons deux de nos hommes vers le sultan pour savoir s'il consentirait à accepter nos présents. Il leur fut répondu que la chose se traiterait le lendemain.

Pendant la nuit, nous sommes plusieurs fois réveillés par les cris sinistres de nombreuses hyènes en quêté de leur proie. Les naturels mettent leurs troupeaux à couvert des atteintes de ces féroces carnassiers en les faisant rentrer chaque soir dans leurs tembés, dont la porte est barricadée avec grand soin.

Les corbeaux paraissent aussi affectionner beaucoup ce district; à voir leur voracité et leur audace, on serait tenté de croire qu'ils viennent de jeûner plusieurs carêmes.



Le ministre du sultan vint au camp réclamer le *hongo*. (P. 131.)

CHAPITRE VIII

A TRAVERS L'OUGOGO

Un premier ministre désintéressé. — Tarif des douanes dans l'Ougogo. — Bonne journée pour deux fripons crasseux. — Ane escamoté. — A la poursuite d'un verre d'eau. — Brandons de discorde. — Gens sur lesquels il n'est pas bon de porter la main. — Mgogo en grande tenue. — Esclavage. — Maladie du R. P. Pascal.

Samedi 3 août. — Dans la matinée, le ministre du sultan revient au camp en compagnie d'un autre personnage qui, lui aussi, sans doute est constitué en dignité.

Au premier abord, ce vizir nous fait à tous la plus fâcheuse impression. C'est un homme petit de taille, au nez court et un peu retroussé, au regard cupide et méchant, au sourire faux. Cet ensemble de qualités n'était point rehaussé en lui par l'accoutrement. Ses cheveux, en désordre, ruisselaient d'une forte couche de beurre rance; son corps, enduit de terre rougeâtre et d'huile également rance, exhalait une puanteur insupportable. Un vieux pagne, tout enduit de graisse, flottait sur ses épaules et composait tout son costume; personne n'aurait pu deviner si cette étoffe avait été jadis du mérikani (blanc) ou du kaniki (bleu) : tel était le prince avec lequel nous devions traiter le hongo.

Après nous avoir promis qu'il ferait en sorte que le sultan, son maître, ne fût pas trop exigeant, il nous quitte, emportant une pièce d'étoffe de couleur pour remplacer sans doute

le chiffon dont il est à peine couvert. Les deux hommes chargés par nous de traiter le droit de passage le suivent de près. Hélas! il reviennent bientôt en disant que Mavala (*étoffe précieuse,* c'est le nom donné au sultan à cause de son goût prononcé pour les étoffes de prix) ne consentait pas à recevoir le hongo ce jour-là, vu que c'était un jour néfaste.

Cette nouvelle n'avait rien de consolant pour nous. Nous savions ce que nous coûterait un jour de retard, pagazis et askaris devant recevoir leur paye, même les jours d'arrêt. Ce fut donc pour nous aussi un jour néfaste.

Dimanche 4 août. — Nous offrons à Notre-Seigneur cette nouvelle journée et tous les ennuis qu'elle pourra nous apporter.

Dès sept heures du matin, les hommes chargés de traiter le hongo vont, en compagnie de Jean-Baptiste, notre interprète, trouver le sultan et lui portent vingt dotis d'étoffes assorties. Une heure après, ils reviennent demander un rouleau de fil de cuivre rouge, un baril de poudre, des perles blanches. Nous leur remettons tout cela; seulement, au lieu d'un baril ordinaire, nous en envoyons deux petits de cinq livres chacun. Le sultan refuse ces deux barils et en demande un plus gros. Nous lui envoyons un baril de dix livres. Il le refuse encore en en demandant un plus grand. N'en ayant pas, nous avons recours à Adamou, et nous envoyons à Mavala un tonnelet de vingt livres. Cette fois la poudre ne revint pas. On penserait que le sultan fut satisfait de ce présent. Nullement. Il demande à nos envoyés de lui porter immédiatement soixante dotis d'étoffes qu'il détermine lui-même, sinon il ne laissera pas partir la caravane le lendemain matin. On lui porte les soixante dotis. Cela ne le satisfait pas. Il renvoie vingt-quatre dotis qu'il trouve être des étoffes trop communes, et en demande le même nombre d'un plus grand prix. On les lui donne.

La journée commençait à s'avancer; car, avant de revenir au camp, nos envoyés discutaient pendant des heures entières les exigences du sultan, ou plutôt de son trésorier.

A six heures et demie du soir, voyant que nos hommes ne

reviennent pas, nous commençons à craindre que l'affaire ne se termine pas encore ce jour-là.

Ils reviennent enfin, nous disant que le sultan exigeait, *comme bénédiction*, trois pièces d'étoffes précieuses.

Nous nous exécutons, et à huit heures du soir on nous annonce que tout est terminé, que le sultan est satisfait, et que nous pourrons partir quand nous voudrons.

Je donne tous ces détails afin de faire connaître tous les ennuis et toutes les tracasseries que causent aux caravanes les roitelets de l'Ougogo.

Tout ce qui vient d'être dit pour ce lieu en particulier pourrait être raconté également de tous les endroits où les caravanes sont obligées de s'arrêter en traversant cette province. Les sultans exercent un empire tyrannique sur les voyageurs, qui sont obligés de subir leurs exigences. Toute résistance est impossible : résister serait s'exposer à perdre toute la caravane ; car les Wanyamouézi, qui ont une peur terrible des Wagogo, prendraient la fuite en voyant bander un arc, et laisseraient là leurs paquets. Du reste, le pays est très peuplé, et nous pouvons dire, avec Stanley, que nous avons constaté plus d'une fois l'impuissance des caravanes les plus fortes en face de ces populations.

Dès que l'on apprit dans le camp que le hongo était entièrement payé, ce fut une liesse générale. Malgré toutes les dépenses que nous venions de faire, malgré la perte de ces belles étoffes qui demain seront badigeonnées avec de la terre rouge et plongées dans un bain d'huile rance, nous ne laissions pas de ressentir une certaine satisfaction à la pensée de quitter un lieu où nous avions éprouvé tant de dégoûts et d'ennuis.

Je ferai remarquer que, depuis le premier voyage de Stanley, le tribut a plus que quadruplé.

Lundi 5 août. — En partant de Mvoumi, deux routes se présentent devant nous : l'une au sud, plus longue et moins fréquentée, mais où, dit-on, les hongos sont moins forts ; l'autre plus au nord, où les hongos sont, au contraire, plus considérables. Nous étions décidés à suivre la première, lorsqu'on nous apprit que la guerre existait entre les tribus du sud ;

ce fait nous décida à prendre la seconde. Du reste, au seul bruit de guerre nos pagazis auraient certainement refusé de nous suivre, et pris la fuite[1].

Trois heures de marche nous conduisirent à Matambourou. Là encore se renouvelèrent pour nous les tracas de la veille; le sultan montra même de plus grandes exigences.

Le jour de notre arrivée, il nous fut impossible de rien traiter, quoique ce ne fût pas un jour néfaste.

Mardi 6 août. — Il y a quelques jours, nous avons commencé une neuvaine à saint Joseph. Nous prions mal sans doute, ou bien Dieu veut encore nous éprouver, en permettant que de nouvelles peines et de nouveaux ennuis fondent sur nous.

Le sultan de Matambourou demande deux cent cinquante dotis d'étoffes, cinq fusils, dont trois à piston et deux se chargeant par la culasse, plusieurs rouleaux de cuivre, enfin de la poudre.

Nous répondons à son ministre qu'il nous est impossible de payer un pareil hongo.

Sur ces entrefaites, le sultan lui-même vient nous visiter dans notre camp. C'est un gros nègre, au front et aux épaules larges, paraissant très habitué à boire le pombé. Nous essayons de lui parler du tribut énorme qu'il exige de nous, et de lui faire rabattre quelque chose de ses prétentions. Il nous répond qu'il ne s'occupe pas de ces choses, et que c'est l'affaire de son vizir. Puis il nous quitte.

A la fin de la journée, le ministre n'exige plus que cent cinquante dotis d'étoffes, un fusil à piston, un baril de poudre, et six rouleaux de fil de cuivre. L'affaire est renvoyée au lendemain.

Mercredi, 7 août. — Le sultan s'en tient toujours à ses prétentions de la veille.

[1] Cette guerre était livrée par le sultan de Kanyenyé à son propre frère, qui lui disputait le pouvoir. L'année suivante, au passage de la seconde caravane, elle s'était terminée à l'avantage du sultan, qui avait brûlé le tembé de son compétiteur et l'avait obligé de s'enfuir misérablement au loin. Les hongos exigés par la route du sud, qui fut aussi suivie par Cameron, sont, à partir de Mvoumi, comme par la route du nord, au nombre de six; à savoir: Mounia-Nzaga, Maponga, Kanyenyé, Oussékhé, Khokho, Mdabourou.

Je ne veux pas rentrer dans le détail des tracasseries qui se reproduisent ici encore pendant qu'on débat le hongo. Le ministre exige tant de dotis, renvoie une partie des étoffes, en demande d'autres, refuse le fusil qu'on lui donne et en réclame un d'une autre sorte, que nous ne possédons pas, etc. etc. Enfin le hongo s'élève à cent quarante dotis d'étoffes, précieuses pour la plupart, et ayant à Zanzibar un cours moyen de quatre à cinq francs le doti, ou les quatre mètres, un fusil que nous avons acheté à l'un de nos pagazis au prix de vingt dotis de merikani, six rouleaux de fil de cuivre, et dix livres de poudre. Qu'on juge de là combien la journée avait été belle pour le sultan de Matambourou! Comme il devait bénir les Wasoungou qui lui apportaient de si belles choses!

Pour nous, nous déplorions sans doute nos pertes. Mais nous eûmes soin aussi de les offrir au Dieu bon et miséricordieux qui sait faire tourner toutes les épreuves à sa plus grande gloire.

Par surcroît d'ennui, Adamou se faisait toujours prier longtemps avant de payer sa part de hongo.

Jeudi 8 août. — Pendant la nuit, un de nos porteurs a déserté.

En quittant Matambourou, nous entrons dans une forêt; là, point de ces grands et magnifiques arbres, mais des fourrés très épais, composés en grande partie de gommiers et d'acacias épineux.

A peine avons-nous fait deux kilomètres, que des coups de feu retentissent à l'arrière de la caravane. Des voleurs! des voleurs! tel est le cri qui passe de bouche en bouche et arrive jusqu'au Kirangozi. Tous s'arrêtent, chargent leurs fusils, et se précipitent vers l'endroit où semble être le danger. Que se passe-t-il donc?

Faute de vigilance de la part du capitaine, qui avec un certain nombre de soldats doit garder la queue de la caravane et ne jamais laisser un porteur derrière lui, un pagazi s'est attardé. Un Mgogo, caché dans les fourrés, se jette sur lui, s'empare de son bagage et prend la fuite. On a alors tiré des coups de fusil pour avertir la caravane de ce qui venait de se

passer. Nos pagazis ont fait les braves parce qu'ils savaient bien qu'ils avaient affaire avec un ou deux hommes seulement.

Nous mettons trois heures à traverser la forêt, et nous marchons encore pendant une heure à travers une plaine, dans la direction du N.-O., avant d'arriver à Bihahouana.

Le chef de ce village se montre modéré et n'exige que vingt-sept dotis.

Vendredi 9 août. — Après trois heures de marche vers le N.-O., nous arrivons à Kididimo. L'eau y est très mauvaise : elle rend nos ânes malades, et chez nous elle produit des douleurs d'entrailles, des nausées et une irritation de tous les organes.

Le hongo exigé par le sultan consiste en quatre-vingt-huit mètres d'étoffe, dont quarante de mérikani, cinq livres de poudre, un fusil à pierre, deux rouleaux de cuivre.

Sur le soir, voyant qu'un de nos ânes a disparu, nous envoyons quelques askaris à sa recherche. Nous apprenons qu'il a été capturé par des Wagogo, et conduit au tembé du sultan. Celui-ci ne veut le rendre que moyennant deux dotis; nous mesurons l'étoffe, et en attendant notre baudet nous prenons notre frugal repas.

Au bout d'une heure, les messagers reviennent avec les deux dotis : le sultan étant plongé dans les bras de Morphée, on ne pouvait, avant son réveil, terminer une affaire aussi importante.

Samedi 10 août. — Dès le matin, nous envoyons réclamer notre âne; mais la nuit ayant porté conseil, on exige maintenant dix dotis d'étoffes précieuses pour sa rançon. Quoique nous tenions fortement à nos montures, nous préférâmes abandonner celle-là que de passer par de telles exigences; d'ailleurs nous pouvions en avoir dans le pays une meilleure pour le même prix.

Nous partons donc de Kididimo, et pendant deux heures et demie nous marchons dans la direction du N.-O., à travers des bois qu'habitent l'éléphant, le rhinocéros, le zèbre, le daim, l'antilope et la girafe. Puis nous nous arrêtons auprès

d'un étang (*zihoua*) d'eau douce, pour y prendre repos et nourriture; car nous allons faire une tirikéza.

A onze heures, nous remplissons nos gourdes, la corne du Kirangozi résonne avec fracas, et nous nous mettons en route, malgré la mauvaise humeur très apparente des pagazis.

Le soleil au zénith nous frappe de ses rayons les plus ardents, que le sable blanc du sentier reflète encore avec une intensité qui nous brûle les yeux; pas la moindre brise pour tempérer de tels feux; sur nos ânes nous semblons tous accablés et mourants. Dévorés par la fièvre, la gorge en feu, le gobelet à la main, nous demandons à chaque moment de l'eau à notre escorte, eau chaude, hélas! mais qui calme néanmoins nos souffrances. Il faut voyager au milieu d'une pareille fournaise pour comprendre le prix d'un verre d'eau froide, et pourquoi Notre-Seigneur a attaché à cette œuvre de miséricorde, qui nous paraît si minime, la vie éternelle, lorsqu'elle est faite en son nom.

Cœur de Jésus, si torturé au jardin des Oliviers, acceptez aussi notre agonie, nos sueurs et notre sang, pour hâter la régénération des pauvres nègres qui nous entourent!

Le Père Dromaux est tellement fatigué, qu'il ne peut plus se tenir sur son âne; il faut préparer le hamac et choisir quatre askaris des plus robustes pour le porter. La chaleur accablante ajoute encore à toutes les souffrances du bon Père.

La marche aussi est plus pénible et plus difficile que celle du matin : nous pouvons à peine passer à travers les fourrés épineux de la forêt.

A cinq heures du soir nous tombons plutôt que nous ne descendons de nos bêtes, et nos porteurs s'étendent le long du sentier, sans autre abri que la voûte étoilée du ciel. Cette marche forcée a beaucoup affaibli tous nos malades; pour surcroît de peine, après une pareille journée nous n'avons pas une goutte d'eau. Nous avons beau, malgré l'obscurité de la nuit, faire battre les environs, on ne trouve pas le plus petit étang.

Dimanche 11 *août*. — Il ne fallait pas songer à rester dans ce lieu désert pour y passer, en la sanctifiant tout entière, la journée du dimanche, et nous reposer un peu des fatigues de

la veille. Quelques gouttes d'eau tenues précieusement en réserve permirent aux plus valides d'entre nous de monter au saint autel. Ceux qui furent privés de ce sublime bonheur voulurent prendre néanmoins leur part de ce pain des forts, céleste viatique, consolation suprême inventée par l'amour d'un Dieu mourant. Pauvres frères égarés, qui ne voulez voir là qu'un signe, que vous êtes à plaindre! N'y aurait-il que dans les choses surnaturelles que la cause ne serait pas proportionnée aux effets?

Dès cinq heures et demie nous partons tous au pas de course. La soif a singulièrement délié les jarrets de nos hommes, et pas n'est besoin de les exciter. Après trois heures de marche effrénée, nous arrivons à Nyamboua, chez le fameux sultan Pembira Pérch. Nous établissons notre camp dans une grande plaine, sous un immense baobab, à distance des tembés.

Nous n'étions pas encore installés que d'épouvantables clameurs retentissent autour de nous, accompagnées du sifflement d'une grêle de balles : la guerre se déclarait encore une fois entre les askaris et les pagazis. Voici quel en était le motif : en arrivant au campement, les premiers n'avaient rien eu de plus pressé que de s'emparer des meilleures huttes et d'enlever même la paille de celles qu'ils dédaignaient; les pagazis, trouvant cette façon d'agir un peu trop leste, avaient murmuré, et on en était venu aux coups. Heureusement il n'y eut dans la bagarre d'autre accident qu'un enfant blessé à la cuisse, accident qui nous valut une amende de dix dotis, payés au sultan pour le sang versé sur son territoire.

Si la sainte Vierge, que nous avions tous invoquée au milieu du combat, ne fût venue à notre secours, nous aurions encore laissé là plusieurs charges de bonne étoffe.

Nous sommes toujours assaillis par une foule compacte et hurlante de Wagogo. Ils viennent nous examiner de si près qu'ils nous touchent; ils inspectent tout, ils rient de tout. Lorsque, après une longue course, on est accablé de fatigue et qu'on ressent les atteintes de la fièvre, on comprend Stanley prenant son fouet et faisant ainsi le vide autour de lui. Nous ne l'avons pas fait; mais je dois avouer que ce n'est pas faute d'envie. Après tout, peut-être avons-nous été mieux

inspirés en suivant les conseils de la prudence, car un de nos askaris ayant voulu seulement repousser un de ces curieux avec la main, il s'ensuivit une clameur générale qui nous fit croire à une attaque imminente. Le Mgogo prétendu insulté réclama huit dotis de dédommagement; mais tout finit par s'arranger à l'amiable, et nous n'eûmes rien à débourser pour cette fois.

De plus, les Wagogo exhalent tous une odeur de beurre rance presque insupportable. Il y en a, et c'est le plus grand nombre, sur le corps desquels l'huile et le beurre coulent, pour ainsi dire. Leur vêtement consiste, je l'ai déjà dit, en une petite peau de chèvre ou de mouton, qu'ils suspendent en bandoulière, par une corde, sur l'épaule gauche. Quelques-uns même ne portent absolument rien.

Ils se percent les oreilles d'une manière horrible; lorsque le trou est fait, ils y enfoncent de grosses chevilles pour l'agrandir, puis y suspendent toutes sortes de bijoux, souvent une tabatière à la mode du pays en guise de pendant. Il y en a qui portent ainsi, de chaque côté de la tête, de vrais fardeaux. Aussi, chez quelques-uns, le lobe prend-il des proportions telles, qu'il tombe jusque sur l'épaule.

Leurs bras sont enduits d'un badigeonnage de terre rouge et de beurre fondu et ornés de spirales en fil de laiton ou en clinquant. Ils ont toujours à la main quelques javelines ou un long arc et des flèches à pointes ferrées; quelques-uns même s'enorgueillissent d'un bouclier en peau d'éléphant ou de rhinocéros, badigeonné de noir, de blanc et de rouge; enfin aux jambes encore une telle quantité de ferraille, que lorsqu'ils passent ils font songer involontairement à des chevaux de poste.

N'oublions pas la plus originale des coiffures : cheveux tordus, relevés de cent manières à l'aide de ficelles en écorce de baobab, ou retombant sur les épaules, avec addition de de grains de verre, de fil de cuivre et de péças : têtes qui auraient mérité de servir de types aux diablotins dont on se sert chez nous pour l'amusement des enfants et la tranquillité des parents.

Les femmes ont en outre des rangs de perles aux jambes; mais l'ensemble du costume laisse quelque peu à désirer.

Le jour de notre arrivée à Nyamboua, il nous fut impossible d'aborder la question du hongo.

Lundi 12 *août.* — Le sultan se montre d'abord très exigeant : il réclame deux cents dotis (huit cents mètres) d'étoffe, vingt barils de poudre, et une foule d'autres marchandises.

Nous débattons ces exigences, et nous parvenons finalement à ne donner que cent dotis et un rouleau de cuivre.

Dans la soirée, le sultan nous fait visite. C'est un nègre, petit de taille, mais énorme, et comme tous ses pareils grand buveur de pombé. Il était ivre à ne pas se tenir sur ses jambes. Il réclame, à titre de cadeau, une pièce d'étoffe précieuse et un rouleau de cuivre. Puis il nous quitte.

Depuis quelques jours le nombre de nos malades augmente.

Mardi 13 *août.* — Nous quittons le camp de Nyamboua à l'heure ordinaire. Après trois quarts d'heure de marche, nous sommes arrêtés par des envoyés de Pembira Péreh. Nous croyons un instant à un nouveau hongo. Mais on vient réclamer autre chose.

Quelques esclaves du sultan se sont enfuis pendant la nuit. A notre insu l'un d'eux s'est joint à notre caravane. Les soldats du roitelet le saisissent et le ramènent au tembé.

La vue de ce malheureux esclave ainsi repris par la force nous cause une émotion profonde, et nous rappelle que l'un des buts principaux de notre mission est de détruire, dans l'intérieur de l'Afrique, cette plaie affreuse et dégradante. Nos esprits sont pleins de tout ce que nous avons lu sur les horreurs de l'esclavage au centre de l'Afrique, de ce que nous en avons appris depuis le commencement du voyage, de ce que nous en voyons enfin nous-mêmes. Il est vrai que la traite *publique* est abolie à Zanzibar. Mais il y a d'autres points de la côte où l'on vend encore le bétail humain, et d'où on l'exporte sur tous les points du monde musulman.

Ce sont, en effet, les musulmans seuls qui font de ce côté le commerce d'exportation des esclaves africains ; ils les transportent jusque dans les profondeurs de l'Asie. Mais à l'intérieur même de l'Afrique l'esclavage n'est point aboli.

Les sultans ou roitelets du pays, tous les chefs de quelque importance ont leurs esclaves, et ceux-ci sont au moins aussi maltraités par leurs compatriotes que par les Arabes. On voit ces malheureux enchaînés l'un à l'autre avec une sorte de cangue qui leur entoure le cou. Quelques-uns semblent avoir, il est vrai, pris leur parti de leur triste situation et la traiter avec indifférence. D'autres, au contraire, ont l'air sombre, morne, désespéré : ce sont ceux qui ont été le plus récemment réduits en esclavage et qui ont encore présentes à l'esprit les scènes sanglantes où ils ont perdu la liberté.

Il n'est que trop vrai, dans l'intérieur du continent africain, de peuplade à peuplade, d'abord sous l'influence directe des Arabes musulmans, et ensuite à cause des gains réalisés dans cet affreux commerce, il se passe tous les jours des scènes que la plume ne peut décrire. Pendant que la population d'un village inoffensif et paisible se livre à ses travaux ou à ses jeux, tout à coup elle voit des bandes d'hommes armés se précipiter sur elle et la traquer comme des bêtes fauves. Pour achever de jeter l'effroi et de paralyser toute résistance parmi ce troupeau humain déjà effaré, les agresseurs déchargent leurs armes sur lui, même lorsqu'il ne songe point à se défendre. Des centaines d'hommes, de femmes, sont quelquefois tués ainsi. Tout le reste, saisi d'effroi, est pris et enchaîné. On met le feu aux habitations après les avoir pillées, et la troupe des assassins et des voleurs d'esclaves s'en retourne, fière de son butin sacrilège, dans le pays d'où elle est venue, où elle vend sa marchandise à d'autres qui la mèneront plus loin pour la revendre, et la feront marcher à force de coups, laissant partout le long de la route, sans même songer à les ensevelir, les tristes victimes de la faim, des mauvais traitements, et quelquefois de l'assassinat [1].

L'introduction des armes à feu dans l'intérieur du continent, qui s'est faite de proche en proche par l'initiative des marchands arabes, n'a fait qu'entretenir et augmenter cette plaie hideuse. Dans le principe, les Arabes seuls se livraient à la chasse aux esclaves. Ils arrivaient armés; ils trouvaient les populations noires sans autres armes que leurs flèches, leurs jave-

[1] Voir pour plus de détails le *Dernier Journal de Livingstone.*

lots, leurs lances, qui ne pouvaient rien contre les fusils et les revolvers. C'est ainsi qu'ils formaient leurs troupes d'esclaves. Peu à peu ils ont pris des auxiliaires parmi les noirs pour augmenter leur infâme commerce. Ils les ont armés, ils ont vendu des armes à d'autres même que leurs auxiliaires; et alors il s'est passé dans l'intérieur de ce malheureux continent un phénomène semblable à celui de l'incendie qui gagne de proche en proche et ravage tout sur son passage. Les tribus armées les premières se sont jetées sur celles qui ne l'étaient point, parce qu'elles étaient plus éloignées de la côte, et ont exercé contre elles les mêmes cruautés qu'elles avaient apprises des Arabes. Elles l'ont fait avec encore plus de sauvagerie. Avec le défaut de toute prévoyance qui caractérise le sauvage, elles ont réduit, elles réduisent encore en solitude, par la destruction complète des populations et des villages, des pays autrefois riches et heureux.

C'est en vain que les puissances de la terre se sont liguées pour abolir ce commerce inhumain qui ensanglante l'Afrique. La lèpre continue; que dis-je? elle étend ses ravages. Soit que les mesures se trouvent insuffisantes parce qu'elles n'atteignent que ceux qui vendent et ne s'adressent pas à ceux qui achètent, soit que le mal ait des racines trop profondes pour être guéri par la main de l'homme, l'esclavage est toujours debout, et les récits des derniers explorateurs des régions équatoriales sont remplis de ses fureurs.

On nous dit qu'au delà du lac Tanganyka des provinces considérables sont ainsi réduites à l'état de désert. Tout le monde a été tué, ou a fui, ou a été mené en esclavage.

Les Arabes sont bien encore en partie mêlés à ces sauvages entreprises. Mais le fond des acteurs appartient aujourd'hui à la race nègre elle-même.

Plus loin commence l'œuvre des Portugais ou de leurs métis. Je n'en dirai rien, car ils sont chrétiens, du moins de nom, et le seul désir que nous puissions avoir est de réparer un jour, nous missionnaires, par notre influence, les maux que quelques-uns font encore aux peuples dont nous devenons les apôtres.

Après quatre heures de marche nous arrivons à Mizanza-Nord. Le sultan de ce village refuse de recevoir le hongo le

jour même, selon l'usage antique et solennel, et le remet au lendemain, sous prétexte que nous devons être fatigués et avoir besoin de repos : c'est du suprême bon ton.

Mercredi 14 août. — Dans l'après-midi nous payons le hongo, qui s'élève à soixante et dix dotis, ou trois cent quatre-vingts mètres d'étoffes.

Le Père Pascal passe de très mauvaises nuits, et a presque continuellement la fièvre ; mais il supporte ses souffrances avec une douceur et une sérénité angéliques.

CHAPITRE IX

MORT DU R. P. PASCAL. — SORTIE DE L'OUGOGO

L'Assomption. — A demain les affaires sérieuses. — Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur. — La passion de la charité. — Une tombe au fond des bois. — Commerce de sel. — Pratiques et croyances religieuses des Wagogo. — A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Jeudi 15 *août*. — Nous fêtons de notre mieux par la célébration des saints offices la solennité de l'Assomption de la très sainte Vierge. C'est la première fois, depuis le commencement du monde, que les chants du triomphe de Marie retentissent au milieu des forêts de l'Afrique équatoriale. Nous sommes tous pénétrés d'une sainte joie à cette pensée.

Nous confions aussi d'une manière toute spéciale à Marie, qui est « le salut des infirmes », la santé de notre cher malade.

Comme nous avons hâte de quitter l'Ougogo, où les tributs nous ruinent, nous nous remettons en marche dans l'après-midi. Nous traversons, en nous dirigeant vers le N.-O., une immense plaine de sable qui, à la saison des pluies, se change en un vaste marais d'où les Wagogo tirent du sel en abondance.

Après quatre heures de marche, nous arrivons à Mhumpa. Aussitôt le sultan vient nous voir. Il nous apporte deux fusils et deux pistolets, et nous demande de les réparer. Nous fai-

sons tout notre possible pour répondre à ce désir, espérant qu'ainsi nous pourrons arriver à obtenir des conditions plus favorables pour le hongo et être admis à le payer le jour même. Il n'en est malheureusement rien; le sultan refuse de nous laisser partir et remet au lendemain les affaires sérieuses.

Dans la nuit, huit de nos pagazis prennent la fuite.

Vendredi 16 août. — Le sultan de Mbumpa exige deux barils de poudre et quarante-six dotis d'étoffe.

Le Père Pascal est de plus en plus fatigué; quand on lui adresse la parole, il répond souvent d'une manière incohérente.

La curiosité des habitants nous assiège ici comme partout ailleurs. Les Wagogo entrent dans nos tentes; ils examinent notre malade, mais sans troubler un instant sa charité et sa patience; ils approchent si près de nous, que nous pouvons à peine faire un pas; ils épient nos gestes, nos moindres mouvements; ils nous contrefont; ils rient de tout. Toutefois je ne crois pas qu'ils aient l'intention de se moquer de nous : ils agissent en vrais sauvages qui n'ont pas même la pensée qu'ils peuvent nous être à charge.

Samedi 17 août. — Le Père Pascal a passé une très mauvaise nuit : il a eu continuellement le délire. Mais, lorsqu'il s'est agi de repartir, il a refusé absolument de se laisser porter en hamac, pour ne pas en priver un autre de ses confrères, malade comme lui, et il a voulu à toute force monter sur son âne.

Nous marchons pendant deux heures dans la direction du N.-O., et nous arrivons au camp de Moukondoukou. Ce district est un des plus populeux de l'Ougogo; notre arrivée y occasionna naturellement, un branle-bas général; mais nous commencions à nous habituer à ces bruyantes démonstrations, et nous nous contentions d'avoir l'œil sur nos moindres ballots, afin d'éviter à nos hôtes de succomber à la tentation de les prendre.

Le Père Pascal est d'une faiblesse extrême; tout nous fait craindre un dénouement prochain.

Notre marche n'est cependant pas rapide, puisque à chaque

hongo nous sommes obligés de stationner pendant deux à trois jours; mais nous manquons totalement de ces mille riens agréables qui flattent les malades, les distraient, les soulagent et les guérissent.

Dimanche 18 *août*. — Nous consacrons à Notre-Seigneur la journée et la semaine, qui commencent par l'offrande du saint sacrifice de la messe.

Les missionnaires du lac Tanganika font ensemble un vœu à Notre-Seigneur pour lui demander la guérison du Père Pascal, leur bon supérieur. Quant à lui, sa résignation est parfaite, ses sentiments de piété admirables. Dans les intervalles que lui laisse son mal, il ne cesse d'offrir à Notre-Seigneur le sacrifice de sa vie et de nous exhorter à la soumission aux saintes volontés de Dieu.

Grâce à la bonne volonté du vizir qui seconde ici le sultan, nous évitons la plupart des avanies que nous avions essuyées chez les autres roitelets de l'Ougogo; le petit cadeau personnel que nous lui avions offert tout d'abord nous avait concilié ses bonnes grâces.

Le hongo est fixé à quarante dotis d'étoffe, un rouleau de fil de cuivre et un baril de poudre de cinq livres.

Les vivres sont abondants, mais peu variés.

Lundi 19 *août*. — Bien que le hongo eût été payé la veille, nous continuons à camper à Moukondoukou; car notre caravane doit se procurer des vivres pour les jours suivants. Il serait d'ailleurs impossible au Père Pascal de se remettre en route. Il est si faible, qu'à chaque instant nous pensons le voir mourir. Il le pense lui-même, et il nous fait ses dernières recommandations pour ses chers supérieurs, pour ses parents, pour ses confrères, offrant à Dieu sa peine de mourir ainsi loin de tous. Il répond toujours avec la plus grande édification aux paroles que nous lui adressons.

Après midi, le Père Livinhac administre à notre cher malade les derniers sacrements et fait les prières de la recommandation de l'âme. Il semble que notre cher supérieur n'attendait plus que ces dernières bénédictions de la sainte Église pour quitter cette terre : à trois heures et demie, il expirait.

Son agonie avait été douce. Étendu sur sa natte, sous la tente de voyage, il semblait prêt à s'endormir. Il s'endormit, en effet, du sommeil de la paix entre les bras de Notre-Seigneur. avec le calme et la joie d'un saint, donnant sa vie avec des transports admirables de charité pour cette mission qu'il avait tant désirée.

Nous n'en pouvions croire nos yeux; quoique nous l'eussions vu souffrir chaque jour, quoique nous eussions assisté à toutes les phases et aux progrès foudroyants de sa maladie, nous n'avions pu nous faire à l'idée de sa mort. Nous pensions que le bon Dieu l'aurait conservé à notre mission naissante. Il ne l'a pas voulu. Que sa sainte volonté soit faite! Notre consolation est de penser que du haut du ciel il continuera à veiller sur l'œuvre qu'il aurait tant voulu accomplir sur la terre. Il priera pour notre mission, pour ses anciens confrères. Les prières d'un saint comme lui nous obtiendront les grâces qui nous sont nécessaires, et surtout celles de bien souffrir et de gagner des âmes. Pour nous, nous n'avons qu'un désir, celui de marcher en tous points sur ses traces, et c'est ce que nous avons promis à Notre-Seigneur auprès des restes mortels de notre cher et vénéré confrère.

Ce bon Père s'attendait à mourir, et je crois qu'il en avait eu comme la révélation. Il m'a dit plusieurs fois, lorsque je lui présentais quelque chose à boire : « C'est inutile, c'est fini! » Il avait annoncé au R. P. Livinhac, son confesseur, l'époque de sa mort. Sur la demande que lui fit le Père : « Comment pouvez-vous le savoir? » Le Père Pascal répondit simplement : « Ne m'interrogez pas; vous allez trop loin. »

Pauvre confrère! depuis le commencement du voyage, il n'avait cessé de nous édifier par sa douceur, sa patience, son esprit de foi. Vraiment c'était la victime la plus digne d'être immolée la première sur cette pauvre terre!

Au pied de son lit de mort, nous nous rappelions, en admirant les secrets jugements de Dieu, sa vie si sainte, et les traits les plus édifiants nous revenaient en mémoire.

Le caractère particulier de la vertu du R. P. Pascal était la sagesse, l'humilité et la charité. Jamais nous ne lui avons entendu dire une seule parole où ne respirât le mépris le plus absolu de lui-même. Il n'était jamais plus heureux que lors-

qu'il trouvait une occasion de s'abaisser au-dessous des autres. Sa joie était de rendre à tous, et particulièrement aux pauvres et aux malades, les offices les plus humbles et les plus dégoûtants.

Un jour, dans les environs de Géryville[1], il trouva un pauvre enfant indigène dont le corps ne formait, pour ainsi dire, qu'une affreuse plaie ; il avait été abandonné de tous, même de ses parents. Le bon Père ne s'en effraya pas : il le prit, il l'emporta dans sa maison, heureux, comme il l'a dit lui-même dans une de ses lettres, de soigner de semblables malades pour l'amour de Notre-Seigneur. Le mal était trop profond pour pouvoir être guéri ; mais par ses soins maternels le Père adoucit les derniers jours de cette pauvre petite créature. Il fit plus : il gagna son cœur. L'exemple de cette charité ouvrit les yeux de l'enfant à la lumière, et si le Père ne lui conserva pas la vie de la terre, il eut du moins la joie de lui donner celle du ciel.

Pendant que le Père Pascal était à Notre-Dame d'Afrique, chargé du pèlerinage, il manifestait sa patience d'une manière non moins admirable. Le jour, la nuit, il était constamment au service de tous, prêt à se rendre au premier appel. Sa charité allait jusqu'à se dépouiller complètement lui-même. En voici deux exemples.

Un jour de fête, l'un des orphelins arabes de la maison n'avait pu changer de linge ; on était trop pauvre alors, même pour avoir le strict nécessaire. Le Père Pascal s'en aperçut. Aussitôt il pria l'enfant de le suivre, et lui remit une de ses chemises en disant : « Allez vous changer sans que personne vous voie, et surtout n'en dites rien. » Le jeune Arabe, comme on pense, ne garda point le secret, et un autre missionnaire ayant dit au Père qu'il devait être bien riche sans doute, pour pouvoir faire ce cadeau : « J'ai trois chemises, répondit-il en souriant, je puis bien en donner une pour l'amour de Notre-Seigneur. »

Une autre fois, à Notre-Dame d'Afrique encore, un pauvre d'Alger se présenta pour solliciter l'aumône. Il rencontra le

[1] Les Missionnaires d'Alger occupèrent quelque temps ce point du Sud-Oranais, dans l'espoir de nouer parmi les indigènes des relations qui leur permissent de pénétrer plus avant, avec chance de succès, au Maroc ou au Sahara.

Père Pascal, qui quittait la maison conventuelle pour aller dans l'église confesser les pèlerins. Le Père n'avait point d'argent; mais ne voulant pas renvoyer, sans l'avoir soulagé, un pauvre dans lequel sa foi vive lui montrait Notre-Seigneur vivant et souffrant, il monta rapidement dans sa cellule et y prit une paire de draps, la seule qu'il possédât (car les missionnaires couchent d'ordinaire sur une simple natte, revêtus de leurs habits); puis il descendit et la donna au pauvre. Comme celui-ci s'éloignait, il fut aperçu et on le poursuivit, parce qu'on le soupçonnait coupable de vol; il expliqua ce que venait de faire pour lui le Père Pascal et celui-ci, appelé, confirma le récit du mendiant. Le Père Supérieur lui ayant fait un reproche de sa prodigalité, le Père répondit simplement que la seule chose qui lui eût coûté dans cette circonstance, était que cette paire de draps lui venait de sa bonne mère.

A Saint-Laurent-d'Olt[1], on le surprit plusieurs fois, durant les nuits d'hiver, couchant, par mortification, sans couverture sur le plancher nu. Et comme un confrère lui en fit l'observation, en disant que c'était à peine s'il pouvait dormir, sans grelotter de froid, sur une paillasse et avec deux couvertures, le Père répondit simplement: « C'est que nos tempéraments ne sont pas les mêmes; je n'ai aucun mérite à cela. »

Le courage du Père Pascal était à la hauteur de sa mortification et de sa charité. Un jour, dans sa mission, on vint l'avertir que deux Arabes en étaient venus aux mains et menaçaient de se tuer: le Père accourut aussitôt, les vit, le couteau à la main, prêts à fondre l'un sur l'autre. Il se jeta aussitôt entre eux; puis, se tournant vers le plus furieux, se mit à genoux devant lui, en criant en arabe: « Frappe-moi, si tu en as le courage! » Devant un pareil héroïsme, l'indigène recule, tandis que l'intrépide missionnaire saute sur lui et l'embrasse.

[1] Sous les auspices de Mgr Bourret, évêque de Rodez, dont le grand cœur, ouvert à toutes les œuvres de zèle, a manifesté en maintes circonstances le plus vif et le plus tendre intérêt pour la mission d'Afrique, les Missionnaires d'Alger dirigent, dans la gracieuse vallée de Saint-Laurent-d'Olt (Aveyron), une école apostolique et un noviciat de Frères coadjuteurs pour les jeunes gens qui se destinent à l'apostolat.

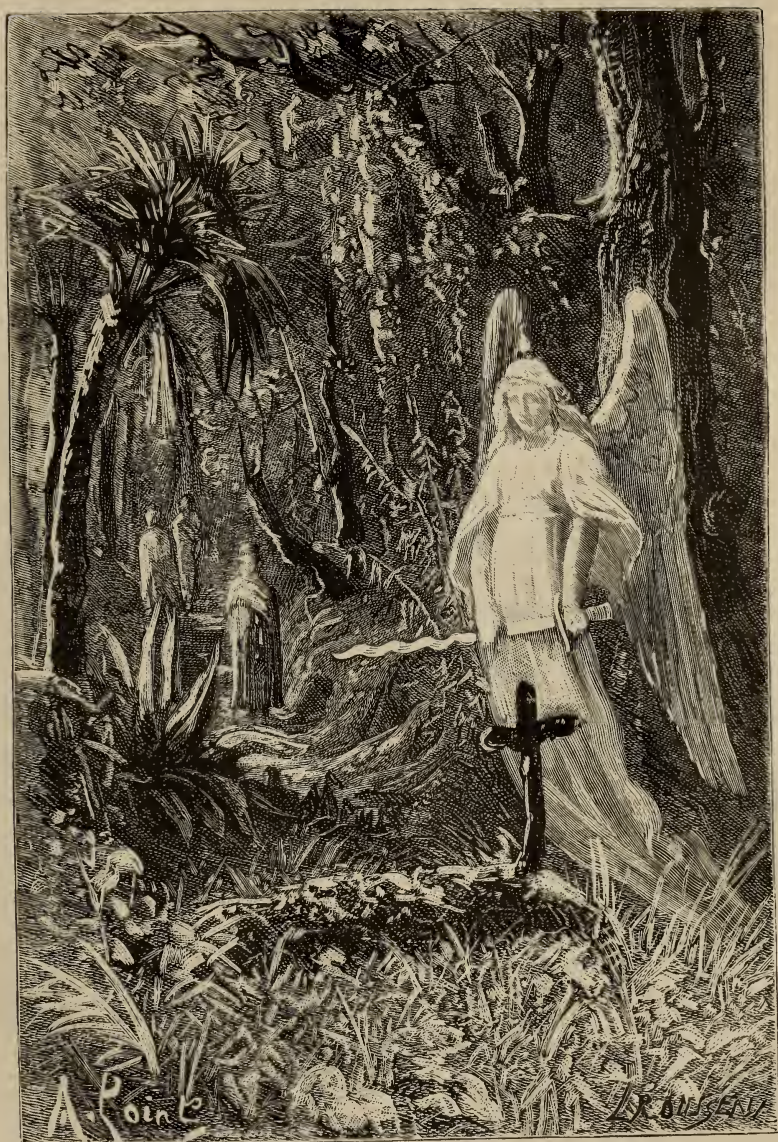
C'est en nous consolant par ces pensées et par ces souvenirs que nous fîmes auprès de notre cher défunt les prières des funérailles. Eu égard aux dispositions superstitieuses d'une partie des sauvages qui nous entouraient alors, et qui n'auraient pas manqué d'exiger de nous, à cause de cette mort, un tribut de plusieurs centaines de dotis, nous résolûmes, après nous être consultés, de transporter le corps vénéré du défunt hors de la frontière de l'Ougogo, et de l'ensevelir dans l'immense forêt qui commence après la dernière plaine de cette province. Mais, afin de le faire avec plus de recueillement et de paix, nous attendîmes le milieu de la nuit. Nous nous réunîmes alors pour réciter auprès de lui une dernière prière; et un Père, accompagné de huit soldats et de deux guides qui connaissaient parfaitement le pays, partit, emportant le précieux dépôt. C'était un spectacle plein de solennité et d'émotion que celui de leur petite troupe s'éloignant dans les ténèbres. Leur voyage se fit sans aucun accident fâcheux. Ils franchirent avant le jour la frontière de l'Ougogo, et pénétrèrent dans la forêt d'au moins sept à huit kilomètres. C'est là qu'ils ensevelirent notre cher défunt; c'est là qu'au milieu du silence et de la paix, sous une petite croix de bois, le corps de notre saint et vénéré confrère attend l'heure de la résurrection.

Mardi 20 *août.* — Nous offrons tous le saint sacrifice pour le Père Pascal, ce premier martyr de l'Afrique équatoriale. Ensuite, vers six heures, nous levons le camp.

Trois pagazis manquent à l'appel : ils ont fui pendant la nuit.

Après une heure de marche, nous arrivons au dernier village de l'Ougogo. Il se compose de quelques tembés seulement, et dépend entièrement du sultan de Moukondoukou, dont il porte le nom.

Dans l'après-midi, trois chefs viennent nous accuser de cacher dans nos tentes le corps d'un de nos confrères défunt. Nous le nions, et pour preuve nous invitons le sultan à venir visiter toutes nos tentes. Il refuse et s'obstine à demander cinquante dotis. Nous parlementons longuement : tout est inutile. Nos pagazis ont, sans aucun doute, révélé la mort de



Une tombe au fond des bois. (P. 150.)

notre confrère. Finalement, le sultan se contente de trente-neuf dotis d'étoffe et de trois rouleaux de cuivre.

Mercredi, 21 août. — Pendant la nuit, nous sommes réveillés par un coup de feu tiré dans le camp. Bientôt des cris s'élèvent de toutes parts; tous les pagazis courent aux armes; c'est un tumulte général.

Nous questionnons notre monde pour savoir la vérité, et nous apprenons que le coup de feu a été maladroitement tiré par un soldat sur un pagazi qu'il croyait se disposer à prendre la fuite. Le seul effet produit fut la colère de tous les pagazis contre les Wangouana.

Au bout de quelques heures néanmoins, nos furieux rentrent dans leur camp, et le calme se rétablit.

Avant d'entrer dans l'Ouyanzi, autrement appelé Magounda-Mkali (plaine ardente), nous devons nous procurer des vivres pour plusieurs jours : nous retombons dans les bois et les déserts.

Il faut que l'Ougogo soit d'une bonne fertilité pour nourrir non seulement ses nombreux habitants, mais encore toutes les caravanes qui le traversent et y séjournent pour les négociations si difficiles du terrible hongo. Les indigènes ne paraissent pas cependant se livrer par eux-mêmes à la culture du sol; ils préfèrent y employer leurs esclaves[1], et passer leurs loisirs à la chasse aux éléphants, dont ils tirent d'excellent ivoire qu'ils vendent aux caravanes en destination de la côte.

Celles-ci ne payent pas les mêmes contributions qu'à l'aller ; elles en sont quittes pour quelques houes en fer, article qui ne se fabrique pas dans le pays.

Les Wagogo ne se louent jamais comme porteurs. Quoiqu'ils ne soient pas musulmans, ils célèbrent la nouvelle lune par des roulements de tambours et des décharges de mousqueterie.

Le sel est pour eux un précieux article d'échange; ils le

[1] Quelquefois ils se font un malin plaisir de réquisitionner les pagazis des caravanes pour faire des corvées dans leurs champs. C'est ainsi que la seconde expédition dut prêter un jour ses porteurs au sultan de Kanyényé pour rentrer le moutama.

tirent soit des étangs nitreux, qui se rencontrent fréquemment sur leur territoire, soit de la terre elle-même, à laquelle ils font subir plusieurs lavages. Nous avons vu maintes fois les femmes occupées à ce travail. Le résidu qu'elles obtiennent par l'évaporation est moulé en cônes informes qui s'exportent à l'est et à l'ouest, ou est acheté, faute de mieux, par les voyageurs[2].

Il n'y a pas de ruisseaux permanents dans le pays; aussi est-il d'une grande aridité pendant la saison sèche. Les habitants conservent l'eau dans des citernes ou des dépressions de terrain qu'ils cachent soigneusement, et dont l'accès n'est permis aux caravanes que moyennant finances. La réverbération solaire produit une chaleur étouffante pendant le jour, à laquelle des nuits étoilées font succéder un froid presque glacial.

Il n'est pas étonnant après cela que l'on ne puisse guère franchir l'Ougogo sans ressentir les atteintes de la fièvre, malgré toutes les précautions possibles.

On dit que les Wagogo ne croient pas à l'immortalité de l'âme; mais nous n'en avons eu aucune preuve : ils ne semblent avoir, il est vrai, d'autres sentiments, d'autres instincts que ceux de la brute. Ils croient aux sorciers, qui sont de deux sortes : les uns, mauvais, envoient les maladies ou autres

[1] Qu'on ne s'étonne pas si le sel est regardé par beaucoup de peuples africains comme une véritable friandise; cette estime est basée sur les propriétés médicales de ce précieux condiment. Citons à ce sujet un passage de Livingstone (*Explorations dans l'Afrique australe,* page 29):

« Lorsque les pauvres, qui n'avaient pas de sel, étaient forcés de vivre entièrement de racines pendant un certain laps de temps, ils avaient de fréquentes indigestions. Nous eûmes souvent l'occasion de l'observer; car, le district manquant de sel, les riches avaient seuls le moyen de s'en procurer. Les médecins du pays, sachant bien quelle était la cause du mal, prescrivaient ordinairement un peu de sel avec les drogues dont ils faisaient usage; mais, comme ils n'en avaient pas à leur donner, c'est à nous que les pauvres s'adressaient lorsqu'ils étaient malades; nous fîmes profit de cette méthode; depuis lors nous avons traité l'indigestion en administrant une cuillérée à café de sel, et nous avons restreint l'emploi que nous faisions des autres médicaments. Le lait et la viande produisent le même effet; bien qu'ils n'agissent pas d'une manière aussi rapide. Il m'arriva plus tard, après avoir été privé de sel pendant quatre mois, de n'éprouver aucun désir d'en goûter, mais de souffrir cruellement du besoin de manger de la viande ou tout au moins de boire du lait. Ce besoin impérieux se faisait sentir aussi longtemps que je restais au régime végétal; dès que je pouvais avoir de la viande, bien qu'elle eût bouilli dans de l'eau de pluie parfaitement insipide, elle avait pour moi un goût de sel très agréable, comme si elle avait été légèrement assaisonnée. »

fléaux ; les autres, bons, trouvent les coupables et leur font subir le châtiment qu'ils méritent. Ils croient aussi, dit-on, qu'après leur mort ils passent dans le corps d'une hyène. Du reste, on ne voit pas de signes religieux auprès de leurs tembés.

Jeudi 22 août. — Au moment où nous allions quitter cette région inhospitalière, nos porteurs se sauvent à toutes jambes, sans autre motif que celui de se débarrasser de leurs ballots et d'arriver plus vite chez eux[1]. Nos soldats se mettent à leur poursuite, et, aidés par les gens du pays, ils en font rentrer les trois quarts dans le camp. Nous nous efforçons de calmer les esprits; nous y parvenons, grâce à l'intervention visible de la Providence, et nos pagazis nous promettent de nous être fidèles jusqu'au bout.

Restaient encore cent mzigos qui n'avaient plus de porteurs, et dont nous ne voulions pas faire cadeau à des gens qui nous avaient déjà extorqué la valeur de mille piastres. Après maints pourparlers avec le sultan de Moukondoukou, nous pûmes engager le nombre de pagazis qui nous était nécessaire : car ces messieurs ont toujours sous la main de nombreux déserteurs de caravanes qu'ils emploient à leurs cultures. Pour faire porter les ballots des fuyards jusqu'à Toura, premier village de l'Ounyamouézi, nous dûmes débourser environ mille dotis, valeur égale à six mille francs.

Enfin nous sortons de l'Ougogo. Nous avons subi bien des pertes et passé de très mauvais jours en le traversant. Nous remercions Dieu de nous avoir délivrés de la tyrannie des pillards qui l'habitent. Pauvre peuple! comme il paraît dégradé! comme il est éloigné de toute idée de civilisation et surtout de christianisme! *Notre Père... que votre règne arrive!*

Après avoir marché dans la forêt jusqu'à midi, nous campâmes dans un lieu appelé Simbo. — Le reste de la journée se passa à payer les pagazis engagés au dernier camp.

[1] Pareille mésaventure arriva, également au sortir de l'Ougogo, au capitaine Speke. (*Voyage aux sources du Nil.*)

Vendredi 23 août. — Nous ne partons qu'à midi par un soleil ardent, et nous voyageons jusqu'à six heures, toujours dans la forêt. Cette tirikéza est très pénible, non seulement à cause de la chaleur, mais aussi de la difficulté du sentier, très étroit, et bordé de fourrés épineux qui nous arrêtent à chaque pas.

Un peu au sud se trouve un village de Wangouana, que le sultan de Zanzibar a envoyés comme colons dans ces parages. Ils sont au nombre de cent cinquante ; mais leur établissement ne pourra guère prospérer, l'eau étant très rare. Ils habitent un tembé splendide surmonté du drapeau de Saïd Bargache.

CHAPITRE X

ÉPREUVES. — L'OUNYANYEMBÉ

Suspects. — Chaîne d'esclaves. — Ruines et déserts. — Forêt de Bondy. — Portrait d'un Rouga-Rouga. — Touchante unanimité. — Importance de Toura. — Ambassadeurs. — Un peu de *mousica*. — Fusillade obligatoire. — *Timeo Danaos*. — La carte à payer. — Vive la croix !

Samedi 24 août. — Nous constatons avant le départ que des désertions ont encore eu lieu pendant la nuit. Nous croyons devoir profiter de la présence des gens qui suivent notre caravane et nous les engageons. Ces désertions multipliées diminuent considérablement nos étoffes ; car ceux que nous sommes obligés d'engager ainsi profitent de notre embarras pour demander plus qu'il ne convient. Que faire en présence de ces difficultés? Menacer ceux qui voudraient fuir de la colère du gouverneur de l'Ounyanyembé? Ils riraient de nos menaces. Nous montrer durs envers eux et les maltraiter? Ils fuiraient en bien plus grand nombre. Ici point de justice possible; la justice, la loyauté pour ces pauvres noirs, c'est l'intérêt. Si Dieu leur faisait un jour la grâce de connaître la loi de l'Évangile, ils sauraient alors se plier sous le joug de l'obéissance, non plus en esclaves, mais en chrétiens, et ils déposeraient leur caractère sauvage pour devenir des enfants, des serviteurs plus soumis et plus fidèles.

Après deux heures et demie de marche, nous arrivons à un village appelé Kirounda, qui est assez considérable et entouré

de palissades. Nous campons à quelque distance sur une petite colline. Les habitants de Kirounda, venus en grand nombre dans notre camp, les uns pour vendre, les autres pour voir des blancs, nous parurent très suspects.

Dimanche 25 *août*. — Nous restons à Kirounda par la mauvaise volonté des pagazis. Avec les blancs surtout, les Wanyamouézi font ce qu'ils veulent, et quand on les mène avec quelque rigueur, ils s'enfuient. Avec les Arabes, leur conduite est bien différente; ils savent que, s'ils fuient, ceux-ci sauront les retrouver dans leur propre pays, les mettre à la chaîne et en faire leurs esclaves. Aussi le Mnyamouézi a-t-il une crainte servile de tout Arabe qui est chef de caravane. C'est du moins ce qui arrive ordinairement.

Adamou, qui avait passé l'Ougogo avec nous, voyant que nous ne nous remettons pas en route aujourd'hui, nous quitte à Kirounda et prend les devants.

Le Père Lourdel est bien faible depuis deux jours.

Lundi 26 *août*. — Dix-huit pagazis manquent encore à l'appel. Ainsi en quelques jours nous comptons plus de cent vingt désertions, et nous sommes obligés de contracter autant d'engagements nouveaux.

Nous marchons dans la direction du N.-O. pendant quatre heures. Nous étions partis depuis une heure à peu près, quand le Père Lourdel, qui était à l'arrière de la caravane, se sentant trop fatigué pour la suivre, fut contraint de descendre de son âne et de se coucher sous un arbre. Le Père Livinhac, qui le suivait de près, resta avec lui pour lui prodiguer ses soins.

Dès que nous fûmes arrivés au camp, nous leur envoyâmes une litière et des porteurs, avec quelques provisions. A cinq heures du soir ils ne nous avaient pas encore rejoints, et nous commencions à être inquiets sur leur sort. Enfin les deux Pères arrivent à la tombée de la nuit.

Le matin, pendant notre marche, nous avons rencontré une riche caravane chargée d'ivoire. Elle conduisait en outre vers la côte vingt-cinq esclaves, la chaîne au cou, exténués du voyage, et ployant néanmoins sous de lourds fardeaux; il y avait des hommes et des femmes; ce cruel spectacle fait saigner le cœur. Ah! si les catholiques de France étaient là!

Mardi 27 *août*. — Nous partons du camp à onze heures et demie, et nous faisons une tirikéza ou marche de l'après-midi. Trois porteurs se sont encore enfuis pendant la nuit. Le Père Lourdel, toujours très fatigué, est porté en litière; il a beaucoup à souffrir en route, car nous sommes toujours dans la forêt aux sentiers étroits et tortueux. C'est dans ce bois que nous campons après six heures de marche environ.

Mercredi 28 *août*. — Nous quittons le camp de bonne heure. Pendant la première partie de notre marche, nous traversons de grands bois, puis nous arrivons dans une plaine où l'on trouve de nombreuses traces de culture. Autrefois il devait y avoir là des villages prospères. Voici ce qu'en dit Cameron :

« Lorsque, en 1857, Burton et Speke arrivèrent dans le Mgounda Mkali, le défrichement n'était qu'au début, l'eau était rare, et de Mdabourou à Tabora on ne trouvait des provisions qu'à une seule place. Les caravanes ne passaient guère qu'à force de tirikézas, et il n'était pas une d'entre elles qui pût franchir ce lieu embrasé sans y perdre beaucoup de porteurs.

« C'est maintenant tout autre chose : les Wakimbou, gens de l'un des districts de l'Ounyamouézi, ont attaqué la jungle, trouvé de l'eau, défriché de grands espaces qu'ils ont mis en culture; et aujourd'hui, sous la domination de l'homme, cette plaine brûlante est fertile. Quelques-uns des champs les plus féconds, des lieux les plus paisibles de l'Afrique, se rencontrent là où naguère on ne trouvait qu'un hallier, repaire des animaux sauvages. »

Qu'est-il advenu de cette prospérité? Il est facile de le deviner : régis par des chefs indépendants les uns des autres, et répartis en petites communes éloignées, les Wakimbou n'ont pas pu se mettre à couvert des incursions des brigands (*Rougas-Rougas*) qui peuplent la forêt. Ceux-ci se sont faits les auxiliaires de Mirambo dans sa lutte avec les Arabes de l'Ounyanyembé, et ils ont entouré Tabora, chef-lieu des traitants, d'un vaste désert, en détruisant tous les tembés cir-

[1] Caméron, *A travers l'Afrique*, p. 91.

convoisins : c'est pour cela que depuis l'Ougogo nous avons rencontré si peu d'habitations.

Les Wakimbou, qui au moindre bruit de guerre changent de résidence avec leurs troupeaux et leurs familles, reviendront sans doute, et rebâtiront peu à peu leurs tembés, car le pays paraît assez fertile ; mais Mirambo ne les ruinera-t-il pas une seconde fois?

On ne voit plus aujourd'hui dans cette plaine qu'un petit tembé à peine terminé et habité probablement par des brigands, ou tout au moins par des gens dont l'apparence n'a rien de rassurant. Ils ont rôdé toute la journée dans notre camp, cherchant à se rendre compte de ce que nous possédions.

Jeudi 29 *août.* — Six pagazis ont encore disparu. Nous partons à onze heures et voyageons toujours au milieu d'épaisses broussailles, où nous campons vers sept heures du soir. Le Frère, n'ayant pu faire le chemin sur son âne, est porté en hamac.

Vendredi 30 *août.* — Même chemin qu'hier. Après avoir pris quelques instants de repos sur le bord d'un marécage, nous repartons à une heure de l'après-midi. Nous côtoyons alors l'étang de Tchaïa. A cette époque les eaux sont très basses, ce qui n'empêche pas les hippopotames d'y pulluler. Une troupe d'autruches se lève à notre approche et disparaît dans les fourrés. Vers trois heures nous faisons halte dans une clairière.

Soudain des coups de feu répétés se font entendre à l'arrière de la caravane, qui n'avait pas encore atteint le lieu de la halte. Les pagazis accourent vers nous en tumulte et criant : « Les Rougas-Rougas ! De la poudre ! Nous allons soutenir les askaris. » Connaissant leur bravoure et ayant affaire à des gens fous de peur, nous nous gardâmes bien de faire droit à cette demande. Nous courûmes vers le lieu d'où partaient les coups. Nous arrivâmes trop tard. Deux cadavres rougissaient le sol de leur sang, tandis qu'à côté des débris de caisses encombraient le sentier. Les Rougas-Rougas s'étaient enfoncés dans la forêt, nous emportant trois ballots d'étoffe et un

grand nombre de colis divers. Les pagazis qui les avaient vus de près évaluent leur nombre à soixante. S'ils disent vrai, nous devons remercier Dieu de ce que l'idée ne leur est pas venue de s'emparer de toute notre caravane ; assurément, s'ils avaient poursuivi leur attaque jusqu'à la clairière, pagazis et soldats auraient pris la fuite, et nous-mêmes aurions pu tomber sous les coups de ces bandits.

Nous nous hâtons de prendre des mesures contre une nouvelle attaque. Les bagages sont rassemblés au centre de la clairière, et un immense abatis d'arbres nous met dans une sécurité au moins relative. Askaris et pagazis courent d'un bout à l'autre du camp et plongent de temps en temps leurs regards dans la jungle à travers les interstices de l'estacade, jusqu'au moment où le capitaine adresse le manéno (harangue) obligatoire pour calmer les esprits [1].

Je viens de nommer les Rougas-Rougas. En voici le portrait fidèle : figurez-vous un noir de bonne taille pour qui le travail est un supplice, la tête orgueilleusement coiffée de plumes de coq, le front ceint d'un bandeau de perles ou d'étoffe aux couleurs vives, portant un arc avec un carquois rempli de flèches, ou bien deux ou trois lances et un mauvais fusil. En voilà certes plus qu'il ne faut pour mettre en fuite une escouade de pagazis, même accompagnés d'une escorte d'askaris ou soldats nègres ; mais aussi quels soldats !

Ces émules de Cartouche ont leurs demeures habituelles dans les bois. Ils ne vivent que de meurtres et de rapines, tombent à l'improviste sur les villages et les caravanes, les

[1] Moins d'une année plus tard, un Anglais, M. Penrose, parti de Zanzibar avec une forte caravane, mais une escorte tout à fait insuffisante (six askaris et un capitaine), fut attaqué dans cette même forêt, que personne ne traverse sans crainte. Au premier coup de fusil tiré par les Rougas-Rougas, capitaine, askaris et pagazis prirent la fuite avec une touchante unanimité. M. Penrose, resté seul, ne put faire une longue résistance ; il tomba percé de coups. L'année suivante, c'étaient MM. Carter et Cadenhead, de l'association internationale belge, qui étaient massacrés pareillement entre Tabora et le Tanganika. La seconde caravane des missionnaires d'Alger perdait aussi un excellent frère coadjuteur dans le trajet de Tabora au Nyanza.

Le sultan de Zanzibar s'est ému à ces tristes nouvelles, et a envoyé, dit-on, contre les Rougas-Rougas une expédition militaire sous les ordres d'un colonel anglais. Il est permis d'espérer que cette expédition donnera un peu plus de sécurité aux voyageurs ; mais la plus grande protection pour eux sera encore dans une ligne non interrompue d'établissements commerciaux ou religieux traversant l'Afrique de part en part.

pillent, et, lorsqu'ils se croient supérieurs en force, massacrent tous ceux qu'ils rencontrent.

Voilà déjà trop longtemps qu'ils sèment la désolation et la mort depuis l'Ougogo jusqu'aux rives du Tanganika et du Nyanza ; malheureusement les Arabes manquent des ressources nécessaires pour les anéantir.

Samedi 31 août. — Comme aux jours précédents, marche le matin et l'après-midi. A cinq heures et demie, nous campons au milieu de grands arbres. La veille nous avions subi de lourdes pertes ; nous allions encore aujourd'hui tremper nos lèvres au calice de l'adversité.

Sur le soir le deuxième Kirangozi, selon son habitude, monte sur le tas de ballots et adresse un discours aux pagazis. Il parlait le kinyamouézi. Nous croyions qu'il avertissait ses hommes de marcher en bon ordre, afin d'éviter une attaque. Nullement ; voici le résumé de son discours :

« Hommes de l'Ounyanyembé, demain nous arrivons à Toura. Là, vous le savez, nous rencontrons deux routes : l'une qui se rend à Tabora, l'autre à Ouyouy (premier village de Mirambo). Les Wasoungou veulent prendre la première ; nous prendrons la seconde. (Applaudissements bruyants.) Ainsi, hommes de l'Ounyanyembé, en arrivant à Toura, que chacun jette là le paquet du blanc et me suive ! »

Que faire en pareille circonstance ? User de la force n'était pas possible : les porteurs se seraient tous enfuis pendant la nuit. Du reste qu'auraient pu faire nos soldats contre tant de gens ? Si nous devions perdre tous nos pagazis, nous devions du moins aviser à sauver nos ballots. Nous ordonnâmes à quelques-uns de nos soldats de précéder la caravane le lendemain, afin de se trouver à Toura quand les pagazis jetteraient là *les paquets des blancs*, comme ils l'avaient promis.

Dimanche 1er septembre. — Ce qui avait été annoncé fut exécuté à la lettre. Après une marche de quatre heures nous arrivâmes à Toura. Grâce aux soldats qui avaient été envoyés en avant, tout se passa avec ordre. Chaque pagazi déposa sa charge en passant devant le village de Toura et enfila prestement le chemin de Ouyouy. Si nous n'avions pris nos pré-

cautions, un grand nombre d'entre eux se seraient enfuis avec leurs charges, et nos pertes étaient considérables[1].

Nous nous trouvions encore à plus de cent kilomètres de Tabora, et nous n'avions pas un seul porteur! C'était le cas de nous rappeler que nous étions missionnaires et que nous devions nous remettre entièrement entre les mains de Dieu. Nous dîmes donc du fond du cœur le *fiat voluntas tua,* et nous nous résignâmes complètement à cette volonté sainte.

2, 3, 4, 5 *septembre.* — Toura ou Itoura est marqué sur les cartes en grands caractères. Nous nous attendions à y trouver une réunion de tembés assez considérable, mais nous n'en apercevons qu'un du lieu où nous sommes. Il y en a, nous dit-on, un second à deux heures de marche; chacun d'eux contient en moyenne une cinquantaine de ménages.

Quoi qu'il en soit, l'important est que les caravanes puissent s'y ravitailler dans le besoin, et nous n'en manquâmes pas l'occasion.

Les PP. Delaunay, Girault, Augier et Dromaux sont très fatigués. Les autres Pères s'occupent à réviser les ballots d'étoffe et les caisses, tâchant de tout réduire au plus petit nombre de charges possible. Puis nous nous réunissons en conseil pour voir ce qu'il convient de faire dans la situation où nous nous trouvons. Il fut décidé que, vu la rareté des pagazis de Toura et les prix élevés qu'ils nous demandaient, trois d'entre nous iraient trouver le gouverneur de l'Ounyanyembé et le prieraient d'envoyer des porteurs à Toura pour emmener nos bagages.

Achevant alors de mettre nos paquets en ordre, nous essayons d'enrôler quelques pagazis pour accompagner les trois Pères. La chose n'était pas des plus aisées. Enfin nous parvenons à en louer quatorze à raison de cinq dotis chacun jusqu'à Tabora. Nous désignons aussi douze soldats qui accompagneront la députation jusqu'à l'Ounyanyembé. Les

[1] Pour éviter une semblable détresse, les Pères de la seconde caravane usèrent d'un expédient auquel leurs devanciers n'avaient pas songé : ils firent ramasser et garder dès la sortie de l'Ougogo, par le capitaine des askaris, tous les petits paquets personnels des porteurs. L'intérêt contint ainsi dans le devoir ceux que la reconnaissance et les bons traitements n'avaient pu vaincre.

trois Pères désignés, les PP. Livinhac, Barbot et Deniaud, se disposent à partir avec leurs ânes.

D'après toutes les indications que nous avions reçues à Zanzibar, nous devions nous rendre directement à l'Ounyanyembé ; nous avions des lettres pour le gouverneur. Du reste nos pagazis étaient engagés pour Tabora, et si nous les avions suivis jusqu'à Ouyouy, ils auraient pareillement refusé d'aller plus loin. D'un autre côté, Ouyouy est sur le territoire de Mirambo, et à cause de l'inimitié qui existe entre ce sultan et le gouverneur arabe, nous aurions eu de nombreuses difficultés pour gagner de là l'Ounyanyembé.

Vendredi 6 septembre. — A six heures et demie nous disions à nos confrères un cordial au revoir, et nous mettions notre petite caravane en marche [1]. Nous laissions les PP. Girault et Augier dans un état vraiment inquiétant : la fièvre ne les quittait plus, et l'un et l'autre avaient presque continuellement le délire.

O Providence de Dieu, que nous comprenions bien la nécessité de nous abandonner entre vos mains!

Après deux heures de marche nous arrivions au tembé appelé Toura oriental. Nous campâmes au milieu dans une sorte de cage à poules assez bien couverte, ce qui nous dispensa de dresser notre tente. Nous fîmes des vivres pour deux jours ; car le lendemain nous entrions dans une forêt et nous ne devions point trouver de village jusqu'au surlendemain.

Samedi 7 septembre. — Partis à six heures, nous arrivons au campement à midi et demi. Le lieu où nous nous arrêtons se nomme Kouala Mtoni.

Notre marche est plus facile et beaucoup plus rapide avec ce petit nombre de pagazis qu'avec notre nombreuse caravane.

Çà et là on aperçoit un tembé dans la forêt.

Les indigènes seraient-ils assez rapprochés de Tabora pour se croire en sûreté contre les attaques des voleurs? Il faut le

[1] Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer ici que c'est le Père Deniaud, à peu près seul valide, qui rédigeait alors le journal de voyage.

penser, puisqu'ils ne cherchent pas à se défendre mutuellement; il est vrai que chaque tembé est lui-même une petite citadelle qui défie l'attaque de plusieurs hommes, et les Rougas-Rougas préfèrent d'ailleurs piller une riche caravane qu'une misérable hutte.

L'eau se conserve longtemps dans le lit profond et encaissé du Kouala; aussi pûmes-nous nous désaltérer à notre aise.

Dimanche 8 *septembre*. — Fête de la Nativité de Marie. Nous avions, en ce saint jour, bien des demandes à faire à notre bonne Mère. Aussi ce fut un bonheur pour nous de pouvoir offrir le saint sacrifice de la Messe avant notre départ. Nous remîmes entre les mains de Marie le résultat de notre mission dans l'Ounyanyembé, nous lui confiâmes tous nos intérêts, et nous lui demandâmes surtout une meilleure santé pour nos confrères restés à Toura.

Partis à six heures, nous faisons halte dans un lieu nommé Niahouah. A une heure de l'après-midi, nous reprenons notre course, qui cette fois est plus intéressante. Plus de buissons épineux, mais de grands bois, peu épais, qui n'embarrassent pas la marche. De temps en temps nous rencontrons d'immenses rochers de granit superposés, et offrant un aspect des plus variés; on dirait que ces masses énormes ont été placées là par la main de l'homme, ou que ce sont les ruines colossales de monuments antiques.

Avant d'arriver à Roubouga, nous rencontrons de nombreux villages ruinés et des traces de cultures.

Vers six heures, nous entrons dans Roubouga pour y passer la nuit. Eau abondante.

Lundi 9 *septembre*. — A notre grand regret nous sommes obligés de rester encore un jour à Roubouga; les pagazis, fatigués par les tirikézas des jours précédents, réclament un peu de *mousica* (repos).

Mardi 10 *septembre*. — Le départ a lieu un peu avant six heures. A onze heures et demie, nous arrivons au village de Kigoua, dans lequel nous campons.

Comme nous approchions de l'Ounyanyembé, nous en-

voyâmes le capitaine et un soldat annoncer notre arrivée au gouverneur, c'est toujours ce qui se pratique avant d'entrer dans un établissement arabe.

Mercredi 11 *septembre.* — Nous marchons jusqu'à dix heures au milieu des bois, et nous faisons halte auprès d'un noullah nommé Wala, qui marque la frontière de l'Ounyanyembé. A une heure de l'après-midi, nous repartons. Nous traversons un pays où l'on découvre beaucoup de traces de culture. Maintenant la forêt repousse, et tend à faire disparaître les sillons de maïs ou de moutama.

A la sortie du bois, l'aspect change complètement. La vue s'étend au loin, et nous traversons une belle plaine assez bien cultivée jusqu'au village de Goudou, au milieu duquel nous campons. Ce village a une double enceinte : l'une se compose d'une haie très épaisse; l'autre est formée par les murs du tembé. Les maisons sont assez bien bâties en grosses briques non cuites.

Jeudi 12 *septembre.* — Dès la pointe du jour, notre capitaine est de retour au camp; il nous apporte le *salem* (bonjour) de la part du wali (gouverneur), et nous apprend que celui-ci destine à notre logement une maison à Kouihara.

Nous quittâmes de bonne heure le camp de Goudou. Vers huit heures une belle plaine, qui s'étendait devant nous, nous permit d'apercevoir Kouikourou, résidence du gouverneur de l'Ounyanyembé.

Alors commença la fusillade accoutumée; tous ceux qui portaient un fusil, tenant à se faire entendre jusqu'au village, c'était à qui mettrait le plus de poudre dans son arme et tirerait le plus souvent. Ce jeu dura jusqu'à notre arrivée aux portes de Kouikourou. Là était réunie une foule de gens, en grand costume, accourus pour nous voir; quelques-uns des spectateurs, nous prenant pour des Anglais, nous saluèrent par un *good morning* chaleureux.

Un noir fantoche décoré du titre de sultan de l'Ounyamouézi nous reçut à l'entrée du village et nous y introduisit. Le sultan réel, Abdallah ben Nassib, vint aussi au-devant de nous, nous serra la main avec attendrissement, et nous con-

duisit dans une petite salle de réception où il s'informa si notre voyage avait été heureux. Après avoir échangé quelques mots de politesse, nous lui donnâmes les lettres de recommandation dont nous étions porteurs, puis nous gagnâmes Kouihara, distant d'environ une heure de Kouikourou. Notre escorte, ne s'étant point arrêtée, nous avait précédés à notre nouveau gîte.

A peine y étions-nous arrivés nous-mêmes, que le frère du gouverneur, qui demeurait aussi à Kouihara, envoya un esclave pour nous emmener dîner chez lui. Nous ne pûmes accepter l'offre de Cheik ben Nassib, car le wali, son frère, venait de nous dire qu'il nous suivait afin de nous rendre visite. Nous n'y perdîmes rien; on nous apporta chez nous le dîner auquel nous avions refusé de prendre part. Il venait très à propos; l'heure était avancée et nous étions encore à jeun.

Le gouverneur vint nous voir dans l'après-midi, comme il nous l'avait promis. Nous lui parlâmes des pertes que nous avions subies, de la désertion en masse de tous nos pagazis, de nos confrères restés à Toura avec plus de deux cent cinquante charges. Abdallah ben Nassib savait déjà tout cela. Nous lui dîmes alors la cause de notre arrivée à Kouikourou. Il nous répondit que nous aurions autant de pagazis qu'il nous plairait.

N'ayant qu'un petit nombre de ballots d'étoffe, nous demandâmes à le payer avec du fil de cuivre, de la poudre, des fusils et d'autres objets.

« Ne vous préoccupez de rien, nous dit-il, je me charge de tout; dès demain les pagazis partiront. »

Nous insistions pour qu'il fixât un prix. Il refusa absolument, en disant que nous nous arrangerions à l'amiable, et que c'était son devoir de nous rendre ce service.

Vendredi 13 *septembre*. — Dès le matin, le gouverneur, son frère et le sultan nous envoyèrent, l'un, un bœuf, et les deux autres, chacun une vache. Plus tard, nous reçûmes encore d'autres petits présents et une grande quantité de riz non pilé. Dans la soirée, le wali Abdallah vint nous annon-

cer que le lendemain deux cent soixante pagazis partiraient pour Toura, pour amener le reste de la caravane.

Quelques-uns des soldats qui nous avaient accompagnés jusqu'à Kouihara n'ont point paru pendant toute la journée. Nous supposons qu'ils sont à Tabora, principale ville de l'Ounyanyembé, à une lieue environ de Kouihara. Tabora, Kouikourou et Kouihara, forment un triangle : Tabora est au nord, Kouihara au sud-ouest, et Kouikourou au sud-est.

Samedi 14 septembre. — Toute la journée se passe à installer une petite chapelle et à recevoir les Arabes qui viennent en foule nous visiter. Ils nous donnent beaucoup de détails sur les différents chemins à prendre pour nous rendre soit dans l'Ouganda, soit à Oujiji. Dans la soirée, nous allons faire visite à Cheik ben Nassib et au gouverneur.

Dimanche 15 septembre et jours suivants. — A partir de ce jour, nous recevons à chaque instant des visites d'Arabes, surtout des deux Ben Nassib. C'est à qui nous fera le plus de promesses. Le wali et son frère, le vieux cheik, se mettent tout entiers à notre disposition ; ils sont prêts à nous rendre tous les services possibles. Si nous voulons nous fixer dans l'Ounyanyembé, ils en seront très heureux et nous aideront de tout leur pouvoir [1] ; si nous voulons continuer notre voyage, nous n'aurons qu'à dire un mot, et les porteurs dont nous aurons besoin seront de suite à notre disposition.

Chaque jour ils nous font les mêmes promesses ; ils nous demandent si nous manquons de quelque chose, afin de nous le fournir. Ils nous disent que les trois ministres anglais n'ont pas été bien reçus par les Arabes d'Oujiji, parce qu'ils n'étaient pas passés par l'Ounyanyembé. « Pour vous, ajoutent-ils, vous y serez bien accueillis, car nous vous donnerons des lettres de recommandation ; vous allez faire le bien là-bas ; vous n'êtes point, comme les Anglais, des voleurs d'esclaves. »

[1] Les mêmes offres furent faites à la seconde caravane, ce qui n'empêcha pas le gouverneur d'agir sous main pour rendre impossible tout établissement catholique au centre de l'Ounyamouézi : le commerce d'esclaves serait alors surveillé de trop près.

Tous ces beaux discours sont assaisonnés de petits présents en volailles, pâtisseries, etc. etc.

Nous étions loin de nous fier à toutes ces civilités. Nous nous demandions quel serait le résultat de toutes ces protestations d'amitié et de dévouement; nous nous répétions l'un à l'autre le mot de Laocoon au siège de Troie : *Timeo Danaos et dona ferentes.* C'était, en effet, la réflexion la plus naturelle que nous pussions faire.

Les soldats qui nous avaient quittés en arrivant reviennent rendre leurs armes et nous abandonnent tout à fait.

Dimanche 22 *septembre et jours suivants.* — Le bruit court que la caravane d'un blanc se serait battue avec les indigènes de Mpouapoua, et que ce blanc, ayant été abandonné de ses porteurs, se serait rendu alors chez Mirambo pour lui demander aide et protection. Nous ignorons absolument de qui il s'agit.

Les PP. Livinhac et Barbot ont la fièvre. Le Père Deniaud est cloué sur sa natte par un violent rhumatisme aux jambes qui l'empêche de se tenir debout.

Nous commençons ainsi à payer notre tribut au climat de Kouihara. *Gaudete in Domino semper, iterum dico gaudete.*

Quelques Arabes viennent demander de nos nouvelles.

26, 27, 28 et 29 *septembre.* — Pendant ces quatre jours, ayant été tous trois malades, nous ne sommes plus d'accord sur la date et le jour de la semaine. Dieu nous tiendra compte de tout, nous sommes à lui à la vie et à la mort : *sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.*

Lundi 30 *septembre.* — Dans la soirée, deux soldats envoyés par les confrères nous annoncent leur arrivée pour le lendemain. Ils nous apportent une lettre dans laquelle les Pères nous parlent de quelques difficultés avec le chef de la caravane. Ils nous annoncent avoir vu M. Gambier à Toura; il allait chez Mirambo avec une petite caravane de quatre-vingts hommes, ayant perdu tous ses pagazis neuf journées avant d'arriver à Mpouapoua. Son intention était de demander des porteurs à ce noir potentat pour aller quérir le reste de

ses ballots. Ils nous annoncent aussi l'arrivée prochaine de M. Debaize. Mais la meilleure nouvelle qu'ils nous donnent, c'est que nos confrères sont tous en bonne santé.

Mardi 1er octobre. — Entrée solennelle de la caravane à Kouikourou. Le wali étant absent, elle se rend aussitôt à Kouihara; le gouverneur y arrive sur ses talons.

Quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous l'entendîmes réclamer quatre dotis pour chacun des deux cent soixante hommes qui avaient apportés nos ballots!

Nous lui répétâmes sur tous les tons qu'il était convenu que nous n'aurions affaire qu'avec lui pour le payement, et que ce payement se ferait, non pas en étoffe, mais en fil de fer, poudre, etc... Il ne voulut rien entendre, disant que cela ne le regardait plus, que c'était à nous de payer nos pagazis. Quant à ceux-ci, ils ne voulaient pas rendre les paquets avant qu'on leur mesurât les dotis. La mauvaise foi du wali était évidente. Finalement, nous fûmes contraints de nous exécuter et de distribuer quatre mille mètres d'étoffe, soit environ six mille francs[1], à cette caravane composée en grande partie des esclaves du gouverneur.

Nos confrères nous racontèrent alors quel genre de difficultés ils avaient eues à Toura avec le chef de la caravane. Cet homme, qui avait reçu des instructions d'Abdallah ben Nassib, réclama avant de partir le payement des pagazis; nos confrères, que nous avions avertis par lettre de n'en rien faire, que tout serait réglé avec le gouverneur, refusèrent de payer d'avance. Le capitaine avait insisté longtemps et menacé même de s'en retourner avec tous les porteurs.

Ce journal ne donnera qu'une faible idée de ce que nous avons souffert; mais je dois dire qu'au fond, les épreuves par lesquelles il a plu à Dieu de nous faire passer ont fait beaucoup de bien à nos âmes. Si nous avions moins souffert, nous aurions moins prié, nous serions moins détachés des choses de la terre, moins unis à Dieu. Que le divin Maître soit donc béni de nous avoir trouvés dignes de souffrir quelque chose pour Lui! Nous ne savons pas quelles croix il nous réserve

[1] Dans l'Ounyanyembé, les étoffes ont plus que quintuplé de valeur.

encore ; mais, comptant sur le secours de sa grâce, nous embrassons d'avance toutes celles qu'il lui plaira de nous envoyer. Pourvu que le bon Dieu soit glorifié, que son œuvre se fasse, que nos pauvres noirs ouvrent les yeux à la lumière, qu'importe tout le reste[1] !

[1] Voici, d'après le journal de la deuxième caravane, le résumé des étapes de Bagamoyo à Tabora, par heures et par kilomètres :

1° De Bagamoyo à Mpouapoua, 97 h. 1/2 = 377 kilom.;
2° De Mpouapoua à l'Ougogo (tirikéza), 18 h. = 65 kilom.;
3° Traversée de l'Ougogo, 38 h. 3/4 = 164 kilom.;
4° De l'Ougogo à Tabora, 65 h. 3/4 = 260 kilom.

Total : 220 heures de marche, et 866 kilomètres.

CHAPITRE XI

SÉJOUR A KOUIHARA

Actions de grâces. — Réaction terrible. — Établissements arabes. — Coup d'œil de Tabora. — Cultures. — Marché. — La Terre de la Lune. — Plus d'étoffes ! — Une ancre de salut. — Sagesse antique. — Moyens de persuasion topiques. — La capitale de Mirambo. — Déceptions. — Arrivée de M. Debaize à Kouihara. — Emprunt forcé. — Encore la fièvre. — Notre Père, que votre règne arrive !

Mercredi 2 octobre et jours suivants. — On pense bien que nous rendîmes d'abondantes actions de grâces au Seigneur pour notre réunion. *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Le bonheur de nous retrouver tous ensemble nous fit un peu oublier le contretemps de la veille et la conduite du gouverneur à notre égard.

Malheureusement on ne fait pas impunément des marches forcées comme nous avions dû en subir. Les diverses émotions du voyage donnent bien une énergie factice et trompeuse pour quelque temps ; vienne le repos, les nerfs se détendent, et les poisons amassés dans l'organisme par les miasmes putrides des marais et des bois sombres exercent alors leur toute-puissante influence : réaction terrible à laquelle nous avions été en butte à Mpouapoua, et que l'inaction forcée au centre de l'Ounyamouézi ne pouvait manquer de voir se reproduire.

Tôt ou tard la nature reprend ses droits, et elle le fait avec une violence proportionnée au fardeau sous lequel on l'a contrainte de plier. Stanley, en ce lieu même, avait été huit jours entre la vie et la mort. Cameron, qui vint après lui, donne des détails navrants sur la fièvre qui le minait, lui et ses deux compagnons. « Sur près de sept semaines écoulées, écrivait-il de l'Ounyanyembé, je n'ai eu que seize jours sans maladie, — seize jours de faiblesse! »

Ce fut bien à peu près là aussi notre partage : fièvre, maux d'yeux et dysenterie transformèrent notre tembé en une salle d'hôpital ; mais, grâce à notre nombre, il y avait toujours un Père plus ou moins valide pour soigner les autres et leur rappeler les grandes pensées de la foi, la sublimité du sacrifice, la suavité de la confiance en Dieu et l'abandon à la sainte Providence. Enfin la fièvre disparut avec son affreux cortège sans faire de victimes, et nous n'eûmes qu'à remercier le sacré Cœur de Jésus, qui nous donnait une preuve de plus de ses miséricordieuses bontés[1].

[1] La seconde caravane ne devait pas être aussi favorisée du Ciel.

Partie de Bagamoyo, le 16 août 1879, elle arrivait sans perte d'hommes ni de bagages, en deux mois et vingt jours, à la capitale de l'Ounyanyembé : c'était une des marches les plus rapides et les plus heureuses qui se soient encore faites sur cette route. Mais à Tabora de cruelles épreuves attendaient les missionnaires.

Le lendemain de leur arrivée, le Père Facy, vrai ange de piété et de douceur, s'éteignait doucement sans avoir fait entendre une seule plainte le long de cette pénible route, et sans que rien pût faire prévoir à ses compagnons une mort si rapide. Il n'avait que vingt-cinq ans.

Trois jours après, c'était le tour du Père Ruellan. Cet intrépide et zélé missionnaire s'était surmené de travail et de fatigue depuis son arrivée à Zanzibar jusqu'à Tabora. Citons ici le journal de M. l'abbé Guyot :

« En apprenant la mort du Père Facy, il dit simplement : « C'est la première « victime ; si Dieu me veut pour être la seconde, je suis prêt. » Son sacrifice fut accepté. Il voulut communier le matin du 21 novembre, et le soir, en recevant l'extrême-onction, il expira doucement, au milieu de tous ses confrères éplorés.

« Sa tombe fut creusée près de celle du Père Facy, avec lequel il avait reçu le sacerdoce au commencement de l'année, au sommet d'une colline rocailleuse qui domine Tabora vers le sud.

« Le corps, étendu sur un lit de campement, était porté à tour de rôle par les missionnaires précédés de la croix. Nos zouaves et nos askaris escortaient sur deux rangs, le fusil incliné sur l'épaule. Nous suivions au centre, psalmodiant les psaumes de la pénitence.

« Le cortège gravit lentement la colline à travers les champs ensemencés. Arrivé au sommet, le Père Lévesque, en surplis et en étole, entonne le chant des morts, que nos voix accompagnent. Les nègres, recueillis et respectueux, se pressent autour de cette tombe béante, et regardent avec émotion descendre dans la

Doit-on conclure de là, comme l'ont fait tous les explorateurs, à l'insalubrité du plateau central, qui s'étend entre le Tanganika, le Victoria-Nyanza et les montagnes de l'Ousagara? Peut-être, mais il était difficile aux trafiquants arabes de choisir un meilleur emplacement pour l'entrepôt de leur commerce. Là convergent tout naturellement les caravanes venant du Karagoué et de l'Ouganda au nord, du Manyéma et de l'Oujiji à l'ouest, de l'Oufipa, de l'Ourori et de la fertile plaine de la Rikoua au sud; là elles se licencient et se reforment pour une nouvelle destination.

Vu le peu de pente pour l'écoulement des eaux, la sécheresse et l'inondation sont tour à tour suspendues sur Tabora comme l'épée de Damoclès; mais le coup d'œil ne manque pas de charme, malgré sa monotonie. Les plaines arides sont entremêlées de grands bois et de crêtes rocheuses parsemées d'énormes cactus ou d'arbres nains en parasol; d'agréables vallons montrent avec orgueil leurs champs de céréales, dont les chaumes dorés font les délices de nombreux troupeaux; enfin autour des tembés arabes prospèrent de gracieux bosquets de bananiers, d'orangers parfumés et de grenadiers empourprés, qui cachent, sous leur luxuriante verdure, la voluptueuse demeure du maître; puis de frais jardins entretenus par une foule d'esclaves, où tomates, piment, concombres, arachides, patates et maïs poussent à ravir. En certains endroits on rencontre même de nombreux pieds de vigne à l'état sauvage, mais disposés de telle façon qu'on croirait à d'anciens essais de culture.

fosse bénite le corps de ce Père qu'ils aimaient tant, parce qu'il s'était donné la charge, repoussante à la nature, de soigner leurs plaies. Puis la terre s'amoncelle pour toujours sur lui : c'est là que, près d'un de ses frères, il va attendre le grand jour de la résurrection. »

Un mois plus tard expirait le Père Soboul. Doué d'une constitution des plus robustes, il avait bravé pendant dix ans le soleil du Sahara et de la Kabylie : une insolation l'a enlevé sous l'équateur.

Peu de temps après, M. Van Oost, qui escortait les missionnaires se rendant à Oujiji, fut atteint de la dysenterie. Il dut revenir à Tabora, où, malgré les soins qui lui furent prodigués, il expira le 27 janvier dans les sentiments de la foi la plus ardente et de la plus suave piété, offrant à Dieu, pour l'extension de son règne dans ces contrées infidèles, cette mort qu'il avait souvent bravée sur les champ de bataille, quand il défendait le Saint-Siège dans les rangs des zouaves pontificaux.

O profondeur des jugements de Dieu, que vos desseins sont inscrutables !



Marché de Tabora. (P. 173.)

Comme partout où ils ont porté leurs pas, les sectateurs de Mahomet n'ont rien négligé pour se créer là une existence confortable. Ce que le sol ne peut produire, ils le font venir de la côte : parfumeries, café, sucre, liqueurs, bronzes, œuvres d'art, poudre et mousquets leur sont régulièrement envoyés par leurs correspondants de Zanzibar.

Leurs tembés ne diffèrent de ceux des indigènes que par une construction un peu plus solide, et certains aménagements particuliers à l'islam. Une profonde véranda en ceint l'extérieur et y forme une salle de réception toute naturelle, où l'on aime à venir respirer le frais du matin et la brise du soir.

Dans la saison où nous sommes, la température ne dépasse guère 20 ou 25° centigrades pendant le jour; la nuit elle s'abaisse considérablement, et nous sommes obligés de prendre les plus grandes précautions pour ne pas grelotter de froid.

Il se tient chaque jour à Tabora un marché dont l'approvisionnement est très variable; néanmoins on peut y acheter de la viande de bœuf à bon compte. On y trouve aussi du blé, mais en petite quantité; le reste, tabac, patates, bananes et moutama se débite le plus facilement du monde.

Chez les traitants, on paraît assidu aux prières du matin et du soir; on jeûne même le Rhamadan, et je crains bien qu'on ne le cède guère en fanatisme à tous les autres points du globe infestés par le Coran. Malgré toutes les belles fleurs de rhétorique que lui débiteront les Arabes, le voyageur devra se rappeler qu'il ne peut être pour la plupart d'entre eux qu'un *infidèle*. Il s'expliquera ainsi bien des choses [1].

[1] Nous trouvons, à l'appui de cette remarque, une curieuse anecdote sur Abdallah ben Nassib lui-même dans Stanley (*Comment j'ai retrouvé Livingstone,* page 132).

« Abdallah ben Nassib, dit-il, était alors campé dans notre voisinage, avec cinq cents porteurs et une suite nombreuse, composée d'Arabes et de Wasahouahili, qui gravitaient dans le cercle où les retenait son importance. Il vint me trouver, — c'était un homme de grande taille, d'une cinquantaine d'années, plein de vigueur, — et me demanda si par hasard je n'avais pas besoin d'acheter des ânes. Tous les miens étaient malades ou moribonds, je répondis affirmativement. Il me dit alors avec la plus grande affabilité qu'il me vendrait tous ceux qui pourraient m'être nécessaires, et qu'il recevrait en payement une traite sur Zanzibar.

« Enchanté de ce noble Arabe, trouvant qu'il justifiait complètement les éloges que lui avait donnés Burton, j'eus pour lui tous les égards dus à un homme d'un si haut rang et d'une si touchante bonté. Le lendemain matin, sans me prévenir,

Le mot *Ounyanyembé* signifie pays des houes; quant à la vraie signification du mot Ounyamouézi, dont l'Ounyanyembé est un district, elle a été fort débattue; celle de Terre de la Lune paraît être la plus probable, s'il faut en croire Livingstone.

« Les Wanyamouézi, dit-il (*Dernier Journal*, II, 219), tirent leur nom d'un ornement d'ivoire, en forme de croissant, qu'ils portent suspendu au cou, et dont les pointes leur atteignent les épaules. Ils croient être venus anciennement des bords de la mer, environs de Mombas (?). »

« Questionnés sur eux-mêmes, les arrivants répondirent : « Nous sommes les gens de l'ornement de la lune. » Actuellement encore cette parure jouit chez eux d'une grande faveur, et une quantité considérable d'ivoire est employée à sa fabrication. Quelquefois elle a pour matière les défenses incurvées de l'hippopotame. »

La langue parlée ordinairement par les Arabes est le Kisouahili, qui est aussi connu de bon nombre de Wanyamouézi, à cause de leur caractère essentiellement voyageur; mais pour établir des missions aux alentours, la connaissance du Kinyamouézi serait nécessaire.

On ne saurait croire aussi quel prestige peut donner aux yeux des traitants la connaissance de la langue arabe, surtout de l'arabe littéral.

Ajoutons en passant qu'ils sont fort amateurs de tous les produits de l'industrie européenne. De petits cadeaux en ce genre seraient bien accueillis de tous les personnages influents du pays. C'est ainsi que Cheik ben Nassib nous a manifesté à plusieurs reprises le désir d'avoir une belle couverture de voyage; d'autres fois il nous demandait si nous n'avions pas des stéréoscopes, des réveille-matin, des revolvers, des fusils à système perfectionné, des verres à boire de couleur, etc. etc.

10, 11, 12 *octobre*. — Nous nous occupons à faire l'inventaire du contenu de nos caisses pour le partage entre les deux

sans m'envoyer le moindre mot d'adieu, Abdallah ben Nassib prenait la route de Bagamoyo avec ses satellites, ses pagazis et tous ses ânes, me traitant à peu près comme Ben Soulayam avait traité Speke au Tanganika. »

stations du Tanganika et du Nyanza. La division faite, chacun refait ses ballots. Nous constatons avec douleur que nous n'avons pas même assez d'étoffes pour payer des porteurs jusqu'à Oujiji et l'Ouganda, car le payement de la caravane de Toura a bien diminué nos valeurs; il faut donc nécessairement songer à nous en procurer d'autres, si nous ne voulons éterniser notre séjour dans l'Ounyanyembé.

Dans cette extrémité, nous avons recours au crédit extraordinaire qui nous a été ouvert à Zanzibar, et nous nous adressons aux commerçants du pays. Le gouverneur et son frère nous promettent de nous fournir autant d'étoffes que nous voudrons, moyennant un billet sur M. Greffulhe, correspondant à Zanzibar de la maison Roux de Freissinet, de Marseille. Mais, quand nous en venons au prix des marchandises, nous ne tardons pas à nous apercevoir que nous avons affaire à des gens qui vont profiter de notre situation pour nous exploiter dans des proportions inacceptables. La pièce de satini, qui à Zanzibar coûte à peine huit francs, ils veulent nous la faire payer plus de soixante-dix. Si nous voulons partir, il nous faut faire un emprunt qui s'élèvera à une somme énorme.

Dimanche 13 *octobre*. — Dans notre conseil hebdomadaire, nous nous demandâmes quel parti nous devions prendre dans la situation où nous nous trouvions : plus d'étoffes, et impossible de s'en procurer sans souscrire à des prix exorbitants. D'un autre côté, nous demandions aussi des porteurs au wali et à son frère, mais la promesse faite à ce sujet était sans effet comme toutes les autres.

Devant de telles difficultés, la pensée nous est venue de nous adresser à Mirambo, roi de la contrée voisine de l'Ounyanyembé. Il passe pour très favorable aux Européens, et sa résidence n'est qu'à quelques jours de marche de Kouihara, où nous nous trouvons en ce moment. Nous sommes confirmés dans cette pensée par le bruit répandu que plusieurs blancs viennent d'arriver chez ce prince. D'après ce qu'on nous dit, nous croyons pouvoir conclure que M. Philippe Broyon, dont le Père Charmetant voulait faire notre banquier dans l'intérieur de l'Afrique, est de ce nombre.

Nous nous décidons, en conséquence, à aller le trouver pour savoir quelles sont les conventions faites entre lui et notre Père Procureur, et pour réclamer l'appui de Mirambo. Mais ici se présente une difficulté nouvelle : Mirambo est l'ennemi juré de la colonie arabe établie à Tabora; depuis de longues années, ils sont dans un état d'hostilité ouverte qui date de l'époque du premier passage de Stanley. Cet explorateur raconte, en effet, dans son livre, comment il fut amené à prendre part lui-même à la première guerre que le gouverneur arabe de Tabora déclara à Mirambo, alors simple chef de brigands, et qui peu à peu s'est fait un royaume tous les jours plus menaçant pour les établissements arabes de l'intérieur.

Lundi 14 octobre. — Le Père Lourdel et moi sommes désignés pour l'ambassade chez Mirambo. Nous porterons des présents au sultan, et lui expliquerons les motifs qui nous ont conduits dans l'Ounyanyembé. Nous tâcherons d'obtenir des étoffes, et, s'il est possible, des pagazis.

Avant de partir, je vais trouver Cheik ben Nassib, afin de voir encore une fois s'il ne veut pas livrer ses étoffes à meilleur compte. Je le trouvai assis sous sa véranda en compagnie de plusieurs Omanis qui étaient venus prendre de ses nouvelles. Après les questions ordinaires relativement à l'état de nos santés, j'abordai le principal objet de ma visite.

« Ami cheik, le temps perdu ne se rattrape jamais, il faut que nous te quittions.

— Pourquoi tant vous presser? Vous êtes fatigués, attendez encore quelques jours.

— Nous ne serons en repos que lorsque nous aurons atteint le terme de notre voyage.

— Sans doute; mais croyez-moi, le chemin est long, il vous faut faire ample provision de forces. Comptez sur moi; quand il en sera temps, je vous fournirai tout ce dont vous avez besoin.

— Toute réflexion faite, ajoutai-je du ton le plus indifférent que je pus prendre, j'ai entendu dire qu'il était arrivé des blancs chez Mirambo, j'irai voir demain s'ils n'ont point de lettres pour nous. »

A ce nom de Mirambo, le vieux cheik, perdant tout déco-

rum, bondit sur sa natte, et ses yeux lancèrent des éclairs.

« Tu n'iras pas, dit-il, c'est impossible. Mirambo ne te recevrait jamais, car tu es venu ici, et nos amis sont ses ennemis. D'ailleurs, les chemins sont mauvais, et puis on te tuera, c'est sûr. Non, tu ne peux partir.

— Ami cheik, je ne crois point être esclave à Kouihara; par conséquent, personne ne peut m'empêcher d'aller où je veux : je suis déterminé à aller chez Mirambo, j'irai en dépit de tous les obstacles.

— Écris à tes amis les blancs qui sont chez Mirambo, je ferai porter ta lettre; cela vaut beaucoup mieux.

— Je préfère y aller moi-même.

— Vois, tu es fatigué, ajouta-t-il sur un ton pathétique; par Allah! tu seras malade en route.

— A la grâce de Dieu, je partirai demain. »

Cheik ben Nassib, ne pouvant me persuader, hocha mélancoliquement la tête, et nous nous séparâmes.

La difficulté était de trouver un guide; aucun de nos soldats ne savait la route. Du reste, ils étaient pleins de mauvais vouloir et refusèrent presque tous de nous accompagner. Jean-Baptiste, notre interprète, qui plus que les autres avait peur des Arabes, ne voulut point partir. D'un côté il craignait de leur déplaire, et de l'autre il pensait, comme tous les askaris, que Mirambo lui ferait couper la tête en arrivant chez lui. Nous envoyâmes dans tous les tembés voisins, même pendant la nuit, à la recherche d'un guide. Même réponse partout : « Nous ne pouvons aller chez Mirambo sans l'autorisation du wali. »

Mardi 15 octobre. — Sur ces entrefaites, Cheik ben Nassib fit prévenir son frère de notre projet, et tous deux délibérèrent sur la conduite à tenir à notre égard en cette conjoncture. Le résultat de la délibération fut que, dans la crainte que nous ne nous plaignissions au sultan de Zanzibar, Abdallah prit son air le plus aimable, et, vers les six heures, vint frapper à notre tembé.

« Vous voulez aller chez Mirambo? nous dit-il; il fallait donc me prévenir, je vous aurais fourni dès hier les guides et les porteurs nécessaires. Combien en voulez-vous?

— Trois nous suffiront. »

Il nous quitte, et une heure après, toujours souriant, revient avec trois de ses esclaves. Il fut convenu que nous donnerions à chacun un doti et demi pour le voyage, et que nous partirions à midi.

A l'heure fixée, nous donnons à chacun sa charge : une tente, une caisse et un ballot contenant quelques effets. A la vue des fardeaux que nous déposions devant eux, ces messieurs, qui croyaient sans doute aller les mains vides, nous tournèrent le dos en gesticulant comme des fous et s'en allèrent se plaindre au frère du gouverneur.

Il se passa alors une scène un peu curieuse.

Dès que les trois esclaves furent partis, nous envoyâmes Jean-Baptiste chez Cheik ben Nassib, afin de lui expliquer pourquoi les trois nègres refusaient de se mettre en route. A peine l'explication est-elle donnée que le vieux cheik et tous ceux qui étaient assis sous sa véranda tombent sur les trois pauvres esclaves, qui avec des bâtons, qui avec des pieds de lances, et les forcent à reprendre le chemin de notre demeure. Cette fois ils nous arrivent doux comme des agneaux, et prennent chacun leur paquet sans mot dire.

A trois heures de l'après-midi nous partons. Trois soldats se sont encore joints à notre petite troupe. Nous allons droit vers l'ouest. A cinq heures et demie nous campons dans le village de Moakoumbi. Le Père Lourdel est très fatigué.

Mercredi 16 *octobre.* — Nous partons à six heures et marchons toujours dans la même direction. Sur le chemin beaucoup de villages. A neuf heures nous faisons halte à Manangoua. A deux heures nous repartons, et à quatre heures et demie nous campons dans le village de Mguankoua. Nos étapes sont très courtes ; mais le Père Lourdel se sent de plus en plus faible.

Jeudi 17 *octobre.* — Nous partons à cinq heures. Notre guide s'égare et nous fait errer longtemps dans les bois à la recherche du sentier. A sept heures et demie nous arrivons au village de Mziga ; le chef nous accueille très bien, et nous dit de choisir un tembé pour nous y installer : attention pro-

videntielle, car le Père Lourdel ne peut plus marcher. Cette indisposition me met. dans un grand embarras. Pendant la nuit du 17 au 18, fièvre très forte avec délire. La veille il m'avait dit de partir seul et de le laisser là jusqu'à mon retour. Mais était-il prudent de l'abandonner dans cet état? Nous promettons de dire chacun une messe pour les âmes du purgatoire si le lendemain le départ est possible.

Vendredi 18 *octobre*. — Le Père Lourdel se trouve beaucoup mieux ce matin et me prie de le laisser pour continuer ma route. J'accède à son désir et lui laisse un des soldats, celui qui nous sert de cuisinier en voyage. Départ avec les autres à quatre heures du matin, par un beau clair de lune. En chemin nous sommes rejoints par des indigènes qui nous disent qu'un blanc vient d'arriver à Kouihara, et qu'ils ont été ses pagazis depuis Bagamoyo jusqu'à l'Ounyanyembé. D'après toutes les indications qu'ils me donnèrent, je conclus que c'était M. Debaize.

Nous rencontrâmes un grand nombre de villages entièrement brûlés, car tout ce pays a été dévasté par les dernières guerres; puis nous entrâmes dans une grande forêt.

A onze heures et demie nous faisons halte près d'un étang, sous un vieux tamarinier, afin de prendre un peu de repos et de nourriture. A une heure et demie nous repartons, et au coucher du soleil nous sommes dans le petit village de Mkoulongo.

Si notre halte du midi n'avait pas été si longue, nous aurions pu arriver ce soir même à la capitale de Mirambo, car à Mkoulongo on n'en est plus éloigné que de trois heures.

Nous avions marché depuis le matin dans la direction nord-nord-ouest.

Samedi 19 *octobre*. — Nous repartons à la pointe du jour, et à neuf heures nous arrivons à Tierra-Magazy, la métropole de Mirambo. Elle est entourée d'un mur en quadrilatère. Presque toutes les maisons ont la forme de ruches d'abeilles et sont très bien bâties.

Cette ville ne datait que de six mois lors de ma visite; elle avait été construite sur l'emplacement de la ville d'Oulian-

kourou. Ainsi Mirambo n'habite plus à Ourambo, qui est à deux lieues plus loin; Tierra-Magazy est devenue sa résidence habituelle[1].

En arrivant je fus reçu par M. Cambier, le chef de l'expédition belge. Il m'apprit que M. Broyon n'était pas encore de retour, et que Mirambo venait de partir en guerre. Je lui fis connaître alors quel était l'objet de ma visite. Il me répondit que chez Mirambo je ne trouverais point d'étoffes; que, si le sultan avait été chez lui, j'aurais moi-même été obligé de lui en donner et de lui faire un riche présent. Quant aux pagazis, Mirambo ne m'en aurait pas fourni non plus; il m'aurait peut-être dit comme à M. Cambier lui-même : « Je permets à ton kirangozi de chercher des pagazis, » et c'eût été tout.

Cependant M. Cambier n'était point passé par l'Ounyanyembé, ce qui est une bonne note aux yeux de Mirambo; aussi en arrivant dut-il être bien déconcerté : il pensait trouver une caravane à sa disposition et recevoir un très bon accueil du sultan. Au lieu de tout cela il dut délier ses ballots et faire de nombreux cadeaux au grand chef de Tierra-Magazy. Il y avait loin de là à cet accueil chaleureux dont parle Stanley dans son second voyage; mais le caractère du nègre est changeant, et le sultan le plus généreux, lorsqu'il n'a rien à craindre et tout à espérer, devient facilement le plus astucieux et le plus avare; à moins toutefois que son amour-propre ne soit en jeu, car l'orgueil est bien encore un des côtés faibles de ces natures dépravées.

Tout ce que me dit M. Cambier de Mirambo, de sa politique, et surtout de sa conduite envers les blancs, fit beaucoup baisser le *noir gentleman* dans mon estime, et je remerciai Dieu de ce que nous avions été dans l'Ounyanyembé, au lieu de prendre directement la route de ses États; ne pouvant trouver chez lui ni étoffes ni pagazis, nous aurions été dans le plus grand embarras.

Dimanche 20 *octobre*. — Nous quittâmes Tierra-Magazy à cinq heures et demie. M. Cambier eut la bonté de nous accom-

[1] Depuis lors, Ourambo est redevenue capitale, et les protestants anglicans y ont établi une station de missionnaires.

pagner pendant plus de deux heures. Je lui laissai une lettre pour M. Broyon, dans laquelle je le priais de nous faire savoir s'il avait accepté les propositions du Père Charmetant. Pour le moment, ce monsieur, pas plus que Mirambo, ne peut nous être d'aucun secours. Il faudra donc nous servir des Arabes. Nous devrons même partir au plus tôt de Tabora, car la saison des pluies, qui approche, nous rendrait le voyage impossible. Reculer devant l'emprunt serait une véritable folie.

J'avais hâte d'arriver au village de Mziga, où j'avais laissé le Père Lourdel. Aussi, pour encourager les trois pagazis, je leur promis un doti s'ils arrivaient le soir même à ce village. Pour nous y rendre, nous avions plus de dix heures de forêt à traverser, et au sortir de cette forêt environ trois à quatre heures de marche en plaine.

A midi nous campions de nouveau sous le vieux tamarinier. Mais cette fois je ne donnai que vingt minutes de répit à mes hommes. Dans la soirée, les deux soldats que j'avais restent en arrière, se disant à bout de forces. Voulant à tout prix sortir de la forêt avant la nuit, je continue de marcher avec les trois porteurs.

A huit heures, notre petite caravane arriva à Mziga. J'eus la consolation de trouver le Père Lourdel en bonne voie de guérison et tout disposé à partir le lendemain.

Lundi 21 *octobre*. — Nos pagazis, harassés par la longueur de la course de la veille, font beaucoup de difficultés pour se mettre en route ce matin; mais notre dessein n'étant pas de passer un jour de plus à Mziga, nous leur rappelâmes le souvenir des coups de bâton du vieux cheik, en leur faisant entendre qu'ils pourraient bien en recevoir d'autres s'ils refusaient de nous obéir. L'exhortation eut un bon effet; ils prirent immédiatement leurs fardeaux, et nous partîmes vers sept heures.

Un des askaris restés en arrière dans la forêt était rentré peu de temps après la caravane à Mziga. L'autre n'avait pas encore reparu.

A neuf heures nous arrivâmes à Mguankoua et en repartîmes à midi et demie. Nos pagazis, qui le matin montraient de la mauvaise volonté, nous conduisirent ce jour-là même

jusqu'à Kouihara : c'était une étape de douze heures. En allant, nous avions mis deux jours et demi à faire ce trajet.

En arrivant nous trouvons avec les confrères M. Debaize, qui avait fait un excellent voyage. A Bagamoyo il avait recruté trois cents Zanzibarites pour porter ses bagages; il en avait armé deux cents de bons fusils, et avait pu ainsi, par la force, maintenir dans le devoir les quatre cents Wanyamouézi qui complétaient sa caravane. Au lieu d'être pillé comme nous par les brigands, il leur avait tué trois hommes; au lieu de payer comme nous de forts tributs en passant dans l'Ougogo, sa force armée l'avait fait redouter des naturels, et il n'avait presque rien déboursé.

Si nous avions réussi en tout comme lui, peut-être aurions-nous oublié un peu que nous étions missionnaires; peut-être nous serions-nous crus de simples explorateurs. Au lieu donc de nous affliger, bénissons Dieu de tout ce qui nous est arrivé, et de nous avoir permis malgré tout d'atteindre le but.

Entre autres faits divers, M. Debaize nous apprit le suicide de M. Morton à Saadani, près Bagamoyo. C'était un Anglais chargé de conduire à la côte les caravanes de Mirambo.

Nous n'avons pas encore reçu de nouvelles de notre chère Société depuis que nous avons dit adieu à nos confrères; c'est pour nous une grande peine, car nous nous entretenons souvent de Maison-Carrée, de nos supérieurs, et surtout de notre vénéré fondateur et Père, dont nous ne pouvons nous rappeler sans émotion les paternels enseignements.

Mardi 22 *octobre*. — Dans la soirée, un Anglais, M. Coplestone, faisant partie de la mission protestante de l'Ouganda, arrive d'Ouyouy à Kouihara. Il avait appris qu'un de ses confrères qu'il attendait venait d'arriver à l'Ounyanyembé. C'était une fausse nouvelle. Ne sachant où diriger ses pas, ce jeune homme accepta notre hospitalité avec la plus grande reconnaissance. Il repartit pour Ouyouy le surlendemain après midi.

Mercredi 23 *octobre*. — Depuis quelques jours, les Arabes semblent craindre que nous ne nous servions de Mirambo, et ils nous ont offert la pièce de satini pour dix piastres (cin-

quante-deux francs). Nous ne croyons pas qu'ils baissent davantage ; c'est pourquoi nous nous décidons à acheter trois cents pièces de cette étoffe à Cheik ben Nassib. Il accepte en payement une traite sur Zanzibar.

Jeudi 24 *octobre.* — Maintenant il s'agit d'avoir des pagazis pour transporter nos ballots dans nos deux postes. Le gouverneur et son frère nous avaient dit que la chose était facile. « Dites-nous quand vous les voulez, et combien il vous en faut, nous vous les trouverons aussitôt. » Pareille promesse avait été faite pour les étoffes; cependant nous les avons réclamées pendant deux grands mois. Nous réclamons aujourd'hui des pagazis; mais on ne nous en donne aucun ; on se contente de nous payer de belles paroles.

Vendredi 25 *octobre.* — Visite du gouverneur. Il promet de donner un capitaine à chaque caravane, et nous dit qu'il va envoyer ses gens de tous côtés pour nous recruter des porteurs. Nous savons depuis longtemps ce que valent ses promesses : autant en emporte le vent.

Son frère, le vieux cheik, refuse de nous livrer deux cents autres pièces d'étoffes que nous avions demandées. On aurait dit qu'il voulait nous garder un an à Kouihara.

Dans l'après-midi, nous reçûmes les deux chefs de caravanes. C'étaient deux Wanyamouézi dont l'aspect n'inspirait qu'une médiocre confiance. Quelles qualités avaient-ils? Nous n'en savions rien. Mais, ne connaissant personne, nous fûmes contraints de les accepter. Nous promîmes trente dotis pour celui qui devait conduire la caravane d'Oujiji, et vingt pour le chef de l'Ouganda. Ce dernier ne devait aller qu'à l'Oukéréwé, au sud du lac Nyanza.

Samedi 26 *et dimanche* 27 *octobre.* — Depuis son arrivée, le Père Lourdel a perdu beaucoup de sa vigueur, mais en général il va assez bien ; c'est un de ceux qui ont le plus travaillé dans le voyage ; il parle assez facilement le kisouahili ; ce qui est très précieux pour nous ; car, par une imprévoyance sans pareille, nous n'avons pris qu'un interprète convenable qui suivra les Pères d'Oujiji.

Le Père Girault a eu la fièvre jusqu'au délire, et de plus il a failli perdre la vue; il va mieux maintenant, et commence à pouvoir lire. Ce matin il nous a dit la sainte messe, mais sa maladie d'yeux l'a rendu incapable de continuer son journal.

Le Père Augier a souffert longtemps; la fièvre l'avait réduit à une telle extrémité, que nous étions sur le point de lui administrer les derniers sacrements; maintenant il va bien; c'est le mieux portant de tous.

Les PP. Livinhac et Dromaux ainsi que le Frère sont en ce moment bien faibles.

Lundi 28 *octobre*. — Nous recevons enfin les étoffes et engageons trois pagazis au prix de neuf dotis chacun. Nous envoyons les deux capitaines en recruter d'autres dans les villages environnants.

Nous devons, en effet, mettre tout en œuvre pour quitter au plus vite l'Ounyanyembé. Les pluies vont bientôt commencer. Ce n'est pas la masika proprement dite, mais c'est une saison qui gênerait beaucoup notre marche et pourrait endommager les étoffes. De plus, il y a des bruits de guerre. Les Arabes sont sur le point de recevoir de Bagamoyo une caravane chargée d'armes. Ils s'attendent à voir bientôt Mirambo tomber à l'improviste sur l'Ounyanyembé et mettre tout à feu et à sang sur son passage. Si pareille chose arrivait avant trois mois d'ici, comme on le suppose, les routes de nos missions seraient fermées peut-être pour longtemps.

29, 30 et 31 *octobre*. — Toujours des malades aux prises avec la moukongourou.

Voici comment Stanley dépeint avec son coloris habituel les tortures de cette horrible fièvre, dont les accès périodiques n'épargnent même pas les Arabes de Tabora, malgré leur confort :

« La tête vous brûle, les tempes ont des battements précipités; des tenailles rougies vous déchirent; le feu est dans vos veines, la soif vous dévore. L'air embrasé est plein de monstres hideux, reptiles connus et inconnus, qui grandissent et se multiplient confusément, toujours plus compliqués, toujours plus affreux, et se transformant sans cesse pour devenir plus

horribles. Chaque effort que vous faites pour échapper à cette vue la rend plus effroyable et crée de nouvelles souffrances. Nombreuses, nombreuses sont les heures que j'ai passées sous le poids de cet infernal délire. Oh! les angoisses dont cette fièvre d'Afrique vous accable! Tortures de l'esprit, tortures du corps. Oh! l'atroce agonie! Rien ne l'apaise; les soins les plus patients, les attentions les plus douces, le dévouement le plus humble, tout vous irrite, tout vous affole. Dans ce terrible état, Job lui-même fût entré en fureur [1]. »

Pour nous, nous sommes venus pour racheter des âmes, et Notre-Seigneur avec les saints nous ont appris que les âmes ne se rachètent que par la souffrance.

Nos baromètres suivent le mouvement général et ne veulent plus fonctionner. Il nous est très difficile, pour ne pas dire impossible, de faire les observations scientifiques nécessaires.

Nous engageons pour Oujiji huit de nos anciens askaris.

Vendredi 1er novembre. — Nous célébrons de notre mieux la grande fête de la Toussaint. Éprouvés par la maladie et par nos difficultés avec les autorités de l'Ounyanyembé, nous nous consolons en pensant que les saints sont passés par de plus grandes épreuves encore. Nous leur demandons force et courage, afin de suivre leurs traces et de supporter nos peines avec patience.

Samedi 2 et dimanche 3 novembre. — Toujours de nombreuses visites du wali et de son frère; toujours mêmes promesses.

Ils nous annoncent que des caravanes vont venir d'Oujiji et de l'Ouganda et nous fournir tous les hommes dont nous avons besoin.

Le Père Delaunay, qui avait été mieux durant quelques jours, est de nouveau retombé.

Lundi 4 novembre. — Fête de saint Charles Borromée. Aucun de nous n'oublie que c'est aujourd'hui la fête de

[1] V. *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, page 256.

Mgr notre vénéré Père. Nous nous unissons à nos frères de Maison-Carrée pour offrir à Sa Grandeur tous les souhaits qu'ils lui font eux-mêmes. Nous prions pour que Notre-Seigneur répande ses bénédictions sur ses travaux et sur ses œuvres. Nous savons que notre vénéré Père, en bénissant nos frères, n'oubliera pas ses enfants de l'Afrique équatoriale.

L'état des santés est un peu meilleur. Nous faisons vœu de dire une neuvaine de messes d'actions de grâces et de dédier notre première église au sacré Cœur de Jésus si nous arrivons tous sains et saufs dans nos chères missions.

Mardi 5 *novembre.* — Le bruit court qu'une caravane arrive d'Oujiji. Nous envoyons deux soldats à sa rencontre pour en arrêter les pagazis; malheureusement ce n'était qu'un racontage.

A Kouihara, notre capitaine ne peut recruter un seul homme[1]. Du reste, nous avons en M. Debaize un redoutable concurrent. Il recrute lui aussi des pagazis pour Oujiji et leur donne jusqu'à douze dotis, au lieu que nous n'en offrons pas plus de neuf.

6, 7, 8, 9 *novembre.* — Si les pagazis pour Oujiji ne se recrutent point, ceux de l'Ouganda, au contraire, arrivent en grand nombre.

M. Debaize annonce qu'il part lundi prochain pour Oujiji. Il est obligé de laisser une partie de ses bagages, mais il a intention de revenir les prendre; sa santé, qui était très

[1] Il est très difficile, dit Burton, de décider les Wanyamouézi à quitter leurs champs entre les mois d'octobre et de mai, ce qui est le moment des travaux. Ils abandonnent volontiers la culture à leurs femmes et à leurs enfants, quand il s'agit de transporter leur propre ivoire; mais à cette époque, ils ne se dérangent pour les autres qu'à un prix excessif.

« ... Dès le mois de novembre, qui est l'époque des semailles, les indigènes refusent de s'éloigner, et les chefs de caravane qui ne peuvent pas donner le supplément de salaire indispensable pour entraîner les porteurs sont forcément arrêtés dans leur marche. Les villageois viennent leur offrir leurs services; ils flânent autour de la cargaison, ouvrent de grands yeux, rient sans motif, soupèsent les fardeaux, débattent le salaire, promettent de revenir le lendemain, et disparaissent sans retour. » (V. *Voyage aux grands lacs,* pages 296 et 328.) Ajoutons qu'alors même que l'on parvient à les entraîner, ils ne tardent pas à déserter en masse.

bonne lors de son entrée à Kouihara, s'est bien affaiblie : il a eu comme nous de très fortes fièvres.

Dimanche 10 novembre. — Le chef de la caravane d'Oujiji est absent depuis quinze jours; il se promène sans doute, car il ne nous amène aucun pagazi.

M. Debaize envoie sa caravane camper à quelque distance sur le chemin d'Oujiji, afin que tous ses hommes se réunissent. Il choisit la route du sud, parce qu'il n'y a point de hongos à payer; mais elle est plus longue que celle que nous sommes résolus à prendre nous-mêmes, et qui va droit à l'ouest.

Bien que son œuvre ne soit pas la même que la nôtre, nous accompagnons cet homme de cœur de tous nos vœux. La science et la religion doivent toujours se donner la main, car elles sont sœurs. Que ne pouvons-nous marcher à sa suite, au lieu de croupir misérablement dans une inaction forcée! Espérons que Dieu, qui veut exercer notre patience, prêtera enfin l'oreille aux supplications que tant de personnes pieuses lui adressent pour nous, et fera tourner à sa plus grande gloire et au plus grand bien des âmes vers lesquelles nous sommes envoyés les épreuves et les souffrances dont nous sommes abreuvés chaque jour.

Déjà le Père Livinhac a presque complété sa caravane; il va s'enfoncer de plus en plus dans les sauvages profondeurs de ce continent. Nous nous séparerons peut-être pour toujours, mais ce sera les yeux levés vers le ciel et avec cette prière : *Pater, adveniat regnum tuum!* Notre Père, que votre règne arrive!

DEUXIÈME PARTIE

DE TABORA AU NYANZA

CHAPITRE I

VERS LE NYANZA

La perle des guides. — Camp volant. — Adieux. — Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. — Kouikourou. — Coutumes superstitieuses. — Fumeurs et fumeuses. — Un fidèle de Stanley. — Chorégraphie. — Ouyouy. — Un traitant retraité. — Mission anglaise. — Avis aux traînards. — Désertions. — Commencement de la masika.

Kouihara (*Ounyanyembé*), *lundi* 11 *novembre* 1878. — Après avoir acheté aux Arabes de Tabora les étoffes qui nous étaient nécessaires pour continuer notre voyage, nous avons prié Abdallah ben Nassib, gouverneur de la colonie, de nous donner un homme capable de nous procurer des pagazis, et de conduire notre nouvelle caravane jusqu'à l'Oussoukouma, sur les bords du Nyanza. Il nous amena un vieux nègre roulé dans un pagne crasseux. Son regard indécis et son rire malin étaient loin d'inspirer la confiance. Nous dîmes au wali que nous voulions un homme sur lequel nous pussions compter.

Il se mit alors à nous faire le plus grand éloge d'Anamri (c'était le nom du personnage en question).

« Je pourrais, dit-il, vous trouver un guide d'un extérieur plus brillant, mais il vous trahirait peut-être. Anamri vous rendra les plus grands services et vous sera fidèle jusqu'au bout. C'est le plus intelligent et le plus probe des hommes; il connaît tous les chefs, depuis Tabora jusqu'au Nyanza; il sait tous les sentiers, etc. etc. » Cela voulait dire tout simplement qu'il n'avait pas d'autre homme à nous donner.

Sachant très bien que pas un habitant de Tabora ne se mettrait à notre service contre la volonté du gouverneur, nous engageâmes le vieux nègre, qui nous promit de trouver des porteurs dans le plus bref délai. Nous comptions peu sur cette promesse, et le jour même nous prîmes tous les moyens possibles pour l'organisation de notre caravane.

Le dimanche 27 octobre, nous engagions les premiers porteurs; aujourd'hui, la liste est presque complète. Nous décidons que, le lendemain, le Père Barbot et moi, nous quitterons Kouihara avec nos pagazis et quelques soldats, pour aller camper sur la route du Nyanza, au village appelé Kouikourou[1], résidence du sultan de l'Ounyamouézi.

Avant le départ définitif, il est nécessaire d'organiser un camp à quelque distance où l'on réunit les pagazis. Ceux-ci ne demandent jamais à se mettre en route d'eux-mêmes ; à plus forte raison ne peut-on exiger de leur vaillance qu'ils s'arrachent brusquement aux embrassements de leurs proches. Ce n'est donc que peu à peu, et en s'éloignant méthodiquement de leur centre d'attraction, que l'on arrive à tirer de ces pauvres gens tout le parti que l'on peut en attendre.

Le Père Girault restera à Tabora pour engager les derniers porteurs et les envoyer nous rejoindre.

Sur le soir, je vais faire mes adieux au gouverneur, à son frère, et à M. Debaize, qui s'est montré très bienveillant pour nous durant notre séjour à Kouihara.

La pluie tombe abondante, et ne nous présage rien de bon. Je rentre mouillé jusqu'aux os, avec une vive appréhension

[1] Ce nom de Kouikourou est un terme générique désignant tout village habité par un sultan ou mtémi.

Nous suivons pour cette seconde partie le journal du Père Livinhac. Nous retrouverons dans la troisième partie ceux des missionnaires qui prirent quelques jours plus tard le chemin du Tanganika.

de fièvre. Grâce à Dieu cependant je passe une bonne nuit, et ma mésaventure n'a pas de résultat fâcheux.

Mardi 12 *novembre.* — Le Père Girault distribue des paquets aux porteurs. Vers trois heures du soir, tout est prêt pour le départ. Nous serrons la main à nos confrères de la mission d'Oujiji, leur promettant de venir les revoir, et nous prenons le chemin de Kouikourou.

Le village est tout en émoi. Sans compter les nombreux curieux qui viennent assister au départ des Wasoungou, les parents et amis sont là, se livrant aux plus bruyantes démonstrations, et contemplant avec amour la fière attitude de la caravane. Pour mettre le comble à l'ivresse générale, nos askaris font retentir les échos environnants du fracas de la poudre. Pour moi je place ce nouveau voyage sous la protection de l'adorable Trinité en faisant le signe de la croix. Je suis on ne peut plus heureux de pouvoir me remettre en route pour les régions que nous devons conquérir à Jésus-Christ, et je remercie de tout mon cœur Dieu et la bonne Mère, m'abandonnant entièrement au bon plaisir d'En-Haut.

Nos pagazis marchent d'un bon pas dans la direction du nord pendant une demi-heure; inclinant ensuite vers le nord-ouest, nous laissons à gauche Tabora, et arrivons à Kouikourou vers cinq heures.

C'est un grand village, fortifié à la manière du pays, par une haie d'une sorte de plante grasse et par une palissade de longues perches. L'ensemble est assez agréable, car d'épais ombrages y mettent suffisamment à couvert des ardeurs du soleil. Ils sont formés par de grands arbres appelés *meroumbos,* à feuille petite et rondelette, et qui atteignent les dimensions de nos platanes. Les naturels travaillent son écorce assez adroitement et la transforment à peu de frais en de très solides cordes. Le vert printanier des nombreuses bananeraies contribue aussi à donner à ce site un aspect enchanteur.

Sur l'ordre du sultan, deux compartiments du tembé nous ont été réservés, mais aucun d'eux n'est assez grand pour contenir nos bagages. Nous mettons dans le plus convenable les ballots qui contiennent nos étoffes, et nous y faisons dres-

ser nos lits; dans l'autre nous empilons nos caisses et installons notre cuisine. La fumée qui vient des compartiments voisins rend presque inhabitable notre obscur réduit.

Mercredi 13 *et jeudi* 14 *novembre.* — Le Père Girault envoie au camp une trentaine de porteurs. Que Dieu soit béni! j'espère que nous quitterons bientôt l'Ounyanyembé.

Les nombreux troupeaux de vaches que possèdent les habitants de Kouikourou rentrant chaque soir au tembé, nous pouvons nous procurer facilement un peu de lait avec les petites perles rouges dites *samé samé.*

Parmi les coutumes superstitieuses des indigènes, en voici une que nous avons toujours vu observer en voyage : la veille au soir, ils répandent de la farine, soit de maïs, soit de moutama, sur la route qu'ils devront prendre au matin suivant, afin, disent-ils, de se rendre le sentier favorable. Cette farine forme quelques figures : tantôt un carré agrémenté de lignes transversales; tantôt une circonférence avec une croix de Saint-André au milieu, une autre fois un triangle avec d'informes hiéroglyphes intérieurs.

Le premier jour de la lune, ils scrutent avec anxiété le moment où cet astre apparaît à l'horizon, alors ils le saluent par une courte prière et par des détonations d'armes à feu cent fois répétées : coutume qui doit provenir des Arabes.

A part cela, le bagage religieux du nègre est bien mince, car je ne sais pas s'il faut tenir compte de l'habitude qu'ils ont de recouvrir d'un peu de sable en passant l'endroit où un pagazi est tombé avec son fardeau; de déposer une pierre à l'emplacement où est mort un de leurs confrères en voyage; de couper une branche, une feuille ou une touffe d'herbe pour jeter sur les restes des rois de la création, comme sont le lion et l'éléphant, en signe sans doute de respect pour la force supérieure que Dieu leur a départie.

Toutes ces pratiques sont chez eux passées en usage et conservées par la tradition. Quelle en est l'origine? Je laisse à de plus savants que moi la tâche de résoudre cette question.

Vendredi 15 *novembre.* — Je reprends le chemin de Kouihara, laissant le Père Barbot à la garde du camp. Je trouve

le Père Lourdel et le Frère Amance moins faibles qu'à mon départ. Le nombre de nos pagazis est au complet.

Pendant que mes confrères de la mission du Nyanza se hâtent de terminer leurs préparatifs de départ, je vais faire une dernière visite à Cheik ben Nassib. Il se dit mille fois mon ami, me souhaite un heureux voyage, et m'offre de nous faire parvenir, dans l'Ouganda, les étoffes et autres valeurs dont nous aurons besoin.

Je reviens auprès de mes confrères; et, après avoir passé avec eux quelques heures, je donne à ceux de la mission d'Oujiji le baiser d'adieu, et retourne au camp le cœur bien gros!... Pauvres confrères! probablement je ne les reverrai que dans la vraie patrie.

Samedi 16 *novembre.* — Le Père Barbot va faire ses adieux aux confrères d'Oujiji. Vers dix heures, le Père Lourdel arrive au camp avec le reste des bagages. Le Père Girault est resté en arrière avec le Frère, que la fièvre a saisi à une demi-heure de Tabora. Nous nous hâtons de lui envoyer une kitanda; et, en attendant, nous faisons dresser pour lui un lit sous la tente. Il arrive vers onze heures très fatigué, mais le repos du lit le soulage beaucoup.

Nous donnons des ordres pour que askaris et pagazis se rendent au camp dans la journée de demain, afin que lundi nous puissions partir de bonne heure. Le Père Barbot rentre dans la soirée. Nous sommes heureux de nous voir réunis, et sur la route de notre chère mission.

Dimanche 17 *novembre.* — Sainte messe avant l'aurore. Durant tout le voyage nous devons célébrer le saint sacrifice de très bonne heure, pour ne pas être troublé par le tumulte qui se fera autour de nous dès la pointe du jour.

Vers trois heures, pluie torrentielle. La tente est inondée, et nous sommes obligés de battre en retraite dans l'intérieur du tembé; enfin le beau temps reparaît au bout d'une heure et demie.

Ici, comme dans tout l'Ounyamouézi, les nègres sont passionnés pour le tabac. Hommes et femmes ne paraissent jamais sans leur pipe. A défaut de tabac, les premiers fument le

chanvre, dont ils aspirent à grandes bouffées les vapeurs délétères. Cette plante pourtant produit chez eux des effets tels qu'on ne conçoit pas pourquoi ils persévèrent dans son usage. Mais la force de l'habitude et peut-être de la mode fait qu'ils regardent comme insignifiantes ou de bon ton les affreuses quintes de toux qui leur soulèvent les entrailles[1].

Les femmes fument, généralement en silence, de grandes pipes d'argile en forme de cône renversé. C'est ainsi qu'elles sortent le matin avec leur dernier-né enveloppé sur le dos dans une guenille ou une peau de chèvre retenue sur la poitrine. Parfois elles portent sur la tête un panier de provisions, et sur l'épaule une houe pour les travaux des champs; mais la pipe est toujours de leurs ornements de prédilection.

Lundi 18 *novembre*. — Plusieurs pagazis ne sont pas encore arrivés, et ce n'est qu'à neuf heures moins le quart que nous pouvons donner le signal du départ. Les PP. Barbot et Lourdel et le Frère marchent en tête de la caravane; le Père Girault et moi marchons à l'arrière-garde avec quelques askaris, entre autres Mouini Pembé, qui est chargé de transmettre nos ordres au reste de nos hommes. Mouini Pembé a accompagné Stanley dans son dernier voyage; nous avons été contents de lui pendant la première partie du nôtre; sans avoir le titre de capitaine, il sera notre homme de confiance.

La caravane s'avance en bon ordre à travers une immense plaine toute cultivée en maïs, et qui dans la saison doit avoir un joli coup d'œil. Au bout d'une heure et demie, nous atteignons le petit village de Machiama, où nous devons camper. Malgré notre répugnance, nous sommes obligés de pénétrer dans l'intérieur du tembé, car les terres environnantes sont cultivées. Nous mettons nos ballots à l'abri de la pluie sous une sorte de hangar public. Il est résolu que le Père Lourdel et le Frère, qui sont les plus malades de la bande, logeront avec le Père Barbot sous la tente, où l'on se trouve généralement mieux que dans les cases indigènes. Nous n'avons, hélas! qu'une tente à peu près convenable, que nous avons achetée

[1] Livingstone avait déjà trouvé cet usage, qu'il flétrit énergiquement, dans toute l'Afrique australe, notamment chez les Batokas. (V. *Explorations dans l'Afrique australe,* page 535).



En route pour le Nyanza. (P. 194.)

à Marseille : l'autre, confectionnée à Zanzibar, n'est plus habitable. Le Père Girault et moi demanderons donc l'hospitalité aux nègres.

On fait dans ce village de fins et solides paniers, dont les naturels se servent pour emmagasiner la farine de moutama ou de maïs, après que les femmes ont écrasé le grain entre deux pierres.

Dans la soirée, un askari m'apporte une grosse racine qui a, dit-il, les propriétés du savon. Pour m'en assurer, je lui donne un pantalon blanc à laver. Il me le rapporte très propre; mais on me fait observer que cette racine, si elle dégraisse bien, use beaucoup le linge.

Dans la nuit, nos pagazis se livrent à une danse frénétique: les battements de mains retentissent en cadence, les corps s'agitent et se balancent lentement d'abord, puis suivant le mouvement du coryphée, qui chante les prouesses de sa race, avec une précipitation de plus en plus grande. Les pieds frappent le sol d'un seul et même coup. Enfin le rythme s'accélère à un tel point que l'on n'a plus sous les yeux qu'un galop infernal, qui dure jusqu'à ce que tous, à bout de forces, roulent à terre, aux grands applaudissements de ceux à qui l'âge et les infirmités ne permettent plus de se livrer à cet original divertissement. Je me demande comment, après s'être ainsi fatigués, ils pourront faire la longue étape de demain.

Mardi 19 *novembre*. — A cinq heures, le tambour donne le signal du départ. Nous avons avec nous des gens de Mtésa qui avaient été envoyés par ce roi à Zanzibar. Ils ont demandé à s'engager comme askaris, ce à quoi nous avons consenti, espérant qu'ils pourraient nous être utiles plus tard. Ils semblent doués d'un bon naturel, et nous ont rendu de très grands services dans l'organisation de notre caravane; mais je crois leurs pompeuses descriptions de l'Ouganda et de son orgueilleux monarque sujettes à caution: quel est celui à qui l'on pourrait faire dire que son pays n'est pas le plus beau pays du monde?

Nous nous dirigeons vers le N.-N.-E. Le pays, quoique toujours un peu sablonneux, est très fertile; et si la main de l'homme ne le cultive pas partout, le Créateur sait en tirer mille

richesses qui font éclater sa puissance : nous élevons nos cœurs vers Celui qui revêt d'un si bel éclat le lis des champs, et a promis de veiller sur ses serviteurs malgré leur peu de foi.

Bientôt de grands arbres ombragent le sentier; nous croyons reconnaître le platane de nos contrées parmi les gommiers sauvages et les mimosas épineux, puis l'euphorbe géant et d'autres essences aux tiges les plus irrégulières et les plus variées. La marche cependant est assez facile au milieu des géants de cette forêt vierge, et les pagazis pressent le pas, car l'étape est longue.

Deux fois nous rencontrons de l'eau sur le chemin, deux fois nous nous arrêtons quelques minutes pour nous désaltérer et reprendre haleine. Ce n'est que vers une heure que nous arrivons dans les terrains cultivés de la tribu d'Ouyouy. A deux heures et demie, nous sommes devant le grand village où habite le chef de la tribu. Il est environné de cette immense haie touffue et toujours verte dont nous avons déjà parlé. Nos askaris, selon leur mauvaise habitude, annoncent la présence de la caravane par plusieurs coups de fusil.

Le mtémi refuse de nous donner l'hospitalité dans son village; il fait cause commune avec Mirambo, qui est, dit-on, sur le point d'attaquer les Arabes de l'Ounyanyembé, et craint que nos hommes, dont un bon nombre sont sujets des traitants, ne lui causent de l'embarras, une fois entrés dans la capitale de son petit royaume.

Deux Anglais, membres des missions protestantes, qui campent tout près du village, viennent nous serrer la main, nous disent qu'il se trouve à peu de distance un village de Wangouana où nous serons certainement reçus, et nous annoncent leur visite pour le soir. Nous y arrivons vers trois heures, bien fatigués.

Les ministres anglais viennent nous voir, comme ils nous l'avaient promis; l'un d'eux, M. Copplestone, était déjà connu de nous, pour avoir accepté notre hospitalité à Tabora. Ces Messieurs doivent se rendre dans l'Ouganda, dès qu'un de leurs confrères les aura rejoints[1]. Ils nous demandent un peu

[1] Il s'agit probablement ici de M. Penrose, dont nous avons raconté plus haut la fin tragique. (V. page 159, en note.)

de poudre de chasse. La conversation se fait en kisouahili, non sans quelque peine, car ni les uns ni les autres nous ne possédons parfaitement cette langue.

Mercredi 20 *novembre*. — La journée d'hier a été si fatigante que nous sommes obligés de donner un jour de repos à nos porteurs. Dans la matinée, j'écris à Mgr le délégué apostolique et au T. R. P. Deguerry. Nous allons ensuite, le Père Lourdel et moi, faire une visite à Saïd ben Sélim, ancien gouverneur de l'Ounyanyembé. Il habite dans le village même du mtémi, où il s'est construit une maison semblable aux maisons arabes de Tabora. Son influence n'a pas de peine à contrebalancer celle du sultan indigène, personnage que nous avons trouvé cependant vêtu d'un tricot de laine et d'une pièce de mascati; ce qui est un grand luxe chez les nègres. Ce bon exemple est suivi par les *nyamparas* (grands), qui se drapent orgueilleusement dans leur légère gandoura arabe, et se coiffent du turban.

Comme à Kouïkourou, les huttes sont ici magnifiquement ombragées par de superbes *meroumbos;* mais elles manquent d'alignement et de symétrie; aussi, lorsqu'on marche dans les rues (si toutefois on peut donner ce nom aux communications établies entre les tembés), faut-il mille précautions pour ne pas se heurter ou se perdre.

Notre visite fait plaisir à l'ex-wali, qui déploie pour nous recevoir tout le luxe oriental. L'entrevue se termine par la promesse de nous faire parvenir dans l'Ouganda les lettres à notre adresse qu'on déposerait chez lui.

Dans la soirée, nous nous rendons au camp anglais. Les ministres nous ayant envoyé ce matin sept bouteilles de vin avec d'excellents biscuits, nous les remercions de leur affabilité, et leur offrons à notre tour cinq boîtes de poudre américaine. Ils veulent bien se charger de faire parvenir notre courrier à la côte, et nous donnent en même temps une lettre pour M. Mackay, membre de leur société, qui se trouve en ce moment dans l'Ouganda[1].

[1] La deuxième caravane, passant à Ouyouy le 3 mars 1880, y retrouvait M. Copplestone, dont le confrère était allé à Zanzibar. Après avoir été tous deux dans l'Ouganda, où l'autorité despotique de Mtésa leur avait déplu, les clergymen

Sur ces entrefaites, Mouini Pembé nous apprend qu'il nous sera impossible, en sortant de l'Ounyanyembé, de traverser une grande forêt qui se trouve à cinq ou six jours de marche, si nous n'avons pas avec nous un homme de Ben Sélim. Trois sultans qui habitent en deçà de cette forêt sont, dit-il, ennemis des Arabes, et font la guerre aux caravanes qui viennent de Tabora. Saïd ben Sélim seul est connu et respecté sur le chemin d'Ouyouy au Nyanza. Il ajoute qu'une caravane, partie depuis plusieurs semaines de Tabora, est arrêtée à l'entrée de cette forêt, et attend notre arrivée pour la passer avec nous. Ce sont quelques hommes de cette caravane revenus en arrière qui lui ont donné ces détails.

Nous nous rendons alors une seconde fois chez Saïd ben Sélim. Il nous dit qu'il est vrai que nous trouverons des ennemis sur notre route; que, pour lui, il ne peut nous être utile, si nous passons par l'Ougougou selon notre intention; mais si nous prenons le chemin de Métinguéni, la présence de son représentant écartera tout danger.

Qu'il existe ou non des dangers sur notre route, nous sommes obligés de prendre le parti le plus sûr, et de prier Ben Sélim de nous donner un homme de confiance; car, sans cette précaution, nos lâches Wangouana refuseraient de nous suivre. Il nous promet cet homme, et nous prenons congé de lui.

A la tombée de la nuit, l'homme de Ben Sélim se rend dans notre camp. Il demande huit dotis, et promet de venir dès demain matin avec deux nègres qui lui serviront d'escorte. Nous lui promettons les huit dotis, et nous envoyons en même temps avec lui deux de nos soldats porter un petit cadeau (deux dotis de chiti) à son maître.

Durant le jour, nos soldats ont fait de copieuses libations de pombé, surtout Ismaïli, notre cuisinier. Toute sa raison a fait naufrage dans les cruches aux larges flancs. Croyant mettre la viande dans la marmite, il la jette à côté et nous fait faire ainsi le plus triste des soupers.

étaient revenus dans cette partie de l'Ounyamouézi et s'étaient bâtis une maison en terre sur une éminence, à quelques centaines de pas de la ville.

Cette fois le sultan d'Ouyouy se fit payer un hongo de huit dioras d'étoffe, soixante-douze dotis.

Jeudi 21 *novembre.* — Nous continuons de nous diriger au N.-N.-E. à travers une plaine très fertile. A huit heures et demie, nous nous arrêtons dans un petit village toujours de la tribu d'Ouyouy. Nous faisons des reproches au kirangozi de s'être arrêté si tôt. Le vieil Anamri s'excuse en disant qu'il aurait fallu marcher quatre heures de plus pour atteindre un autre village, et que l'étape eût été trop longue pour des porteurs encore fatigués de la course considérable de l'avant-veille.

On vient nous offrir cinq poulets pour une choukka : les perles blanches rondes et solides sont facilement acceptées pour les achats de vivres, en ce moment peu abondants.

Vendredi 22 *novembre.* — Durant trois heures, nous cheminons à travers une grande et belle forêt, ensuite, pendant une heure, à travers des champs cultivés. Direction N.-N.-E.

La caravane s'arrête à Ndala, grand village où nous pouvons camper au large. Les arachides et le moutama abondent; çà et là quelques troupeaux de bœufs.

Nous trouvons les habitants en train de confectionner des paniers d'écorce qu'ils appellent *lindo.* Ces paniers de forme cylindrique sont d'une seule pièce, à part le fond et le couvercle, qui sont cousus très adroitement toujours avec de l'écorce.

Depuis que nous avons quitté Kouïhara, le temps est splendide, quoique nous soyons dans la saison des pluies.

Samedi 23 *novembre.* — Trois pagazis se sont sauvés pendant la nuit; nous les remplaçons et donnons le signal du départ. A six heures dix minutes nous sommes en marche. Nous cheminons une demi-heure dans une plaine découverte pour nous engager ensuite sous bois. Le terrain s'incline doucement vers le nord. Au bout de trois heures apparaissent les terres cultivées, où nous faisons une courte halte.

Tandis que, assis sur les ballots, à l'ombre des grands arbres, nous nous délassons quelque peu, les pagazis se groupent avec tumulte. « Rougas-Rougas! Rougas-Rougas! les voleurs! les voleurs! » crie-t-on de tous côtés. Je cours vers le groupe, pour savoir la cause de l'alerte. On me montre un

homme qui avait au bras une large blessure : c'était un de nos pagazis qui, se trouvant malade le matin, avait payé un homme pour porter sa charge jusqu'au camp. Il suivait derrière la caravane, un peu loin. Un voleur caché dans les broussailles, qui n'avait probablement pas cru prudent d'attaquer la ligne serrée de nos porteurs, s'était dédommagé en se jetant sur ce pauvre diable, pour lui enlever le peu d'étoffe qu'il portait.

Nous rassurons nos hommes, et nous profitons de la circonstance pour leur faire comprendre combien il est important de ne pas rester en arrière. On se remèt en marche, et, après une heure de chemin à travers un pays découvert et cultivé, nous arrivons à Toumbi. Ce grand village n'est qu'un amas informe de cabanes. Impossible de trouver un endroit convenable pour dresser la tente. Nous nous installons, en désespoir de cause, dans un compartiment du tembé assez spacieux pour contenir nos cinq lits. Le temps est très chaud, 28° à 30° centigrades à l'ombre.

Toumbi se trouve au nord de Ndala.

Dimanche 24 novembre. — Aucun de nous ne se sent assez fort pour monter au saint autel. Pourquoi faut-il que, parmi tant de privations, nous soyons encore frustrés de la visite du divin Consolateur?

Nos porteurs, dispersés dans les huttes, se font attendre, et notre caravane ne peut s'ébranler avant sept heures. Nous nous dirigeons vers le N.-N.-E., à travers une plaine généralement découverte et cultivée. Après quatre heures de marche, nous arrivons à Kinga, petit village où nous sommes cependant assez au large.

A peine y étions-nous entrés, qu'on vient nous annoncer que les pagazis de la tribu d'Ougougou, engagés jusqu'à Métinguéni, refusent de nous suivre plus loin, si nous n'augmentons leur salaire. Nous faisons appeler leurs *nyamparas* (chefs de groupe), mais ils ne veulent rien entendre. Après avoir crié qu'ils voulaient trois dotis en plus, c'est-à-dire le double du prix convenu, nos gaillards se sauvent au nombre de soixante-deux. Nous serons donc obligés de passer ici la journée de demain pour louer de nouveaux porteurs.

Lundi 25 *novembre.* — Dès le matin, je me rends avec quelques askaris chez le mtémi de la tribu, qui habite à une vingtaine de minutes de notre camp. En chemin, les soldats m'apprennent que ce sultan est ennemi de Mirambo, qui n'a jamais pu se rendre maître de son village, défendu par une forte palissade et assez grand pour abriter tous les hommes de la tribu pendant la guerre.

Après avoir passé plusieurs portes basses et étroites et avoir suivi les zigzags de ruelles fangeuses, j'arrive devant la cabane qui sert de palais au chef du district. Je lui offre quelques mètres d'étoffe et le prie de me fournir des porteurs jusqu'à Machimba. Il me les promet majestueusement, et je reprends le chemin du camp.

Vers une heure, nous sommes avertis que le mtémi nous attend sous un grand arbre, à quelques pas du village. Nous nous rendons auprès de lui, le Père Lourdel et moi. Il est assis au milieu des hommes qui veulent s'engager comme porteurs. Nous débattons le prix de leur engagement, et, ne pouvant leur persuader de venir jusqu'à Machimba qui est à trois ou quatre journées de marche, nous finissons par leur faire promettre de venir jusqu'à Métinguéni moyennant un salaire de deux dotis.

La nuit, bon nombre de nos pagazis Wangouana prennent encore la fuite. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de redoubler de vigilance pour empêcher de nouvelles désertions et de presser la marche le plus possible.

Jusqu'à Kinga, notre caravane avait très bien marché. Ici commencent les épreuves. Puisse le bon Dieu, qui les permet, nous aider à les supporter patiemment pour sa gloire.

Mardi 26 *novembre.* — Les porteurs engagés hier se font longtemps attendre. Je me rends chez le mtémi pour le prier d'envoyer au plus tôt ses hommes. Il m'assure qu'il a donné des ordres et se met en devoir de presser les retardataires.

Nous quittons le camp vers huit heures et nous marchons dans la direction N.-N.-E.; le pays est presque partout cultivé. Nous nous tenons sur nos gardes et avançons en bon ordre; car on nous a dit que la route était infestée de voleurs. Nous

nous arrêtons à Irongou. Le soir, violent orage; pluie abondante. Nos paquets sont abrités sous un vaste hangar.

Mercredi 27 *novembre.* — Dès la pointe du jour, tandis que nous nous préparons au départ, plusieurs hommes bien armés pénètrent dans le tembé. Ils se jettent sur ceux de nos pagazis qui sont originaires de l'Oussoukouma, et leur arrachent les étoffes que nous leur avons données comme salaire, sous prétexte que les hommes de cette tribu sont ennemis du sultan de Métinguéni, dont ils se disent les soldats.

Nous déclarons à ces brigands que nous sommes, nous, Wasoungou, les amis de Métinguéni, et que nous entendons que nos pagazis, quelle que soit leur tribu, soient respectés sur ses terres.

Ils rendent non sans difficulté les étoffes volées; mais nos soldats épouvantés disent qu'il serait imprudent de poursuivre notre route sans avoir avec nous, comme escorte, quelques hommes de Métinguéni. Nous députons trois soldats vers ce sultan pour lui annoncer notre arrivée, et le prier de nous envoyer un ou deux de ses hommes, afin que leur présence apprenne à tous les brigands de la forêt que nous sommes ses amis.

Nos ambassadeurs rentrent le soir avec quatre hommes de Métinguéni. Ce mtémi est heureux de se dire notre ami, et voit avec plaisir que nous avons pris la route qui traverse ses États. Il nous promet sa protection jusqu'à Machimba. Que le bon Dieu soit béni!

CHAPITRE II

FORÊTS ET ROUGAS-ROUGAS

Un peuple pasteur. — Grands magiciens. — Métinguéni. — Ossuaire. — Voleurs couronnés. — Conversion inattendue. — Bloqués. — Un Mouini-Mgui soigneux de conserver sa précieuse personne. — Silence éloquent. — Prières pour la chose publique. — Les frais de la guerre. — Encore des esclaves. — Attaqués par les Rougas-Rougas.

Jeudi 28 *novembre.* — Douze pagazis Wangouana se sont sauvés dans la nuit avec un askari. Ces pauvres gens s'exagèrent les dangers de la route. Impossible d'empêcher ces désertions, malgré la vigilance la plus active.

Nous nous mettons en route vers trois heures et demie, et nous nous dirigeons vers le N.-N.-E. Nous marchons durant plusieurs heures dans une épaisse forêt; nous traversons ensuite une chaîne de collines qui semble s'étendre du S.-E. au N.-O. De leur sommet, la vue embrasse une immense plaine boisée. Nous veillons avec le plus grand soin pour déjouer les ruses des voleurs qui, d'après ce qu'on dit, brûlent de nous débarrasser de quelques ballots.

Une bande de Watatourou croise la caravane. Ils conduisent des ânes chargés d'une grande besace de peau de bœuf. Leur visage sec et farouche est loin d'inspirer la confiance; probablement la vue de nos armes leur fait juger prudent de nous laisser passer en paix.

Les Watatourou ne cultivent pas la terre; ils sont pasteurs et vivent de leurs troupeaux de bœufs, de vaches et de chèvres. La viande et le lait leur suffisent, et s'il en est de plus raffinés dans le luxe, ceux-ci viennent alors chez les Wanyamouézi faire quelques provisions de moutama, qu'ils achètent, je crois, avec des flèches qu'ils savent très bien fabriquer.

C'est, de toutes les peuplades que nous ayons encore rencontrées, celle qui s'éloigne le plus du type nègre pour se rapprocher du type caucasique. Leurs troupeaux sont très nombreux et composés chacun de deux à trois cents bêtes à corne. Ils ne construisent pas de huttes pour se mettre à couvert contre les intempéries des saisons, mais dorment sous des tentes de peaux. Le costume est des plus simples, presque tous sont nus : en revanche, ils possèdent les coiffures les plus excentriques et les plus diversifiées. Il en est qui montrent orgueilleusement une sorte de tonsure de perles plaquée sur l'occiput; d'autres se rasent presque complètement le crâne, ne laissant qu'une petite couronne de cheveux et une touffe laineuse au milieu; le plus grand nombre se contentent d'une mèche à la base postérieure de la tête et y suspendent de cent manières des plumes de grosseur et couleur variées. Les femmes ont des ceintures de peaux et se rasent aussi la tête : on se demande comment ils peuvent en cet état supporter impunément les ardeurs du soleil.

La forêt fait enfin place aux terres cultivées, parsemées de villages qui paraissent très peuplés. Hommes, femmes, enfants sortent de leurs habitations et nous examinent des pieds à la tête avec la plus grande curiosité. On dirait qu'ils n'ont jamais vu de blancs.

Métinguéni nous reçoit à l'entrée de son village avec beaucoup d'amabilité. Il nous indique la maison qui nous est destinée, et se retire en nous annonçant sa visite pour plus tard. Il revient bientôt escorté de bon nombre de ses gens, et faisant porter une grande cruche de pombé. Nous en prenons un peu pour lui faire plaisir, nos askaris se chargent du reste.

Rien de plus amusant que la naïveté des habitants de ce village. Tout les étonne : notre teint, nos habits, nos armes. Ils se tordent de rire en voyant la manière dont nous nous

mouchons. Tous, depuis les plus petits bergers jusqu'aux vieillards, se frottent les yeux, ne pouvant en croire leurs sens, et poussent des cris de surprise. Ce fut bien autre chose encore lorsque nous voulûmes quitter nos bottes de voyage; la surprise fit place à une terreur panique dont on se ferait difficilement une idée : dans l'esprit des naturels, nos bottes devaient faire partie intégrante de notre individu. Pourtant, en voyant nos éclats de rire, ils ne tardèrent pas à revenir de leur frayeur et se contentèrent de répéter tout bas : « Ces Wasoungou sont en vérité de grands magiciens. »

Le mtémi nous dit qu'il recevra notre présent dans le village où nous irons camper demain. Il nous prie cependant de faire aujourd'hui un cadeau à son fils; nous lui offrons sept coudées de chiti.

Vendredi 29 *novembre.* — Nous quittons le camp à six heures et quart, et nous nous dirigeons vers le nord.

Les terres cultivées font bientôt place à la forêt la plus sauvage que nous ayons traversée jusqu'ici. Les caravanes passent rarement dans ces parages, car en bien des endroits l'herbe a envahi l'étroit sentier.

Une nombreuse bande de nègres armés de lances et de flèches cherchent à se mêler à la caravane. Je ne sais trop quelles sont leurs intentions. Le Père Girault et moi, qui marchons à l'arrière-garde, avons besoin de recourir aux plus terribles menaces pour les obliger à rester derrière nous.

Le soldat qui conduisait mon âne se trouvant fatigué se couche dans la broussaille, et mon roussin de prendre le large et de disparaître dans la profondeur de la forêt. J'aurais fait volontiers le sacrifice de ma monture, qui n'avait plus la force de me porter; mais elle avait sur son dos toutes mes chaussures, auxquelles je tenais d'autant plus qu'il est impossible de s'en procurer dans ces contrées primitives. Des soldats envoyés à la poursuite de mon fugitif finissent par le rejoindre, non sans beaucoup de peine.

Au bout de six heures de marche nous entrons dans les champs cultivés, et, à midi et demi, nous arrivons à Métinguéni, résidence habituelle du mtémi de ce nom. Celui-ci

avait pris les devants et nous attendait à la porte de son village, grand et magnifique tembé. Après nous avoir fait l'accueil le plus cordial, il nous conduit dans la cabane qu'il avait fait préparer pour nous recevoir : elle est propre et assez spacieuse.

Nous payons les porteurs engagés à Kinga, chargeant leurs nyamparas de remercier le mtémi, car ses pagazis ont très bien fait leur service.

A quatre heures, le Père Lourdel et moi nous nous rendons avec quelques soldats chez Métinguéni. Son habitation est relativement belle; une figure humaine grossièrement sculptée en orne la porte d'entrée. Dans la cour intérieure s'élèvent plusieurs petits greniers remplis de moutama, de maïs et d'arachides : l'ordre et la propreté règnent partout. Nous offrons au mtémi un cadeau digne de lui : fusil à pierre, miroir, collier de perles, bracelets de cuivre et trois dotis d'étoffe. Il nous remercie gracieusement et nous promet de nous fournir des porteurs pour après-demain.

Samedi 30 novembre. — Quoique nous n'ayons que très peu de vin, nous ne voulons pas passer ce jour de repos sans dire la sainte Messe. Heureux les prêtres qui peuvent tous les jours monter au saint autel! On ne comprend bien ce bonheur que lorsqu'on en est privé.

Dans la matinée, le mtémi nous fait conduire un bœuf en cadeau, et sa femme nous apporte du lait. Les porteurs viennent en grand nombre : nous leur offrons un doti pour trois jours de marche, mais ils refusent. Métinguéni en fait chercher d'autres dans les villages voisins, et nous assure que demain, de grand matin, ils viendront en foule.

Dans une petite promenade que je fais aux environs, je découvre quantité d'ossements humains disposés avec symétrie, au milieu de cailloux ronds, sous un arbre géant. Est-ce la trace lugubre de guerres qui trop souvent, hélas! ensanglantent les terres de l'Ounyamouézi, ou bien la nécropole de l'endroit, ou encore le lieu sacré où se fait l'invocation des fétiches? Ce qui est certain, c'est que les nègres ne permettent pas aux étrangers d'approcher de ce lieu sinistre.

Dimanche 1er décembre. — Les porteurs ne se font pas attendre, et le mtémi vient lui-même chez nous pour traiter l'affaire de l'engagement. Il fait un long discours aux nyamparas pour les engager à ne pas être trop exigeants à notre égard : les pagazis font peu de cas des belles paroles de leur chef; ils refusent de porter nos ballots à trois jours de marche, et nous sommes obligés de les engager pour une seule étape au prix d'un pendé ou demi-doti. La distribution des bagages se fait au milieu d'un assez grand tumulte, et nous ne pouvons donner le signal du départ que vers neuf heures.

Avant de sortir de son royaume, je vais faire mes adieux à Métinguéni. Il nous apprend que les sultans de l'Ougougou, de Gambaëta et de Machimba doivent envoyer leurs soldats nous attaquer dans la forêt, et il nous conseille de leur adresser un petit cadeau, en faisant dire que nous sommes leurs amis et que nous voulons la paix; il ajoute que pour lui il ne fera jamais la guerre aux Wasoungou.

Nous nous mettons en marche, continuant de nous diriger vers le nord, à travers un pays accidenté qui porte partout des traces de culture. Le sentier passe sur les ruines de plusieurs villages qui ont été la proie des flammes.

Vers midi, nous arrivons à Ngourou, petite localité où nous devons camper. Le sultan nous assigne pour demeure un grand compartiment du tembé nouvellement bâti. Nous serons probablement incommodés par le vent qui souffle à travers les meurtrières ménagées dans la cloison; mais c'est là la plus petite des misères. Notre nouvel hôte est loin d'être aussi gracieux que Métinguéni : ses dents limées en pointe, son visage sec, que ne vient jamais épanouir le moindre sourire, nous disent clairement que nous avons affaire à un sauvage de la pire espèce. A la garde de Dieu !

Ce que Métinguéni nous a dit des dispositions malveillantes des trois sultans qui habitent près de la forêt ne paraît que trop vrai. Les nègres de la caravane arabe, qui ont voyagé avec nous depuis Ouyouy, nous annoncent pour demain la visite des chefs de cette caravane; nous déciderons de concert avec eux ce que nous avons à faire en présence du danger qui nous menace.

Lundi 2 décembre. — Dans la matinée, le Père Lourdel et moi, allons, accompagnés de quelques askaris, faire visite au mtémi. Le quartier du village où il habite est situé dans un bas-fond boueux; les ruelles en sont sales et puantes. L'habitation du monarque ne se distingue des autres cabanes que par un petit pavillon, au sommet duquel est fixé un crâne humain, trophée hideux de quelque victoire. Le mtémi nous reçoit sous l'étroite véranda qui longe sa demeure.

Nous lui disons que les Wasoungou sont les amis de tous les sultans; et comme témoignage de nos bonnes dispositions à son égard, nous lui offrons cinq dotis d'étoffes variées.

L'amabilité de nos paroles touche peu le cœur du noir couronné. Il compte et recompte les dotis, les examine avec soin et déclare enfin que le cadeau est insuffisant: il lui faut encore cinq dotis. Nous épuisons toute notre éloquence pour lui faire comprendre qu'il a tort de se montrer si exigeant envers les Wasoungou, amis de Mirambo, qui pourrait bien le faire repentir de sa cupidité, et nous parvenons à faire rabattre trois dotis; mais c'est tout ce que nous pouvons obtenir. Nous étions venus offrir un cadeau amical; c'est un véritable hongo qu'il faut traiter. Les Arabes de Tabora nous ont cependant assuré qu'il n'y a pas de hongo à payer sur la route du Nyanza.

Nous prenons congé du mtémi, qui se déride un peu et proteste qu'il est et veut rester notre ami.

Les chefs de la caravane arabe viennent nous trouver. Il est décidé que nous enverrons un cadeau de sept dotis à deux des sultans ennemis auxquels les Arabes n'ont encore rien offert. Ces derniers joindront à chaque cadeau trois dotis en signe d'amitié. Ils prétendent avoir déjà gagné deux autres sultans par leurs présents, et ils nous disent qu'il suffira d'envoyer trois dotis à chacun, comme témoignage de notre amitié à leur égard. Ces divers cadeaux seront portés par l'homme de Saïd ben Sélim. Nous avons toute la peine du monde à trouver parmi nos quinze askaris un nègre assez courageux pour les accompagner.

Dans la soirée, les Watatourou s'emparent d'un de nos ânes qui s'était trop écarté. Nos soldats se mettent à sa poursuite et ramènent notre imprudent coursier.

Mardi 3 décembre. — Nous commençons une neuvaine pour nous mettre sous la protection de nos anges gardiens; car ce n'est pas sans quelque inquiétude que nous attendons le retour des hommes envoyés aux sultans ennemis.

Ils reviennent dans la soirée. Leur mission a parfaitement réussi; ceux qui devaient nous faire la guerre sont devenus nos amis, et ont donné des ordres pour que leurs soldats quittent la forêt dont ils gardaient les sentiers. Gambaëta même nous a promis quelques hommes de confiance pour nous escorter, à la condition que nous lui donnerions un fusil en cadeau. Nous nous occupons donc sans retard de l'engagement des porteurs.

Cela ne fait pas l'affaire du sultan de Ngourou, qui aurait bien voulu nous garder plusieurs jours, afin de nous vendre ses patates; aussi ne veut-il nous donner des hommes qu'au prix exorbitant de quatre dotis pour deux journées de marche. A la vue d'une pareille exigence, nous faisons appeler les chefs de la caravane arabe, et les prions de nous envoyer leurs pagazis pour porter nos bagages jusqu'à Machimba, où il nous sera facile de trouver des porteurs, grâce aux bonnes dispositions du sultan de cette tribu. Ils nous promettent d'accéder à notre demande, si ceux de Ngourou ne veulent pas descendre à un prix raisonnable.

Mercredi 4 décembre. — L'homme de Saïd ben Sélim est chargé de porter à Gambaëta le fusil que ce dernier désire; puis nous faisons demander au sultan de Ngourou son dernier mot au sujet des porteurs. Hier il réclamait quatre dotis par homme; aujourd'hui il en réclame cinq, et ajoute qu'il prendra les armes contre les Wanyamouézi des autres tribus qui viendront nous offrir leurs services. On ne saurait pousser l'insolence plus loin. Nos askaris sont consternés : ces pauvres gens ne sont braves que lorsqu'il n'y a rien à craindre. Pour nous, nous nous abandonnons avec une entière confiance entre les mains de Celui qui a compté les cheveux de notre tête, et qui a promis de nous garder comme la prunelle de l'œil.

Tout à coup, et sans que nous sachions pourquoi, le mtémi, changeant de ton, nous fait dire que pour un pendé il nous donnera des porteurs jusqu'à Machimba. Que Dieu soit béni!

Nous organisons en toute hâte la caravane, et à midi moins un quart nous donnons le signal du départ. Nous nous dirigeons vers le N.-N.-O. Au loin, devant nous, l'horizon est borné par une chaîne de montagnes boisées, s'étendant de l'est à l'ouest.

Le fils du mtémi de Machimba est venu au-devant de nous jusqu'à Ngourou. C'est un petit espiègle de douze à quinze ans, qui est tout fier de porter le fusil du Père Girault.

Vers trois heures, nous arrivons à Machimba. Les chefs de la caravane qui nous attendait depuis plusieurs jours dans ce village pour traverser la redoutable forêt viennent nous souhaiter la bienvenue. Le sultan paraît satisfait de sept dotis que nous ajoutons au cadeau envoyé avant-hier. Nos chapeaux excitent singulièrement sa curiosité, et je suis obligé de lui prêter quelques instants le mien. Tout fier de sa nouvelle coiffure, il va se montrer aux gens de sa maison, qui le saluent par de grands éclats de rire.

La population a l'air simple et bonne. Nous sommes logés, le Père Girault et moi, dans un étroit compartiment du tembé, en compagnie d'une couvée de petits poussins que nous craignons sans cesse d'écraser sous nos pieds.

Jeudi 5 décembre. — Les hommes de Machimba, tout bien disposés qu'ils sont, demandent quatre dotis pour porter nos bagages jusqu'à la tribu de Samouï, qui se trouve au delà de la forêt, à deux jours de marche d'ici. C'est à n'y rien comprendre. Ces bons nègres craignent d'être attaqués à leur retour par les brigands qui infestent le pays.

L'homme de Saïd ben Sélim est de retour. Gambaëta nous enverra deux hommes pour nous accompagner jusqu'à Samouï; mais ils ne viendront que demain, occupés qu'ils sont aujourd'hui à faire des sortilèges pour savoir celui des trois sentiers qu'il faudra suivre afin de traverser heureusement la forêt. Il reproche à Machimba d'être si peu soucieux de fournir des porteurs à un prix modéré à des blancs qui ont été si bons pour lui, et il finit par déterminer le noir monarque à nous donner des hommes pour deux dotis. Il nous fait ensuite observer que le jour de demain est un jour néfaste pour les Wangouana, et que nous ferions bien de remettre le départ à

après-demain. Mais, sachant par expérience combien un long séjour dans le même endroit est funeste aux caravanes, nous faisons annoncer le départ pour demain matin, au grand déplaisir des Wangouana des deux caravanes, qui, tout en consentant à nous suivre, assurent qu'il nous arrivera malheur.

Vendredi 6 décembre. — Il y a eu dans la nuit un violent orage; pourtant, nos bagages abrités par notre mauvaise tente n'ont pas trop souffert. Les nuages qui couvrent le ciel semblent encore présager de nouvelles averses. Nous organisons quand même notre caravane, et à sept heures et demie le signal du départ est donné. La caravane arabe, qui veut à tout prix voyager avec nous, se met en marche à notre suite. La pluie commence bientôt à tomber, et le temps devient de plus en plus sombre.

Entreprendre un voyage de deux jours à travers une forêt par un temps pareil serait exposer grandement nos bagages. Nous donnons donc ordre d'arrêter à Poli-à-Chimba, village situé à l'entrée du *pori* [1], à une demi-heure de marche vers le nord. Nos bagages sont empilés avec soin sur des branches d'arbres et abrités contre la pluie au moyen des deux toiles de nos tentes. Quant à nous, on nous donne pour logement, un compartiment du tembé assez spacieux, mais très malpropre.

Ce village appartient à la tribu de Machimba : il se fait remarquer par une sorte de tour assez élevée, grossièrement construite avec des pièces de bois fortement liées ensemble au moyen de cordes d'écorce d'arbres. A la tête se trouve un *mouini-mgui* (maître du village), qu'on désigne aussi sous le nom de *manangoua*. Nous ne tardons pas à recevoir sa visite. Il nous offre une chèvre, et nous lui donnons deux dotis de kaniki dont il n'a pas l'air très satisfait.

Samedi 7 décembre. — Nous nous levons de bonne heure et

[1] On désigne sous ce nom les terrains tout à fait incultes, et pendant la traversée desquels il faut se résigner à ne rencontrer ni vivres, ni habitations, ni âme vivante. Tantôt le sentier suit une plaine sablonneuse et aride, comme dans l'Ougogo; tantôt il serpente capricieusement au milieu de jungles d'une hauteur de deux à trois mètres, ou s'enfonce dans l'obscurité des épaisses forêts.

mettons au plus vite la caravane sur pied. Les hommes de Gambaëta ne sont pas encore arrivés : ne nous trouvant pas hier à Machimba, ils sont repartis chez eux.

Tandis que nous étions occupés à la pénible besogne de faire lier et délier les *mitoumbas* (charges des nègres porteurs), toutes les voix se taisent soudain dans la caravane. Les Wanyamouézi prêtent l'oreille; puis, poussant le cri de « *vita! vita!* la guerre! la guerre! » ils laissent là nos ballots et se dirigent en toute hâte vers l'endroit où leur oreille fine a distingué le bruit de la fusillade.

Le Mouézi est toujours sur le pied de guerre : il ne sort jamais de sa cabane sans être armé de deux lances, et sans avoir dans sa main son arc et ses flèches, s'il n'est pas assez riche pour se procurer un fusil. Aussi nos pagazis n'ont-ils pas besoin de repasser dans leur village, et peuvent aller droit sur le champ de bataille.

Pourquoi cette déclaration de guerre? Quel est l'agresseur? Personne ne le sait. Ce qu'il y a de certain, c'est que la tribu est attaquée.

Nous faisons rentrer nos bagages dans l'intérieur du tembé par nos askaris et ceux de nos pagazis engagés à Kouïhara, qui nous restent encore. La caravane arabe fait de même. Le mouini-mgui ou manangoua a entouré sa tête d'une pièce d'étoffe blanche; il s'est armé de sa longue lance et, la frayeur sur le visage, va et vient d'un bout à l'autre de son estacade; mais il est assez sage pour ne pas exposer sa noble personne, et tandis que ses hommes volent au combat, il reste prudemment enfermé dans l'enceinte de son village. Quelques nègres sont montés au sommet de la tour et demeurent en observation pour signaler l'ennemi, s'il vient à paraître. Nous nous demandons, non sans anxiété, quel va être le dénouement de la terrible tragédie qui vient de commencer. Mais nous avons confiance que la divine Providence, qui veille avec tant de soin sur les missionnaires, nous préservera de tout malheur.

Nous faisons appeler les chefs de la caravane arabe pour savoir ce qu'ils pensent de la situation. Ils nous disent que l'ennemi, quel qu'il soit, se gardera bien d'attaquer un village qu'il sait être gardé par les fusils de deux fortes caravanes. Défense est faite aux soldats de notre escorte d'aller



Village nègre sur la défensive. (P. 212.)

prendre part au combat, et, en effet, aucune attaque n'est tentée contre le village.

Dans la journée, nous apprenons que c'est le frère de Mirambo qui est venu attaquer les tembés voisins. Déjà plusieurs villages ont été la proie des flammes. Nous ne pouvons plus compter sur les habitants de Machimba pour porter les bagages, et nous nous hâtons de députer des hommes avec des présents au sultan de Samouï, pour le prier de nous envoyer quatre-vingt-dix pagazis.

En cherchant les deux dotis d'étoffe de couleur que nous destinons à ce sultan, nous découvrons le vol de vingt pièces d'un prix assez élevé. Ce vol a été commis très probablement par nos soldats; mais il est impossible d'obtenir le moindre aveu. La caravane arabe qui voyage avec nous leur permet de rendre vaine la recherche des étoffes volées.

Le soir éclate un violent orage.

Dimanche 8 *décembre*. — Fête de l'Immaculée-Conception. Cette belle fête ne pouvait venir plus à propos. Nous avons besoin, au milieu des peines et des difficultés, de nous souvenir que du haut du ciel veille sur nous la meilleure des mères. Que la Vierge immaculée nous obtienne la grâce d'arriver bientôt dans les régions que nous devons conquérir à son divin Fils!

La sainte messe est célébrée de grand matin dans notre pauvre demeure. Quand donc, ô Marie, s'élèveront ici des temples moins indignes de vous et de nos saints mystères? Quand donc ces populations si nombreuses adoreront-elles votre aimable Fils et vous proclameront-elles leur Mère?

Dans la matinée, Chibou, capitaine de la caravane arabe et qui se dit l'homme de Mtésa, vient nous faire une visite de cérémonie. Après avoir causé de la pluie, du beau temps et de la guerre, il finit par nous insinuer que, son voyage se prolongeant au delà de toute prévision, il manque de perles pour donner le pocho aux dix hommes qui portent les ballots du roi de l'Ouganda. Il se retire sans rien demander, mais c'est le cas de le dire, son silence est éloquent. Nous nous consultons pour savoir si nous devons accéder à son désir. Malgré notre pauvreté, nous croyons devoir lui donner quelques

perles pour faire plaisir à Mtésa, chez qui nous devons établir notre première mission.

Chibou nous promet de faire connaître au roi de l'Ouganda nos bontés à son égard.

Lundi 9 *décembre.* — Nous apprenons que la guerre se fait sur plusieurs points, non loin du village où nous campons; mais aucun des guerriers n'étant encore revenu, nous n'avons pas de nouvelles bien précises.

Cinq de nos hommes se dirigent à notre insu vers le théâtre des hostilités et ne rentrent que le soir. Nous les reprenons sévèrement, mais ils nous assurent qu'ils ont été simples spectateurs; nous n'avons pas de peine à les croire, car les Wangouana sont trop lâches pour s'exposer de gaieté de cœur à se faire tuer.

Grand orage. Les porteurs demandés à Samouï ne sont pas encore venus : nos hommes avaient cependant promis de marcher nuit et jour.

Mardi 10 *décembre.* — Vers quatre heures du matin, un terrible coup de fusil retentit dans l'enceinte du tembé. Les askaris envoyés à Samouï annoncent leur retour par cette décharge, véritablement folle en ce moment où tout le monde est ici sur le qui-vive. Ils n'amènent pas de porteurs. A Samouï aussi on craint la guerre, et les habitants de cette tribu ne veulent consentir à s'éloigner de leurs foyers pour venir chercher nos bagages qu'au prix exorbitant de cinq dotis. Nos hommes n'ont pas osé prendre sur eux de les engager à de telles conditions.

Nous proposons alors à Chibou de partir avec sa caravane et de nous renvoyer ensuite ses pagazis. Il nous dit qu'il est convenable que les Wasoungou prennent les devants, et qu'il va à l'instant nous envoyer de ses hommes pour compléter le nombre de nos porteurs. Grand tumulte dans le camp arabe : peut-être les autres chefs de la caravane ne sont-ils pas de l'avis du capitaine. Cependant les porteurs arrivent; nous nous hâtons de faire la distribution des ballots, mais nos nouveaux pagazis sont bientôt rappelés par leurs maîtres.

Nous décidons alors que le Père Barbot, le Père Lourdel et le Frère Amance vont partir pour Samouï avec nos anciens

porteurs et les quelques Wanyamouézi qui pourront se présenter. Le Père Girault et moi resterons ici avec quelques soldats pour garder le reste de nos bagages, que viendront chercher les mêmes porteurs. De leur côté, les Arabes se hâtent de mettre leur caravane sur pied et se joignent à nos hommes, ne laissant ici que sept charges avec un askari pour les garder.

Dans la journée, le grand silence qui règne dans le village consterné n'est interrompu que par le chant lugubre des femmes et des enfants qui font une sorte de procession autour du tembé, probablement pour rendre les génies favorables à leurs guerriers, dont on n'a pas encore eu de nouvelles, quoiqu'on soit tout près du champ de bataille.

On vient souvent nous demander de la poudre, mais nous refusons carrément d'en donner à qui que ce soit. Le temps a été beau durant toute la journée; à la tombée de la nuit a éclaté un violent orage : c'est de saison.

Mercredi 11 *décembre.* — Un nyampara des pagazis qui nous ont quittés samedi pour s'en aller à la guerre vient nous rendre visite. Sa tête est hérissée d'un fatras de plumes de divers oiseaux et de poils de bêtes fauves. En temps de guerre, les Wanyamouézi cherchent à se donner l'air le plus fantastique possible. Notre guerrier nous apprend que, tandis que le frère de Mirambo mettait à feu et à sang les villages amis de Machimba, Métinguéni avait fondu sur la tribu même de Machimba. Il ajoute, pour nous donner une idée des combats qui se sont livrés, que Métinguéni a brûlé cinq tonneaux de poudre (une trentaine de livres environ).

La guerre a cessé pour quelques jours seulement : les vaincus se préparent déjà à aller attaquer les vainqueurs dans leurs foyers. Tous les tambours du village se mettent en branle pour fêter le retour des combattants.

Jeudi 12 *décembre.* — Un de nos askaris s'est sauvé, emportant son sabre et plusieurs pièces d'étoffe volées à ses collègues.

Nous apprenons d'un Mouézi qui revient de l'Ounyanyembé que nos confrères de la mission d'Oujiji avaient déjà organisé leur camp et étaient sur le point de partir.

Vers trois heures du soir, nous entendons encore une vive fu-

sillade dans la direction du nord. Nos gens crient aux *Rougas-Rougas;* mais bientôt les sons du tambour nous font plutôt croire à l'arrivée d'une caravane : c'est, en effet, celle de l'Arabe Mabrouki, de Tabora, qui revient de l'Ouganda avec une profusion de défenses d'éléphants. Son effectif est bien de six cents personnes; est-ce malgré ou à cause de cela qu'elle a été attaquée dans le pori par les voleurs? Son chef avait placé vingt askaris en tête, dix au centre et vingt autres en queue : grâce à cette intelligente disposition, il n'avait rien perdu de ses marchandises malgré un combat acharné.

Sur les six cents personnes formant cette caravane, il y avait au moins deux cents femmes achetées dans l'Ouganda, où elles se vendent trois dotis. A Tabora, elles sont revendues quarante, soixante et quelquefois cent dotis : on le voit, c'est un commerce des plus avantageux et auquel les Arabes ne renonceront que contraints par la force.

Quelques-unes de ces infortunées créatures avaient avec elles leurs enfants, mais nous devons à la vérité d'ajouter que nous n'avons pas été témoins des traitements abominables rapportés par les précédents explorateurs.

A la tombée de la nuit arrivent nos porteurs : ce sont, pour la plupart, des hommes de la tribu de Samouï engagés par le Père Lourdel au prix de deux dotis. La traversée de la sinistre forêt s'est effectuée sans incident fâcheux.

L'homme de Saïd ben Sélim vient nous dire que, sa mission étant remplie, il désire reprendre le chemin d'Ouyouy. Il nous prie en même temps de lui donner une lettre pour faire connaître à son maître les services qu'il nous a rendus.

Vendredi 13 *décembre.* — Nous faisons tous nos efforts pour organiser au plus vite notre petite caravane; mais les porteurs voulant être payés avant le départ, nous ne pouvons nous mettre en route que vers sept heures et demie. Si les voleurs viennent nous attaquer, ce sont eux qui seront volés.

Nous dirigeant vers le N.-N.-E., nous marchons longtemps à travers une forêt très épaisse. Les branches qui se croisent sur l'étroit sentier nous obligent souvent à nous incliner profondément, ce qui nous fatigue beaucoup et nous rend insensibles au spectacle des beautés qui nous environnent :

arbres gigantesques, guirlandes capricieuses de lianes, ombrages frais, coteaux charmants. Peu à peu la forêt s'épaissit et prend un caractère des plus sauvages : nous cheminons difficilement entre deux fortes haies de hautes broussailles, véritable coupe-gorge.

Tout à coup des cris menaçants retentissent à quelques pas derrière nous. Nous courons en toute hâte, le Père Girault et moi, vers l'endroit d'où partent ces clameurs, et nous voyons une bande de nègres bien armés sur le point d'en venir aux mains avec les trois ou quatre askaris qui marchaient avec nous à l'arrière-garde. « Des voleurs ! des voleurs ! nous crient nos soldats ; ils veulent s'emparer de nos biens ; ils viennent de Samouï. » Me recommandant intérieurement à Marie et à mon ange gardien, je vais droit à celui qu'on me dit être le chef des brigands et qui couchait déjà en joue un de nos soldats. Je détourne son fusil, et me mets à crier que les Wasoungou sont les amis du sultan de Samouï, que nous voulons la paix et non la guerre.

De son côté, le Père Girault s'efforce de pacifier les esprits.

A l'instant, déposant leur air féroce, ils crient qu'ils n'attaqueront pas la caravane des Wasoungou et qu'ils vont rester derrière nous ; puis, se groupant autour de leur chef, ils tiennent conseil. Frappés d'un changement si inattendu, tous les deux nous rendons grâces à Dieu pour la protection visible dont il vient de nous couvrir. Les voleurs nous rejoignent au bout de quelque temps et nous assurent que nous n'avons rien à craindre d'eux. Comme preuve de leurs bonnes dispositions, ils se tiendront en arrière. Ils ajoutent que, si nous sommes attaqués par d'autres brigands, ils prendront notre défense. J'avoue que, tout en ne me méfiant pas trop de leurs bonnes paroles, je me passerais volontiers d'une pareille escorte.

Les collines boisées font place à une immense plaine marécageuse que les pluies des jours précédents ont couverte d'eau et de boue. Après quelques heures d'une marche pénible, nos pagazis déposent leur charge et déclarent qu'ils vont laisser là nos bagages et se retirer, si nous ne leur accordons à l'instant un doti en plus du prix convenu. Impossible de leur faire entendre raison, et il nous faut nous exécuter, quoique à contre-cœur, si nous voulons continuer notre route.

L'étoffe distribuée, nous donnons le signal du départ et nous arrivons à quatre heures et demie au bord d'un fleuve coulant de l'est à l'ouest. Nous le passons sur le dos de nos hommes qui ont de l'eau jusqu'à la ceinture, et établissons notre camp à quelques pas de la rive.

Nous n'avons pris en route qu'une poignée de riz froid, mais la fatigue nous a fait perdre tout appétit et nous faisons peu d'honneur à notre pauvre souper. Pour moi, les nombreux bains de pieds que j'ai pris dans la journée me font craindre la fièvre, et je prends une dose de quinine pour la prévenir.

A la tombée de la nuit, je suis frappé par le spectacle d'une multitude d'insectes phosphorescents qui voltigent sur le bord du fleuve.

Les voleurs campent avec nous. A la garde de Dieu[1] !

[1] Au mois de mars 1880, la fraction de la deuxième caravane qui, sous le commandement du Père Levesque, se rendait au Nyanza, eut à traverser ces mêmes forêts. La guerre y sévissait plus cruelle que jamais. Mouini-Zoë, sultan de Gou, leur en apprit la cause. Sept mois auparavant, l'Arabe Amissi ben Alouli, se rendant dans l'Ouganda, fut attaqué dans le pori et tua le fils du sultan de Mzongo. Ce voleur couronné, pour se venger, s'allia à deux autres sultans ses voisins pour fermer le chemin des caravanes; en sorte que l'Ouzongo, (serait-ce la même contrée que l'Ougougou?) étant infranchissable, le Père Levesque dut incliner vers l'ouest après toutefois avoir demandé un renfort de soldats au gouverneur de Tabora.

Entre Mongoï et Lindé ils rencontrèrent la rivière signalée ici dans le journal du Père Livinhac et qui est probablement la Monangah de Stanley. Sur ses bords campaient une cinquantaine de coupe-jarrets, à l'aspect le plus hideux et le plus sauvage. Leur chef, un grand noir au regard vraiment diabolique, frappant le sol de sa lance, jura que la caravane ne passerait pas impunément sur son territoire. On parlementa longuement, et moyennant un tribut de dix dotis les Pères purent continuer leur chemin. Mais nos bandits ne comptaient pas du tout lâcher si facilement une aussi bonne proie, et le surlendemain, 27 mars, entre Lindé et Ousanda, les cris de guerre retentissaient de plus belle. « Cette fois, écrit le Père Levesque dans son journal, les voleurs tombent sur nous comme un coup de foudre; un de nos porteurs est assommé, tandis que le Frère Max, qui venait immédiatement après moi sur son âne, a la poitrine traversée par une lance. Il n'eut que le temps de pousser un cri de douleur et je le vis tomber à la renverse. Au même instant une balle qui m'était adressée de très près me fit tomber aussi sur le sol. Lorsque je repris connaissance, je constatai avec bonheur que je n'avais qu'une égratignure. Je n'essayerai pas de dire avec quels transports de joie et de reconnaissance je baisai la petite statue de saint Joseph que je garde toujours sur moi. Nos askaris avaient eu raison de l'insolence des voleurs; le meurtrier du Frère avait été tué, les autres avaient pris la fuite. » C'est sous un énorme baobab, à cinquante pas de l'étroit sentier, que fut confiée à la terre, au milieu d'une émotion générale, la dépouille mortelle du frère Max, nouveau martyr de la civilisation chrétienne.

Quant au sultan d'Ousanda, il profita encore de ce tragique événement pour extorquer à la caravane un tribut de vingt dotis.

CHAPITRE III

DANS L'OUSOUKOUMA

Toujours la croix. — Mœurs royales. — Trop d'empressement. — L'Ousiha. — Amitié intéressée. — Paysage de l'Ousoukouma. — Achille aux pieds légers. — Culture et préparation du tabac. — Gens peu difficiles sur la toilette. — Fondeurs de cuivre. — Noël! Noël! — L'Ousemao. — Recette contre le mauvais œil. — Sobriété africaine.

Samedi 14 décembre. — Nous levons le camp à six heures moins un quart, et, nous dirigeant vers le N.-N.-E. à travers une plaine découverte, nous arrivons à neuf heures aux villages de la tribu de Samouï. Nous nous rendons directement à celui au-dessus duquel flotte notre bannière du Sacré-Cœur. Les askaris qui avaient escorté la première caravane saluent notre arrivée par plusieurs décharges. Ceux qui nous accompagnent se mettent aussi comme de raison à faire parler la poudre, pour leur faire écho.

Aucun de nos confrères ne vient au-devant de nous. Serait-il arrivé quelque malheur? Je ne fais qu'un saut et me précipite en tremblant dans le compartiment du tembé que l'on me désigne du doigt. Pauvres frères! le bouclier de la Providence les a mis à couvert comme nous des balles et des flèches ennemies, mais non de la fatigue et de la souffrance qui les tiennent tous cloués sur le sol. Le Père Girault est bientôt lui-même pris de la fièvre; je me trouve donc pour le moment trans-

formé en garde-malade, quoique je ne me sente pas beaucoup plus solide qu'eux. Seigneur! vous qui conduisez aux portes du tombeau et qui en ramenez, soyez encore béni de cette nouvelle croix, mais ne détournez pas les yeux de vos serviteurs!

Après nous être un peu réconfortés mutuellement, j'ouvre mon bréviaire et me mets à réciter le saint office. O livre des grandes consolations sacerdotales, que deviendrions-nous sans le soutien que nous procure ta lecture quotidienne!

Le village où nous campons est le chef-lieu de la tribu; à sa tête se trouve un manangoua, fils du mtémi. Ce dernier réside à quelque distance de la route que nous devons suivre.

Le manangoua nous fait dire qu'il veut qu'on lui donne le prix du hongo, avant de traiter la question de ce tribut avec son père. Après de longues et ennuyeuses discussions, il finit par se contenter d'une kanzou arabe (robe blanche en coton), de douze coudées de chiti et de deux dotis de méricani. En témoignage de ses bonnes dispositions à notre égard, il nous fait cadeau d'un magnifique bœuf, à la grande joie de nos nègres, qui savent bien qu'il leur en reviendra la meilleure part.

Dimanche 15 *décembre*. — Dans la matinée, je me rends avec quelques askaris chez le mtémi. Nos nègres m'avaient assuré qu'il demeurait tout près. Ce qui ne nous empêcha pas de marcher plus d'une heure avant d'arriver à son village. Le sentier que nous suivons longe une chaîne de petites collines formées d'énormes blocs de granit superposés et d'un aspect des plus pittoresques. Leurs masses dénudées et abruptes leur donnent de loin les apparences les plus fantastiques. Que l'homme est faible et petit en face des œuvres de Dieu!

C'est au pied d'une de ces collines qu'est bâti le tembé où habite le chef de la tribu. Des crânes humains, fixés au bout de longues perches, sont les seules sentinelles qui en gardent l'entrée.

Nous sommes introduits dans le palais du monarque, cabane étroite et obscure. Il est absent, et je suis forcé de faire antichambre tout comme dans les premiers palais du monde civi-

lisé. Au bout d'une bonne heure, il se montre enfin à nos profanes regards. C'est un homme à la figure bouffie. Son obésité peu commune nous dit clairement que ce prince sait noyer dans les cruches de pombé les soucis de l'administration. Je le prie de nous donner des porteurs jusqu'à Ousiha, et lui offre, comme prix du hongo, un fusil à pierre et quatre dotis, ayant soin de lui rappeler que nous lui avons déjà envoyé deux pièces d'étoffe.

Peu satisfait du cadeau, le mtémi se met à faire d'interminables discours pour démontrer comme quoi il lui faut dix dotis. Je lui dis qu'il n'est pas convenable qu'un personnage tel que lui cherche à ruiner les Wasoungou et à les réduire à manger de l'herbe.

Mes paroles ne le touchent guère, et si nous voulons des pagazis, il nous faudra lui donner au moins deux dotis. Je les lui promets. Il fait alors apporter deux grands pots de lait, que mes soldats vident en un clin d'œil.

Il est plus de midi : je regagne le camp sous un soleil de plomb. Les porteurs arrivent en grand nombre; le Père Girault en inscrit les noms.

Lundi 16 *décembre*. — Le mtémi, trouvant que le présent qu'on lui a fait la veille n'est pas assez considérable, se rend de très bonne heure dans notre camp, et déclare que nous n'aurons pas de porteurs si nous ne lui donnons encore deux dotis. Le monarque satisfait, nous annonçons la distribution des bagages.

Alors commence une scène indescriptible : les nègres non engagés se jettent sur nos ballots et s'efforcent de les arracher à ceux qui ont donné leur nom; ils se poussent, se tirent, se culbutent en faisant retentir l'air de hurlements affreux. Nos askaris cherchent en vain à rétablir l'ordre, et je ne sais trop ce qui serait arrivé si le manangoua et un de ses nyamparas n'étaient intervenus et n'avaient chassé à grands coups de bâton leurs insolents sujets.

Nous faisons préparer une kitanda pour le Père Lourdel; les autres Pères vont beaucoup mieux et assurent qu'ils pourront faire l'étape sur leurs ânes.

Nous continuons de nous diriger vers le N.-N.-E. Les cam-

pagnes sont bien cultivées et parsemées de villages nombreux et très peuplés, autour desquels paissent de magnifiques troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons.

Ce n'est pas le désir qui nous manque de demander à nos hommes des renseignements sur le pays que nous traversons. Mais nous ne le pouvons pas, obligés que nous sommes de courir à droite et à gauche pour tenir en respect une centaine de noirs qui cherchent sans cesse à se mêler à la caravane pour s'emparer de quelques ballots d'étoffe.

A onze heures et demie, nous arrivons à Kichoumbi, lieu du campement. Nous avons assez de peine pour trouver dans ce village un logement convenable; et, pour la première fois, nous sommes obligés de payer le maître du compartiment du tembé qui nous est cédé pour un jour.

Comme le temps n'est pas très sûr, le Père Lourdel et le Frère logent dans la hutte : la tente est dressée dans la cour pour les plus valides.

Mardi 17 *décembre.* — Dans la nuit a éclaté un violent orage. Il est tombé des torrents de pluie. L'eau, s'accumulant dans la cour du tembé, a envahi la tente, et nous nous réfugions à notre tour dans la cabane habitée par nos confrères.

Nous sommes obligés de séjourner ici. Un torrent qui se trouve sur le chemin d'Ousiha a été trop grossi par la pluie de la nuit pour qu'on puisse le traverser.

Le mtémi de la tribu à laquelle appartient le village de Kichoumbi nous fait dire qu'il est notre ami et nous prie, en conséquence, de lui envoyer un cadeau. Nous lui faisons porter deux dotis.

La caravane arabe, restée hier en arrière, vient camper dans un village voisin. Elle veut à tout prix voyager avec nous; nous préférerions être seuls; mais nous croyons imprudent de ne pas accéder au désir de ces messieurs, car ils pourraient exciter contre nous les tribus que nous devons traverser.

Mercredi 18 *décembre.* — Nous nous mettons en marche et nous nous dirigeons toujours vers le N.-N.-E., par une plaine découverte et inhabitée. Deux rivières assez considérables,



Passage d'une rivière. (P. 223.)

coulant de l'ouest à l'est, couvrent le sentier. Le Père Barbot réussit à les passer sur son âne. Le Frère Amance veut les passer de même, mais sa monture glisse en sortant de la seconde, le renverse, et le pauvre Frère disparaît tout entier dans l'eau. Pour nous, nous traversons ces deux rivières sur les épaules des Wanyamouézi, qui ont de l'eau jusqu'à la ceinture.

Nous étions alors dans l'Ousoukouma, nom sous lequel on désigne la portion septentrionale de l'Ounyamouézi. Les forêts devenaient de moins en moins sauvages et profondes et faisaient place à de belles plaines ondulées, où de nombreux troupeaux tondaient avec avidité le fin gazon rapidement éclos sous les liquides avalanches de la masika. Çà et là quelques baobabs et des massifs d'euphorbes entourant les villages; puis des pentes de la colline abrupte un clair ruisseau s'élançant avec un doux murmure : gracieux ensemble qui faisait rêver aux belles plaines d'Arcadie ou de Sicile. Les Tityres et les Mélibées ne manquaient pas au paysage, et si leurs chants et leurs vers ne pouvaient entrer en comparaison avec ceux de l'immortel auteur de l'*Énéide*, ils me rappelaient à moi nos petits bergers kabyles, et j'avoue que je me laissai un moment attendrir. Que le Dieu de paix et d'allégresse vienne au plus vite régner sur ces cœurs qui paraissent si disposés à se soumettre à son empire : *Veni, Domine, et noli tardare; relaxa facinora plebis tuæ Israel!*

A deux heures, nous entrons dans le village de la tribu d'Ousiha, où nous devons camper. Ce n'est pas un tembé comme ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici, mais un amas de petites huttes rondes, assez bien construites. Nous en louons une pour passer la nuit. Le manangoua est frère du mtémi de la tribu; nous lui offrons un cadeau et lui demandons des porteurs. Un de ses nyamparas vient nous en offrir au prix de trois dotis jusqu'au Nyanza. Nous sommes heureux de les engager, et nous nous réjouissons dans l'espoir que notre caravane, ainsi organisée, nous suivra maintenant jusqu'au lac[1].

Un Arabe arrivant de l'Ouganda vient nous rendre visite.

[1] Les Pères rejoignaient alors le chemin suivi par Stanley dans son deuxième voyage et dont le point de départ se trouve plus à l'est. Cet explorateur, en effet, prit la direction du Victoria dès sa sortie de l'Ougogo.

Il se dit l'homme de Mtésa et chargé par ce prince de faire porter dans l'Ounyanyembé une centaine de charges d'ivoire. Arrivé à Kadouma, sur les bords du Nyanza, il a appris que la guerre a éclaté sur la route des caravanes. Ne voulant pas exposer ses richesses, il est venu avec dix de ses askaris voir si le voyage était possible : il désire se joindre à nous pour retourner au Nyanza.

Jeudi 19 *décembre.* — La caravane organisée non sans quelque difficulté, nous nous mettons en marche vers le nord. Derrière nous se pressent une multitude de nègres. On nous assure que nous n'avons rien à craindre d'eux; leur seul désir est de gagner quelques coudées d'étoffe, en remplaçant en route les porteurs fatigués. Nous traversons plusieurs villages très peuplés, si l'on en juge par la foule des curieux qui se tiennent aux portes pour nous voir passer.

Après deux heures de marche, nous sommes arrêtés par des hommes du mtémi. Il ne veut pas qu'on sorte de sa tribu sans avoir payé le hongo. Nous disons à ses envoyés que nous ne pouvons pas planter notre tente de si bonne heure, mais qu'arrivés au lieu du campement, nous ne manquerons pas de faire porter un cadeau à leur maître. Ils répondent que le mtémi veut absolument que nous campions sur ses terres. Nous étions disposés à ne tenir aucun compte des ordres injustes du monarque; mais les chefs de la caravane arabe, effrayés de notre audace, nous assurent que, si nous déplaisons au mtémi, nous serons attaqués dans la forêt voisine, et ils nous supplient de ne pas aller plus loin aujourd'hui.

Nous détournant alors du sentier, nous campons dans le village le plus disgracieux que nous ayons rencontré jusqu'ici. Huttes mal bâties, ruelles fangeuses, pas d'espace pour dresser la tente. Nous louons trois compartiments du tembé pour nous loger et abriter nos bagages, car la pluie menace. Sans perdre de temps, nous envoyons quelques dotis au mtémi qui habite bien loin. Dans la soirée, il nous fait dire qu'il est satisfait du présent, et que nous pourrons demain continuer notre route.

Le nyampara des pagazis engagés la veille vient nous dire que ses hommes n'iront pas jusqu'au Nyanza : ils craignent

les tribus ennemies qui se trouvent sur la route. Il ajoute qu'ils consentiront à voyager un jour encore avec nous, au prix d'un doti pour les deux étapes. Toutes nos promesses ne peuvent les faire changer d'avis, et nous serons obligés de continuer à renouveler notre caravane tous les jours : décidément les Wasoukouma sont bien les gens les plus poltrons que l'on puisse rencontrer sous la calotte des cieux.

Notre petite provision de café est épuisée depuis quelques jours. Je crois que la privation de ce breuvage, si tonique et si nécessaire dans les pays chauds, est pour beaucoup dans l'affaiblissement de nos santés.

Vendredi 20 *décembre*. — Nous partons à la pointe du jour et cheminons pendant deux heures à travers une épaisse forêt, au sortir de laquelle nous payons nos porteurs pour ne pas rester seuls avec nos bagages. Nous traversons ensuite une plaine inhabitée qui, au bout de trois heures, fait place à des campagnes cultivées au milieu desquelles s'élèvent de grands villages. Nous nous arrêtons dans un endroit appelé Kissoundo. L'étape a été de six heures, direction nord.

Le manangoua nous cède sa grande hutte, dans laquelle nous pouvons assez commodément dresser nos cinq lits. Les ballots d'étoffe et de perle sont mis en sûreté sous la véranda qui entoure l'habitation.

Le mtémi réclame dix dotis comme prix du hongo; nous finissons par le déterminer à se contenter de quatre.

Les porteurs d'Ousiha réclament une gratification d'un *pendé* (quatre coudées), assurant que nous la leur avons promise. Ils ajoutent qu'ils vont prendre les armes si nous refusons de la leur donner. Après une longue et fatigante discussion, ils s'engagent à porter nos bagages jusqu'à l'étape suivante, moyennant le pendé demandé. Mais à peine l'ont-ils reçu, qu'ils reprennent le chemin de leur village. Ces pauvres gens n'ont pas l'air de savoir ce que c'est que la justice! Les nègres de la tribu où nous nous trouvons refusent de s'engager comme pagazis, disant qu'ils sont en guerre avec les peuplades chez lesquelles nous devons passer.

Des nègres d'Ousiha, qui avaient suivi en grand nombre notre caravane, viennent nous offrir leurs services. Nous

sommes obligés de leur promettre le prix énorme de deux dotis pour trois jours de marche.

Samedi 21 *décembre.* — Les pagazis engagés hier, refusant de partir pour le prix convenu, nous sommes forcés de séjourner ici.

Dans la journée, nous finissons par les déterminer à tenir les conventions, et nous annonçons le départ pour demain.

Dimanche 22 *décembre.* — Aucun de nous ne se sent la force de monter au saint autel. Mon Dieu! quelles épreuves! Quand nous sera-t-il donné de nous reposer au terme du voyage!

Nous quittons Kissoundo vers les six heures et demie, et nous nous dirigeons vers le nord, à travers un pays légèrement ondulé et sans arbres.

Chaque tembé est entouré de sa petite plantation de tabac; aussi cette plante indispensable aux naturels est-elle d'un extraordinaire bon marché. Sa préparation cependant est assez singulière; après l'avoir préalablement pilée et réduite en une espèce de pâte, on la roule en petits pains pour la consommation des deux sexes.

A part cela, les habitants ne cultivent guère que les arachides et font consister leurs richesses dans leurs nombreux troupeaux. A deux heures du soir, nous arrivons dans un misérable village composé de huttes où logent pêle-mêle les hommes et les animaux. Nous sommes obligés d'y dresser nos deux tentes.

Lundi 23 *décembre.* — Impatients de sortir d'un pays où ils ne peuvent se procurer du moutama, leur nourriture favorite, nos hommes ne se font pas prier pour se mettre en route, et nous pouvons donner le signal du départ dès le lever du soleil. Nous continuons de marcher vers le nord. Le pays est toujours découvert, plus accidenté qu'hier et hérissé de loin en loin d'énormes rochers de granit.

Nous sommes bientôt arrêtés par un chef de tribu qui ne veut pas nous laisser passer sur ses terres avant d'avoir reçu le prix du hongo. Deux dotis contentent le monarque, et nous pouvons continuer. A midi nous arrivons à un petit village que je

suis heureux d'entendre désigner sous le magnifique nom de Maria. On nous donne pour logement une grande hutte abandonnée, où nous dressons nos deux lits et abritons nos bagages contre la pluie. Les cloisons de notre pauvre habitation sont à moitié délabrées, et nous en bouchons les larges fentes avec du feuillage pour nous garantir du vent qui souffle bien fort.

Quelques pendés de mauvaise étoffe suffisent pour contenter les autorités du pays. Les nègres sont ici d'une simplicité plus que primitive. La plupart n'ont encore que le costume d'Adam avant sa chute ; les autres portent pour tout habit une peau de bœuf jetée sur les épaules. Contrairement aux autres Wanyamouézi, ils se promènent sans armes, appuyés sur un énorme bâton. Ils accourent de tous les villages voisins et assiégent continuellement notre porte pour jouir du spectacle de ces êtres curieux qui viennent d'apparaître parmi eux. Tout ce qu'ils voient les étonne, excite leur envie ; les petits morceaux de papier abandonnés sont recherchés avec soin et ornent les oreilles de ceux qui ont le bonheur de les trouver.

Mardi 24 décembre. — Parmi nos porteurs, ceux de Kissoundo ayant déposé leurs charges et pris la fuite, pour ne pas perdre les autres, qui ont déjà la tête passablement montée, nous nous décidons à les faire partir tout de suite avec les PP. Barbot, Lourdel et le Frère Amance. Le Père Girault et moi restons avec quelques askaris pour garder les bagages jusqu'à ce que le Père Lourdel nous ait envoyé des hommes de la tribu voisine, les habitants de Maria refusant de se mettre à notre service.

Ces braves gens ne savent guère que garder leurs troupeaux ; plusieurs ont essayé de soulever nos ballots, mais, les trouvant trop lourds, ils ont dû renoncer au désir pourtant bien vif de gagner quelques coudées d'étoffe.

Nous avons aujourd'hui vu à l'œuvre les fondeurs de cuivre indigènes. Deux sections de troncs d'arbre évidées et recouvertes à la partie supérieure d'une peau très souple, au milieu de laquelle est fixé perpendiculairement un bâton ou un roseau : tels sont les soufflets des cyclopes Wasoukouma. Les deux bâtons sont levés et abaissés alternativement par celui

qui fait l'office de souffleur, et l'air comprimé dans les sections passe, par un orifice pratiqué à leur base, dans un conduit également en bois perforé aboutissant au centre du brasier. Au milieu de ce brasier est placé un petit pot de fer qui contient le cuivre. Lorsque le métal entre en fusion, on le coule dans un tube long et mince, où on le laisse redevenir solide. On lui donne ensuite sur des enclumes de pierre la forme voulue; ordinairement c'est celle de bracelets et de jambières, objets qui se vendent trois dotis pièce, et sont grandement prisés des naturels.

Mercredi 25 *décembre*. — Noël! fête si touchante, si pompeusement célébrée en France au séminaire! que de souvenirs! Pourquoi sommes-nous contraints de passer un si beau jour dans de si tristes circonstances! Puissent nos épreuves hâter la naissance du divin Enfant dans le cœur de ces pauvres nègres. J'ai eu le bonheur de dire la messe à minuit dans notre misérable hutte, qui rappelle trop bien l'étable de Bethléem. Pourquoi les anges n'ont-ils pas annoncé aux peuples pasteurs qui nous entourent le grand mystère qui se passait au milieu d'eux? Mon Dieu, souvenez-vous que vous êtes né pour ces malheureuses populations, et ne permettez pas qu'elles restent plus longtemps étrangères aux faveurs de votre miséricorde!

Les habitants de Maria, qui n'ont osé hier se charger de nos bagages, viennent le matin nous offrir leurs services. Plusieurs se retirent après s'être promenés quelque temps le ballot sur l'épaule. Ceux qui tiennent bon sont en nombre suffisant; nous les engageons au prix d'un pendé d'étoffe et dix chapelets de perles, et nous prenons le chemin de Perro, premier village de la tribu de Semao, où nos confrères doivent nous attendre.

Nous traversons d'abord un pays rocailleux, puis des plaines couvertes de hautes herbes. La marche est fatigante, et nous avons beaucoup de peine à pousser les traînards. Nous entrons enfin dans le village vers trois heures du soir. Nos confrères ne sont arrivés que depuis quelques heures. Leurs pagazis ayant refusé hier de faire toute l'étape, il leur a fallu camper en chemin.



Recette contre le mauvais œil. (P. 229.)

Nous nous hâtons de mettre nos bagages à l'abri de la pluie, qui commence à tomber. Nos porteurs demandent à la place du prix convenu un doti d'étoffe, promettant leur concours jusqu'à l'étape suivante, une fois la somme reçue. Le payement est remis à demain.

Les huttes du village de Perro s'élèvent au pied d'une colline aux flancs hérissés de grands blocs de granit. Le manangoua est très exigeant. Il ne se contente qu'avec peine d'un fusil et de quatre dotis d'étoffe.

Jeudi 26 *décembre*. — Nous payons les hommes de Maria; ils se sauvent dès qu'ils tiennent leurs étoffes. D'autres porteurs sont engagés pour une étape au prix d'un demi doti, et la caravane se remet en marche à huit heures et demie.

Après avoir suivi quelque temps un sentier boueux, nous arrivons à un gros ruisseau qui coule de l'ouest à l'est. Les berges glissantes entre lesquelles il est encaissé en rendent le passage long et difficile pour nos porteurs. J'ai l'imprudence de me servir de mon âne pour gagner la rive opposée; le coursier y arrive seul; le bât et le cavalier ont roulé dans l'eau. Le Père Girault déplore ma chute par de grands éclats de rire. N'ayant pas sous la main d'habits de rechange, je me contente de tordre fortement ma chemise; le soleil de l'équateur fera le reste.

Nous continuons à marcher à travers un pays tout ruisselant d'eau. A côté du sentier s'élèvent de nombreux villages. Hommes, femmes, enfants accourent en foule et suivent la caravane pour avoir le plaisir de nous contempler plus longtemps. Ces populations ont l'air très sauvage et quelque peu féroce. Avec leurs peaux de bœufs toutes luisantes de beurre et de crasse, leur tête hérissée, leur visage contracté, leur voix criarde, les femmes ressemblent à de vraies furies. Elles sont littéralement chargées de perles blanches et rouges, qu'elles portent tant autour du cou qu'autour des bras. Plusieurs courent à droite et à gauche, agitant violemment des calebasses où sont enfermés de petits cailloux. Peut-être cherchent-elles par tout ce vacarme à écarter les mauvais génies dont elles peuvent nous croire conducteurs.

Après quatre heures de marche vers le nord, nous arrivons

au lieu du campement, petit village situé à quelque distance de la demeure du mtémi de la grande tribu de Semao. Nous sommes obligés de dresser la tente, ne pouvant obtenir pour logement qu'une petite hutte contenant à peine nos quelques ballots d'étoffe et le Père qui gardera ces valeurs. Le mtémi nous fait dire que nous ne pourrons pas partir demain, renvoyant à ce jour la question du hongo; il veut la traiter lui-même dans notre camp.

Quoique la route que nous suivons pour gagner le Nyanza soit celle que prennent actuellement toutes les caravanes, on nous pardonnera d'entrer pour sa description dans les moindres détails. D'ailleurs, comme il est facile de le voir, elle diffère notablement de l'itinéraire de Speke et Grant, ainsi que de celui de Stanley. Les deux premiers prirent beaucoup plus à l'ouest, traversèrent les différents districts de l'Ouzinza et de l'Oussouï et gagnèrent le Karagoué, puis l'Ouganda, en contournant les rives du lac. Ce ne fut que dix mois après leur arrivée à Tabora qu'ils firent leur entrée à la cour de Romanika, sultan du Karagoué; on juge par là des nombreux obstacles qu'ils eurent à vaincre : guerres, famine, prétentions exorbitantes des chefs, etc. L'itinéraire de Stanley est, au contraire, plus à l'est. Ce voyageur ne dit rien des tributs que les roitelets du pays ont dû exiger de sa caravane; peut-être aussi sa formidable escorte enleva-t-elle à ces nègres ambitieux toute espèce de convoitise; néanmoins l'hostilité manifeste des indigènes l'obligea à rétrograder, non sans avoir livré bataille, et à se rapprocher beaucoup du sentier battu, qu'il prit définitivement à Ousiha.

Nos gens se bourrent d'*ougali* (bouillie de sorgho), selon leur habitude, et s'étendent sur le sol pour prendre leur repos. Le nègre n'est vraiment difficile ni pour le vêtement ni pour la nourriture. On m'assure qu'il ne mange jamais de viande à ses frais, à moins de fêtes extraordinaires, comme la noce d'un chef, ou l'annonce d'une grande victoire. Alors même qu'il possède de nombreux troupeaux, il attend toujours qu'une maladie ou un accident le prive de quelque bœuf ou de quelque mouton pour en manger la chair. On juge, d'après cela, s'il se fait faute de festoyer aux dépens des charognes que la Providence place sur son chemin, lorsqu'il est en expédition.

Affaire de goût. Je me hâte d'ajouter qu'il ne se refuse pas un meilleur ordinaire, pourvu qu'il ne lui coûte rien. Le maître fait-il cadeau d'un bouvillon, ou le sort le favorise-t-il au point de lui faire tuer un buffle ou un zèbre, il ne se donne pas de repos jusqu'à ce que la dernière bribe de viande ait été consommée ou desséchée à la flamme d'un brasier pour le repas du lendemain.

CHAPITRE IV

DERNIÈRES ÉTAPES

On demande un peintre. — Une virago. — Couvert de lauriers. — Le bouclier de la Providence. — Approches du lac. — Sonnez, cloches! — Dernier hongo. — Kadouma. — Déconvenue. — Voleurs introuvables. — Quelques mots de géographie et d'ethnologie. — Conseils pour les voyageurs futurs.

Vendredi 27 décembre. — Nous passons quatre longues heures à discuter le hongo, tant avec le manangoua du village qu'avec le mtémi de la tribu, et nous sommes obligés de donner en tout sept dotis et demi et un fusil à pierre.

Le sultan de l'Ousemao est un des plus puissants que nous ayons rencontré depuis Tabora; il paraît assez avancé en âge, mais il n'a encore jamais fait connaissance avec la propreté : ses cheveux en désordre et imprégnés de beurre, ses boucles d'oreille en fil de laiton maculées de vert de gris, les bizarres amulettes qui lui pendent au cou, son pagne des plus crasseux, avec son visage épanoui par la générosité des Wasoungou, constituent un type des plus curieux et qui me fait regretter un instant de n'avoir jamais appris à peindre.

Ce brave homme nous fit cadeau d'un petit pot de beurre et d'une jatte de lait, présent qui, malgré sa pauvreté, fut accepté par nous avec reconnaissance.

A midi, tandis que, assis sur les bâts de nos ânes, nous

commençons à prendre notre frugal repas servi sur la terre nue, notre table habituelle, des cris sauvages retentissent de tous côtés. Nous sortons de la tente et voyons un grand nombre de nègres courir vers le village voisin, où campe la caravane arabe. Nous demandons aux askaris la cause de ce tumulte : « Les gens de la tribu, nous répondent-ils, veulent s'emparer des richesses des Arabes. — Que leur ont donc fait les Arabes? — Rien, mais ils ont des étoffes, et les Wanyamouézi leur déclarent la guerre pour les leur arracher. »

Possédant, nous aussi, quelques étoffes, nous pouvons bien être attaqués à notre tour. Nous rentrons donc dans la tente, et récitons tous ensemble une courte prière pour nous recommander à Dieu et à la bonne Mère, et nous prenons ensuite tranquillement notre repas, nous abandonnant à la Providence du Père que nous avons dans les cieux.

Au bout d'une heure, les voleurs, chassés par le manangoua, qui avait pris la défense des Arabes, courent vers notre camp ; mais une femme armée d'un grand bâton les empêche de s'en approcher, et les repousse bien loin. Nous demandons quelle est cette femme terrible. On nous répond que c'est l'épouse du chef du village. Contente des présents que nous avons faits à son mari, elle a combattu pour nous. Les nègres, qui craignent beaucoup leurs chefs, n'ont pas osé lui résister. Dans la soirée, le manangoua nous promet de bons porteurs pour demain, et il ajoute que son frère nous accompagnera pour nous protéger contre les brigands.

Samedi 28 *décembre*. — La distribution des bagages devient une véritable bagarre, tous les nègres voulant avoir une charge. Nos efforts et ceux de nos askaris sont inutiles, et nous devons laisser à la force brutale le soin de choisir nos porteurs. Le Père Girault, qui préside à cette distribution, est sorti du combat couvert sans doute de gloire, mais plus encore de la crasse dont il s'est souillé en bousculant les plus audacieux.

La caravane organisée, nous donnons le signal du départ, et descendant la petite hauteur sur laquelle est bâti le village où nous avons campé, nous entrons dans une plaine où nous cheminons à travers champs, soit qu'il n'existe pas de sen-

tier, soit que le vieil Anamri, notre kirangozi, préfère suivre la ligne droite pour arriver plus tôt au lieu du campement.

Tout à coup, d'un village voisin accourent une multitude de nègres qui vont se masser devant la caravane, et cherchent à nous barrer le passage. Ils bondissent comme des bêtes féroces, brandissant leurs longues lances et poussant des hurlements affreux. Plusieurs ont la tête hérissée de longs poils de bêtes fauves et de plumes d'oiseaux de proie. On dirait une armée de démons faisant un dernier effort pour nous empêcher d'atteindre les régions que nous devons arracher à leur tyrannique empire. Les uns jettent sur nous des poignées de terre, comme pour nous provoquer au combat, tandis que les autres bandent leurs arcs et nous menacent de leurs flèches.

Nous recommandant au bon Dieu, nous allons avec un visage calme au-devant de cette bande de furieux. Nous disons à ceux qui semblent être à leur tête que nous avons fait des présents au mtémi de leur tribu, notre ami; que nous voulons la paix avec tout le monde, et que, pour l'avoir avec eux, nous sommes disposés à faire un cadeau au chef de leur village.

Un jeune nègre, à la figure vive et intelligente, prend nos discours en considération, et prononce lui-même des paroles de paix; il est appuyé par un autre nègre qui nous défend avec plus de chaleur encore. Mais les voleurs ne veulent pas accepter de négociations, et continuent de s'agiter autour de nous avec une rage croissante. Nous demandons alors au chef de la caravane arabe où se trouve le frère du sultan d'Ousemao, qui devait nous accompagner. Il nous répond qu'il est resté chez lui, parce qu'on a levé le camp sans le prévenir.

Cependant les deux nègres qui ont pris notre parti finissent par mettre de leur côté bon nombre de leurs compagnons, et nous continuons notre route sans même être obligés de faire le cadeau proposé. Cette terrible tragédie avait duré près d'une demi-heure. Béni soit encore le céleste Auteur d'un si heureux dénouement! Plus nous allons, plus nous reconnaissons combien est grande la sollicitude avec laquelle Dieu garde ses missionnaires. Puissions-nous répondre à tant de bontés en nous dépensant tout entiers pour sa gloire et le salut des âmes.

Le pays que nous traversons est découvert, légèrement ondulé et hérissé de loin en loin de rochers de granit. En route, nous sommes obligés de payer un petit hongo au chef d'une infime bourgade près de laquelle nous passons. Vers midi, nous arrivons à Semao-à-Perro, village de la tribu de ce nom. Il est bâti sur le penchant d'une petite élévation de terrain du haut de laquelle nous avons la joie de contempler, pour la première fois, l'onde azurée du Victoria-Nyanza.

Dimanche 29 *décembre.* — Nous nous mettons en marche vers les sept heures, et nous nous dirigeons vers le N.-N.-O. Les pays que nous traversons présentent le même aspect que la veille. Vers deux heures nous arrivons à Sima, localité située sur un petit plateau de granit. Nous logeons dans un compartiment de la grande hutte du manangoua. Ce village appartient encore aux Wasemao. Si c'est la plus considérable tribu que nous ayons rencontrée sur notre route, c'est aussi l'une des plus riches : moutama, arachides, magnifiques troupeaux, tout abonde ici. Dans plusieurs de ses villages se sont établis des Wangouana qui ont introduit dans le pays la culture du riz.

Notre hôte se montre très difficile : il finit pourtant par se contenter de quatre dotis et de quelques aiguilles; je ne sais qui lui a donné l'idée de faire une pareille réclamation et à quel usage elles lui serviront; toutefois, pour ne pas le contrarier, je lui en donne deux qu'il plie avec grand soin dans une petite bourse qu'il porte à la ceinture.

Nous faisons appeler le chef de la caravane arabe, et lui manifestons notre désir d'arriver demain au Nyanza. Il nous dit que l'étape sera longue, mais qu'il est disposé à la faire si nous trouvons des porteurs capables d'aller d'un seul trait de Sima à Kadouma. Sans perdre le temps, nous les cherchons et les engageons au prix d'un doti.

Une particularité intéressante du costume indigène dans cette partie de l'Ousoukouma, ce sont les nombreuses clochettes que l'on se met aux jambes, et qui produisent avec le babil animé, les exclamations prolongées et les sons de trompe obligatoires, un vacarme des mieux réussis.

Lundi 30 décembre. — De grand matin, une foule de Wanyamouézi accourent dans le camp pour se disputer nos bagages. Heureusement Sima est entouré d'une forte haie. Nos soldats, aidés des nyamparas, parviennent à les repousser au delà de l'enceinte du village à grands coups de bâtons. La porte étroite est barricadée, et nous pouvons sans trop de peine organiser notre caravane, heureux de songer que c'est pour la dernière fois.

Nous nous mettons en marche de bonne heure et continuons de nous diriger vers le N.-N.-O. Le chef d'un village de la tribu de Soukouma, dans laquelle nous allons entrer, se charge de nous protéger aujourd'hui contre les Wanyamouézi qui voudraient nous attaquer et se met en tête de la caravane. Ce manangoua a voyagé avec nous depuis Ouyouy. Les petits cadeaux que nous lui avons faits et ceux que nous lui avons promis l'engagent à prendre nos intérêts.

Après avoir marché pendant deux heures à travers un pays présentant le même aspect que les jours précédents, nous sommes arrêtés par le mtémi de la tribu, qui vient escorté d'un bon nombre de ses sujets réclamer le prix du hongo. C'est un jeune homme de quinze à dix-sept ans roulé dans un lambeau d'étoffe rouge foncé. Il est accompagné de deux vieux nègres à l'extérieur repoussant, qui doivent faire l'office de conseillers auprès du jeune monarque. L'un d'eux nous dit que le mtémi veut que nous allions camper dans son village. Son but, on ne peut en douter, est de se faire payer un tribut plus fort une fois qu'il nous aura attirés chez lui. Nous lui répondons qu'ayant engagé des porteurs jusqu'à Kadouma, il nous est impossible de nous arrêter en chemin. Il demande alors vingt dotis; une heure entière se passe en discussions plus qu'ennuyeuses. Nous finissons par obtenir que la voie soit libre moyennant dix dotis.

Nous disons aux chefs de la caravane arabe qu'il est juste qu'ils payent la moitié de ce tribut. Ils sont de notre avis, mais ne peuvent s'entendre entre eux, et finalement, pour ne pas perdre toute la journée, nous sommes obligés de donner six dotis, ne pouvant en obtenir plus de quatre de nos compagnons de voyage.

La caravane se remet en marche, et, laissant à gauche

d'énormes roches de granit au sommet desquelles nous contemplons de grands oiseaux de proie, elle arrive vers onze heures devant un large marais couvert de plantes aquatiques. Nous le traversons avec beaucoup de peine, ayant de la boue jusqu'aux genoux.

Montant ensuite une pente douce, nous parvenons par un étroit sentier rocailleux au sommet de petites collines, du haut desquelles la vue se perd au loin sur les ondes du lac.

A peine nos askaris ont-ils aperçu Kadouma (ou Kagheï), terme de notre voyage, qu'ils se mettent à exprimer leur joie par des décharges répétées. Nous nous passerions bien volontiers de tout ce bruit; mais ces pauvres nègres semblent nés pour le vacarme, et ils ne cessent de tirer que quand leur petite provision de poudre est épuisée.

A trois heures, nous sommes à Kadouma, village composé de huttes éparses qui s'élèvent parmi des bouquets de grands arbres, sur les bords du Victoria-Nyanza.

Le manangoua nous donne pour logement une hutte dans laquelle a habité le malheureux Smith. Les pièces de fer qu'il avait apportées d'Angleterre pour la confection d'un bateau à vapeur, entassées pêle-mêle dans un coin, ses bottes, quelques instruments de physique couverts de poussière, nous rappellent la triste fin du pauvre voyageur.

Nous constatons alors le vol de quatre ballots d'étoffe. Ce vol est d'autant plus regrettable, que l'un des ballots renfermait des habits précieux que Mgr le Délégué avait eu la bonté de nous envoyer, et dont nous voulions faire cadeau au roi de l'Ouganda. Nous avons de fortes raisons de croire que ce larcin a été commis par nos soldats, et que Mouini-Pembé est à la tête des coupables. Mais, comme nous sommes sûrs que les objets sont cachés dans le camp des Arabes, nous sommes obligés d'user d'une grande prudence pour arriver à les recouvrer, et il est décidé que nous attendrons à demain pour prendre des mesures à cette fin.

Nous sommes heureux de songer que nous n'avons plus que le Nyanza à passer pour arriver dans notre chère mission, et nous rendons de tout notre cœur des actions de grâces au bon Dieu, qui a bien voulu nous accorder de parvenir sains et saufs jusque sur les bords du lac.

Mardi 31 *décembre.* — Devant passer à Kadouma un temps plus ou moins long, il est important de gagner le manangoua. Nous lui faisons donc un cadeau de cinq à six dotis d'étoffes variées, de deux chéchias et d'un fusil à pierre. Il se montre satisfait, disant qu'il est l'ami des Wasoungou et qu'il n'est pas exigeant à leur égard.

On vient nous vendre des vivres en abondance : moutons, poules, lait, bananes, etc. Tous ces petits achats se font au moyen de perles très estimées ici.

Dans la soirée, Chibou, capitaine de la caravane arabe, auquel nous avions promis un cadeau s'il parvenait à nous faire retrouver les étoffes volées, nous amène un des coupables. L'askari assure qu'il n'a rien pris lui-même, mais qu'il a accepté deux pièces d'étoffes que lui a données Mouini-Pembé. Il fait en même temps connaître tous les complices du larcin ; nous les faisons venir, ils nient imperturbablement : mais comme nous sommes sûrs du fait, nous faisons à l'instant des recherches dans leurs cabanes ; malheureusement les objets volés ont été bien cachés, nous ne pouvons savoir où.

Nous mandons le manangoua et lui dénonçons les voleurs. Il promet de prendre des mesures contre eux, puis il se met à faire de longs discours contre les Wangouana, et surtout contre les Arabes, dont il dit le plus grand mal, louant en même temps les Wasoungou ; mais, soit mauvaise volonté, soit impuissance, il laisse en paix les coupables, et nous ne pouvons nous dédommager qu'en retenant le peu d'étoffe qui était encore dû à quelques-uns d'entre eux.

Notre voyage de Tabora au lac a duré cinquante jours, quoique nous n'ayons fait que vingt-cinq étapes. Mais les difficultés nombreuses dont nous avons été assaillis, jointes aux averses continuelles de la masika, ont été pour nous la cause de nombreux retards. Je ne suis pas trop surpris des désertions et des exigences quotidiennes de nos porteurs sur cette route : il n'y a que le seul esprit de foi qui puisse faire marcher sans cesse en avant dans de telles conditions ; aussi je conseillerai à ceux qui nous suivront de choisir, pour se mettre en marche, une saison plus favorable, et de se faire escorter par un nombre suffisant d'askaris fidèles, afin de se préserver

de l'attaque toujours imminente des hôtes peu agréables de ces forêts de Bondy[1].

Le pays que nous avons parcouru entre Tabora et le lac Victoria est habité par une population vraiment homogène, car elle se ressemble par la langue et par les usages. Elle est, en général, naïve et simple. Elle vit dans de petits villages, qui sont eux-mêmes reliés ensemble par une sorte de confédération formant une véritable tribu. Ces villages sont, le plus souvent, des tembés semblables à ceux que nous avions trouvés dans l'Ougogo et jusqu'à Tabora, c'est-à-dire de grandes habitations carrées, divisées à l'intérieur en compartiments séparés et laissant au milieu une grande cour pour y placer les bestiaux et les instruments de travail. A mesure cependant qu'on approche du Nyanza, les villages sont surtout composés de huttes coniques, séparées les unes des autres par des ruelles le plus souvent boueuses et dégoûtantes. Ces villages sont entourés de grandes estacades formées de branchages ou de haies très épaisses, qui leur font comme des fortifications naturelles. A la tête de chaque village est placé un chef ou *manangoua*, lequel reconnaît lui-même l'autorité du chef de la tribu qui porte le nom de *mtémi*, ce que les Arabes traduisent par sultan.

Ces tribus sont en général de peu d'importance; elles comprennent chacune quelques villages seulement. Le malheur est qu'elles sont presque continuellement en guerre les unes contre les autres, ce qui les constitue comme dans un état d'anarchie permanente. A chaque instant on rencontre des villages brûlés, tristes preuves de ces dissensions acharnées. Quelquefois même nous avons trouvé sur notre route de nombreux ossements humains, preuve de la fureur qui peut animer ces pauvres nègres les uns contre les autres. Nous avons même vu les tembés de quelques mtémis couronnés des crânes

[1] Ce fut à peu près dans les mêmes circonstances que s'effectua le voyage du Père Lévesque; voici ce qu'il écrit dans son journal :

« De Tabora au bord du lac, nous avons mis vingt-sept jours de marche; chaque étape de quatre heures et demie, en moyenne; vitesse, une lieue à l'heure : d'où il suit que la distance entre la capitale de l'Ounyanyembé et le Victoria est approximativement de quatre cent cinquante à cinq cents kilomètres. Nous avons éprouvé, à deux reprises, un retard de quinze jours dans notre marche, et nous en avons profité pour prendre un peu de repos. »

de leurs ennemis tués à la guerre. Au milieu de ces tribus indépendantes et hostiles qui s'étendent du Tanganika jusqu'au Nyanza, sur un pays d'une étendue double de celle de la France, les seuls États de Mirambo forment une exception. Ce prince noir semble avoir jeté les bases d'un royaume qui s'étend chaque jour par la terreur qu'il inspire.

Malgré cet état de guerre perpétuelle et les malheurs qui s'ensuivent, le pays que nous avons traversé paraît en général assez riche. Aux environs de Kadouma pourtant, le terrain est généralement rocailleux et paraît peu fertile, si ce n'est sur les bords du Nyanza. Les troupeaux ont moins bonne apparence que dans les autres tribus de l'Ounyamouézi. Les principales productions sont le moutama, les arachides et le maïs. On cultive aussi plusieurs espèces de courges, de haricots et de pois. Le seul fruit que nous ayons vu jusqu'ici est la banane. On se répresente parfois les régions de l'Afrique équatoriale toutes couvertes d'arbres fruitiers poussant à l'état sauvage, et pouvant à peine soutenir le poids de leurs fruits délicieux. C'est tout à fait faux, au moins pour les contrées que nous avons traversées; car, en dehors de Bagamoyo et de la colonie arabe de l'Ounyanyembé, nous n'avons trouvé que la banane, et encore très rarement. Sans doute les champs sont ici généralement d'une fertilité prodigieuse; mais, comme ailleurs, ils ne portent que des ronces et des épines, si l'homme ne vient leur confier des semences et les arroser de ses sueurs. Disons en passant que la paresse des nègres n'en tire qu'un bien faible parti.

La vue générale du pays est belle; de grandes forêts d'un aspect enchanteur, des collines, des ruisseaux répandent sur le paysage une variété d'un charme particulier. La chaleur est presque partout tolérable. Au bord du lac Nyanza, elle ne dépasse presque jamais vingt-neuf degrés, et elle descend jusqu'à dix-neuf. On sent bien moins la chaleur dans ce pays que dans le Sahara, et même que dans certaines plaines de l'Algérie durant l'été.

L'eau seule laisse à désirer presque partout. Elle est chargée de matières en décomposition, même celle du lac Nyanza, quoiqu'elle paraisse limpide. Et c'est de là, je pense, que viennent la plupart des fièvres qui sévissent sur

les Européens. Le ciel est presque toujours splendide, les orages sont rares, mais terribles, et le vent d'une impétuosité telle, que les tentes et les cabanes que nous habitons sont souvent enlevées.

Voici maintenant quelques conseils pour le voyage de Tabora à Kadouma :

I. *Objets d'échange.* — Toutes les étoffes sont bonnes; mais les Wanyamouézi aiment surtout les étoffes solides; ils recherchent en même temps les étoffes fines, comme le barsati. Sur toute la route, on méprise les étoffes de mauvaise qualité, au travers desquelles on voit le jour. Il faut donc éviter de s'en charger, quoique les Arabes disent qu'on les recherche. Telles sont le kaniki, quatrième qualité, et le satini, dernière qualité.

Les perles qui ont le plus cours sur la route sont : 1° les samé-samé; on les accepte presque dans toutes les tribus; 2° les petites perles blanches mericani; on les accepte dans une ou deux tribus où on refuse les samé-samé; 3° les perles blanches koniera; elles sont très estimées à partir de Maria à Kadouma ; on les préfère même aux samé-samé et aux mericani; 4° les perles-anneaux vertes, jaunes et bleues; elles sont très estimées à Kadouma, les vertes surtout. 5° On prise généralement toutes les perles de luxe; pourtant les petites perles noires n'ont aucun cours.

Depuis l'Ounyanyembé, on peut donner le pocho aux pagazis avec des perles. Les nôtres se contentaient d'un kété de petites perles par jour.

Le fil de cuivre est recherché dans tout l'Ounyamouézi.

II. *Pagazis.* — Si les autorités de Tabora voulaient s'engager à fournir des porteurs, ce serait le mieux; car on aurait moins à craindre les désertions. Les porteurs qu'on est obligé d'engager sur le chemin ne veulent guère fournir plus de deux ou trois étapes et ne cessent de faire des réclamations.

III. *Hostilité des tribus.* — Il faut s'attendre à voir les tribus que l'on aura à traverser vous menacer de la guerre. Je crois que le meilleur moyen de conserver la paix est de faire aux chefs quelques petits cadeaux, et de demander à chacun d'eux un de leurs hommes de confiance pour escorter la caravane jusqu'à la tribu voisine. Nous avons été obligés d'en-

voyer des cadeaux à trois chefs chez lesquels nous n'étions pas passés, pour les déterminer à retirer leurs hommes, qu'ils avaient déjà envoyés dans une grande forêt qui se trouve au delà d'Ouzouboué pour nous couper la route. Si on avait une bonne escorte, on aurait moins à craindre que nous, qui n'avions que douze ou quinze mauvais askaris. On est souvent accompagné de bandes de noirs qui n'ont, disent-ils, d'autre dessein que de porter la charge des pagazis qui se trouveraient fatigués en route. On a droit de suspecter leurs intentions; il faut les obliger à rester en arrière et faire marcher la caravane *très serrée.*

IV. *Hongos.* — Nous avons payé le tribut ou hongo à partir de la tribu de Métinguéni. Les chefs se sont généralement contentés de trois, quatre, cinq ou six dotis d'étoffe ordinaire. Je ne crois pas que les plus difficiles aient exigé plus de dix dotis : encore avaient-ils plus de raisons d'être fiers avec nous qui étions obligés de leur demander des porteurs [1].

Veiller beaucoup en arrivant au terme du voyage par terre,

[1] Voici la liste des hongos que le Père Lévesque eut à payer, après la plus vive discussion, de Tabora au Nyanza, c'est-à-dire sur cette même route, l'année suivante :

A Ouyouy	72 dotis	Au 2e Mondo	12 dotis
A Gou	9 »	Au 3e Mondo	24 »
A Karitou	7 »	A Chékké	$6^1/_2$ »
A Tandékezé	15 »	A Sourou	10 »
A Tatourou	20 »	A Moyié	10 »
A Lindé	16 »	A Maria	20 »
A Sinda	8 »	A Perro	12 »
A Ousinda	20 »	A Semao	22 »
A Samoui	15 »	A Oro	3 »
A Kizoumbi	30 »	A Gogué	4 »
Au 1er Ousiha	20 »	A Koukoukouyou	6 »
Au 2e Ousiha	20 »	A Soukouma	40 »
Au 3e Ousiha	12 »	A Moinisi	3 »
A Niakourou	4 »	A Kadouma	10 »
Au 1er Mondo	4 »	A Kadouma (à Songoura)	10 »

Total, 30 hongos ou cadeaux de 461 $^1/_2$ dotis. Le dotis de 8 coudées vaut un peu plus d'un franc à Zanzibar; à Tabora il vaut 5 fr., et 10 fr. à Kadouma. Si on ajoute à ces étoffes quatre barils de poudre et deux rouleaux de fil de cuivre, on verra que les droits d'octroi se montent, sous l'équateur africain, presque aussi haut que dans les pays civilisés. Un an auparavant on pouvait encore passer avec un tribut de cinquante dotis; mais les calomnies arabes ont fait du chemin, et l'appétit vient en mangeant.

pour empêcher les soldats de s'emparer de quelques ballots d'étoffes. Se mettre bien avec le chef du village, mais lui donner peu à la fois : le brave homme n'est pas méchant, mais il demande, demande toujours. Faire un petit cadeau à Songoura, commerçant de Zanzibar établi au sud du Nyanza.

J'ai oublié de dire que tous les produits de l'industrie européenne sont très recherchés au Nyanza, infiniment plus que dans les divers pays que nous avons traversés : aiguilles, peignes, brosses, habits confectionnés, bas, souliers, miroirs, chéchias, etc. En apporter le plus que l'on pourra et ne pas les montrer sur la route.

Parmi les étoffes de prix, on estime surtout dans l'Ouganda : 1° le drap de France rouge, noir, bleu ; 2° le lessou ; 3° le chiti ; 4° le kikii ; 5° le debouani ; 6° le djovi.

Les robes arabes de drap et de taffetas, ainsi que les gilets arabes, sont très bons pour faire des cadeaux aux grands ; mais rien n'est autant estimé que les munitions, le plomb de chasse surtout.

Inutile d'apporter des conserves de viande.

Les fusils et munitions sont l'or de l'Ouganda. En donner le moins possible sur la route. Ne pas se charger de fusils à pierre : on pourrait en avoir tout au plus quatre ou cinq pour donner aux chefs Wanyamouézi.

Dans l'Ouganda, les petits achats se font au moyen de kauris[1]. Inutile d'en prendre avec soi, on gagne à les acheter ici avec de l'étoffe.

[1] Petits coquillages adoptés comme menue monnaie par plusieurs peuplades africaines.

CHAPITRE V

AU BORD DU LAC

Le nouvel an. — Échange du sang. — Ambassade du Père Lourdel et du Frère Amance. — Appel de Stanley en faveur de l'Ouganda. — Mort tragique des Révérends Smith et O'Neill. — Un Nestor africain. — Nouvelles diverses. — « A Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est en la croix. » — Le fléau de la guerre. — Les honneurs du triomphe. — Sacrifice expiatoire. — Faune équatoriale. — Un Arabe phénomène. — Les Wamouéré et les Wahaiya.

Janvier 1879. — Bien loin de ceux que nous aimons et ne pouvant leur exprimer nos vœux de bonne année, nous prions le bon Dieu de les combler de ses faveurs. Puisse-t-il continuer de bénir Monseigneur, notre vénéré Père, et le conserver de longues années à cette pauvre Afrique, pour le salut de laquelle il se sacrifie tout entier. Puisse aussi le Ciel répandre ses bénédictions sur notre bien-aimé supérieur et sur nos bons confrères, dont le souvenir nous est si cher!

L'Arabe qui était venu au-devant de nous à Ousiha organise sa caravane. Il n'a pas de peine à trouver des pagazis, mais ils ne veulent pas s'engager à moins de dix dotis. C'est probablement pour les obtenir à un moindre prix qu'il conclut le pacte du sang avec le manangoua. Ce pacte est assez commun parmi les nègres. Les deux amis qui s'y décident se font une incision sur le cœur. Les quelques gouttes de sang qui en découlent sont recueillies dans un même vase et mêlées avec de l'eau. Chacun des contractants boit la moitié du mélange,

tandis que des coups de fusil annoncent au loin l'union sacrée. Le pacte du sang est, en effet, regardé par les nègres comme quelque chose de tout à fait solennel; les deux amis ne se considèrent plus que comme deux frères, et les ennemis de l'un deviennent les ennemis de l'autre. La cérémonie se termine par des cadeaux mutuels.

De fortes libations de pombé sont venues cimenter l'union en question, et Khamisi, qui paraissait le plus dévot des musulmans, a oublié que le Prophète défendait l'usage de toute boisson fermentée.

Ce brave homme étant ensuite venu nous faire ses offres de service, nous lui confions quelques lettres dans lesquelles nous apprenons à Mgr le Délégué et au T. R. P. Deguerry notre arrivée au Nyanza. Ces lettres seront déposées chez Saïd ben Sélim, à Ouyouy, lequel les remettra aux agents de la poste anglaise. Nous prions en même temps Khamisi de dénoncer aux autorités de l'Ounyanyembé les voleurs de nos étoffes, qui doivent faire route avec lui.

Notre tente, mal confectionnée, ne nous abritant ni contre le vent ni contre la pluie, moins encore contre les ardeurs du soleil, nous achetons une petite cabane construite avec des branches d'arbre et de l'herbe séchée. Nous la payons six foundos de perles blanches, ce qui représente ici une valeur de huit à dix francs.

Après quelques jours donnés à un repos bien mérité, nous prenons des informations pour savoir s'il est possible de trouver ici une barque sur laquelle nous enverrions quelques askaris chez Mtésa, avec mission de prier ce roi de nous prêter des pirogues en nombre suffisant pour nous rendre dans son royaume avec tous nos bagages.

Nous apprenons que le manangoua a une grande embarcation avec laquelle nous pourrons facilement passer dans l'Ouganda. Nous prions donc Kadouma de nous la louer et commençons à faire coudre dans des peaux de bœufs nos caisses et nos ballots, pour les préserver de l'humidité durant la traversée.

Voyant que nos askaris, faute d'adresse, font ce travail d'une manière très imparfaite, le Père Barbot met la main à l'œuvre. Les nègres regardent avec admiration ce msoungou,

qui fait très bien et en quelques instants ce qu'ils faisaient si mal et si lentement.

Malheureusement la fameuse *mitoumbi* (c'est le nom qu'on donne aux embarcations des indigènes; on donne celui de *machoua* aux bateaux à voiles) a besoin d'être réparée, et ce n'est que le 19 de ce mois que nous pourrons la lancer à la mer.

Le Père Lourdel demande alors à partir pour l'Ouganda avec le Frère Amance, pour réclamer à Mtésa des embarcations. Il craint, et nous craignons tous, que les nègres ne remplissent mal leur mission. Ils sont fort dévoués aux musulmans, qui voient avec peine les Européens, surtout les missionnaires, venir s'établir dans le centre de l'Afrique, et, pour leur faire plaisir, ils pourraient très bien adresser de faux rapports contre nous au roi de l'Ouganda. Il serait donc bon que deux missionnaires prissent les devants pour aller offrir à ce roi nos premiers cadeaux, et lui faire connaître le désir que nous avons de nous rendre dans son royaume.

Comme il connaît mieux le kisouahili que les autres missionnaires, j'accède à son désir, après bien des hésitations pourtant; j'espère que Mtésa se hâtera de nous envoyer des embarcations, et que dans quelques semaines nous pourrons rejoindre nos confrères.

Sans perdre un instant, nous engageons huit rameurs, désignons les askaris qui accompagneront le Père Lourdel, et nous nous hâtons de terminer les préparatifs du départ.

Nous réduisons à quinze le nombre des personnes qui s'embarqueront, et nous défendons à nos hommes de prendre autre chose que les provisions de bouche pour les cinq ou six premiers jours de voyage, et l'étoffe nécessaire pour en acheter le reste de la route.

Les pirogues ne voguent que six ou sept heures par jour. On les tire ensuite à terre, et les passagers campent sur le rivage, où il leur est facile de se procurer des vivres, à moins qu'ils ne se trouvent dans un pays inhabité.

Le lendemain, 20 janvier, nous accompagnons jusqu'au rivage le Père Lourdel et le Frère Amance. La pirogue est lancée à l'eau, elle vogue bien. Je la suis longtemps des yeux, priant le bon Maître de protéger nos chers confrères, qui, pour



Départ d'une ambassade pour l'Ouganda. (P. 246.)

la gloire de son nom, ne craignent pas d'entreprendre un long voyage sur un esquif si fragile.

Au sud de Kadouma, l'horizon est borné par une chaîne de petites collines; au nord, la vue s'étend au loin sur le lac jusqu'aux îles Oukéréwé, où a péri l'infortuné Smith.

On se rappelle le retentissement qu'eurent, en Amérique et en Angleterre, les lettres que M. Stanley écrivait de l'Afrique équatoriale aux journaux qui avaient fait les frais de son expédition. L'appel dithyrambique qu'il fit surtout en faveur de l'Ouganda trouva sur-le-champ un écho auprès des sociétés protestantes [1]. L'intrépide voyageur n'avait pas encore remis

[1] Cet appel, écrit à la hâte, se formulait ainsi : « J'ai tellement ruiné l'islamisme dans l'Ouganda que l'empereur, jusqu'à plus ample informé, a résolu d'observer le sabbat chrétien aussi bien que le sabbat musulman. Il a, de plus, ordonné que les dix commandements de Moïse fussent écrits sur une planche pour son usage quotidien, et qu'ils fussent accompagnés du *Pater* et de la sublime maxime du Christ : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » C'est un pas immense, vu le peu d'instants que j'ai passés avec lui; et, bien que je ne sois pas missionnaire, après ce succès je commence à croire que j'aurais pu le devenir....

« Ah! qu'un de ces hommes pieux, un homme intelligent et pratique vienne ici! Quel champ à cultiver! quelle récolte mûre pour la civilisation!... Mtésa donnerait à un missionnaire tout ce qu'il pourrait désirer : des cases, des terres, des bestiaux, de l'ivoire. Du premier jour, l'arrivant pourrait regarder comme sienne une province tout entière. Mais ce qu'il faut ici ce n'est pas un prédicateur. Tous les évêques de la Grande-Bretagne, doublés des jeunes étudiants d'Oxford et de Cambridge, n'obtiendraient rien de la population de l'Ouganda avec de simples paroles. Ce qu'il faut à ce peuple intelligent, c'est l'instituteur pratique, sachant enseigner la manière de devenir chrétien, de guérir les maladies, de bâtir des maisons; connaissant l'agriculture, en faisant lui-même, et pouvant, ainsi qu'un marin, mettre la main à toute chose. Cet homme, si on le rencontrait, deviendrait le sauveur de l'Afrique. Il ne doit être lié à aucune Église, à aucune secte; il doit uniquement professer Dieu et son divin Fils; ne prêcher que la loi morale, vivre en chrétien irréprochable, avoir des principes libéraux, une grande charité pour tous, une foi profonde dans le Seigneur. Il ne doit être non plus d'aucune nation, il doit appartenir à la race blanche tout entière...

« Je m'adresse à la mission des universités de Zanzibar, aux méthodistes libres de Mombaz, aux philanthropes qui dirigent la propagande religieuse, à tous les hommes pieux d'Angleterre, et leur dis : « Voici l'occasion que vous « cherchez, saisissez-la. Un peuple des bords du Victoria vous appelle. Obéissez « à vos généreux instincts, et je vous certifie qu'en une seule année vous aurez « obtenu plus de conversions au christianisme que toutes les autres missions « réunies. »

« La population de l'empire de Mtésa est très compacte; je l'estime à deux millions d'âmes. Vous n'avez pas à craindre les dépenses qu'entraînera une semblable mission; Mtésa est souverain absolu, et il couvrira dix fois ces dépenses, en ivoire, en café, en peau de loutre de très belle qualité, en bétail; car la richesse du pays en produits de cette nature est immense. » (Stanley, *A travers le continent mystérieux,* I. 194.)

le pied en Europe, que déjà la *Church Missionnary Society* avait dirigé vers Mtésa trois de ses ministres, les RR. Wilson, Smith et O'Neill. Hélas! ces deux derniers devaient trouver une mort des plus tragiques avant même de parvenir au terme de leur voyage.

Il n'est pas vrai, cependant, que les deux missionnaires aient été massacrés par des populations exaspérées par les attaques du voyageur américain : Stanley n'a jamais livré de combat dans les îles Oukéréwé, théâtre de leur triste mort.

Ces îles me paraissent devoir être un jour un centre important de mission; j'ai pris tous les renseignements que j'ai pu pour connaître la cause du meurtre des missionnaires protestants. Voici ce que j'ai appris :

Smith avait le projet de s'établir dans les îles Oukéréwé; je dis le projet, car presque tous ses bagages étaient encore à Kadouma, sur les bords du Nyanza. Dans ces îles se trouvait alors un nègre nommé Songoro, venu de la côte. Il avait été envoyé par le sultan de Zanzibar pour faire le commerce dans la région du Victoria-Nyanza, peut-être pour y fonder une colonie commerciale semblable à celles de l'Ounyanyembé et d'Oujiji. Comme Smith, il avait laissé à Kadouma la plus grande partie de ses valeurs. Avec les arbres gigantesques qui se trouvent dans ces contrées, il avait pu faire construire un bateau à voiles, qui, tout primitif qu'il était, laissait bien loin derrière lui toutes les embarcations qui, jusqu'à cette époque, avaient flotté sur les ondes du lac. Smith lui acheta ce bateau et s'en servit pour explorer les côtes voisines.

Sur ces entrefaites, le chef sur le territoire duquel l'embarcation avait été construite réclama à Songoro le prix du bois employé à cette construction. Songoro répondit par des insultes et des menaces; le chef lui envoya des députés pour lui dire qu'il ne voulait pas la guerre avec lui, mais simplement traiter à l'amiable la question du prix du bois coupé dans ses forêts. Pour toute réponse, Songoro fit massacrer ces députés. Les insulaires, poussés à bout par cet acte de cruauté sauvage, prirent les armes et tombèrent sur Songoro et ses hommes, faisant en même temps dire à Smith que ce n'était pas à lui qu'ils en voulaient, et qu'il n'avait qu'à se mettre de côté avec son escorte. Smith répondit qu'il ne pouvait aban-

donner Songoro dans une pareille extrémité : l'attaque devint alors générale.

Le combat fut long et, s'il faut en croire les récits des nègres, véritablement terrible. Les insulaires n'ayant d'autres armes que leurs lances et leurs flèches, Smith et Songoro purent leur tenir tête tant qu'ils eurent des munitions ; mais, les munitions finissant par manquer, il fallut se laisser massacrer. D'après quelques narrateurs, Smith tomba percé de plusieurs flèches; d'après d'autres, voyant que tout espoir de salut était perdu, il se brûla la cervelle avec la dernière cartouche de son revolver. Son compagnon avait été tué à côté de lui. Songoro aussi était au nombre des victimes [1].

Je tiens tout ce que je viens de dire de deux askaris de Smith échappés au massacre, de plusieurs nègres de Kadouma, et d'un commerçant de l'Ouganda qui se rendit à l'Oukéréwé quelques jours après cette triste affaire.

Le mardi 4 février, le manangoua vint nous voir avec son père, chef de Kaginzé, village voisin. Ce vieillard avait dans sa physionomie quelque chose de distingué qu'on trouve rarement chez les nègres. Il tenait d'une main son long bâton de bois d'ébène, de l'autre son chasse-mouches, qui se composait d'une touffe de crins de bœuf emmanchée dans une poignée d'ivoire assez bien travaillée.

Naturellement le bon vieux nous dit que son fils étant notre ami, il était convenable que nous lui fissions un cadeau à lui-même. Nous lui donnâmes un doti d'étoffe commune; il se retira à peu près satisfait.

Quelques jours après, on nous annonçait l'approche d'une caravane anglaise : c'étaient les deux missionnaires rencontrés par nous à Ouyouy qui prenaient le chemin de l'Ouganda. Le 14, ils faisaient leur entrée à Kadouma au bruit d'une vive fusillade. Nous allâmes leur souhaiter la bienvenue et leur faire nos offres de service, car ils avaient laissé toutes

[1] Nous pensons qu'il s'agit ici de Songoro Tarib, dont Stanley parle en ces termes (*A travers le continent mystérieux*, I, page 132):

« Songoro Tarib, un Arabe qui habitait le pays depuis longtemps, nous envoya un messager pour nous souhaiter la bienvenue, et nous inviter à nous établir à Kaghéhyi, dont le chef, le prince Kadouma, était son fidèle allié. »

Un autre personnage du même nom (Songoura), prit la suite de ses affaires.

leurs valeurs en dépôt chez Saïd ben Sélim. Les bruits de guerre ne leur avaient pas permis d'enrôler plus d'une trentaine de pagazis. M. Mackay, leur confrère, qui avec le Rév. Wilson est en ce moment à la cour de Mtésa et possède l'expérience de la conduite des caravanes, ira probablement querir leurs ballots.

Ces messieurs nous apprirent la mort de M. Vautier, que nous avions vu chez les Pères du Saint-Esprit à Bagamoyo, et celle de M. Penrose, un de leurs compatriotes qui avait été attaqué et mis à mort par une bande de brigands dans la forêt de Toura.

Nous fûmes, nous aussi, attaqués par les brigands de la forêt de Toura : pourquoi n'avons-nous pas eu le même sort que ce pauvre voyageur? Dieu veillait sur ses missionnaires. Qu'il soit à jamais béni!

La journée du 17 nous apporta des nouvelles de nos confrères, sur le sort desquels nous n'étions pas sans inquiétude. Vers dix heures, en effet, abordèrent deux pirogues de l'Ouganda. Celui qui les conduisait se dit chargé par Mtésa d'aller acheter avec de l'ivoire, dans l'Ounyanyembé, des fusils, de la poudre et autres objets. Il nous remit un billet du Père Lourdel, daté de l'Ouhaiya, à cinq journées de pirogue de l'Ouganda. Nos confrères se portaient bien, mais le mauvais temps les obligeait à rester à terre très souvent.

Dans l'après-midi, le nouveau débarqué vint nous présenter ses salams. Il nous dit toute sorte de bien de l'Ouganda et de son roi, et nous assura que nous serions parfaitement reçus dans ce royaume. Il ajouta que Mtésa ne lui avait rien donné pour acheter des vivres durant son voyage. « Tu trouveras des Wasoungou, lui aurait-il dit; ce sont mes amis, ils te remettront des étoffes. » Nous ne fûmes pas dupes de cette histoire, mais, pour ne pas nous aliéner un homme qui pourrait nous nuire plus tard, nous lui offrîmes quelques mètres d'étoffe qu'il accepta avec mille remerciements. Son nom est Ismaïli-Brouchi. Il se dit Arabe, et certes il en a toutes les manières, sinon la couleur, car il tire un peu trop sur le noir.

Les courriers des Anglais arrivés ici depuis deux ou trois jours reprendront demain le chemin de la côte. Ces messieurs nous ont offert de se charger de nos lettres. J'écris donc à

Mgr Lavigerie, au T. R. P. Deguerry et à M. Greffulhe, et prie ce dernier de nous expédier désormais nos lettres par des courriers spéciaux. Nous ne croyons pas devoir compter sur les caravanes pour notre correspondance, car nous n'avons encore reçu aucune lettre depuis que nous avons quitté Bagamoyo.

Le temps est très lourd, aussi avons-nous tous une recrudescence de fièvre. Nous sommes obligés d'avoir recours à nos askaris pour nous administrer nos tisanes. Puissent les épreuves par lesquelles nous passons attirer sur nos futurs néophytes les bénédictions célestes! *Ego autem in Domino gaudebo, et exsultabo in Deo Jesu meo.* La croix n'a-t-elle pas toujours été le cachet des œuvres de Dieu, et saint Paul, le grand Apôtre, écrivant aux Corinthiens, ne dit-il pas: « Ma vie a été cent fois en péril sur terre et sur mer, dans les déserts et dans les villes, de la part de faux frères ou des voleurs. J'ai sué et peiné, j'ai été accablé mainte et mainte fois par la faim, par la soif, par les veilles, par les jeûnes, par le froid ou la nudité... Mais c'est en présence de la faiblesse de l'homme que se manifeste avec plus d'éclat la force de Dieu. Je me glorifierai donc de mes misères, pour que la force de Dieu habite en moi. »

Les choses n'ont pas changé depuis saint Paul, et les missionnaires doivent se rappeler qu'ils représentent la bonne terre dans laquelle est tombée la semence: « ils ne portent du fruit que par la patience. »

Que les cœurs d'élite consumés par la sainte ambition de se dévouer aux missions d'Afrique ne se laissent pas arrêter à la vue des épreuves de leurs devanciers; qu'ils se ressouviennent plutôt des paroles de Notre-Seigneur: « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Or, selon saint Augustin, la véritable mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure.

Ismaïli-Brouchi organise rapidement sa caravane; il n'a pas de peine à trouver des porteurs, car tout le monde en ce moment s'offre pour cet emploi. Il n'est pas jusqu'aux plus riches du pays (les nyamparas) qui n'intriguent pour porter une charge: leurs femmes suffisant aux travaux des champs, ils sont heureux de trouver l'occasion de gagner quelques dotis

d'étoffe. Les askaris sont plus rares, et cependant il faut une escorte suffisante : la guerre règne toujours dans les poris.

La guerre peut être considérée comme le fléau principal de l'Afrique équatoriale. C'est d'elle que viennent tous les maux des noirs, même et surtout celui de l'esclavage, le plus horrible, hélas ! de tous. Le plus grand bienfait que l'on pourrait porter à ces populations infortunées, serait celui d'une autorité forte et bienfaisante qui les forçât à vivre en paix.

Nous nous sommes trouvés à plusieurs reprises, dans le cours de notre voyage et depuis que nous sommes arrivés sur les bords du grand lac, au milieu de ces combats. La plupart, à la vérité, n'étaient pas terribles. La rareté des armes à feu, l'inexpérience à s'en servir et un certain fonds de couardise, empêchent qu'il n'y ait beaucoup de sang versé; souvent tout se borne, et c'est déjà trop, à brûler les villages sans qu'on se fasse une égratignure : des cris, le tambour, le bruit, constituent le fond des combats.

Les nègres de Kadouma se sont ainsi pris de querelle, pour je ne sais quel motif, avec ceux de Mouanza. Il y a quelques jours, le cri de guerre retentissait de tous côtés, et le tambour annonçait à grand fracas une levée de boucliers contre les ennemis, qui voulaient s'emparer d'un village voisin. Le manangoua court avec ses hommes au-devant des agresseurs, et nous envoie plusieurs messages pour nous demander des munitions. Les ennemis, paraît-il, sont très nombreux. Nous lui donnons un peu de poudre, quelques balles et quelques capsules. Les askaris d'une caravane arabe qui nous suit vont, drapeau en tête, prendre part au combat. Ce renfort ne suffisant pas, un exprès vient nous prier d'envoyer les nôtres. Ils courent tous sur le champ de bataille. L'ennemi étant tout près du village où nous habitons, nos bagages courent le plus grand danger, car si les gens de Mouanza viennent jusqu'ici, ils mettront le feu à notre hutte aussi bien qu'aux autres. Au coucher du soleil, les guerriers reviennent; on nous dit qu'il a été tiré un grand nombre de coups de fusil, mais il n'y a eu de soldat tué ni d'un côté ni de l'autre.

Les hostilités se continuent pendant un mois. Un grand nombre de villages deviennent la proie des flammes; des troupeaux de bœufs sont enlevés, et quelques cadavres ennemis



Les honneurs du triomphe. (P. 253.)

jonchent le sol. Ces bonnes nouvelles sont apportées par deux guerriers de Soukouma qui, ayant été assez heureux pour faire mordre la poussière à plusieurs Wamouanza, viennent recevoir dans leur village les honneurs du triomphe. Joie extraordinaire! on a apporté tous les tambours, petits et grands; plusieurs nègres les frappent à coups redoublés. Le bruit qu'ils font imite assez bien le bruit que ferait un escadron de cavalerie marchant sur un plancher. Les deux guerriers gambadent et gesticulent avec leurs armes. Tout le monde est sur pied : hommes, femmes, enfants se pressent autour des tambours et exécutent une danse des plus bizarres. Le manangoua et sa femme prennent part à la fête. Cette dernière ouvre un pot de beurre et en jette des poignées sur le dos des triomphateurs. Puis, ne se possédant plus de joie, elle oublie la gravité qui convient à la dame du chef du village, se coiffe d'une chéchia rouge et se mêle à la foule des danseurs. Ce bruyant manège dure plus de deux heures, après quoi les guerriers vont se reposer sur leurs lauriers. Cependant nous avons pu constater que, malgré cet amour pour les combats, les noirs se rendent compte du mal qu'ils commettent en se livrant ainsi au meurtre dans leurs guerres perpétuelles.

Un jour, nous avons reçu la visite d'un Mouézi qui portait au bras une sorte de manipule fait d'une lanière de peau de chèvre coupée sur l'épine dorsale, depuis la tête jusqu'à la queue inclusivement. Lui ayant demandé pourquoi il portait cet ornement, il me répondit qu'il avait tué un homme à la guerre et que, comme c'était une mauvaise chose de tuer son semblable, il avait dû faire un *doua* (remède, pratique superstitieuse), laquelle consiste à tuer une chèvre, à manger sa chair et à se faire de sa peau le manipule en question.

La guerre ouverte n'est pas, malheureusement, le seul combat affectionné par les noirs. Ils pratiquent le vol à main armée, surtout au détriment des caravanes. Deux fois, durant notre voyage de Tabora au lac Victoria, nous avons été l'objet d'attaques semblables : une première fois le 23 novembre et une seconde fois le 13 décembre, près du village de Samouï.

En effet, par suite des luttes continuelles entre Mirambo et les Arabes, tout l'Ounyamouézi du nord au sud et de l'est à l'ouest est en émoi. Les gens sans aveu des villages environ-

nants tirent parti de ces querelles pour former des bandes d'une cinquantaine d'individus, qui pillent et brûlent les bourgades les plus faibles et attaquent les caravanes désarmées, se disant tantôt alliées de Mirambo ou des Arabes, comme les opportunistes du temps passé criaient, selon l'occurrence : Vive le roi ! ou Vive la ligue !

Ces bandes se sont encore grossies des esclaves marrons que les traitants avaient mis sur le pied de guerre pour repousser Mirambo. Quelles lois humaines ou divines pourraient retenir de pareils bandits ? Aussi la plupart des atrocités mises à l'actif du grand sultan de l'Ounyamouézi ne sont que l'effet de ces pillards. Malheureusement le nom de Rougas-Rougas, qu'ils se donnent pour terrifier leurs ennemis et sous lequel on avait toujours désigné les guerriers de Mirambo, contribue pour beaucoup à augmenter la confusion.

Une telle situation paralyse complètement les efforts des missionnaires. Aussi ne crois-je pas encore le moment venu de travailler sérieusement à la conversion de l'Ounyamouézi. Il n'y a que deux villes où les stations auraient chance de n'être pas saccagées : la capitale de Mirambo, et Tabora, la capitale Arabe. Puisse Notre-Seigneur Jésus-Christ, le prince de la paix, préparer son règne dans ces âmes par l'apaisement de leurs querelles intestines ! Puissions-nous dire bientôt : « La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées. »

Nous n'avons pas eu, jusqu'à présent, de dangers à courir de la part des bêtes féroces. Ce n'est pas qu'elles manquent dans ce pays. Les lions, les léopards, les hyènes et les chats sauvages sont assez communs ; si on y ajoute les éléphants, les buffles, les rhinocéros, les girafes, les zèbres, les autruches, et plusieurs belles variétés d'antilopes qui parcourent les plaines, on peut dire que l'Afrique équatoriale est un vrai paradis de chasseur.

Dans nos promenades sur les bords du Nyanza, nous voyons de temps en temps des crocodiles qui se chauffent au soleil sur des rochers de granit qui s'élèvent au-dessus de l'eau. Ces crocodiles ne sont pourtant pas si terribles qn'on pourrait le croire. Tous les jours nos nègres se baignent dans le lac : pas un n'a été dévoré.

D'autres animaux sont beaucoup plus incommodes, malgré leur petite taille. La cabane dans laquelle nous sommes installés à Kadouma a été envahie à plusieurs reprises par les petites fourmis noires. Ces fourmis, très communes dans ces régions, sont souvent en voyage. Elles suivent un petit sentier large d'un pouce environ. Si une hutte se trouve sur leur passage, au lieu de la tourner, elles y pénètrent par les fentes de la cloison. Durant le jour, et quand la hutte n'est pas trop obscure, elles suivent la même ligne et sortent du côté opposé. Mais pendant la nuit elles ne tardent pas à s'égarer, et se répandent partout. Malheur alors à ceux qui dorment dans la hutte : en un instant ils sont couverts de myriades de fourmis qui les pincent à qui mieux mieux, et dont ils ont toute la peine du monde à se débarrasser. Pour nous, lorsque nous sommes réveillés à temps, nous allumons une bougie, et les insectes, qui quelquefois commencent déjà à grimper sur nos lits, rentrent peu à peu dans leur étroit sentier et nous laissent dormir en paix.

Nous avons reconnu parmi la gent ailée africaine beaucoup de nos petits chanteurs européens ; les oies, les grues, les sarcelles, les grives et les hirondelles y ont aussi de nombreux représentants.

Dans l'Ousegouhha, deux aigles, abattus par un membre de la caravane, séduisirent un chef de bourgade qui nous donna un mouton en échange de leurs magnifiques dépouilles. Dans les forêts de l'Ousoukouma, deux autres oiseaux attirèrent particulièrement notre attention. Les ailes du premier avaient pour le moins un mètre et demi d'envergure; la variété de son plumage jaune, blanc et noir, produisait le plus bel effet; le cou n'était pas très long, mais la tête brillait de tous les feux de l'arc-en-ciel et était surmontée d'une fine aigrette jaune; à la base de l'aigrette, je remarquai une excroissance charnue aux couleurs changeantes : la chair fut trouvée délicieuse.

Le second, de la grosseur d'un pigeon, avait la partie antérieure du corps du plus beau rouge et le reste partagé entre le noir et le jaune. Au surplus, dans ces grands bois règne un silence de mort, et, à part le bourdonnement des insectes et le vague murmure des armées de fourmis blanches, on peut

quelquefois faire plusieurs heures de chemin sans rencontrer aucune trace de vie.

Lundi 10 *mars*. — On vient nous annoncer, vers midi, que le lac est couvert de pirogues venant de l'Ouganda. Ce sont évidemment celles que nous envoie le Père Lourdel; nous courons donc au rivage. Déception amère! le chef de la flottille me dit que ces barques sont envoyées par M. Mackay au-devant de ses collègues. Je lui demande s'il n'a pas de nouvelles de nos confrères; il me répond qu'il les a rencontrés sur le lac, tout près de l'Ouganda; il ne leur restait plus que quelques heures de navigation pour atteindre le port tant désiré. Le mauvais temps a prolongé leur voyage et le sien; car il y a déjà plus de vingt jours qu'il s'est embarqué.

Ce commodore des galères impériales nous fait une longue visite : il s'appelle Songoura et est natif de Zanzibar. Il a quitté la côte depuis plusieurs années, pour venir se mettre au service de Mtésa. Il nous dit, lui aussi, toute sorte de bien de ce roi et de son royaume. Nous lui offrons un petit cadeau de perles; mais il nous remercie poliment, disant que son illustre maître a pourvu généreusement à tous ses besoins.

C'est la première fois qu'un nègre nous refuse un présent. Tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici, bien loin d'avoir des scrupules, nous fatiguaient sans cesse par de nouvelles demandes. Toutefois, ayant remarqué qu'il avait un fusil Remington, je lui proposai quelques cartouches dont je crus m'apercevoir qu'il n'était pas bien pourvu. Il les reçut avec grand plaisir, et pour nous témoigner sa reconnaissance s'offrit à porter de notre part une lettre à Mtésa et une autre au *katékiro* (premier ministre).

Le lendemain, j'écrivais donc au Père Lourdel et lui envoyai deux lettres à l'adresse de ces illustres personnages, le priant de les leur traduire, s'il le jugeait convenable.

Songoura se hâte de terminer ses affaires avec Kadouma et reprend bientôt avec les Anglais le chemin de l'Ouganda. Les RR. ministres sont venus nous dire au revoir et ont été, comme toujours, des plus aimables. Ah! pourquoi l'Angleterre ne revient-elle pas sous la houlette des successeurs de Pierre? Elle enfanterait de nouveau des saints, et ses enfants qui s'exposent

à tant de dangers pour répandre l'hérésie, seraient les infatigables apôtres de la vérité.

Le chef du Mouéré, qui habite sur les bords du Nyanza, à l'ouest de Kadouma, nous a envoyé quelques-uns de ses hommes avec des pioches, nous priant de les lui troquer contre des pierres à fusil. Le manangoua nous ayant assuré qu'avec ces houes nous pourrions facilement nous procurer ce qui nous serait nécessaire, nous avons consenti à l'échange proposé par son ami Rouma. Nous achetons donc vingt et une houes, et à l'instant nous en échangeons onze contre un bœuf, que nous destinons à nos conducteurs de pirogues.

Nous crûmes un moment que l'immolation du susdit animal suivrait de bien près son achat; car le 26 nos soldats viennent nous annoncer tout joyeux l'arrivée des mitoumbis. Nous ne nous empressons pas trop de nous rendre au rivage; car, d'après les nouvelles reçues de Songoura, le fait paraissait par trop invraisemblable. Ce sont, en effet, des pirogues de l'Ouhaiya, territoire situé entre le Mouéré et l'Ouganda, et dont les ports, très commerçants, mettent en communication par eau avec le Karagoué. Ces nègres ont bonne façon; ils se pressent à notre porte et nous contemplent avec beaucoup de curiosité. Comme ils ont une grande quantité de café, nous leur en achetons une petite provision. Il paraît que leur pays est très fertile en ce genre de denrées coloniales. La variété qu'ils cultivent pousse sur des arbres touffus, où les fèves adhèrent aux branches par grappes semblables à celles que forment les baies du houx.

Les Wahaiya paraissent plus industrieux que les Wanyamouézi; les peaux dont ils se couvrent ont subi une certaine préparation qui leur a donné un peu de souplesse : pas un n'est complètement nu. Ils ont des pipes en terre rouge très bien confectionnées, et nous sommes étonnés lorsque nous les entendons prononcer, à la manière française, le mot tabac. Pour se garantir de la pluie et du soleil, ils fabriquent avec de petites branches et des feuilles de bananier une sorte de chapeau chinois très curieux. A en juger par leurs nombreuses amulettes, ils ne doivent le céder à personne en fait de superstition. Les Wangouana et les Wanyamouézi s'ac-

cordent à dire que ce sont de mauvaises gens; mais ils n'en donnent aucune preuve.

En voyant les Wahaiya se nourrir de bananes vertes, cuites avec de la viande, nous essayons nous-mêmes de cette nourriture et nous nous en trouvons bien. Les bananes, ainsi préparées, ont assez bon goût et se digèrent facilement; elles sont préférables aux patates, au manioc et à la galette de moutama. Elles tiennent, d'ailleurs, dans l'alimentation des Waganda, la place occupée par la pomme de terre dans des contrées plus septentrionales, et il faudra bien nous habituer à en faire notre pain quotidien.

CHAPITRE VI

TOUJOURS A KADOUMA

Œufs de Pâques. — Restitution *in extremis*. — Lettres de France et d'Algérie. — Population de l'Ounyamouézi. — Royal bouffon. — Mariage d'un héritier présomptif de la couronne. — Cadeaux de noces. — Prestige de la barbe. — Idées religieuses. — Dieux thermes. — Faiseurs de pluie. — Médecine contre la tempête. — Arrivée des pirogues. — La Pentecôte. — Tarif postal. — Message du Père Lourdel.

Jeudi saint 10 *avril*. — Violent orage pendant la nuit. Le matin, avant le jour, nous disons une messe basse. Nous nous transportons en esprit dans les sanctuaires de notre chère France pour y assister aux touchantes cérémonies qui s'y célèbrent; nous nous unissons de loin en particulier à nos confrères de la Maison-Carrée. Qu'ils sont heureux de chanter les louanges du Seigneur dans la chapelle du séminaire, de se prosterner devant l'autel magnifiquement orné où Jésus repose, et d'où il se plaît à répandre dans les âmes de si suaves consolations! Ces souvenirs raniment notre courage et nous rendent légères les épreuves par lesquelles il plaît au bon Maître de nous faire passer.

13 *avril. Saint jour de Pâques*. — Quelle belle fête, et que nous serions heureux de pouvoir la solenniser avec quelque pompe! Mais, hélas! le jour de la résurrection ne s'est pas encore levé pour les peuples qui nous entourent, et nous

sommes obligés de nous cacher pour célébrer nos saints mystères, de crainte de les exposer à quelque profanation! L'année dernière nous étions dans le port de Marseille, à bord du *Yang-tsé*. Le matin, nous avions tous eu le bonheur de dire la sainte messe dans le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Garde! Nous avons aujourd'hui de bien grandes actions de grâces à rendre à cette bonne Mère, qui nous a si bien gardés durant notre long voyage. Puisse-t-elle bientôt nous en faire atteindre le terme!

On dirait que l'usage des œufs de Pâques existe ici : dès le matin, on nous en apporte des quantités.

Depuis quelques jours, le vent d'est souffle chaque matin avec violence. Le lac est très agité jusque vers neuf heures; le soir, le temps est beau.

20 *avril*. — Ismaïli-Brouchi, qui était parti, le 21 février dernier, à la tête d'une petite caravane pour Tabora, effectue aujourd'hui son retour. Nous nous empressons d'aller à sa rencontre. Il nous donne des nouvelles de l'Ounyanyembé et nous apprend qu'il y a en ce moment trois Européens dans cette région ; ces voyageurs, que nous supposons être MM. Broyon, Gambier et Dutrieux, auraient rompu avec Mirambo et se seraient réfugiés auprès des Arabes. Nous lui demandons si nos confrères d'Oujiji ont fait un heureux voyage, et nous avons la satisfaction de savoir qu'ils sont arrivés à bon port. Sur ces entrefaites, se présente un nègre de la caravane qui nous remet une lettre écrite en français, au nom d'Abdallah ben Nassib, gouverneur de l'Ounyanyembé. Le wali nous apprend qu'il a saisi des habits précieux volés par l'un de nos soldats et que le coupable a été, par ses ordres, chargé de chaînes et envoyé au sultan de Zanzibar. Le porteur de la lettre doit nous remettre les habits. Nous sommes très heureux d'avoir retrouvé ces vêtements; ils nous sont d'autant plus précieux qu'ils nous ont été donnés par Mgr l'Archevêque d'Alger, pour être offerts en présent au roi de l'Ouganda.

Nouvelle et très agréable surprise : un deuxième noir succède au premier. Il nous apporte un gros paquet de lettres et de journaux que M. Broyon l'a chargé de nous remettre. Il

ajoute qu'il est l'homme des Anglais, et qu'il vient, avec ses dix compagnons de route, porter divers messages dans l'Ouganda.

Nous congédions tous les visiteurs, puis nous nous hâtons d'enlever les ficelles et les enveloppes de nos paquets. Nous sommes en route depuis plus d'une année, c'est la première fois que nous recevons des lettres! Aussi avec quel bonheur nous les dévorons! Lettres de Mgr l'Archevêque, de notre T. R. P. Supérieur général, de nos confrères, de nos parents! Les nouvelles sont excellentes; tous ceux que nous aimons vont bien; le bon Dieu continue de répandre ses bénédictions sur notre petite société. Nous oublions un instant que tout cela a été écrit il y a plusieurs mois, et que depuis il peut s'être passé de terribles événements! Que de grandes choses a déjà opérées le glorieux successeur de Pie IX! Le bon Maître n'a donc pas abandonné son Église, puisqu'il lui a donné un Pape tel que Léon XIII. C'était bien l'homme qu'il fallait pour conduire la barque de Pierre dans les temps difficiles que nous traversons!

Et notre chère France, de quelles luttes terribles elle est devenue le théâtre! Mais aussi, que d'âmes grandes et généreuses Dieu a suscitées pour soutenir la cause de la vérité, de la justice! Non, Dieu n'a pas abandonné non plus la fille aînée de l'Église!

Il se trouve dans notre paquet bon nombre de lettres à l'adresse de nos confrères d'Oujiji, cela nous fait craindre que plusieurs de nos correspondances n'aient pris le chemin du Tanganika. Sans perdre de temps, nous cherchons des hommes auxquels nous puissions confier celles des Pères d'Oujiji. Mais il nous est impossible d'en trouver, et il faudra probablement attendre le départ des courriers anglais. Quand arriveront-elles à leur destination? Dieu seul le sait.

Ismaïli semble tenir beaucoup à nous; il nous dit qu'arrivé dans l'Ouganda, il veut se mettre à notre service, lui et ses hommes. Il nous assure que les pirogues ne tarderont pas à aborder. Hélas! il y a déjà plusieurs mois que nous les attendons! Nous ne savons plus parfois que penser, et nous sommes torturés par mille craintes au sujet de nos confrères. S'ils étaient restés avec nous, nous pourrions prendre une déci-

sion et arriver, d'une manière ou d'une autre, au terme de notre si long voyage, tandis que leur absence nous met dans la nécessité de nous immobiliser jusqu'à ce que nous recevions de leurs nouvelles.

Depuis quelques jours, les habitants des villages voisins se réunissent dans l'après-midi, à Kadouma, pour se livrer à la danse. On tambourine et on chante jusqu'au coucher du soleil. Ces sortes de réjouissances ont lieu en l'honneur de la lune qui va renaître.

La population de l'Ounyamouézi et du Nyanza est moins sauvage que celle de quelques tribus que nous avons traversées, surtout dans l'Ougogo, et cependant elle est encore bien loin d'être civilisée. Tous les enfants, les jeunes gens et presque tous les hommes plus âgés sont absolument nus. Pour les femmes, de quelque âge qu'elles soient, elles sont plus ou moins couvertes. Leur habit le plus ordinaire consiste en une ou plusieurs peaux de bœufs ou de chèvres. Ces peaux, serrées à la ceinture, servent à retenir le petit enfant sur le dos de sa mère, son unique berceau. Elle le porte ainsi toute la journée, soit qu'elle travaille, soit qu'elle aille au marché ou à la danse. Le petit *bébé,* secoué de toutes les façons, souvent gêné, loin d'être contrefait, deviendra un homme droit et vigoureux, pourvu que Dieu lui prête vie.

Quelques-uns des nègres ont un aspect dur et féroce; mais, dans la plupart des villages, ils sont d'une simplicité et d'une naïveté extraordinaires. Ceux de Kadouma se sont bien vite apprivoisés avec nous. Maintenant, du plus loin qu'ils nous aperçoivent, ils nous appellent et nous saluent comme des amis.

Le manangoua ou chef du village, dont il porte le nom selon un usage presque général, nous a, en particulier, pris tout à fait en amitié. Malheureusement il a un grand vice : il affectionne démesurément le pombé. Dernièrement il nous a demandé des perles dont il s'est servi pour acheter sa liqueur favorite. Le soir, il est venu nous voir : la grossière boisson avait produit son effet, et le chef du village, renonçant à sa gravité habituelle, se mit à nous jouer une sorte de pantomime dans laquelle il nous représenta l'hippopotame sortant de l'eau, mangeant les tiges de moutama, puis mis en fuite



Une visite au manangoua. (P. 263.)

par lui et rentrant dans le lac. Les nègres ont, en effet, un talent particulier de mimique.

A l'occasion d'une récente indisposition de notre royal ami, je fus le 22 avril lui faire une visite, et par conséquent pénétrai pour la première fois dans sa hutte.

Des cloisons construites avec des tiges de moutama la divisent en plusieurs compartiments, et empêchent la lumière de pénétrer à l'intérieur. A peine ai-je fait quelques pas que je me trouve environné des ténèbres les plus épaisses. Ces nègres sont vraiment les enfants de la nuit, ils ne se plaisent que dans l'ombre. Craignant de donner de la tête contre quelque poteau, je demande à haute voix au manangoua des nouvelles de sa santé. Une voix me répond tout aussitôt : « Je vais un peu mieux; je me rends près de la porte, nous y causerons quelque temps ensemble. » Il fait alors apporter deux tabourets près de l'entrée de la hutte. Je comprends, dès les premiers mots, que ma visite lui fait plaisir. Il me dépeint ce qu'il a souffert, ce qu'il souffre encore : douleurs dans la tête, douleurs dans la poitrine. Les nègres se plaignent souvent, en effet, de ce genre de maux; je serais porté à croire qu'ils éprouvent une sorte de fièvre causée par l'insalubrité des bords du Nyanza. La conversation roule aussi sur l'Ounyanyembé, dont il me demande des nouvelles. Après lui avoir souhaité une prompte guérison, je me retire et le laisse tout heureux de voir que le msoungou s'intéresse à sa santé.

Un grave événement qui s'est passé dans sa famille nous a aussi permis de nous initier à l'un des actes les plus solennels de la vie d'un prince noir, le mariage.

Kadouma a un fils nommé Féfou, qui est revenu naguère d'un voyage dans l'Ouganda. Le peuple, d'une commune voix, a jugé qu'il était en état de se marier. Voici comment les choses se sont passées :

Les grands du village, que l'on désigne ici sous le nom de nyamparas, se réunissent devant la hutte du manangoua et le prient de donner une épouse à Féfou. Comme tous les voyageurs, Féfou est sensé avoir acquis beaucoup d'esprit en courant le pays : aussi fait-il l'admiration de tout le monde, surtout quand il est revêtu des habits dont on lui a fait cadeau dans le royaume de Mtésa, et qu'il se promène fièrement dans

le village. Le manangoua déclare qu'il acquiesce aux désirs de ses conseillers et qu'il va chercher à Féfou une femme digne de lui. Aussitôt de grands pots d'*ougali* (bouillie de moutama) sont apportés au milieu de la couronne des nyamparas, qui les vident en un clin d'œil. Chacun va ensuite se présenter devant la femme du manangoua, qui lui verse sur la tête une cuillerée de beurre, en poussant un cri *trémolo* très strident.

Je n'ai pu savoir au juste ce que signifiait cette cérémonie; elle veut dire, je suppose, que le mariage est décidé. Ce baptême de beurre, symbolisant le mariage, est étrange tout au moins.

Le manangoua nous dit, à cette occasion, que chez eux les femmes ne sont pas achetées. Le père du jeune homme se contente de faire au père de la jeune fille un cadeau de bœufs proportionné à sa fortune : s'il est riche, il donne jusqu'à vingt bœufs; s'il est pauvre, il n'en donne que cinq ou six. Le jeune homme se rend chez la jeune fille et y passe plusieurs jours au milieu des réjouissances : il l'amène ensuite dans son village, où l'on fait une seconde fête. Il est d'usage que le père du jeune homme fasse plusieurs cadeaux à sa belle-fille : étoffes, perles, bracelets, etc. On lui en fait aussi à lui-même.

Pour fêter l'union de Féfou, le Père Barbot composa un chapelet de perles variées dont il voulait faire cadeau au manangoua. Ce chapelet, réunion symétrique de perles de toutes les formes, de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, ne pouvait que faire plaisir à un nègre, qui aime tout ce qui brille. Aussi, à peine Kadouma l'a-t-il vu, qu'il est ravi d'admiration et manifeste le désir de recevoir sans retard le précieux objet. Nous le lui laissons désirer longtemps, afin de lui faire estimer davantage le présent, qui, au fond, a peu de valeur. Enfin le Père Barbot le lui passe au cou, et lui présente un miroir pour qu'il puisse mieux juger de l'effet. Il est ravi, se contemple, s'admire pendant près d'un quart d'heure. Puis il se met à nous parler de la France, où l'on confectionne de si belles perles : il faut qu'à tout prix Féfou aille visiter un si beau pays; il nous prie de le prendre avec nous quand nous retournerons en France

et comme nous lui disons qu'il y fait trop froid, que Féfou ne pourrait y vivre : « Il faudra bien, répond-il, qu'il meure un jour : qu'importe qu'il meure dans un lieu ou dans un autre. Féfou ira en France. »

Un fait qui montre la confiance que nous accorde le chef noir : il est venu me prévenir dernièrement que, devant partir pour un voyage, probablement pour chercher la femme de son fils, il me constituait moi-même, pendant son absence, chef du village, et me chargeait d'apaiser les disputes qui pourraient s'élever. En retour, nous sommes envers lui d'une générosité qui le charme. Outre son chapelet à perles, il a eu l'envie irrésistible d'un vieux bonnet de nuit en coton, qu'il avait aperçu dans notre garde-robe. Nous lui en avons fait cadeau, et, avec un rare empressement, il en a couvert son chef respectable, et est allé ensuite avec fierté se montrer à tous ses sujets paré de cette couronne royale d'un nouveau genre.

En revanche, Kadouma ne se fait aucune idée du prestige que la barbe, inconnue ou à peu près chez les nègres, donne aux Européens. Nous lui montrions un jour les gravures du journal *les Missions catholiques*. Il les considéra avec le plus grand intérêt. Le portrait d'un missionnaire qui avait la barbe extraordinairement longue l'intrigua d'une manière particulière. Il l'examina longtemps avec soin, puis il finit par nous demander : « *Niama gani ?* Quelle est donc cette bête ? »

Mais quittons ces sujets profanes, quelque intéressants qu'ils puissent être, pour peindre les mœurs d'un peuple de vrais enfants, que cette naïveté même semble prédisposer à l'Évangile. Où en sont, sous le rapport des idées religieuses, les nègres au milieu desquels nous nous trouvons ?

Plusieurs voyageurs ont affirmé que les peuples de l'Afrique équatoriale n'ont aucune espèce d'idée d'un Être supérieur. Il est vrai que nous n'avons pu reconnaître de pratiques d'un culte proprement dit parmi eux. Mais ils ont une foule d'idées superstitieuses qui ne peuvent s'expliquer que par la croyance à un monde surnaturel et à des êtres supérieurs.

En voici plusieurs traits entre beaucoup d'autres :

Un jour que, durant notre voyage, nous faisions demander à un chef, nommé Gambaëta, deux hommes pour nous accompagner jusqu'au village voisin, il nous fit répondre qu'ils ne pouvaient venir que le lendemain, occupés qu'ils étaient à faire des sortilèges pour savoir celle des routes qu'il faudrait suivre pour avoir un heureux voyage, et que, d'ailleurs, ce jour-là était un jour néfaste.

Au milieu de la cour où sont renfermés leurs bestiaux pendant la nuit, s'élève une toute petite hutte sous laquelle une grosse pierre tient la place d'honneur : cette pierre est leur divinité protectrice. Non loin du village sont aussi rangées sous un arbre plusieurs pierres grandes et petites ; c'est le lieu sacré où ils viennent demander la pluie quand elle fait défaut.

J'ai déjà parlé des cérémonies usitées à chaque nouvelle lune ; ce jour-là, ils dansent jusqu'au milieu de la nuit.

Au moment même où j'écris, un sorcier de la tribu des Warousi, qui habite à l'est de Kadouma, sur les bords du lac, fait des sortilèges pour faire tomber la pluie. Il entretient nuit et jour un petit feu avec des crottes de chèvre; autour du feu sont rangés plusieurs vieux pots de terre, couverts avec des morceaux de tabourets. S'il vient à pleuvoir, tout le monde croira que c'est le sorcier qui en est cause. [1]

[1] La croyance à la faculté de produire ou d'arrêter la pluie est l'un des dogmes principaux de toutes les peuplades africaines depuis le haut Nil jusqu'au lac Ngami. Ce pouvoir insigne est surtout l'apanage des chefs. Suivant la saison, ils disent à leurs sujets : « Si vous ne m'amenez des chèvres, vous n'aurez point de pluie, » ou : « Si vous ne garnissez mes greniers de blé, vous n'aurez pas de beau temps. »

Les charmes dont ils se servent à cet effet varient beaucoup, mais ils ont soin de ne les mettre en usage que lorsqu'ils prévoient, par l'inspection du ciel, un résultat favorable à leur cause. Tantôt ils emploient des chauves-souris carbonisées, tantôt des peaux de serpents, ou des racines et des tubercules divers. Ils ont dans ces philtres la plus absolue confiance ; la seule impression que leur produisent vos paroles, quand vous essayez de discuter avec eux, c'est que vous n'avez pas le moindre désir de voir arriver la pluie : impression malheureuse, car il est très fâcheux de laisser répandre cette idée que leur bien-être vous est indifférent. (V. Livingstone, *Explorations dans l'Afrique australe*, pages 21 et suivantes.)

Quant au baptême dont il est parlé plus haut, il se retrouve, selon S. Baker, chez les Latoukiens (haut Nil), avec cette différence que le beurre est remplacé par la cendre de charbon de bois. Une danse funèbre à laquelle assista cet explorateur lui permit de constater la présence d'une femme courant sans cesse à tra-

Chose étrange, et qui peut donner l'explication de certains récits de voyageurs, le tambour paraît être, aux yeux des noirs, un instrument de sortilège. Ces tambours sont faits d'une seule pièce de bois creusée à l'intérieur. Ils ont la forme d'un cylindre terminé par un tronc de cône; une peau de bœuf ou de quelque animal sauvage recouvre la base du cylindre. Cette peau est fixée au moyen de lanières qui passent dans des trous pratiqués dans une autre rondelle de peau placée au sommet du tronc de cône.

Durant un ouragan très fort, les tambours de Kadouma battirent toute la nuit. Le matin, nous demandâmes au manangoua pourquoi on avait battu les tambours : « *Doua ia bacidi*, nous répondit-il : C'est le remède contre la tempête. »

Nous avons vu, dans d'autres villages, pendant que les guerriers étaient absents pour une bataille, battre le tambour durant une journée. Des femmes et des enfants faisaient, au son de cet instrument, une sorte de procession autour du tembé en chantant sur un air lugubre, pour rendre les génies favorables à leurs guerriers, et leur obtenir la victoire. Aussi, dans toutes les tribus de l'Ounyamouézi, le tambour joue-t-il le rôle le plus important. Il annonce l'approche de l'ennemi, et appelle les guerriers au combat ; à la fin de la guerre, il fête le retour des combattants et célèbre le triomphe des braves qui ont terrassé quelque ennemi.

vers les danseurs, et saupoudrant leur tête avec cet ingrédient, qu'elle portait dans une gourde. Curieuse cérémonie dont il ne put jamais savoir le pourquoi.

Rapprochons de cette esquisse de mœurs une conversation que Speke eut avec le roi Roumanika (Karagoué).

« Je me permis, dit-il, de lui demander pourquoi, n'ayant aucune idée de Dieu ni d'une vie future, il immole tous les ans une vache devant le tombeau de son père. — Je ne sais pas, me répondit-il en riant, mais il me semble qu'en agissant ainsi j'obtiendrai de meilleures moissons. C'est aussi pour cela que je place devant une des grosses pierres de la montagne une certaine quantité de grain et de pombé, bien que je la sache incapable de manger et de boire. Les hommes de la côte, et à vrai dire tous les indigènes, pour autant que j'en sache, pratiquent les mêmes rites. Pas un Africain ne révoque en doute le pouvoir des talismans et de la magie. Lorsque je conduis mes troupes au combat, si j'entendais l'aboiement d'un renard, je battrais immédiatement en retraite, pareil pronostic me présageant une défaite. Beaucoup d'autres animaux, les oiseaux en particulier, possèdent aussi une vertu favorable ou contraire. » (V. *Les Sources du Nil*, page 209.)

Pas de fête, pas de deuil sans le son du tambour; c'est l'expression des joies et des tristesses publiques.

Il nous a été donné dans les instructions écrites de Mgr le Délégué une charge intéressante: celle de recueillir, avant que les nègres aient pu être en contact avec les Européens, toutes les traditions qui existent actuellement parmi les sauvages du centre de l'Afrique, sur l'origine du monde, sur la religion primitive, sur la création de l'homme, le déluge, etc. Nous étudions avec ardeur la langue du pays pour nous mettre à même d'accomplir cette mission, dont nous comprenons tout l'intérêt au double point de vue de la religion et de l'histoire des peuples. Déjà nous commençons à comprendre et à parler l'idiome de nos nègres du Nyanza, et j'ai voulu avoir le cœur net au sujet des idées religieuses de notre vieux manangoua. J'ai donc essayé de lui faire un peu de catéchisme.

Je lui demande d'abord si, quand un homme meurt, tout est fini avec lui. Il me répond que tout est fini. Je lui dis qu'il est dans l'erreur; que nous n'avons pas seulement un corps, mais une âme immortelle; et que, lorsque cette vie finit, il y en a une autre qui commence. Il a l'air d'ajouter foi à mes paroles, et déclare qu'il désirerait être instruit un peu.

Plusieurs fois je lui ai entendu prononcer le nom de *Mongou*, qui, en Kisouahili, veut dire Dieu. Je lui demande s'il sait ce que c'est que *Mongou*. Il répond que les Wanyamouézi ne le connaissent pas. Je lui fais connaître en quelques mots le Créateur de toutes choses, et j'ajoute que ce mtémi tout-puissant récompense les bons après leur mort et punit les méchants. « *Mongou mbaïa*, me dit-il alors: Dieu est méchant. » Je m'efforce de lui faire comprendre que, loin d'être méchant, il est infiniment bon, puisque c'est lui qui donne aux hommes tout ce dont ils ont besoin, et qu'il les comble de biens après leur mort, s'ils ont été bons. Il finit par avouer que Dieu est bon. Mais les grandes vérités que je viens de lui découvrir ont l'air de lui être complètement inconnues. Pour aller plus avant, il faudrait posséder à fond la langue.

Mais si nous ne pouvons encore commencer notre apostolat

par la parole, il est déjà commencé par la prière. Tous les jours, dans notre humble chapelle, nous offrons le saint sacrifice pour le salut de ces pauvres peuples; tous les jours nous demandons à la Mère de miséricorde de préparer les cœurs à la divine semence pour le moment prochain où nous allons pouvoir, grâce à Dieu, commencer à la répandre.

Lundi 31 *mai.* — Vers deux heures, des pirogues apparaissent à l'horizon. Nous n'osons pas trop nous réjouir, car nous craignons que ce ne soient pas celles que doit nous envoyer le Père Lourdel. Elles arrivent enfin au rivage : c'est bien nous qu'elles viennent chercher ! Que Dieu soit béni ! Bientôt nous pourrons voguer vers notre chère mission !

Le Frère Amance a été obligé d'accompagner les barques. Il se trouve mieux qu'au moment où il nous a quittés, et cependant que de privations il a dû s'imposer durant ce voyage ! Le Père Lourdel va mieux aussi. Il y a vraiment pour les missionnaires une Providence particulière.

Nous avons été bien inspirés d'envoyer nos deux confrères chez Mtésa ; sans cette mesure, nous n'aurions probablement pas pu pénétrer dans son royaume, le plus important de la région des grands lacs.

Les protestants ont pris le parti de vivre en bonne intelligence avec nous : ils ont prêté au Père Lourdel une grande barque, afin de faciliter notre traversée. Malheureusement cette barque, mal dirigée, a été gravement endommagée en route; elle est restée en arrière, peut-être même a-t-elle sombré. Mieux eût valu que le Père Lourdel ne l'acceptât pas. Les vingt-quatre pirogues de Mtésa auraient amplement suffi pour le transport des bagages.

Toute la journée, notre hutte est remplie de gens de l'Ouganda qui viennent nous faire visite. Tous nous disent que le roi désire vivement notre arrivée. Ils ajoutent que, si les pirogues ne sont pas venues plus tôt, c'est qu'il a fallu un temps considérable pour les réunir en nombre suffisant. Le Père Lourdel et le Frère Amance ont mis vingt-huit jours pour traverser le lac; les barques qui nous arrivent ont

quitté aussi l'Ouganda depuis vingt-huit jours. Ces sortes d'embarcations, en effet, ne voguent que quelques heures de suite, et, quand le lac est agité, elles n'abandonnent point le rivage.

Dimanche 1er juin. — Que la Pentecôte, que nous solennisons aujourd'hui, est une belle fête pour ceux surtout que Dieu destine à continuer l'œuvre des Apôtres! L'année dernière, nous l'avons célébrée à Bagamoyo, chez les bons Pères du Saint-Esprit, et nous avons admiré les merveilles que Dieu a déjà opérées, par ces zélés missionnaires, au milieu des jeunes nègres qui les entourent. Puissions-nous voir se réaliser bientôt ici les mêmes prodiges!

Tous les jours de ce mois, nous prierons en commun le sacré Cœur de Jésus; sa bannière a toujours flotté en tête de notre caravane, et certes ce n'a pas été en vain. Puisse le divin Maître continuer à répandre sur nous ses bénédictions les plus abondantes et nous conduire au terme de notre voyage!

Si quelque confrère de Maison-Carrée voyait l'état dans lequel un voyage de dix mois a mis nos vêtements, il ne manquerait pas de sourire et de nous plaindre. Espérons qu'une prochaine caravane nous apportera les étoffes nécessaires pour renouveler la garde-robe avec laquelle nous allons bientôt paraître à la cour : la cour, il est vrai, d'un roi nègre, où l'on n'est difficile ni sur l'étiquette ni sur le costume.

Avant de nous embarquer pour l'Ouganda, nous licencions quelques-uns de nos askaris et les chargeons de transporter nos lettres à Zanzibar. Pour entretenir avec nos supérieurs un commerce de lettres suivi, il sera nécessaire que nous adoptions le système des Missions anglaises. Elles ont à leur service un certain nombre de noirs uniquement employés à porter les lettres à la côte et à rapporter les réponses.

Le voyage, aller et retour, dure environ quatre mois, depuis les bords du Nyanza jusqu'à la mer. Ces noirs sont au nombre de quatre ou cinq, et ils coûtent chacun soixante francs par mois. On voit que le port d'une lettre revient ici plus cher qu'en France. Tout, d'ailleurs, est hors de prix

pour les blancs, grâce à la prodigalité des missionnaires protestants et des explorateurs anglais.

Je clorai cette partie de notre journal par la lettre que nous écrit de Roubaga le Père Lourdel, notre avant-coureur.

« Roubaga, 11 avril 1879.

« Chers Confrères,

« Ce n'est que le 17 février que nous sommes arrivés ici, le Frère Amance et moi. Le roi Mtésa nous a fait le meilleur accueil, et depuis ce jour sa faveur n'a fait que grandir. Il veut être instruit, ainsi que son peuple, et j'ai eu à donner déjà sur la religion plusieurs conférences publiques.

« Je vous fais grâce du récit de notre voyage ; après celui de Stanley, il serait sans doute peu intéressant, et d'ailleurs je ne me sens pas de taille à tenir longtemps la plume. Je ne vous apprendrai pas non plus que la navigation indigène du lac Nyanza ressemble beaucoup à celle des bons vieux marins du temps d'Énée : on se tient toujours prudemment à portée de terre ; lorsque vient le soir, on tire la barque sur le sable, et on campe jusqu'au lendemain.

« Les vivres sont en abondance et à bon compte dans les contrées fertiles, mais il est prudent d'en avoir toujours quelque peu en réserve. Avec un pareil mode de voyage on ne doit pas lutter, pour la rapidité, avec les bateaux à vapeur. Quelle patience il nous a fallu durant cette interminable traversée ! Nous n'avons pas mis, en effet, moins d'un mois pour faire le trajet de Kadouma à la baie de Bouca, où nous avons enfin quitté notre vieille coque de noix : il était temps !

« Les missionnaires anglais étaient déjà dans l'Ouganda quand nous y parvînmes. Ils s'alarmèrent beaucoup, paraît-il, de notre arrivée, bien que depuis ils n'aient cessé d'avoir avec nous les rapports les plus courtois. L'un d'eux, M. Mackay, aurait même dit au roi, pour le détourner de nous accueillir, que nous adorions une femme appelée Marie et d'autres idoles.

« Néanmoins Mtésa a tenu à nous voir. C'est un homme fin, autoritaire, très intelligent et très diplomate. Il comprend l'arabe et le kisouahili. C'est, sans contredit, le plus grand potentat de l'Afrique équatoriale. Outre l'Ouganda proprement dit, il a encore sous sa dépendance l'Ousoui, le Karagoué, les îles du Nyanza et l'Ousoga, grande province à l'est de l'Ouganda, qui est subdivisée en un grand nombre de districts, et d'où il tire des bœufs et des esclaves par milliers. De plus, son influence est considérable dans toutes les régions qui avoisinent ses États. Une foule d'autres rois, même éloignés, recherchent son alliance et ses bonnes grâces.

« Il semble avoir conscience de sa valeur, et se montre même ombrageux pour tout ce qui touche à son autorité. Les Anglais ayant manifesté l'intention d'aller s'établir dans l'Ousoga ou le Karagoué, cette demande déplut souverainement au roi, qui prétend centraliser ici, à Roubaga, tout ce qui peut lui être une source d'influence. Comme il est en outre très soupçonneux, il semble se défier de tout ce qui lui paraît être l'ombre d'un envahissement. Il va jusqu'à s'imaginer que le but des Anglais, en demandant d'aller plus loin, est d'ouvrir des routes pour pouvoir s'emparer plus facilement de ses États. D'ailleurs, il ne voit qu'avec déplaisir qu'on veuille tenter d'exercer une action quelconque en dehors de son autorité[1].

« Faut-il attribuer à cette disposition de son esprit le refroidissement notable qui existe depuis quelque temps entre lui et les Anglais, qu'il avait d'abord favorablement accueillis? ou bien est-ce le résultat de la pression qu'ont pu exercer sur lui les grands de son entourage, de concert avec les Arabes et les Wangouana, qui tous se déclarent hautement les adversaires des Anglais? Nous l'ignorons.

[1] Plusieurs lecteurs se demanderont pourquoi les missionnaires d'Alger choisirent ainsi pour leur mission un champ qui était défriché par d'autres ouvriers évangéliques. Nous nous contenterons de répondre que, en se rendant chez Mtésa, 1° les Pères ne comptaient pas y trouver une mission protestante; 2° ils n'avaient encore d'autre projet définitivement arrêté que celui de se concilier la faveur de ce grand monarque; 3° une fois qu'ils y furent débarqués, tout autre établissement leur devint impossible. La lettre du Père Lourdel et toute la suite du journal le prouvent surabondamment.

« La langue des Waganda me semble très peu compliquée, et, comme toutes les langues nègres, complètement dépourvue de mots formulant des idées abstraites. Les idées concrètes seules sont exprimées. Le kisouahili, dont se servent davantage les Arabes et les Européens, a emprunté à la langue arabe près de la moitié de son vocabulaire, c'est-à-dire tous les mots exprimant une idée abstraite. Les Anglais qui sont ici se servent assez bien du kisouahili; mais le kiganda leur est encore peu familier. D'après M. Mackay, cette langue aurait une très grande ressemblance avec celle des Cafres. Notre conversation avec les Anglais se fait en kisouahili, car ils ignorent l'arabe. La connaissance de cette dernière langue servirait beaucoup aux Pères qui viendraient par la route de Kartoum.

« Tels sont les renseignements que je puis vous donner aujourd'hui. Les choses changeront peut-être de face dans la suite : il suffirait, pour cela, de déplaire au roi. Ah! si la grâce pouvait toucher son cœur! les résultats seraient immenses, vu la puissance dont il jouit.

« Grâce à la faveur de ce monarque, j'ai dû changer de local il y a quelque temps. Le lieu où nous nous étions d'abord installés était bas et malsain; il a voulu que je choisisse moi-même l'endroit qui me plairait davantage. Je crois important de ne pas nous éloigner de Roubaga, d'autant plus que presque tous les jours il faut aller saluer le roi, comme c'est la coutume des principaux personnages du pays.

« Les maisons, ou plutôt les huttes, sont ici construites en roseaux et non en terre, à cause de la fréquence des pluies.

« La principale, et je dirai presque la seule nourriture, est la banane non mûre, qui, une fois cuite, donne à la vue et au goût l'apparence de la pomme de terre. Depuis mon arrivée, je n'ai mangé presque que cela, et je me porte assez bien.

« Jusqu'à présent nous sommes en assez bons rapports avec les Arabes et les Wangouana. Peut-être ne nous sont-ils favorables que par esprit d'opposition aux Anglais, avec lesquels ils ont eu de sérieuses difficultés dès les premiers jours, et qu'ils affectent de ne plus vouloir visiter. Quelques

Wangouana connaissent aussi le bien que les Pères de Bagamoyo font aux noirs de la côte, et ils en ressentent de la sympathie pour les missionnaires catholiques.

« En résumé, d'après tout ce que j'ai pu constater, la principale vertu que le Missionnaire aura à pratiquer ici, c'est la patience, et encore la patience jointe à une prudente réserve.

« Dans une Mission où la puissance est entre les mains d'une foule de petits souverains, il faut quelquefois savoir se faire craindre, pour arriver à exercer sur tous ces roitelets un certain ascendant; mais ici le monarque est un vrai potentat, habitué à exercer son autorité sans conteste et à voir tout le monde à ses pieds. Brusquer les choses gâterait tout. Il faut savoir attendre, et profiter des bonnes dispositions du souverain pour se renfermer strictement dans nos seules œuvres d'apostolat. Ces peuples sont dans l'infidélité depuis des siècles. Ce n'est pas par des mesures radicales qu'on les transformera du jour au lendemain. La régénération d'un peuple, et surtout d'une race, ne peut être qu'un travail de longue haleine, sans quoi on perd bientôt le fruit de ses efforts, et l'on n'aboutit à rien de durable.

« Je comptais aller moi-même au-devant de vous sur la barque à voiles que les Anglais ont mise gracieusement à notre disposition; mais, toute réflexion faite, je crois plus utile à nos intérêts de me faire remplacer par le Frère Amance.

« Venez vite, la moisson d'âmes est ici très abondante, et les nègres paraissent doués d'une énergie dont sont loin de donner l'idée ceux que l'on rencontre dans l'Algérie et sur les côtes.

« Je termine, les pirogues sont lancées à la mer; j'embrasse le bon Frère qui me quitte. A bientôt.

« Tout à vous en N. S.,

« SIMÉON LOURDEL. »

TROISIÈME PARTIE

DE TABORA AU TANGANIKA[1]

CHAPITRE I

SUR LE CHEMIN D'OUJIJI

Deux lettres agréables. — Formation de la caravane pour Oujiji. — Adieux aux autorités de Tabora. — Gangué. — Un Arabe qui a la bosse de la multiplication. — Tombes sacrées. — Filles d'Ève. — Désertions. — Oussoké. — Dans les bois. — Amitié rare et pas chère. — Orages. — La part du lion. — Noël. — Apiculture. — Habitations, costume et religion des Wanyamouézi. — Dans l'Ouvinza. — Passage du Malagarazi. — L'Ouhha. — La *journée des chutes.* — Désespoir d'un âne. — En vue du port.

Kouihara, 20 novembre 1878. — Nous faisons neuvaines sur neuvaines au sacré Cœur, afin qu'il plaise à Dieu de nous faire sortir bientôt de l'Ounyanyembé.

Notre pauvreté s'accroît chaque jour. Nous n'avons plus assez d'étoffes d'échange pour payer les pagazis qui doivent porter au Tanganika le matériel de notre mission. Il faudra en acheter aux Arabes du pays à des prix exorbitants, qu'ils se feront rembourser par notre correspondant de Zanzibar. Les Pères du Nyanza ont dû, pour partir, se

[1] Nous revenons ici aux PP. Deniaud, Delaunay, Dromaux et Augier, que nous avions laissés à Kouihara sur le point de partir pour Oujiji, pendant que leurs confrères s'avançaient vers l'Ouganda. Nous faisons remarquer que c'est le Père Deniaud qui rédige le journal de voyage.

procurer ainsi plus de trois cents pièces de *satini* (étoffe légère des Indes). Que de dépenses et de peines pour le salut de ces pauvres âmes auxquelles nous sommes envoyés ! Si la moisson est considérable, les travaux le sont aussi.

M. Gambier, qui est toujours chez Mirambo, nous a écrit pour nous dire que ce sultan regrettait d'avoir été absent lors de notre visite. Il ajoute que le bruit avait couru qu'en revenant à Kouihara nous avions été molestés ; le sultan, à cette nouvelle, avait fait rechercher nos agresseurs pour tirer vengeance de l'insulte que nous aurions reçue sur ses terres.

Mirambo, si cela est vrai, nous fait trop d'honneur. Nous n'avons été molestés par personne. Cependant la lettre que nous avons reçue produit bonne impression sur les Arabes qui nous entourent. Ils montrent un peu plus d'empressement à nous rendre service.

En ce moment, le gouverneur fait des armements dans l'intention de guerroyer contre Ben-Sélim, son prédécesseur, qui réside maintenant sur le territoire de Mirambo.

21-24 *novembre*. — Nous croyions pouvoir célébrer la fête de la Présentation ; nous avions à cette intention orné hier notre petit autel pour la sainte messe ; hélas ! la fièvre est venue subitement, et nous a tous rendus incapables d'offrir la sainte victime.

Oh ! que l'on sent vivement en mission cette privation des fêtes chrétiennes, qui font tant de bien à l'âme en l'élevant de la terre et la rapprochant de Dieu ; qui lui font oublier, pour un jour, les maux de l'exil et la remplissent d'un nouveau courage et d'une nouvelle force. Mais c'est pour Dieu, c'est pour les âmes que nous avons tout sacrifié, même les joies les plus pures de la terre. Donc point de regrets ! point de faiblesses ! Notre-Seigneur, lui non plus, ni ses apôtres, n'ont point connu les joies de nos grandes fêtes. *Discipulus non est supra magistrum.*

Une caravane arabe nous apporte des nouvelles du Père Charmetant, datées de Bagamoyo, le 24 juin. Il nous envoie une lettre de la part des deux Hindis Ibrahim et Abdallah ben Lilah, negociants à Zanzibar, pour Saïd ben Habib, leur

agent à Oujiji. Le Père Charmetant nous offre, par l'entremise de ces trois commerçants, le moyen de nous ravitailler sur place, sans recourir aux caravanes de Zanzibar ni aux Arabes de Tabora. Ce serait pour nous une bonne fortune si ce plan pouvait réussir.

24 *novembre.* — La lettre du Père Charmetant est venue très à propos : nous avons appris aujourd'hui que Saïd ben Habib est arrivé d'Oujiji avec une caravane. Nous nous empressons de nous rendre chez lui et de lui faire part des instructions que nous venons de recevoir. Saïd nous reçoit fort courtoisement, et se met à notre disposition pour les étoffes et toutes les autres choses dont nous pourrions avoir besoin. De plus, il nous promet de nous donner une cinquantaine de ses pagazis pour nous rendre au Tanganika. Dieu soit loué ! tout semble enfin s'arranger pour notre prochain départ !

Nous prendrons le chemin par lequel est venu Ben Habib. Nous aurons, il est vrai, un hongo à payer à Mirambo, et un autre au sultan de l'Ouvinza ; mais nous aurons la consolation de penser que nous suivons la ligne droite, qui est mathématiquement le chemin le plus court d'un point à un autre. Nous avons tant de hâte d'arriver à notre chère mission !

29 *novembre* — Il nous manque bien encore une cinquantaine de porteurs ; néanmoins les PP. Delaunay et Augier vont camper dans un village sur la route que nous devons suivre, afin d'y rassembler ceux que nous avons déjà engagés. Le changement d'air leur sera très favorable, et dissipera vite les quelques restes de fièvre qui les tracassent sans cesse à Kouihara.

Enfin, le 2 décembre, notre capitaine complète le nombre de nos pagazis, qui s'élève à cent trente. Malgré moi, je laisse échapper un grand soupir de soulagement, et je serre à la briser la main du brave homme qui me donne cette nouvelle. Il me regarde avec ahurissement : en bon Arabe qu'il est, il n'a aucune idée de la valeur du temps ; se presser est pour lui un mot vide de sens ; quand on est bien dans un endroit

il faut y rester le plus longtemps possible. Il est bien entendu que je n'essaye pas de le convertir à mon opinion.

3 *décembre. Fête de saint François Xavier.* — Ce jour était bien choisi pour nous mettre en marche. Avant de quitter définitivement Kouihara, nous allâmes faire nos adieux aux deux Ben Nassib. Abdallah, le gouverneur, nous défendit d'engager de nouveaux porteurs dans l'Ounyanyembé; car défense était intimée à tout Arabe ou Mnyamouézi de sortir de la province jusqu'à nouvel ordre. Cette injonction a été faite en prévision de la guerre qui peut avoir lieu. Il nous demanda, en outre, d'échanger contre de l'étoffe nos pierres à fusil, ainsi que le sel et les pioches qui nous restaient. Ces objets, à Oujiji, n'ont pas la même valeur qu'ici; quant au sel, nous devions en trouver sur notre route.

Cheik, son frère, parut surtout peu content de notre départ. Il désirait sérieusement, je crois, l'établissement d'un orphelinat dans l'Ounyanyembé. Je lui fis espérer l'arrivée d'autres Pères dans ce but. Mais c'était pour lui de l'incertain. Il ne s'en montra pas moins courtois à notre départ, et nous donna plusieurs lettres pour le gouverneur d'Oujiji et les principaux Arabes.

A cinq heures après midi, le Père Dromaux et moi nous quittons à notre tour Kouihara avec le reste de la caravane. Après une heure et demie de marche, je puis bien le dire, sans un seul regard en arrière, nous arrivons au village de Gangué, où nos deux confrères nous attendent depuis quatre jours.

4 *novembre.* — Gangué est un joli petit village habité par quelques Arabes et leurs esclaves. Le principal personnage du lieu est Buana Thani. Il a habité quelque temps Mayotte et Nossi-Bé, et sait dire deux ou trois mots de français. Il sait aussi faire à l'européenne les quatre règles de l'arithmétique. Il en est très fier : aussi, dès notre première visite, il fit parade de sa science et nous posa des problèmes. Il ne pouvait guère dire trois mots de suite sans y insérer celui de *multiplicar*. A part ce faible, Thani est, comme tous les Arabes, très aimable et courtois. Mais, au fond, c'est un

homme sans honneur, et nos Pères auront beaucoup à se défier de lui[1].

Il n'avait pas manqué de nous faire ses offres de service; mais, prévenus à temps, nous avions prétexté, pour le remercier, des réparations qu'il était en train de faire à sa maison, et nous avions demandé l'hospitalité chez un autre Arabe, nommé, à cause de son grand âge, *Buana Mzée, le vieux maître,* bon vieillard qui, par ses manières et ses paroles sensées, nous rappelait nos vieillards de France.

Nos gens, plus sensibles aux charmes de Tabora qu'à ceux de Gangué, n'ont pas paru de toute la journée. Comme les écoliers qui sortent de vacances, le travail et la fatigue les effrayent, et ils font durer le plaisir de ne rien faire le plus longtemps possible.

5 *décembre.* — Tout rentre dans l'ordre ce matin, et, à huit heures et demie, nous pouvons quitter Gangué. Nous marchons dans la direction O.-S.-O., et laissons à notre gauche la route du sud, dont j'ai parlé précédemment[2].

Après trois heures de marche, nous arrivons au village de Loucouma ou Tumbi-Lembéli. Ce village, comme tous ceux de l'Ounyanyembé, est ombragé de magnifiques arbres avec l'écorce desquels les indigènes se font des étoffes en la battant et assouplissant au maillet. Ici, deux de ces arbres ombragent la tombe de l'ancien chef. Cette tombe a pour ornements quelques morceaux de pots cassés et trois morceaux de bois suspendus au-dessus par une corde attachée à deux piquets. Ces morceaux de bois représentent les tambours du défunt, et indiquent, par leur nombre, le degré de sa puissance. Ces tombeaux sont entourés par les indigènes d'un grand respect mêlé d'une crainte supersti-

[1] L'année suivante, un Européen, partant pour le Tanganika, avait, sur son invitation, déposé chez lui toutes ses étoffes, comme en lieu sûr. Il lui fut volé cinquante *dioras,* une valeur d'environ quinze cents francs. Thani prétexta qu'on avait forcé la porte de son magasin pendant la nuit; mais, après le départ du blanc, tous ses esclaves furent habillés à neuf, et il fut évident que le voleur n'était autre que leur maître. (*Journal du Père Guillet.*)

[2] Cette route fut suivie, pour se rendre au lac Tanganika, par M. Debaize, jusqu'à Simba; par les Pères de la deuxième caravane et par toutes les expéditions de l'Association internationale de Bruxelles, jusqu'à Karéma. Nous aurons occasion de constater plus tard qu'elle n'offre pas moins d'ennuis que celle du nord. Actuellement on est revenu à cette dernière.

tieuse. Malheur à qui se permettrait d'y commettre des inconvenances! On nous recommanda bien de n'y pas attacher nos ânes : nous les aurions trouvés morts le lendemain, tués, prétendent les noirs, par l'ombre irritée du défunt. On retrouve ces tombes dans tous les villages des environs.

Le chef de Tumbi-Lembéli est une femme. Ce fait, quoique rare, se retrouve cependant ailleurs[1]. Du reste, dans la famille, la femme n'est point réduite au rang d'esclave. Elle fait sa large part du travail, mais sait aussi réclamer sa part de bien-être. Pendant que le mari voyage comme porteur en caravane, c'est elle qui cultive et qui récolte. Au retour du mari, elle a amassé de quoi le nourrir; mais, de son côté, elle attend de lui des étoffes pour se couvrir, et s'il revient les mains vides, il peut compter, dit-on, sur une réception peu pacifique.

La population de Tumbi-Lembéli se montra très affable, disposition que nous avons toujours trouvée chez les Wanyamouézi. Pendant que je lisais dans ma tente, des femmes qui me regardaient faire du dehors, aperçurent dans mon livre une image coloriée de la sainte Vierge.

« *Mayo! mayo*[2]*!* qu'est cela? s'écrient-elles.

— C'est l'image de ma mère, leur dis-je en la leur passant.

— Ta mère à toi? vraiment, c'est ta mère?

— Oui.

— Et elle vit encore?

— Oui.

— Oh! qu'elle est blanche! qu'elle est belle! *mayo! mayo!* »

Et elles ne se lassaient pas de la voir, d'examiner sa tête, ses yeux, sa bouche, ses mains, ses habits. Quelques-unes coururent chercher leurs amies, et presque toutes les femmes du village vinrent voir la mère du blanc, une femme de l'Europe. Oh! que je priais de tout mon cœur la très sainte

[1] C'est une femme aussi qui a dernièrement succédé au sultan défunt de l'Ougounda, province importante à quelques lieues au sud-ouest de Tabora.

[2] *Mayo! mayo!* « Ma mère! ma mère! » Les Wanyamouézi, en toute circonstance d'admiration, de surprise, de peur ou de souffrance, redisent ce mot: *mayo! mayo!* Seraient-ils déjà vieux, instinctivement ils appellent leur mère, comme nous, nous disons: « Mon Dieu! mon Dieu! »

Vierge d'abaisser sur ces pauvres femmes un regard de pitié, et de hâter par ses prières auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ leur jour de salut !

6 *et* 7 *décembre.* — Nous sommes obligés de stationner ici par suite d'une nouvelle escapade de nos porteurs, dont la moitié se sont encore enfuis à Tabora.

Le mauvais temps se met aussi de la partie, et une pluie torrentielle vient nous annoncer le commencement de la masika.

8 *décembre.* — Le matin, en sortant de la hutte où nous sommes logés, nous trouvons à la porte quatre fusils avec leurs ceinturons, leurs poudrières et leurs cartouchières. C'étaient quatre de nos soldats, entre autres notre interprète, Jean-Baptiste, qui avaient laissé leurs armes pour nous signifier qu'ils renonçaient à nous accompagner au Tanganika. Nous ne pûmes savoir quel avait été le motif vrai de leur désertion ; on nous dit bien qu'ils avaient craint de traverser les terres de Mirambo : crainte de lièvre alors, puisqu'une caravane arabe venait de nous tracer le chemin.

C'est dans ces circonstances que nous avons passé la fête de l'Immaculée Conception. Hélas ! nous ne pouvons rien pour célébrer un si grand jour. Du milieu de nos pauvres indigènes, nous ne restons cependant pas étrangers aux témoignages d'amour que notre Reine reçoit de toutes parts dans le monde chrétien, et, dans le secret de nos cœurs, nous chantons avec ferveur : *Benedicta sit sancta et immaculata conceptio Beatæ Mariæ Virginis.*

A quelque chose malheur est bon. Jusque-là nous nous servions presque exclusivement de notre interprète, et nous ne nous exercions pas assez à parler le kisouahili (langue de la côte, que les Arabes ont fait adopter sur tous les chemins de l'intérieur). Jean-Baptiste parti, nous serons obligés de nous faire comprendre par nous-mêmes, et de nous familiariser pratiquement avec l'idiome reçu.

On nous dit que M. Debaize aurait eu des désertions en masse, et serait retourné à Kouihara pour engager d'autres porteurs. Quand on entreprend de tels voyages il faut savoir

chaque jour s'attendre à tout et ne s'étonner de rien ; ou plutôt, en chrétien et en missionnaire, voir en tout la volonté de Dieu, dans l'adversité comme dans la prospérité, rester calme et se réjouir dans le Seigneur, quoi qu'il arrive.

9, 10, 11 *décembre*. — Pluies torrentielles. Nous ne pouvons faire que de petites étapes toujours dans la même direction. Nous campons ou passons dans les villages de Muilalé, Kilari, Mtébula et Mtouto, et nous arrivons enfin au principal village d'Oussoké, important district qui forme la limite de l'Ounyanyembé, sur la route d'Oujiji.

Jusqu'ici l'esprit de nos porteurs paraît assez bon. Dès qu'ils voient se déployer au départ notre bannière du Sacré-Cœur, brodée par le Carmel d'Alger, ils entonnent leurs joyeux chants de caravanes et marchent avec un entrain admirable. Leurs lourds fardeaux semblent ne rien peser sur leurs épaules. Les plus alertes sortent du sentier tour à tour, pour chanter chacun sa chanson, à laquelle toute la bande répond en chœur. L'un d'eux, un véritable hercule, portant plus de cent vingt livres, électrise tout le monde. Sous sa lourde charge, il chante, en bondissant et caracolant avec l'agilité d'une gazelle, de sorte que, malgré la lenteur des premiers jours, nous avons confiance dans le succès de notre voyage.

Notre marche d'ailleurs est facile et agréable; les populations sont des plus pacifiques. La campagne, ornée de très beaux sites, est remplie de fraîcheur. De toutes parts les indigènes s'occupent aux semailles. Ils chantent en piochant en cadence, et ce travail paraît beaucoup leur plaire. Mais à ces belles campagnes il manque des troupeaux de bœufs. Elles pourraient cependant bien les nourrir. Les indigènes en possédaient autrefois; attaqués continuellement par les Rougas-Rougas, qu'attirait l'appât du butin, ils ont cessé d'en avoir, afin de jouir de la paix.

C'est aussi pourquoi, à mon avis, tant d'autres contrées de l'Afrique équatoriale, si propres à l'élevage des bœufs, en sont dépourvues totalement. Les Rougas-Rougas en sont cause beaucoup plus que la tsetsé, dont on semble avoir exagéré les ravages. Les tribus qui se sentent en force pour défendre leurs troupeaux, et ont quelque peu l'humeur guer-



Village en forme de tembé de Mtouto. (P. 282.)

rière, en possèdent; les tribus faibles et timides préfèrent vivre en paix et n'en pas avoir.

12-15 *décembre.* — Notre capitaine nous retient trois jours à Oussoké à faire des provisions pour passer la grande forêt qui sépare l'Ounyanyembé de Mgombéro. Il nous fallait surtout une bonne provision de riz, car nous ne devions plus en trouver avant Oujiji. Six pilons avec vingt hommes fonctionnent donc tout le jour pour débarrasser le mpunga de son écorce et en faire du riz blanc. L'indigène ne fait cette opération qu'à mesure qu'il en a besoin.

Oussoké forme un beau district qui comprend plusieurs villages populeux, tous dépendant d'un même *manangoua,* qui obéit à son tour au sultan de Kouikourou. Ce chef, chez qui nous campions, se montra bienveillant à notre égard, et nous fit un petit présent. Le pays est très fertile, et je le crois salubre. Le sol abonde en sources et en minerai de fer que personne n'exploite. La forêt voisine est pleine d'arbres magnifiques, d'excellent bois[1].

Nous partons enfin tout contents, espérant commencer les longues étapes promises. Mais quel désappointement! au bout d'une heure nos porteurs déposent leurs charges à l'entrée d'un petit village près de la forêt, et dépendant encore d'Oussoké. Je demande ce que signifie un jeu semblable. C'était le dernier village de l'Ounyanyembé, et les porteurs voulaient y passer un jour. Craignant un échec si j'essayais de les contrarier, je consentis par force à camper, et nous fîmes dresser nos tentes.

16 *décembre.* — De bonne heure, le tambour bat le départ, et chacun se prépare lestement. Nous entrons dans les bois. Rien de bien intéressant pendant la marche, pas même la vue des animaux de toutes sortes que disent y avoir rencontrés les quelques voyageurs passés avant nous dans ces parages.

Nous campons auprès d'un petit village perdu dans la forêt, et dont les habitants reconnaissent l'autorité de Mirambo.

[1] Cet ensemble d'avantages avait sans doute frappé le Père Ganachau, qui essaya l'année suivante de s'établir à Oussoké. La malveillance des Arabes lui rendit la chose impossible.

Quoique peu nombreux, ils se sont défendus jusqu'ici avec avantage contre leurs voisins d'Oussoké, leurs ennemis; ils ont fixé, au haut de longues perches et à la porte de leur village, les crânes de plusieurs guerriers qu'ils leur ont tués dans les combats.

Je trouvai le chef faisant honneur à une cruche de pombé. Il me reçut avec beaucoup de plaisir, et m'offrit de sa liqueur; j'en bus à deux ou trois reprises, ce qui lui plut extrêmement, ainsi qu'à toute l'assistance.

« Ton pombé est excellent, lui dis-je, et mes frères restés au camp seraient bien aise d'en boire. »

Il ordonna à une de ses femmes d'en apporter une cruche pleine pour eux. Il voulut m'accompagner lui-même jusqu'au camp avec les guides et la cruche. Nous étions déjà devenus intimes, et mon *ami*, dont le cœur s'était attendri sous l'influence du pombé, ne pouvait retenir ses épanchements.

« Est-ce que tu m'aimes? me dit-il en chemin, en me passant la main sur le cou.

— Oui, je t'aime, je t'aime beaucoup, beaucoup plus que tu ne peux le comprendre.

— Vraiment! oh! que tu me fais plaisir!... Tu vois mon pays, il est à toi... Mes femmes et mes enfants sont à toi... Veux-tu que je te bâtisse une belle case tout près de la mienne?

— Je le voudrais volontiers, sultan, lui dis-je, et je resterais avec joie ici près de toi, dans ta forêt, pour t'apprendre, ainsi qu'à tes gens, la voie qui mène chez Dieu après la mort. Mais en ce moment je ne puis, j'ai ordre d'aller au Tanganika.

— Au moins, à ton retour, tu repasseras chez moi, ton ami.

— Je ne sais si je reviendrai, mais j'écrirai en Europe que tu as été bon pour moi et que tu aimes les blancs, et ils te connaîtront et t'aimeront.

— Oh! que tu me fais plaisir! ajouta-t-il. Veux-tu accepter une femme en cadeau?

— Merci, sultan; que ferais-je d'une femme? Les blancs que tu vois aujourd'hui ne sont pas comme les autres blancs, ni comme les autres hommes. Nous sommes des hommes de

Dieu, venus ici pour apprendre aux nègres à le prier et à l'aimer. C'est là notre vie et notre plaisir, à nous. Et nous avons renoncé pour cela aux jouissances dont tu me parles. »

Le pauvre sauvage me regardait avec étonnement.

Cependant nous étions arrivés au camp. La cruche fut déposée à l'ombre d'un grand arbre. Le chef s'assit auprès et en fit les honneurs. Sa joie débordait de plus en plus.

Dans l'après-midi, deux hommes se disant envoyés par le chef d'un village voisin dans la forêt, vinrent réclamer un hongo. Trois barils de poudre, des fusils, capsules, etc.: voilà ce qu'ils avaient l'audace d'exiger. Je leur demandai s'ils dépendaient des Arabes ou de Mirambo. Si des Arabes, j'avais le droit de passer partout sans rien payer; si de Mirambo, j'allais écrire à leur maître pour porter plainte contre eux.

« Nous ne dépendons, dirent-ils, ni de l'un ni de l'autre; nous avons droit au hongo, parce que toutes les caravanes nous l'ont payé. »

Un gros mensonge évidemment.

« De moi, leur dis-je, vous n'obtiendrez rien, absolument rien.

— Si vous voulez de la poudre, ajoutèrent nos askaris, venez nous attendre sur le chemin, nous en aurons de prête pour vous. »

Les prétendus envoyés se retirèrent désappointés.

17-21 *décembre.* — Chaque jour nous avons des pluies d'orages qui nous retardent et endommagent nos étoffes. Nous commençons aujourd'hui une neuvaine afin d'être délivrés *a fulgure et tempestate.*

Les jours suivants, les pluies continuent, mais nous ne sommes point surpris en route : elles tombent toujours lorsque nous sommes au camp ou lorsque nos ballots sont bien entassés ou bien couverts. Du reste, notre capitaine a un soin particulier de ce qui nous appartient et déploie une grande activité et un grand soin pour tout mettre à l'abri.

Nous faisons de plus longues marches qu'auparavant; notre

caravane ayant hâte d'atteindre les villages qui se trouvent après le pori afin d'y renouveler ses vivres. La forêt devient, dans ces régions, d'une beauté imposante. Je ne l'ai vue nulle part aussi belle, depuis les magnifiques parcs du littoral. Mais ici, comme partout, elle est pauvre en fleurs, plus pauvre encore en fruits.

22 *décembre.* — Nous arrivons au premier village où l'on paye le hongo. Le sultan perçoit le tribut pour Mirambo, dont il dépend. Dès le lendemain, son représentant vient au camp et demande cent quatre-vingts dotis (le doti étant de sept coudées ou trois mètres et demi depuis l'Ounyanyembé jusqu'à l'Oujiji); il réclame, en outre, cinq rouleaux de fil de cuivre et des fusils. Nous refusons de faire droit à ses exigences. Après de nombreuses discussions, il se contente de soixante-dix dotis de *satini*, d'un fusil à pierre et de deux rouleaux de fil de cuivre : c'était encore la part du lion.

La pluie et le mauvais vouloir des porteurs nous obligent à séjourner plusieurs jours dans ce village inhospitalier et malsain. C'est là que nous célébrons la fête de Noël.

Nous avons l'immense bonheur de célébrer le saint sacrifice et de communier. Le grand mystère de la Nativité nous semble bien plus touchant que d'habitude. Dans notre pauvreté et notre délaissement, la pensée de la pauvreté et du délaissement de Marie et de Joseph nous encouragent. Notre tente est plus misérable encore que l'étable de Bethléem, et Notre-Seigneur nous fait la grâce d'y venir cependant nous y apporter la paix. *Gloria in excelsis Deo,* dit le célébrant, *et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. Adoramus te. Benedicimus te. Glorificamus te... Qui tollis peccata mundi, miserere nobis... Quoniam tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus Jesu Christe.* Il nous semble que ces paroles ont été faites pour la circonstance. Jamais nous ne leur avions trouvé tant d'à-propos, et elles remplissent nos âmes de consolation et de paix.

27 *décembre.* — Nous partons et nous allons camper près d'une petite localité située au milieu de la forêt. Elle a assez l'air d'un repaire de brigands; les gens qui l'habitent pa-

raissent être de véritables Rougas-Rougas. Le hongo est exigé encore au nom de Mirambo. Après une journée entière de discussions, nous donnons vingt-six dotis et un fusil à pierre.

28 *décembre.* — Nous passons à travers des fourrés inextricables, et suivons à peu près la direction de l'ouest.

A une heure de l'après-midi, nous reprenons notre marche. Cette fois, elle devient intéressante ; nous traversons maintenant un grand bois, peu épais, qui n'embarrasse plus notre course. De temps en temps nous rencontrons d'immenses rochers de granit offrant un aspect des plus variés. On dirait que ces masses énormes ont été placées là par la main de l'homme ou que ce sont les ruines de monuments antiques.

En chemin, nos gens entendent crier l'oiseau à miel. Laissant là leurs charges, ils se mettent à sa suite à travers la forêt. L'oiseau, sautant de branche en branche et continuant ses cris, les conduit droit à un arbre sur lequel il s'arrête. Ils trouvent un nid d'abeilles, et ont vite fait de l'arracher, à l'aide des petites hachettes qu'ils portent toujours en voyage ; ils reviennent avec du miel d'excellente qualité.

Les indigènes ne se contentent pas du miel sauvage qu'ils rencontrent dans la forêt ; presque partout nous avons trouvé l'apiculture en honneur. Dans l'Ounyanyembé, comme dans l'Ougogo, la ruche est formée d'un morceau de tronc d'arbre, long d'un mètre environ, fendu en deux parties égales et creusé dans l'intérieur. On la place toujours à plusieurs mètres du sol, et le plus souvent sur des arbres, afin de la protéger contre les bêtes. Pour prendre le miel on n'a qu'à enlever le couvercle. Plus loin, dans l'Ouhha, les ruches ont la même forme et sont placées de la même manière ; mais elles sont en paille proprement tressée.

Nous franchissons en ce moment la limite du territoire habité par les Wanyamouézi.

Cette importante tribu est divisée en deux grands partis : les Wanyamouézi qui reconnaissent l'autorité du sultan de Kouikourou, soutenu par les Arabes et qui habitent l'Ounya-

nyembé, et ceux qui se sont soumis à Mirambo. Tous occupent des villages fortifiés. Les villages d'ancienne date sont entourés d'une haie épaisse d'euphorbes. Les plus récemment construits ont une enceinte ressemblant aux tembés de l'Ougogo. Leurs huttes sont rondes; grandes et bien faites; le toit, en forme de cône, descend jusqu'à environ un mètre du sol, et fait ordinairement véranda tout autour.

Les hommes sont vêtus d'un pagne en étoffe. Ils ont pour armes la lance, l'arc, les flèches et le casse-tête, et ne s'en séparent jamais. Chacun arrange sa chevelure à son gré. Les uns la laissent croître, d'autres la rasent complètement, enfin d'autres la portent en partie et la disposent de la façon la plus bizarre.

Leur religion, comme celle de toutes les tribus que j'ai vues jusqu'ici, semble se borner à quelques sortilèges et pratiques superstitieuses. Ils ont l'idée de Dieu, assez souvent même ils regardent le ciel quand on en parle; mais ils ne s'en occupent pas davantage. On voit fréquemment près des cases de petits toits en paille, hauts de deux à trois pieds, sorte de grossiers sanctuaires consacrés aux esprits, mais presque partout mal entretenus et négligés. Les sorciers sont très en honneur. Il y en a un dans chaque village. Tous n'ont pas la même autorité, mais quelques-uns jouissent d'une grande puissance. Ils font des *douas* pour guérir les maladies, pour connaître les secrets, découvrir les auteurs d'un vol, d'un meurtre, pour appeler la pluie ou le beau temps, pour chasser les oiseaux des champs de moutama et de maïs, etc. Leurs insignes sont des dents de bêtes féroces, des cornes, des griffes, de petits faisceaux de racines particulières, de petites gourdes remplies de fumier ou de cendres; le tout arrangé selon le goût du maître et de la façon la plus extravagante. Souvent ils se peignent la figure et le corps de terre rouge; ce qui leur donne un aspect horrible. Ces malheureux, sans doute sous l'impulsion du diable, semblent vouloir effacer de plus en plus en eux l'image du bon Dieu, pour y former celle de la bête. Nous en avons rencontré un qui s'était fixé au front deux longues cornes d'antilope. On l'aurait pris pour un de ces démons représentés dans nos vieilles églises.

La culture est fort en honneur chez eux. Tous s'y livrent, hommes et femmes. Ils ont aussi un goût prononcé pour les voyages, et ce sont eux qui font les transports de la côte à Tabora et de Tabora aux grands lacs.

Leur industrie est presque nulle. Elle se borne aux poteries, aux étoffes d'écorce d'arbre, à quelques travaux en fer, comme pioches, couteaux, lances et flèches. L'installation et l'outillage sont des plus primitifs. Deux sacs en peaux de chèvres servent de soufflets, une grosse pierre d'enclume, et une autre pierre de marteau. Une pince et un petit marteau, de fabrication indigène, sont employés pour les ouvrages délicats.

Les Wanyamouézi sont poètes et musiciens. Ils chantent toujours et ont des hymnes pour la guerre, pour les voyages, pour la culture, pour triturer le grain au pilon et le moudre à la pierre. Leurs chants, pleins de mélodie et d'entrain, sont populaires et répétés chez les tribus voisines.

29 *décembre.* — Vers six heures du matin, lorsque nous sommes sur le point de partir, on vient exiger le hongo : dix dotis et un fusil à pierre. Celui qui réclame est petit-fils du grand sultan de la province de l'Ouvinza, par laquelle nous devons passer pour nous rendre à Oujiji. Nous lui donnons trois dotis et un fusil. Notre marche est plus difficile que celle de la veille. Nous traversons un pays qui, autrefois, était très habité.

Au milieu de bois épais nous rencontrons partout des traces de culture et des restes de villages incendiés par Mirambo. Leur enceinte existe encore, mais pas une hutte n'a échappé au désastre. Cette contrée semble désolée. Les habitants, qui jadis vivaient paisiblement de la culture de leurs terres, ont été massacrés ou emmenés en esclavage!

Les arbres poussent déjà au milieu de ces ruines ; la forêt remplace les jardins et les beaux champs de maïs et de manioc. Tout cela a un aspect de mort et de tristesse qui saisit le voyageur et surtout le missionnaire. Nous nous demandons sur quels marchés d'esclaves les infortunés habitants ont été traînés !

Nous passons auprès d'un village peuplé surtout de Watouzi. De beaux troupeaux de bœufs paissent aux alentours.

Les Watouzi sont une tribu de pasteurs venus du sud. Ils n'ont pas de territoire particulier, mais se sont répandus dans l'Ounyamouézi, dans l'Ouhha, sur les bords du Nyanza et jusque chez Mtésa ; leur seule occupation est partout le soin des troupeaux. Malgré cette diffusion, ils ont gardé leur originalité, leurs mœurs, leurs coutumes et leur type. Ils ont la taille élancée, la figure régulière et intelligente, les lèvres minces, et le teint plus clair que les indigènes chez qui ils vivent. Ils ne se marient qu'entre eux, ce qui explique cette pureté de race qu'ils ont conservée. Ils travaillent parfaitement les peaux et les préfèrent, les femmes surtout, aux étoffes, pour se couvrir. Les Arabes de Tabora leur confient la garde et le soin de leurs troupeaux, et leur donnent en payement la moitié des produits.

Nous arrivons au grand village de Mahongoro (province de l'Ouvinza), où, disait-on, le sultan exige un tribut très élevé. On ne nous permet pas d'y entrer, et nous allons camper au milieu d'un bois.

Il n'est point question de hongo pendant cette journée.

30 *décembre*. — Le fils du sultan vient au camp et nous dit que, son père étant absent, nous devons attendre son retour.

Nous sommes tous plus ou moins malades. Le jour suivant nous attendons encore le sultan, mais en vain. Ennuyés de rester un temps infini dans ce lieu, nous sommes d'avis de partir.

Nos gens ne partagent pas cette opinion; ils redoutent trop le grand sultan de l'Ouvinza, qui retient quelquefois pendant dix jours les caravanes arabes.

Enfin, le 1er janvier, à six heures, ce prince vient au camp et dit qu'il recevra le hongo le lendemain.

Nous voici au jour de l'an. Nous avions longtemps espéré pouvoir célébrer cette fête à Oujiji. Dieu, qui préfère l'épreuve pour ses missionnaires, en a disposé autrement. Nous ne sommes pas encore sur les rives du Tanganika.

2 *janvier* 1879. — Dès le matin, le sultan et son fils, accompagnés d'une suite nombreuse, entrent dans notre camp et réclament trois cents dotis de *satini*, quatre fusils, cinq rouleaux de fil de cuivre, un baril de poudre, cent pierres à fusil. Cette demande est trop exorbitante pour que nous y fassions droit. Toute la journée se passe en discussions. Le soir, voyant que les raisonnements sont inutiles, nous finissons par accorder cent dotis de satini, quatre rouleaux de fil de cuivre, deux fusils et cent pierres. Croyant sans doute avoir été trop modérés, ils nous renvoient une partie du satini et à sa place exigent des étoffes de couleur; nous les refusons. Alors ils nous font reporter ce qu'ils avaient reçu, et s'en vont en disant que nous ne partirons que lorsque nous aurons donné ce qu'ils réclamaient.

Le lendemain, il faut recommencer la discussion; nous sommes obligés d'ajouter quelques pièces de couleur.

Malgré la pluie, dans la journée du 4, nous marchons pendant six heures dans la direction O.-S.-O.

Pendant la nuit nous sommes réveillés par le rugissement des lions qui rôdent à une assez faible distance. Nos gens font de grands feux d'herbes sèches, ce qui suffit pour les empêcher d'approcher davantage.

5 *janvier*. — Comme les jours précédents, nous rencontrons à chaque pas des traces d'incendies; partout des villages complètement dévastés. Après quelques heures de marche, nous passons entre des collines derrière lesquelles coule le Malagarazi, qui va se jeter dans le Tanganika. A mesure que nous avançons, l'horizon s'agrandit; une plaine immense se présente devant nous, et nous offre le plus beau spectacle dont nous ayons joui depuis l'Ounyanyembé. Le fleuve coule au milieu.

A la saison des pluies, cette plaine est couverte d'eau et forme un vaste lac. Nous campons dans un petit village sur le flanc d'une colline. Le sultan nous loge dans une case ayant la forme d'une ruche d'abeilles. Nous aurions été installés très confortablement, si des myriades de moustiques n'étaient pas venues nous assaillir. C'est un ennemi terrible, surtout la nuit.

7 *janvier*. — Le Malagarazi est la première rivière digne de ce nom qu'on rencontre depuis la Moukondokoua, dans l'Ousagara. Elle court ici à peu près du nord-est au sud-ouest; son lit peut avoir environ trente mètres de large. Plus loin, elle tourne à l'ouest et va se jeter dans le Tanganika, à quelques heures au sud d'Oujiji, après avoir reçu en chemin plusieurs rivières tributaires. Ses eaux jaunâtres et profondes coulent lentement entre deux rives ornées de lianes et de grands arbres. Deux troncs d'arbres creusés servent à la traverser. Le prix du passage pour nous est de dix-sept dotis d'étoffes blanches: quatorze pour le chef du village et trois pour les passeurs.

Les champs environnants sont pleins de haricots verts. Nous voudrions nous payer le luxe d'un plat de cet excellent légume; mais nous ne pouvons décider les indigènes à nous en vendre. Ils n'ont pas encore fait, disent-ils, le *daoua* d'usage, pour pouvoir commencer à en cueillir. Nous en vendre serait perdre toute la récolte. On ne veut pas nous dire en quoi consiste ce daoua. Les indigènes partout tiennent secrètes, au moins pour les blancs, leurs pratiques superstitieuses.

Malgré notre petit nombre, l'opération du passage exige près de cinq heures. Les pirogues ne peuvent prendre que deux hommes à la fois, et les passeurs sont lents à la manœuvre. Pour nos ânes, il faut les haler à la corde. Les crocodiles ont là une belle proie; mais nous les effrayons en poussant de grands cris.

Sur la rive droite de la rivière s'étend une vaste plaine nue qui s'élève lentement en plateau vers l'ouest.

Nous campons au village de Maponguéra, de l'autre côté de la plaine. Le chef, un enfant de quinze ans, nous loge dans une petite maison assez convenable.

A notre arrivée, il était occupé à jouer au *mbao*, sous un bel arbre qui orne le devant de sa tente. Ce jeu favori de tous les nègres de l'Afrique, que l'on trouve partout, ici et au Soudan, se compose d'une planche dans laquelle sont pratiqués trente-deux trous de la dimension d'un œuf, et placés sur quatre lignes parallèles. Ces trous servent à recevoir des noyaux de fruits ou des cailloux avec lesquels on joue. La

difficulté est de placer et de gagner ces noyaux d'après des règles que j'ignore.

Les huttes, dont le toit descend jusqu'à terre, sont dispersées çà et là dans la plaine par petits groupes de trois ou quatre ensemble. Quelques cultures peu étendues entourent ces hameaux, et de grands troupeaux paissent de toutes parts. La guerre n'est point venue ici troubler la confiance et la paix des habitants. Le Malagarazi a été une barrière à l'ambition insatiable de Mirambo, et les a sauvés de ses ravages. Malheureusement à ces riches et paisibles contrées le bois manque tout à fait.

8 *janvier.* — Après quelques heures de marche, nous arrivons au village de Monmirambo. Il se compose d'un grand nombre de huttes très agglomérées, et entourées d'une haie et d'un petit fossé. Il est tellement ombragé par de grands arbres, que le soleil n'y pénètre jamais. La hutte que l'on nous donne est très humide; nous sommes obligés d'y faire du feu jour et nuit.

Ce village est le dernier où l'on puisse se ravitailler. Les vivres y sont à bon marché; les noirs désirent beaucoup se procurer des pierres à fusil, et donnent volontiers une poule pour une seule de ces pierres.

Les uns disent qu'il faut huit heures, d'autres douze pour se rendre de là à Oujiji.

9, 10, 11 *janvier.* — A notre grand déplaisir, nous sommes contraints de rester deux jours dans le village. L'air vicié que l'on y respire nous rend tous malades. De plus, nous sommes dévorés par des milliers d'insectes. Notre désir est de partir le plus tôt possible, mais nos pagazis ne sont pas de cet avis. En effet, ils refusent de se mettre en route, sous prétexte qu'ils n'ont pas assez de vivres pour arriver à Oujiji. La vraie raison c'est qu'ils veulent jouir le plus longtemps possible du bien-être que l'on trouve ici.

Les habitants de cette localité, de même que ceux des environs, ont pour vêtement une peau de chèvre ou une écorce d'arbre suspendue, à la façon des Wagogo, par une ficelle passant sur l'épaule droite.

12 *janvier.* — Nous partons enfin ; mais, après une courte marche d'une heure et demie, nous sommes surpris par la pluie et contraints de chercher un refuge dans un petit village qui se présente fort heureusement sur notre route.

Nous y passons plusieurs jours. Ce n'est que le 16 que nous pouvons continuer notre voyage. Le soir, nous campons dans une tribu composée de quelques huttes seulement. Nous y trouvons du très beau sel pour un prix relativement peu élevé.

Ce précieux condiment est d'une rareté excessive dans tout le centre de l'Afrique, où il est souvent un des articles de commerce les plus recherchés. Les indigènes le recueillent et l'épurent sur les bords d'un affluent du Malagarazi. Ils prennent, à cet effet, de l'eau de la rivière, qui est salée, et la font évaporer dans des puits peu profonds.

A l'endroit où nous traversons la rivière, elle a de quatre à cinq pieds d'eau. Nous effectuons le passage sur les épaules de nos pagazis.

Au delà, la route se continue dans une région d'une très grande fertilité, mais complètement dévastée par la traite.

18 *janvier.* — A mesure qu'ils approchent d'Oujiji, les gens de notre caravane se montrent plus exigeants. Ils veulent avoir un peu plus d'étoffe pour acheter des vivres, ou bien, disent-ils, ils vont nous abandonner. Craignant des désertions dans un pays aussi inhospitalier, nous leur faisons une petite distribution.

Ils ne veulent pas partir le lendemain, et ils vont dans les villages voisins à la recherche de vivres.

Sur notre droite, à un jour de marche environ, la vue s'arrête sur l'imposant massif des monts de l'Ouhha, d'où descendent un grand nombre de ruisseaux et de rivières. C'est là que réside dans sa retraite mystérieuse le grand *mohami* (sultan) de tout l'Ouhha, bien abrité par les montagnes contre le Tanganika, dont la vue le ferait mourir. Ces monts, en s'inclinant vers le S.-O., se prolongent jusqu'à Oujiji, et devant nous se dresse un de leurs contreforts que nous devons franchir.

Les Waouhha sont une belle race. Ils ont la taille élancée, des formes et des traits agréables ; on rencontre chez eux une certaine distinction de manières et une fierté naturelle qui manquent aux Wanyamouézi. Ils s'abordent avec beaucoup de politesse. Les hommes s'avancent l'un vers l'autre, se prenant les deux mains en s'inclinant légèrement et en s'adressant de nombreuses salutations. Les femmes reçoivent le salut en présentant les épaules aux hommes, qui y posent les mains. Nulle part, depuis la côte, nous n'avions rencontré entre indigènes des manières si polies. Leur tatouage sur le corps est aussi plus délicat, mieux ornementé, fait avec plus de goût que chez la plupart des nègres. Pour armes, ils semblent mépriser l'arc et les flèches, et se contentent de la lance.

21 *janvier*. — Deux ruisseaux, larges à peine de quelques mètres, mais encaissés et très profonds, arrêtent notre marche. Il nous faut, pour passer, jeter en travers un pont d'arbres et de branchages. De là, nos guides nous engagent dans un marais interminable, d'où nous ne sortons qu'après deux heures des plus pénibles efforts. L'eau ne nous va qu'à mi-jambe; mais le terrain est criblé de crevasses et de trous que nous ne pouvons apercevoir, et où nous tombons presque à chaque pas. Nos porteurs s'affaissent fréquemment sous leurs charges. Heureusement chaque chute est accueillie par une pluie de plaisanteries auxquelles la victime se joint de bonne grâce. Cette journée est appelée par tous la *journée des chutes*. Enfin nous pouvons gagner le pied de la montagne, et faisons halte dans un lieu qui nous paraît sec au sortir d'un marais.

Mais le Père Augier n'est plus avec nous : les porteurs qui arrivent les derniers nous disent qu'il est resté bien loin au milieu du marais, parce qu'un des ânes s'est couché et refuse d'avancer. Le pauvre Père doit être dans un grand embarras; j'ordonne donc aux askaris de courir en hâte à son aide. Dans le marais chacun de nous a eu besoin de toute son attention pour éviter les trous et les chutes; personne n'a pensé à tourner la tête pour voir ce qui se passait derrière lui. Au bout d'une demi-heure, grâce à Dieu, notre confrère arrive

sain et sauf. Le misérable baudet avait, en effet, manqué de courage. Il s'était couché dans l'eau, et refusait obstinément de se relever. Après avoir pendant longtemps essayé en vain les cris et les coups, le Père Augier s'était décidé à l'abandonner, et avait chargé l'askari des couvertures qu'il portait; mais, dès qu'elle se vit seule, la bête scélérate prit peur et s'empressa de suivre.

Nous approchons d'Oujiji. Nos hommes finissent par avoir hâte d'arriver. L'étape, aujourd'hui, est plus longue et plus rapide.

Le 22, nous envoyons en avant notre capitaine, afin de prévenir les autorités d'Oujiji de notre prochaine visite.

Le 23, l'étape se fait par des chemins très difficiles, à travers une vraie forêt de bambous. Nous campons près du village ruiné de Niamtaga.

Demain nous serons arrivés!

CHAPITRE II

OUJIJI

Le Tanganika ! — Bon accueil des Arabes et de la mission anglaise. — Population de l'Oujiji et des environs. — Manière peu économique de travailler le bois. — Curieux aspect du marché et du port. — Antagonisme des Arabes et des Anglais. — Nous tournons les yeux vers l'Ouroundi. — On annonce l'arrivée d'un homme *à longues moustaches et monté sur un âne.* — Conversation intéressante et intéressée d'un *ami tout dévoué.* — Retraite annuelle. — Un logement pour rien. — Nouvelles de l'Ounyanyembé. — Mort du Révérend Dodshun. — Plans de bataille contre Mirambo. — Un service postal qui laisse à désirer. — *Procedamus in pace !*

Le soir, un peu avant le coucher du soleil, les guides viennent me dire tout joyeux :

« Buana, le Tanganika ! viens voir le Tanganika ! »

Une ligne argentée s'étend derrière la colline qui cache Oujiji, et en avant d'une chaîne de hautes montagnes.

« Tanganika ! Tanganika ! » crient nos gens dans la joie.

Un reflet de soleil couchant éclaire le lac et le montre à nos yeux. Nous contemplons d'un œil d'envie cette eau brillante, comme les Juifs du mont Horeb saluaient la terre promise. Dans le secret de mon cœur, j'invoque les bénédictions de Dieu sur les peuples qui en habitent les rives. Chers peuples, la part de mon héritage, que ne puis-je les gagner tous au royaume de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les arracher à l'enfer, leur ouvrir le ciel, en faire des fils de Dieu !

22 *janvier.* — De grand matin, nos pagazis quittent le camp de Niamtaga et courent, plutôt qu'ils ne marchent, vers le Tanganika. A dix heures, nous sommes au lac. Je ne décrirai pas le bonheur que nous éprouvons. Notre voyage avait été long et pénible, nous allions enfin arriver au terme; cette pensée nous fait oublier toutes nos fatigues.

A peine rendus sur le bord du lac, à l'embouchure du Rouché, petite rivière qui se jette dans le Tanganika, au sud d'Oujiji, une barque conduite par Soliman, fils de Moini-Héri, gouverneur d'Oujiji, vient nous chercher ainsi que nos bagages. En même temps, un envoyé de la mission anglaise nous apporte une lettre dans laquelle M. Hore, le supérieur de la station, nous faisait les offres les plus aimables. Il mettait sa maison à notre disposition jusqu'à ce que nous eussions trouvé un logement à Oujiji. En une heure nous eûmes traversé la distance qui nous séparait de la ville. Dès que nous fûmes débarqués, M. Hore était là pour nous recevoir; il nous renouvela ses offres gracieuses.

Notre premier soin fut de nous rendre chez le gouverneur; Moini-Héri était absent; son secrétaire Hassan nous reçut et prit connaissance des lettres dont nous étions porteurs. Cela fait, il nous donna pour logement la maison qu'avait habitée M. Stanley à son dernier voyage, puis nous allâmes faire notre visite à la mission anglaise, où nous étions attendus.

25 *janvier.* — Nous employons toute la journée à nous installer dans notre nouvelle demeure. Cette maison, comme celles de la plupart des Arabes de cette région, est grande, mais n'a presque pas d'ouvertures. Quoique nous ne dussions y habiter que pendant quelques mois, il était nécessaire d'y faire quelques réparations, afin de pouvoir y loger convenablement, et surtout afin d'avoir une petite chapelle. A la demande que le Père Deniaud fit du prix de location, ils répondirent qu'*avec les blancs ils ne calculaient point,* et que nous resterions tout le temps qu'il nous plairait *sans rien payer.* C'eût été encourageant, si nous n'avions su ce que valent les promesses des Arabes. Néanmoins nous nous empressâmes de faire à nos hôtes les présents d'usage.

27 *janvier*. — Nous faisons l'inventaire de nos paquets et nous constatons, à notre grande satisfaction, que nos étoffes n'ont presque pas été endommagées par la pluie.

Nous licencions nos anciens askaris, à l'exception de deux.

Oujiji ne peut être qu'une base d'opérations et non un centre de mission. La principale raison en est que la population nègre sédentaire est moins nombreuse là qu'ailleurs. C'est un immense marché dont toutes les peuplades riveraines du lac sont tributaires, depuis que quelques Arabes, venus de Zanzibar, y ont établi l'entrepôt de leurs marchandises. Le nègre, qui ne produit rien par lui-même et qui recherche avidement tout objet manufacturé, quel qu'il soit, est forcé de venir se ravitailler à Oujiji, dans les magasins zanzibarites. C'est là le secret de l'influence considérable que ces négociants arabes ont prise en si peu de temps dans toute cette contrée. La civilisation n'a pas à y gagner, comme partout où se trouve le musulman; mais la situation acquise est telle, que c'est une puissance avec laquelle il faut compter; aussi, d'une part, comme nous ne voulons pas subir leur joug, et que, d'autre part, de nombreuses et puissantes tribus riveraines du lac n'ont pas d'Arabes parmi elles, nous préférons établir chez elles nos stations de missionnaires. Oujiji sera simplement un poste intermédiaire obligé entre les missions du Tanganika et les caravanes qui arrivent là assez fréquemment de la côte pour le ravitaillement. Il sera, de plus, en rapport perpétuel avec les nombreux nègres qui, de tous les points de cette région, viennent à ce marché. Quant à ceux d'Oujiji même, il est impossible d'avoir des relations de quelque importance avec eux sans qu'elles soient sous le contrôle des musulmans; et le noir, qui craint par-dessus tout la chaîne de l'Arabe, ne fera que la volonté de son redoutable maître.

Cette autorité néfaste s'exerce non seulement dans la province d'Oujiji, mais encore chez un grand nombre de tribus; sur les deux rives du lac, les plus puissantes même recherchent leur amitié afin de leur faire la traite et d'avoir des esclaves; quant aux plus faibles, elles sont à la merci des Arabes, qui les asservissent.

30 *janvier.* — Nous ne tardons pas à subir le sort de tous ceux qui viennent à Oujiji. Nous avons la fièvre d'acclimatation.

31 *janvier.* — A Oujiji, les Arabes qui sont devenus, depuis quelques années, les maîtres du pays, sont pourtant peu nombreux. Lors de notre arrivée, on en comptait à peine une vingtaine ; un certain nombre étaient absents pour des raisons commerciales. Ainsi il y en avait à la côte, dans l'Ounyanyembé, au Manyema et dans l'Ouvira (au nord-ouest du lac).

Ce sont, du reste, les principaux points où ils font le commerce dans l'Afrique équatoriale. Les branches de ce commerce sont peu variées. Ils échangent de l'étoffe, du fil de cuivre et des perles contre de l'ivoire et des esclaves ; des esclaves surtout, hélas !

1er *février.* — Notre première préoccupation devait être de prendre des renseignements sur la province d'Oujiji et les autres districts qui avoisinent le Tanganika. On nous dit qu'au nord on trouve de nombreuses populations et un climat très sain. Du côté du sud, peu d'habitants, du moins jusqu'au cap Kabogo ; c'est un pays dévasté par les Rougas-Rougas.

Hassan, le secrétaire de Moini-Héri, qui a voyagé dans le Muata-Yamvo, nous a aussi donné quelques renseignements sur Kabébé. Il a mis cinq mois pour s'y rendre d'Oujiji, en passant par le Katanga, au sud-ouest du Tanganika, entre le 10° et 11° latitude sud, et le 25° et 26° de longitude.

Cette route paraît être très longue. Il nous a dit qu'à Kabébé le peuple était bon, mais sauvage. Cette dernière épithète a sans doute été ajoutée par Hassan, parce qu'à Kabébé il n'y a pas d'Arabes.

2 *février.* — C'est la première fête de la sainte Vierge que nous célébrons ici ; aussi, malgré le mauvais état de nos santés, nous avons voulu dire la sainte messe et consacrer notre mission à la meilleure des mères.

4 *février*. — Les charpentiers sont assez rares; le bois est plus rare encore; cependant nous finissons par trouver l'un et l'autre, et l'on commence à nous faire deux grandes fenêtres qui seront placées du côté du lac et apporteront un peu d'air dans notre prison.

Je dirai, en passant, que la plupart des charpentiers de ce pays ont une manière très primitive de faire des planches; nous ne la recommanderons point à nos artisans français. S'ils ont entre les mains un madrier qui n'est pas trop gros, ils l'amincissent des deux côtés, le réduisent à volonté, et voilà une planche terminée. Si le madrier est plus gros et qu'il puisse être fendu en deux avec une hache et des coins en bois, ils obtiennent deux planches. De cette manière, comme on le voit, ils perdent beaucoup de bois. Aussi, je fus très surpris de la quantité qu'il fallut acheter pour faire nos fenêtres.

M. Hore, supérieur actuel de la mission anglaise d'Oujiji, vient aussi très souvent nous voir; il nous demande sans cesse si nous avons les remèdes qui nous sont nécessaires et si nous ne manquons de rien.

Il nous est beaucoup plus facile ici que dans l'Ounyanyembé de nous procurer des vivres. Chaque jour un marché se tient à quelques pas de notre demeure, sur les bords du lac. On y trouve de la viande, des légumes, des fruits, des arachides, de l'huile de palme, du poisson, du sel, etc. La monnaie courante de ce marché est représentée par de vilaines perles ayant la forme de tuyaux de pipe cassés et qu'on appelle *massaros*. Vingt de ces massaros composent un *makété;* dix makétés valent un *fondo*, et dix fondos font à peu près la valeur d'un *doti* de satini de six coudées, environ une piastre, ou cinq francs de notre monnaie.

« La situation d'Oujiji, a dit judicieusement Cameron[1], est admirable; la vue du lac est splendide : à l'ouest, les montagnes de l'Ougoma; sur la rive orientale, une végétation épaisse d'un vert éclatant, avec çà et là des clairières où apparaissent des grèves au sable jaune, et de petites falaises d'un rouge vif. Des bouquets de palmiers, des villages en-

[1] *A travers l'Afrique*, p. 167.

tourés de verdure, descendent jusqu'au bord de l'eau, et des mouettes, des plongeons, des martins-pêcheurs, de nombreuses pirogues, des îles flottantes, qui de loin ressemblent à des bateaux sous voiles, animent la scène. »

10 *février*. — A l'époque où nous sommes, la chaleur n'est pas intense ; nous avons en moyenne 20° centigrades.

Jusqu'à présent, sans parler des moments où la fièvre nous retient sur la natte, nous avons soin en général, surtout le matin, de recourir à nos burnous d'Algérie.

11 *février*. — Le Père Dromaux est retombé malade; ces deux derniers jours nous étions tous quatre cloués sur nos nattes ; notre cuisinier pouvait jouir de la liberté et prendre des vacances. Les Arabes viennent souvent nous voir, mais leurs visites sont courtes.

Le supérieur de la mission anglaise vient aussi bien souvent et nous fait toujours les offres les plus aimables ; sa conduite à notre égard est des plus gracieuses.

Il nous a raconté ce qui s'est passé lors de son arrivée à Oujiji avec ses confrères. Les Arabes, à leur approche, avaient fait courir le bruit que les blancs venaient en armes pour s'emparer du pays ; les populations étaient saisies de frayeur. Dès qu'ils entrèrent à Oujiji, tous les Arabes se réunirent pour savoir s'il fallait les recevoir ou les renvoyer chez eux. « Peu s'en fallut, dit-il, qu'ils ne nous contraignissent à reprendre le chemin de Zanzibar. Défense nous fut faite de bâtir ou d'acheter une maison dans la ville ou dans les environs. » Comme ils parlaient d'explorer le lac, on les empêcha de construire un bateau. Alors, pour se rendre indépendants des Arabes, qui, après ces défenses, leur proposaient de tout leur prêter, ils louèrent une maison au prix de trois cents piastres (1,590 francs) par an, et un bateau pour huit cents piastres (4,240 francs). Aussitôt ils hissèrent le pavillon anglais devant leur demeure; les Arabes s'en alarmèrent et les contraignirent à le faire disparaître.

Quand nous arrivâmes à Oujiji, les Anglais étaient encore soumis aux tracasseries des Arabes, qui voyaient en eux des ennemis de la traite des noirs et de leur influence politique.



Vue d'Oujiji sur le Tanganika. (P. 302.)

Pour nous, nous n'eûmes point à subir ces vexations. On nous dit même que nous pourrions construire une maison au lieu et dans le temps qu'il nous plairait. De plus, ils nous envoient souvent de petits présents en riz, farine de froment, fruits, etc... Cette bonne entente durera-t-elle? Nous l'ignorons. Peut-être nous créeront-ils des difficultés quand il s'agira de nous fixer d'une manière définitive. Peu importe, nous ne craignons rien : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?*

17 *février.* — Pluie d'orage; le thermomètre a varié depuis 20° jusqu'à 28°. Le charpentier qui s'est chargé de nos travaux de réparation vient enfin de placer une fenêtre, au grand regret de Soliman, notre propriétaire. Enfants de ténèbres, les Arabes ne peuvent comprendre combien les fils de lumière aiment le jour!

26 *février.* — Le chef de la mission anglaise part aujourd'hui pour faire une excursion d'une huitaine sur le lac, au grand déplaisir des Arabes, qui craignent que ces messieurs ne voient de trop près ce qui se passe sur les rives du Tanganika.

3 *mars.* — On se bat dans le Manyéma; la guerre se fait entre les Arabes de Zanzibar et les Portugais métis venus de l'Atlantique. Les causes de cette lutte sont, dit-on, toutes commerciales : l'ivoire et la traite, sans doute!

Un grand nombre de gens d'Oujiji qui se trouvaient au Manyéma rentrent chez eux.

6 *mars.* — A la limite de la province d'Oujiji, du côté du nord, à deux ou trois journées d'ici, commence la province de l'Ouroundi.

D'après tous les renseignements recueillis jusqu'à ce jour, l'Ouroundi pourrait offrir des chances de succès pour une mission si une fois nous pouvions y pénétrer. Du côté du sud, comme je l'ai dit, il faut aller très loin pour rencontrer les habitants; une partie de la côte est ravagée par les Rougas-Rougas. Ces détails, donnés par Stanley après son

dernier voyage, ont été confirmés par tous les voyageurs que nous avons consultés.

L'Ouroundi, au contraire, est très peuplé, dit-on; c'est un immense pays qui comprend toute la partie nord-ouest et nord du lac, depuis l'Oujiji jusqu'à l'Ouvira. J'ignore ses limites dans l'intérieur.

8 *mars*. — Quoique Oujiji soit au pouvoir des Arabes, qui y exercent l'autorité la plus absolue, il y a aussi un indigène décoré du titre de sultan, à qui les Arabes donnent et retirent le pouvoir à volonté, suivant leur intérêt. Ce personnage habite loin d'Oujiji, dans l'intérieur; il ne vient jamais ici, car ses dieux lui défendent de voir la mer (le lac Tanganika). Il a un vizir ou agent qui le représente.

En parlant de l'Ounyanyembé, j'ai aussi fait mention d'un sultan qui est censé partager l'autorité avec le wali arabe et commander aux indigènes. Cette autorité n'existe que de nom, mais elle est d'un grand secours aux Arabes musulmans, qui savent admirablement s'en servir en flattant le plus qu'ils peuvent ce soi-disant sultan, afin d'agir à leur gré à l'égard des indigènes, sans que ce chef trouve rien à redire.

Aujourd'hui nous recevons la visite du vizir de ce sultan d'Oujiji. Il est accompagné d'Hassan et de Soliman, fils de Moini-Héri. Il venait chercher un présent. Hassan plaida sa cause le mieux qu'il put, en nous disant que nous avions affaire à un grand personnage. Pour toute réponse, nous dîmes que nous aussi nous étions des personnages, et que pourtant nous n'avions encore rien reçu du vizir, dont nous ignorions l'existence jusqu'à ce jour. Après cela il se retira.

Le surlendemain, le vizir nous envoya deux vieilles chèvres et un peu de riz. Ce que nous lui adressâmes en échange avait plusieurs fois la valeur d'un présent si peu royal.

14 *mars*. — Un Arabe nous écrit de l'Ounyanyembé qu'il arrive de Zanzibar apportant plusieurs objets à notre adresse.

Les porteurs de ce courrier nous apprennent que trois blancs sont dans l'Ounyanyembé, et qu'un quatrième est parti pour venir à Oujiji. Nous interrogeons ces noirs, et nous leur

demandons des détails sur ce quatrième blanc. « C'est un homme à longues moustaches et monté sur un âne. » Ce fut là leur seule réponse.

15 *mars.* — Hassan vient traiter avec le Père Deniaud la question du logement, qui primitivement, au dire de ces bons Arabes, devait être gratuit.

Déjà Soliman avait dit que la location serait de quinze dotis (environ 80 francs) par mois. A son tour, le vieux fanatique, notre *safiki sana* (ami tout dévoué) vint demander combien nous voulions donner. « Dix dotis sont plus que suffisants, » lui répondit-on. Quant à lui, il ne voulut fixer aucun prix, disant qu'auparavant il devait faire *chaouri* (tenir conseil) avec lui-même.

« Demain, ajouta-t-il, je reviendrai.

— Non, pas demain, lui dit le Père Deniaud, car c'est un grand jour (*sikou mkouba*).

— Alors après-demain, reprit Hassan.

— Pas cette semaine, nous serons en prières continuellement, nous ne recevrons personne. »

Le Père faisait allusion à la retraite annuelle que nous commencions le lendemain.

« C'est bien, reprit le vieux musulman, tu as raison, prie; la prière est bonne, je ne viendrai pas te troubler. »

Puis il compta sur ses doigts en indiquant qu'il ne se présenterait qu'après huit jours.

Au sujet de la prière, le même Hassan, qui passe pour un des sages de la localité et qui est très versé dans la connaissance du Coran, fit plusieurs questions au Père Deniaud.

« Combien de fois pries-tu chaque jour?

— Sept fois.

— C'est bien; moi je prie cinq fois. Où sont tes prières?

— Dans ce livre. » Le Père lui indiquait le bréviaire et ajouta : « Je prie sept fois chaque jour dans ce livre et fais plusieurs autres prières par cœur.

— Qui pries-tu?

— Allah.

— Comment pries-tu? »

Le Père lui indiqua les différentes positions que l'on prend en priant.

« Quels livres as-tu ?

— L'Évangile et tous les autres livres sacrés.

— As-tu les Psaumes, Moïse, Daniel, Salomon ?

— Oui, j'ai toute la Bible.

— Mangerais-tu une chèvre qu'on n'aurait pas tuée en lui coupant le cou ?

— Sans doute, si elle était bonne.

— Moi, je n'en mangerais pas. »

Puis, changeant encore de sujet, il dit : « En France, achète-t-on des esclaves?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que tous les hommes, dans notre pays, naissent libres, tous travaillent. »

Ainsi se termina la conversation, et Hassan se retira.

16-24 *mars.* — Nous faisons tous ensemble les exercices de la grande retraite. Que le Seigneur daigne nous renouveler et nous confirmer dans son divin Esprit, qui est l'esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science, de piété et de crainte de Dieu.

En arrivant à Oujiji, notre première pensée a été de donner immédiatement de nos nouvelles à nos supérieurs de Maison-Carrée et à M[gr] Lavigerie. Mais tous les efforts que nous avons faits pour faire partir nos lettres ont été vains. Les Anglais sont dans le même embarras que nous.

Nous ne savons rien non plus, ni de M. Debaize, qui est parti de l'Ounyanyembé trois semaines avant nous, par la route de Simba, ni de l'expédition belge, ni de M. Broyon, qui amène une caravane à la mission protestante d'Oujiji. Ce manque de nouvelles nous porte à croire qu'il y a des troubles graves dans l'Ounyanyembé.

24 *mars.* — Hassan revient et nous dit que nous payerons désormais quinze dotis par mois pour notre maison. Toute discussion est impossible. Il faut accepter ou déloger immédiatement.

Du reste, toutes les réparations que nous désirions, nous les avons fait faire à nos propres frais; nous sommes donc logés convenablement.

D'un autre côté, où trouverions-nous à Oujiji une autre maison pour ce prix-là? Enfin, avant tout, nous voulons la paix.

27 *mars*. — L'homme à « longues moustaches », et qui traversait naguère l'Ouvinza « monté sur un âne », vient d'arriver à Oujiji; c'est le Révérend Dodshun, de la Société des missionnaires de Londres. Il doit renforcer le poste d'Oujiji.

Il était parti de la côte en compagnie de M. Broyon, qui amenait une caravane pour sa mission.

A leur arrivée à Ouyouy, des envoyés de Mirambo s'emparèrent de leur caravane; cent quatre-vingts charges de pagazis furent enlevées; à peine M. Broyon put-il en sauver quelques-unes et se réfugier chez les Arabes de l'Ounyanyembé, à huit lieues de là. Après ce désastre, M. Dodshun se réfugia en toute hâte à Oujiji avec quelques hommes seulement.

Avant de perdre leur caravane, MM. Broyon et Dodshun avaient failli être tués par les Wagogo, dans le lieu même où nous avons vu mourir le bon Père Pascal, et cela à cause d'un jouet d'enfant qu'ils avaient laissé par mégarde dans le camp précédent et auquel les indigènes attribuaient quelques pouvoirs magiques.

Trois hommes qui portaient à la côte le courrier des Anglais d'Oujiji avaient été récemment arrêtés et massacrés par les Wagogo. Les lettres dont ils étaient dépositaires avaient été dispersées. Quelques indigènes en ont recueilli un certain nombre et les ont fait parvenir à Zanzibar.

Nous apprenons encore que le lieutenant Vautier, de l'expédition belge, est mort à Hikongou; que le docteur Dutrieux, de la même expédition, se trouve à Tabora avec M. Gambier; que M. Penrose, un jeune Anglais de la *Church missionnary Society,* qui se rendait dans l'Ouganda, a été tué dans la forêt de Toura par les Rougas-Rougas, irrités d'avoir eu quelques-

uns des leurs tués dans un engagement avec la caravane de M. Debaize.

28 *mars.* — Après avoir entendu le récit de toutes ces nouvelles, nous demandâmes à M. Dodshun pourquoi Mirambo, qui jusqu'alors avait été l'ami des blancs, s'était conduit à leur égard d'une manière si indigne.

« En voici la raison, nous dit-il : Mirambo avait envoyé à la côte, il y a plusieurs mois, une caravane dirigée par un Anglais nommé Morton. Celui-ci vendit l'ivoire de Mirambo, et avec le prix de la vente composa une autre caravane.

« Tout était prêt pour le départ, quand tout à coup, pour des raisons que j'ignore[1], on apprend que M. Morton venait de se suicider à Sadani (au nord de Bagamoyo). A cette nouvelle, ceux qui croyaient y avoir quelques droits, et même ceux qui n'en avaient aucun, tombèrent sur la caravane de Mirambo et la dissipèrent en partie. En apprenant cela, le sultan fut violemment irrité et accusa tous les blancs de l'avoir volé. C'est pour se venger qu'il a fait main basse sur la première caravane qui est entrée sur son territoire. Le terrible sultan, dit-on, n'est pas satisfait ; il veut encore *mille* charges de pagazis appartenant aux blancs. »

29 *mars.* — En entendant le récit des désastres que je viens de rapporter très succinctement, nous éprouvions un profond sentiment de reconnaissance envers Dieu. Nous avions eu un long et pénible voyage, il est vrai ; nous avions souvent été visités par la maladie, nous avions subi de grandes pertes, mais nous avions échappé à des dangers que d'autres n'avaient pu éviter. Et maintenant nous étions rendus au terme de nos désirs, heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus.

3 *avril.* — Vers deux heures après midi, M. Hore, de la mission protestante, vient nous apprendre la mort de M. Dodshun, le ministre arrivé depuis huit jours à Oujiji ; il a succombé subitement aujourd'hui même à midi.

[1] M. Morton s'est suicidé dans un accès de fièvre chaude, prise à la côte, en organisant sa caravane.

Nous tâchâmes de consoler M. Hore de notre mieux, comme ont coutume de le faire les catholiques, et surtout les missionnaires.

4 *avril.* — M. Hore est venu prier le Père Deniaud d'aller chez lui, afin de voir son confrère défunt avant qu'on fermât le cercueil. Le Père se rend à cette invitation. Cela fait, M. Hore va jusqu'à l'inviter à présider l'enterrement, qui doit avoir lieu dans la soirée. Naturellement le Père refuse. Nous aussi nous avions perdu un confrère, et dans des circonstances plus tristes encore; mais les pensées de la foi nous soutenaient. Nous nous consolions mutuellement en répétant que nous avions au Ciel un protecteur et un ami qui, par ses prières, attirerait la bénédiction de Dieu sur notre œuvre et sur nous tous.

5 *avril.* — Depuis moins d'un an, la mission protestante d'Oujiji avait perdu deux de ses membres. M. Thompson était mort six mois après son arrivée ici, et M. Dodshun n'était resté qu'une semaine à Oujiji. Tous deux avaient été frappés subitement; ils étaient ministres l'un et l'autre. Quant à M. Hore, c'est un officier de marine envoyé ici pour faire un rapport sur le lac Tanganika ; son compagnon est charpentier de son état.

Ces deux messieurs se sont montrés jusqu'ici pleins d'égards et d'amabilité envers nous.

6 *avril.* — J'ai déjà parlé des difficultés de la mission anglaise avec les Arabes. A Zanzibar, on a été informé du fait, et Saïd Bargache a écrit au gouverneur d'Oujiji à ce sujet. Aujourd'hui les Arabes ont un grand *Chaouri* (conseil), et il a été décidé que les défenses qui pesaient sur les Anglais seraient levées. Cependant il ne leur est point permis d'entrer en relations avec les indigènes sans que la nature de ces rapports soit contrôlée par les Arabes.

7 *avril.* — Des bruits de guerre circulent de toute part ; on dit que Mirambo a fait alliance avec l'Ouvinza et s'avance du côté d'Oujiji. La terreur saisit les Arabes. Hassan vient en

toute hâte demander à emprunter nos fusils. Nous lui proposons de les lui vendre, mais non de les lui prêter; il refuse.

Les jours suivants, quelques Arabes, plus prudents, se préparent à faire voile vers l'Ouvira ou une autre plage, afin d'éviter la guerre. Leurs barques sont prêtes à partir au premier moment. D'autres fortifient leurs tembés en les entourant d'un fossé de trois pieds de profondeur. Ils font leurs plans de bataille : ici les soldats se déploieront en tirailleurs; de ces tranchées partiront des nuées de flèches, et en quelques heures les troupes du terrible Mirambo seront taillées en pièces; c'est vraiment amusant de voir le sérieux avec lequel on se prépare à la guerre. On dirait des enfants qui veulent jouer « aux soldats ».

8-10 *avril.* — Au commencement de cette grande semaine, notre pensée se reporte naturellement vers les belles cérémonies auxquelles nous avons pris part tant de fois. Ici, dans notre petite chapelle improvisée, nous imitons d'une manière bien imparfaite ce qui se passe à la Maison-Carrée pendant ces saints jours.

Quoi qu'il en soit, nous avons l'espérance que Notre-Seigneur tiendra compte de notre bonne volonté et nous rendra participants, ainsi que les peuples auxquels nous sommes envoyés, des souffrances qu'il a endurées pour tous.

13 *avril, saint jour de Pâques.* — C'est surtout aujourd'hui que nous voudrions déployer la pompe de nos églises de France; mais, encore une fois, tout en faisant notre possible, nous nous contenterons de désirer qu'un grand concours de peuples convertis à la foi de Jésus-Christ l'adorent un jour dans ce lieu et chantent l'*Alleluia* avec nous.

Depuis la mort du ministre protestant dont je viens de parler, M. Hore vient chaque jour passer quelques instants chez nous.

Un Arabe propose d'envoyer trois hommes à l'Ounyanyembé pour porter le courrier. Il paye un de ces hommes. La mission anglaise paye le deuxième, et le troisième reste à notre charge. Nous avons deux dotis à donner. Nous consentons à cet ar-

rangement. Mais le 19 avril, jour fixé pour le départ de nos messagers, ils demandent vingt-trois dotis au lieu de six. Voyant cela, M. Hore envoie trois de ses domestiques à l'Ounyanyembé avec son courrier et le nôtre, et prie le Wali de les expédier à la côte.

Cinq jours après leur départ, ces trois hommes rentraient à Oujiji et racontaient ce qui suit :

Arrivés sur les bords du Malagarazi, ils furent arrêtés par les Rougas-Rougas, qui leur enlevèrent leurs étoffes et les conduisirent chez le sultan de Loussounzou (province de l'Ouvinza). Celui-ci leur demanda où ils allaient. Sur leur réponse qu'ils étaient porteurs du courrier des blancs d'Oujiji, le sultan leur laissa la vie sauve, en ajoutant qu'il les épargnait parce qu'ils étaient les hommes des blancs; mais qu'il les aurait fait mettre à mort à l'heure même, s'ils avaient été envoyés par les Arabes. Puis il demanda à voir les lettres, les regarda et les rendit aux porteurs. Il les retint un jour ou deux et les renvoya à Oujiji, défense leur étant faite de continuer leur route vers l'Ounyanyembé.

Ces hommes, à leur retour, nous dirent aussi que Mirambo, qui s'était avancé du côté d'Oujiji, venait de retourner sur ses pas. Cette nouvelle a dû tranquilliser les Arabes.

15 *avril*-10 *mai*. — Période de fièvre à peu près générale.

10 *mai*. — Pour la troisième fois, nous essayons de louer une embarcation, afin d'explorer les rives du Tanganika. Le propriétaire se montre plus raisonnable et exige seulement environ vingt-cinq francs par quinzaine. Ce n'était pas tout, il fallait encore engager une dizaine d'hommes pour nous accompagner, car ce bateau comportait au moins huit rameurs.

S'il avait été difficile de le louer, il était au moins aussi difficile de trouver le personnel que nous désirions; après maintes recherches, nous réunissons quelques Wajiji; mais les pourparlers avec eux ne finissent point; tantôt ils veulent bien nous accompagner, tantôt ils refusent. Ils désirent pour payement tantôt une chose, tantôt une autre. Ils discutent des

heures pour des riens, renvoient l'étoffe qu'on leur a donnée, puis la reprennent. Finalement ils acceptent.

Selon d'habiles ouvriers du pays, quelques heures suffisaient pour mettre notre bateau en état de prendre la mer; mais, au lieu de quelques heures, il a fallu trois grands jours.

15 *mai.* — A trois heures et demie de l'après-midi, les PP. Deniaud et Dromaux montent dans la petite embarcation avec leurs dix hommes d'équipage. Au moment de mettre à la voile, ils s'écrient d'une voix forte : *Procedamus in pace!*

Les PP. Delaunay et Augier, qui restent à la garde du tembé, répondent en levant les yeux au ciel : *In nomine Christi. Amen!*

FIN

APPENDICE

ALLOCUTION

PRONONCÉE PAR MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE D'ALGER

DANS SON ÉGLISE CATHÉDRALE

A L'OCCASION

DU DÉPART DE DIX-HUIT MISSIONNAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS D'ALGER POUR L'AFRIQUE ÉQUATORIALE LE 20 JUIN 1879

Mes très chers Frères,

Lorsque vos fils abandonnent sans retour le toit paternel, la famille, qui les a jusqu'alors entourés de ses affections saintes, se réunit d'ordinaire pour leur donner une marque suprême de sa sollicitude et de sa tendresse. Les graves conseils du père, les larmes inquiètes de la mère, les vœux de l'amitié fraternelle, tout imprime à ce moment solennel un ineffaçable caractère, où les regrets, les espérances, les bénédictions se confondent et restent la consolation de l'absence et la protection de toute une vie.

La religion a consacré, dès l'origine, la sainteté de ces adieux. Les fidèles de l'Asie accompagnaient de leurs larmes et de leurs prières Paul qui les quittait pour ne plus les revoir. Dans les prisons ou dans les catacombes, les chrétiens de Rome se pressaient, la veille du martyre, autour des confesseurs pour embrasser leurs

pieds en signe de respect, ne se croyant pas dignes d'embrasser ces têtes vénérables qui allaient tomber sous le fer du bourreau; et, dans sa prévoyance maternelle, l'Église a placé, parmi les prières de sa liturgie, celle où elle appelle sur ses enfants, au moment du départ, la protection du ciel.

C'est cette prière que nous allons faire, ce soir, près de ces autels, pour ces jeunes hommes, pour ces apôtres, fils de notre Église africaine, qui doivent nous quitter sans retour.

Vous connaissez leur histoire, M. T. C. F.

Venus de notre France, préparés parmi vous à leurs rudes combats, ils vont rejoindre, au centre du Continent dont nous gardons les portes, leurs frères, partis depuis un an déjà, et qui les appellent à partager leurs travaux. Ils vont partir avec les vaillants compagnons que la Belgique et l'Angleterre leur envoient, et ce jour est le dernier où ils foulent le sol de la patrie, où ils entendent la langue maternelle, où ils voient près d'eux leurs pères, leurs frères dans le sacerdoce, le peuple fidèle, tout ce qu'ils sacrifient à jamais.

Et nous, M. T. C. F., nous venons, si je l'ose dire, rappeler à Dieu les promesses qu'il a faites à ceux qui abandonnent tout pour son amour.

Oui, à Dieu, mes fils bien-aimés, nous confions vos corps et vos âmes, et vos travaux et vos espérances. Sa providence paternelle veillera sur vous. Elle vous guidera sur l'immensité des mers, elle rafraîchira vos âmes sous les ardeurs d'un ciel nouveau, elle soutiendra votre courage, elle vous préparera les récompenses promises à ses serviteurs.

Et qu'allez-vous faire, en effet, sinon servir les desseins de sa miséricorde sur des peuples infortunés?

Le monde entier a entendu la bonne nouvelle. Seules, les contrées barbares de l'Afrique ne l'avaient pas entendue. Mais voici que toutes les nations chrétiennes se sont liguées, comme à l'envi, pour ouvrir les portes de la barbarie, jusque-là tristement fermées. L'Amérique les précède, l'Amérique depuis trois siècles cause de tant de maux pour les noirs. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Belgique suivent la même voie. De toutes parts, de hardis conquérants pénètrent dans les profondeurs inconnues, où les richesses de la nature ne servent qu'à mieux faire ressortir les plus profondes misères de l'humanité. L'Église seule restera-t-elle en arrière? Non! Déjà ses apôtres ont assiégé les côtes africaines : le Gabon, la Guinée, le Cap, les rivages du Zanguebar, le Zambèze, ont reçu les envoyés de Dieu. Mais l'intérieur reste encore inaccessible. Les

voici qui viennent ces conquérants pacifiques! Déjà l'Égypte leur prépare un passage sur le cours mystérieux du Nil. Mais qui sont ceux qui volent comme des nuées entraînées par les vents rapides? Zanzibar, tu les as vus s'enfoncer dans les plaines brûlantes, franchir les montagnes inhospitalières qui s'élèvent en face de tes rivages; tu vas les revoir encore, n'ayant pour armes que leur croix, pour ambition que de porter la vie dans cet empire de la mort.

Ces envoyés de Dieu, ils sont là, sous vos yeux, prêts à partir pour suivre la voix du Sauveur, pour répandre au loin ses bienfaits.

Où ces bienfaits furent-ils plus nécessaires? Où l'ignorance, la misère, la cruauté, la perfidie, l'oubli de toutes les lois divines et humaines firent-elles jamais plus de victimes?

Écoutez, M. T. C. F., et vous comprendrez de quelles sympathies est digne la mission de ces apôtres et quel dessein magnanime leur âme a formé.

De tous les points de l'immense continent, qui s'étend des limites de notre France africaine aux provinces anglaises du Cap, s'élève, depuis des siècles, un long cri de douleur, où se rencontrent et se mêlent les souffrances les plus cruelles de l'humanité : des mères, à qui des ravisseurs farouches arrachent leurs enfants pour les conduire à la servitude, et qui, comme Rachel, font entendre leurs inconsolables gémissements; des peuplades paisibles, surprises la nuit dans leur sommeil, et qui voient mettre en feu leurs demeures, massacrer tout ce qui résiste et traîner le reste sur les marchés où l'homme se vend comme un bétail; de longues troupes de captifs, hommes, femmes, enfants, succombant à la faim, à la soif, au désespoir, agonisant lentement dans les déserts, lorsqu'on les abandonne, déjà demi-morts, pour épargner leur maigre nourriture, ou tombant sous les coups du maître, lorsqu'il veut un exemple pour terrifier le troupeau qui est devenu sa proie; des créatures humaines, livrées sans défense à la rage et à la débauche; les routes intérieures de l'Afrique bordées d'ossements blanchis, de telle sorte que, si on les perdait jamais, on les retrouverait, comme on l'a dit, par les tristes restes qui les couvrent; et tout cela multiplié chaque jour par l'avarice, par la vengeance, par les guerres; chaque année, plus d'un million d'hommes subissant ce sort effroyable et dans des conditions telles, que l'un des témoins de cette traite infâme a pu dire que l'on accumulerait toutes les horreurs, toutes les souffrances sans jamais arriver à la vérité lorsqu'il s'agit de l'esclavage.

J'ai vu les tristes victimes de ce commerce impie. J'ai entendu

de leur bouche les récits de leurs maux. J'ai entendu les enfants raconter, avec la simplicité de leur âge, qui augmentait encore notre effroi, la mort sanglante de leurs pères et les tortures de leurs voyages à travers les régions brûlées par le soleil. J'en ai vu qui, longtemps encore durant leur sommeil, assistant en rêve à ces scènes impies, se réveillaient avec de longs cris de terreur[1]!

[1] Une lettre du P. Moinet, du 22 octobre 1882, contient sur ce triste sujet les nouveaux détails qui suivent :

« Permettez-moi de vous donner quelques détails sur les sources de l'esclavage au Tanganika. Il y en a quatre principales.

« La première se trouve dans les combats de tribu à tribu, engagés souvent sous le plus futile prétexte. Dans ces combats, ce à quoi on vise le plus, c'est à faire des prisonniers, et qui dit prisonnier dit esclave; car c'est un butin dont les vainqueurs se défont toujours avantageusement chez les Arabes. Quelqu'un a dit que l'Afrique perdait son sang par tous ses pores; on peut compléter cette pensée en ajoutant que ses premiers bourreaux sont les Africains eux-mêmes.

« Une deuxième source de l'esclavage est le rapt. Il ne manque pas, en effet, sur les rives du lac de gens sans aveu, à l'affût de toute bonne occasion de s'approprier impunément le bien d'autrui. Or le meilleur butin, je viens de le dire, ce sont les prisonniers, surtout les enfants. C'est ainsi qu'a été enlevé à sa famille un de nos orphelins, pendant qu'il était seul, s'amusant paisiblement à pêcher dans le Tanganika.

« La troisième, on le croira à peine, est dans la volonté des parents eux-mêmes, qui perdent parfois la dernière notion de l'amour paternel. Nous avons su que des mères vendaient ainsi leur enfant pour quelques bagatelles, et cela sans qu'une seule larme vînt mouiller leur paupière; seulement, par un reste de pudeur, elles le faisaient passer pour leur esclave.

« Lorsque ces pauvres petits êtres ont perdu leurs parents, ils sont alors à la merci de leur oncle ou de leur frère aîné, qui peuvent user sur eux des mêmes droits. A ce propos, je ne puis passer sous silence des faits plus monstrueux encore, et qui rivalisent avec les plus grandes cruautés endurées par les petits Chinois. Malheureusement ces faits paraissent si naturels aux nègres, qu'il faut presque en être le témoin oculaire pour en avoir connaissance. Un père est-il ennuyé de voir un de ses enfants chétif ou malade, au lieu de l'exposer en vente ou sur la voie publique à la commisération de personnes plus humaines, il l'assomme ou l'étrangle et le jette dans les broussailles, où les hyènes viennent dévorer son cadavre pendant la nuit.

« Enfin la quatrième et la principale source de l'esclavage, c'est la chasse à l'homme, organisée par les négriers Arabes et leur entourage. Son Éminence, Notre vénéré Père, a décrit plusieurs fois cette plaie affreuse : il n'a rien exagéré. Le Manyéma surtout en est la victime, et je pourrais citer, d'après nos orphelins, bien des épisodes douloureux et qui ensanglantent l'ignoble trafic de chair humaine. Si quelque infortuné se réfugie sur un arbre, on l'en fait descendre en le menaçant de lui loger une balle dans la tête. Si les prisonniers sont en trop grand nombre, on massacre les plus faibles, on pend les petits enfants sous les yeux de leurs mères captives, etc...

« Ah! si ma voix pouvait être entendue par un de ces généreux bienfaiteurs qui peuvent et veulent le bien accompli d'une façon sûre! Si elle pouvait être comprise par toutes les personnes charitables, qui sont venues et qui viennent encore à notre aide, comme je les prierais du fond du cœur de ne pas nous oublier, de secourir le plus possible les apôtres qu'ils ont envoyés au milieu de cette barbarie, afin qu'ils tâchent de faire disparaître au plus tôt, par leurs divins enseignements, un si triste spectacle! »

Voilà l'esclavage africain, tel qu'il existe au moment où je parle, et si près de nous qu'il ne tient qu'à vous de le voir et de l'entendre. On lui a fermé les mers et les chemins du monde nouveau; il s'est multiplié sur les voies de l'intérieur, et il y est devenu plus meurtrier.

Ah! M. T. C. F., que l'on puisse, en théorie, discuter sur le degré d'injustice que présente la vente de l'homme, je ne le nie pas; mais, en pratique, et lorsqu'on voit à quel point de cruauté l'esclavage africain mène le bourreau, à quel degré de souffrance et d'abaissement il condamne la victime, il ne peut y avoir qu'un seul cri, un cri d'horreur et de réprobation sur des lèvres humaines.

Et ne vous étonnez pas qu'évêque, chargé par le saint-siège d'une partie des contrées immenses où cet esclavage règne encore en maître, je le dénonce, en face des saints autels, avec la liberté de mon ministère, et que, au nom de la justice, au nom de l'humanité, au nom de ma foi, au nom de mon Dieu, je lui voue une guerre sans fin et je le déclare anathème.

Je n'ai qu'un regret, c'est que ma voix ne soit pas assez forte pour franchir cette enceinte, et que, sachant ce que je sais, je ne puisse, par les accents de mon cœur, soulever contre de tels crimes tout ce qui mérite encore sur la terre le nom d'homme et celui de chrétien.

O mes enfants! soyez bénis, vous qui avez entendu de loin ce cri de votre Père! vous qui trouvez dans votre foi assez de force, dans votre amour pour ces pauvres noirs, que vous ne connaissez que par le récit de leurs malheurs, assez de dévouement pour vous sacrifier à l'œuvre de leur délivrance!

C'est en vain, je viens de vous le dire, que les puissances de la terre se sont liguées pour abolir le commerce inhumain qui ensanglante l'Afrique. Leurs efforts sont impuissants. La lèpre continue, que dis-je? elle étend ses ravages. Soit que les mesures se trouvent insuffisantes, parce qu'elles n'atteignent que ceux qui vendent et ne s'adressent pas à ceux qui achètent, soit que le mal ait des racines trop profondes pour être guéri par la main de l'homme, l'esclavage est toujours debout, et les récits des derniers explorateurs des régions équatoriales sont remplis de ses fureurs. Ce ne sont plus les étrangers seuls, ce sont les noirs eux-mêmes, qui, formés au mépris de l'homme, deviennent les artisans de leur ruine. Tant l'âme humaine s'abaisse lorsqu'elle ne trouve pas, dans une lumière plus pure, la force de combattre les brutalités de la nature!

Ce qu'il faut donc, c'est faire comprendre à ces population, hélas!

dégradées, l'impiété de leur erreur; c'est leur apprendre que l'homme est le frère de l'homme, que Dieu, en le créant, lui a donné la liberté de son âme et la liberté de son corps; que Jésus-Christ les lui a rendues lorsque le monde était courbé dans un universel esclavage, et qu'il n'a pas cru acheter trop cher la restauration de cette liberté sainte en la payant au prix de son sang.

Allez, ô mes fils, allez leur enseigner cette doctrine. Dites-leur que ce Jésus, dont vous leur montrerez la croix, est mort sur elle pour porter toutes les libertés au monde, la liberté des âmes contre le joug du mal, la liberté des peuples contre le joug de la tyrannie, la liberté des consciences contre le joug des persécuteurs, la liberté du corps contre le joug de l'esclavage!

C'est cette liberté que saint Paul proclamait dans Rome, où régnait Néron et où deux millions d'esclaves étaient dans les fers. « Il n'y a plus parmi vous, disait-il, ni Grecs, ni barbares, ni esclaves, ni citoyens; vous êtes tous frères, vous êtes tous libres de la liberté que vous tenez du Christ[1]. »

Vous la proclamerez à la suite du grand apôtre, au milieu de tant de peuples courbés sous le joug, la sainte liberté qui vient de Jésus-Christ. Votre voix retentira comme un tonnerre, ou plutôt elle fera lever, dans ces ténèbres sanglantes, l'espérance et l'amour.

Oh! qu'ils seront beaux, pour les enfants des noirs, ces pieds qui descendront de leurs montagnes, meurtris des blessures du chemin et couverts de sa poussière pour leur assurer enfin la paix! Oh! qu'ils sont beaux, aux yeux des chrétiens, ces pieds que l'amour porte au martyre, ces pieds qui se livrent eux-mêmes pour le rachat des victimes de tant de douleurs, et avec quel respect, M. T. C. F., nous les devons embrasser ce soir.

Il est raconté, dans nos saints livres, que les anciens d'Israël, venant à la rencontre de la libératrice du peuple de Dieu, chantaient ensemble leurs saints cantiques : « Tu es, disaient-ils, la gloire de Jérusalem, la joie de ton peuple, l'honneur de tes frères[2]. » Et moi, mes chers enfants, avec tout ce peuple fidèle, je vous répète les mêmes paroles : Vous êtes la consolation, l'honneur, la gloire de Jérusalem, c'est-à-dire de la sainte Église, aujourd'hui comme accablée sous les coups de ses ennemis.

Quelle réponse éloquente ne donnez-vous pas à tous leurs outrages?

Ils l'accusent d'ambitions humaines; et vous sacrifiez tout au

[1] Gal., III, 28.
[2] Judith, XV, 10.

devoir, jusqu'à votre vie, sans autre espérance que la joie austère du sacrifice et les récompenses d'en haut!

Ils l'accusent d'amasser des richesses, ils vous en ont ici accusés vous-mêmes avec moi; et vous partez dénués de tout, et vous n'aurez plus, comme le Fils de l'homme, où reposer vos têtes!

Ils la couvrent de leurs calomnies; et vous répondez aux inventions de leur haine par une vie d'héroïsme et par un miracle d'amour!

Ils disent que dans son sein se forment des associations pour combattre les progrès et la lumière; et vous n'existez que pour combattre les ténèbres et la barbarie!

Enfin ils nous accusent de ne pas aimer et, que sais-je? de trahir les intérêts de la patrie; et vous leur répondez, ainsi que l'ont fait vos frères le jour où ils ont abordé cette terre où l'un d'entre eux est mort déjà comme les prédestinés savent mourir : « Nous tenons ici la place de la France, et nous lui sacrifions tout ce qui nous est cher. Si nous périssons, qu'elle sache que dix de ses enfants, de ses prêtres, sont morts obscurément en priant pour elle et en l'aimant jusqu'à la fin. »

Mais, M. T. C. F., si l'Église est toujours féconde, si elle donne toujours à l'Époux des enfants dignes de lui, nous devons nous rappeler qu'elle seule a reçu les promesses et est assurée de ne point périr. Les peuples, si privilégiés qu'ils soient, n'ont point cette assurance. Et, au contraire, ils sont menacés de voir la vérité passer à d'autres cieux, s'ils ne lui restent fidèles. Or, je vous le demande, fils de la France, de l'Espagne, de l'Italie, de tous nos peuples catholiques, qui m'entourez ce soir, en si grand nombre, dans ce temple, où en sommes-nous de l'antique fidélité et de l'antique foi? Quels sont ces cris qui retentissent? Qui poursuit-on de ces blasphèmes? Ah! je viens de vous le dire, ils poursuivent Dieu et son Christ : « Nous ne voulons plus, disent-ils, qu'ils règnent sur nous! » Tremblons que ces vœux ne soient exaucés! Tremblons que le Sauveur ne secoue tristement sur nous la poussière de ses pieds, et que les fils de l'esclave ne remplacent, dans son Église, les premiers-nés de la foi!

Et n'assistons-nous pas, en ce moment, à cette translation mystérieuse? Cet Évangile, que vous portez aux barbares de l'Afrique, ne l'enlevez-vous pas à votre patrie? Question redoutable que je ne saurais comment résoudre, si, pour ranimer mon espérance, je ne vous voyais devant moi.

Je vous regarde, mes fils bien-aimés, je vois sur vos traits, comme je le disais à vos frères dans une semblable circonstance,

tout l'éclat de la force et de la jeunesse. Je songe à tout ce que vous sacrifiez : famille, patrie, espérances d'ici-bas ; et, en pensant que c'est de la France catholique que vous êtes les enfants, je ne puis m'empêcher d'avoir confiance pour elle, puisque Dieu y garde tant de cœurs qu'un dévouement héroïque et pur peut enflammer.

Et vous aussi, nobles jeunes hommes, qui, dans un sentiment de foi intrépide, venez unir vos mains pour protéger les envoyés de Dieu, fils de la Belgique et de l'Angleterre, votre courage est, pour votre patrie, une bénédiction et un gage de salut !

Mais il faut finir, et en venir aux vœux de la suprême séparation.

Adieu, mes chers fils, adieu, vous qui êtes l'honneur le plus pur de mon ministère et de l'Église africaine renaissante. Il faut partir. Dieu vous parle par la voix de Pierre. Pierre, captif dans la personne de Léon, prépare ainsi le dernier coup à l'esclavage moderne, du sein de cette Rome où Paul, prisonnier, portait le premier coup à l'antique servitude.

Comment mes bénédictions paternelles ne vous suivraient-elles pas pour une si grande œuvre !

Oui, je vous bénis, au nom de la foi dont vous allez étendre l'empire ; au nom de la charité qui, par vos mains, doit guérir tant de blessures ; au nom de la liberté sainte qui va prêcher, par vos lèvres, la fin de leurs maux aux victimes de tant d'horreurs ; au nom de la lumière que vous allez porter dans ces ténèbres ; et, pour tout renfermer dans le nom qui résume et qui sanctifie toutes ces grandes choses, je vous bénis au nom de Jésus-Christ, votre Maître et le mien ; car Jésus-Christ est la foi, la charité, la liberté, la lumière, tous ces biens que les hommes cherchent avec tant d'ardeur et qu'ils ne trouvent pas, parce qu'ils les cherchent en dehors de Lui !

Il est raconté, dans les Actes des Martyrs, qu'un pontife, courbé sous le poids des ans, marchait généreusement au supplice, et que Laurent, son diacre, le suivait au milieu des bourreaux, en lui disant avec larmes : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils ? où allez-vous, ô pontife, sans votre diacre ? Est-ce que vous ne m'avez pas accoutumé de m'avoir pour ministre du sacrifice ? »

Hélas ! vous n'entendrez ce soir rien de semblable, M. T. C. F. Je reste attaché au rivage, tandis que mes fils vont affronter les tempêtes. Je ne leur donne que ces froides paroles, et ce sont eux, par un renversement dont je m'humilie, qui me donnent l'exemple de leur intrépide vertu ! « Où allez-vous, mes enfants, sans votre père ? où allez-vous, prêtres, sans votre pontife ? Vous offrirez le

sacrifice, et seul le sacrificateur manquera à l'autel, où votre sang viendra peut-être se mêler au sang de l'Agneau! »

Dieu ne m'a pas trouvé digne d'un tel honneur! Il a considéré la générosité de votre vie, il a vu les fautes de ma longue carrière chargée de si redoutables devoirs, et son jugement nous a séparés!

Du moins, tant qu'il me laissera sur la terre, je veillerai de loin sur vous, pour vous procurer, sans reculer devant les amertumes que vous connaissez, le pain de chaque jour; et vous, en retour, vous m'obtiendrez par vos suffrages, comme les confesseurs des premiers temps, l'indulgence et la paix!

Ainsi soit-il!

LETTRE DU R. P. MENARD

DE LA TROISIÈME CARAVANE

Saint-Joseph de M'dabourou, 28 juin 1881.

Mon bien cher Père,

Vous devez être impatient de recevoir quelques détails sur notre voyage et notre installation dans l'Afrique équatoriale. Grâce à la protection du père nourricier de Jésus, sous le vocable duquel nous avons voulu placer notre mission, tout s'est passé le plus heureusement du monde.

Ce n'est que le 6 janvier, jour de l'Épiphanie de Notre-Seigneur, que les préparatifs de notre caravane ont pu être terminés, et que nous avons dit adieu aux bons Pères du Saint-Esprit, pour établir notre camp en dehors de Bagamoyo, à Chamba-Gonéra, de traditionnelle mémoire. Ce jour-là, nous eûmes notre première messe solennelle sous la tente. Avec quelle ferveur nous unîmes nos faibles voix à celle de toute l'Église catholique, pour implorer la conversion de ces pauvres gentils, dont les rois Mages furent les heureuses prémices ! Comme nous appelions de tous nos vœux la complète réalisation de ces paroles du roi-prophète : « Les Éthiopiens se prosterneront devant le Sauveur; les rois de Tharsis, d'Arabie, de Saba, et les îles lointaines lui offriront des présents; tous les princes de la terre l'adoreront; toutes les nations, toutes les tribus, se rangeront sous ses lois et chanteront sa gloire : *Fiat, fiat !* »

Il faut tout le flegme et le sang-froid d'un Hindi pour organiser les caravanes : chacun des Wanyamouézi que vous enrôlez comme porteur exige une bonne heure de patience héroïque. Il commence par soulever les ballots l'un après l'autre, prend celui qui lui semble le moins pesant, et, le plaçant sur ses épaules, fait le tour du campement. Revenu à son point de départ, il assure que la charge est trop lourde, en prend une autre qu'il essaye de la même manière et dépose pour une troisième, jusqu'à ce qu'enfin il se décide non plus pour un ballot, mais pour des caisses. Jamais un Européen, nouvellement arrivé surtout, ne parviendrait à garder le calme et la présence d'esprit nécessaires dans ces sortes d'occasions.

Je passe sous silence les mille incidents du voyage; ils sont d'ailleurs invariablement les mêmes : chutes dans les marais, difficultés avec les porteurs, atteintes de la fièvre, etc.; le journal de la première caravane, dont nous avons presque toujours suivi l'itinéraire, a dû vous édifier complètement sur ce point. Nous avons eu cependant un ennemi de plus, mais dont nous n'eûmes garde de nous plaindre, la pluie; elle était si impatiemment désirée par tous ces pauvres noirs, affamés par une désolante sécheresse!

A la nuit, nous faisions chaque jour la prière en commun, au milieu du camp, devant notre tente. Les pagazis, groupés autour de nous, nous contemplaient avec un religieux silence; on eût dit qu'ils priaient avec nous; espérons que cela viendra un jour! Il y a de la ressource dans le Mouézi ; peu intelligent et têtu à l'excès, nous aurons de la peine à le soumettre au joug de l'Évangile; mais une fois chrétien, il pratiquera et conservera sa foi avec la ténacité qui lui est propre.

J'ai hâte de vous dire aussi combien ces pauvres noirs aiment la musique. Un jour de mauvais temps, pour chasser l'ennui que nous occasionnait une halte forcée, je me mis à chanter quelques airs de France, en m'accompagnant sur l'harmoniflûte. En un clin d'œil tous les pagazis furent autour de moi. Assis sur les talons, la tête penchée en avant, ils retenaient leur souffle pour mieux entendre, et ne rien perdre de tant de beautés. Les sons brillants de l'instrument les émerveillaient, et de longs éclats de rire accueillaient la fin de chaque morceau. « Encore, maître ! encore ! » tel était le cri unanime. Je déclarai à la fin que je ne jouerais plus, mais que la musique continuerait toute seule. Je pressai alors le bouton d'une boîte à musique, et je m'éloignai, laissant nos nègres dans la stupéfaction la plus complète.

Chez eux rien n'est simple comme l'instrument de musique dont ils se servent pour égayer leurs loisirs ; l'arc qu'ils portent avec

eux en fait tous les frais. Ils en ramènent la corde vers le centre avec quelques fibres de cocotier, jusqu'à ce qu'elle soit fortement tendue. Les mêmes fibres servent à fixer à l'arc un morceau de calebasse destiné à renforcer le son, et c'est tout. Le virtuose qui doit s'escrimer sur cette guitare presse la calebasse sur sa poitrine, et, armé d'une petite baguette, frappe successivement la corde au-dessus et au-dessous des fibres du cocotier. Lacorde au-dessous donne les vibrations de la basse; au-dessus, selon la pression des doigts elle fait le chant. Le résultat est assez étonnant. Le ménestrel de notre caravane, jeune homme d'une vingtaine d'années, à la figure douce et sympathique, jouait de son arc avec une vraie passion, et accompagnait fort bien ceux de ses compagnons qui chantaient. Le rythme de leurs airs est comme ceux de tous les peuples enfants, sans beaucoup de variété, et en général dans les tons mineurs.

Nous trouvâmes Simbamouéni dans le même état que les Pères de la première caravane; mais la fille de Kisabengo n'y tient plus sa cour : elle s'est retirée à Mohalé, où se paye une sorte de droit de passage.

Dans l'Ousagara, nous prîmes un jour de repos chez M. le capitaine Bloyet, installé à Condoua depuis sept mois. Il nous reçut avec la cordialité la plus franche et mit tout chez lui à notre disposition. Ce brave Breton fait construire aux frais de la Société de géographie de Paris, qu'il représente, une vaste maison moitié indigène, moitié européenne; elle est presque terminée et comprend de nombreuses chambres, tant pour le personnel de la station que pour les voyageurs de passage. M. Bloyet nous confirma les détails horribles, contenus dans le journal des Pères de la seconde caravane, sur les mœurs des tribus avoisinantes. Chez elles, quand un homme meurt, c'est toujours l'effet d'un charme. On fait alors venir le sorcier, qui, après différentes incantations, désigne une personne de la localité comme étant cause du trépas qui vient de se produire. Le pauvre accusé ne peut ni se défendre ni s'enfuir; saisi par mille mains, il est au plus vite entraîné hors du village et brûlé vif. La chose est encore bien plus atroce si c'est un chef qui vient à trépasser: pour garder la tombe de ce tyran, outre la demi-douzaine de femmes que l'on brûle avec lui, on attache quatre hommes aux quatre coins de la fosse, et pour les empêcher de fuir on a soin de leur trancher les tendons des pieds. Ces malheureuses victimes restent donc clouées sur la tombe du maître jusqu'à ce que la mort la plus affreuse vienne mettre un terme à leurs souffrances. Les hommes du monde qui ne croient pas à l'influence de la religion chrétienne prétendent que ces usages monstrueux ne cesse-

ront qu'avec le dernier des nègres; mais nous, missionnaires, nous avons foi dans l'avenir, et nous espérons que ces ombres de la nuit infernale se dissiperont à la clarté du vrai Soleil de justice.

En arrivant à Mpouapoua, je croyais trouver au moins un village : il n'y a que quelques tembés épars dans la plaine. Ce lieu n'a d'importance que par sa position à l'entrée de l'Ougogo. Toutes les caravanes venant de la côte y passent invariablement; aussi a-t-on parfois de grandes difficultés à s'y procurer des vivres. L'établissement qu'y a fondé la Société des missions de Londres ne nous a pas paru en grande voie de prospérité; mais la présence habituelle des blancs a toujours cela de bon qu'elle tient à distance les Rougas-Rougas, et entretient les communications avec le littoral.

Enfin nous traversons l'Ougogo sans trop d'incidents fâcheux; je ne cite pour mémoire qu'une scène de vieille sorcière (la mère du grand sultan de Mvoumi, je crois), que nous avions lue déjà dans le journal du Père Deniaud : la représentation spéciale dont nous fûmes gratifiés, quoique parfaitement réussie, n'eut, à son grand désappointement, aucun effet sur les cordons de notre bourse, et le 5 mars nous arrivions sur les bords de la M'dabourou.

Cette rivière, qui emprunte son nom au district, était alors presque à sec; mais, au dire des indigènes, elle roule un volume d'eau assez important une bonne partie de l'année. En tous cas, un trou peu profond creusé dans un lit sablonneux suffit en tout temps pour puiser de l'eau. Non loin de là se trouve le quartier impérial de Mouini-Mtuana, représentant du sultan de Zanzibar: c'est un immense tembé de deux cent quatre-vingts pas de longueur sur cent quarante de largeur; au centre est bâtie l'habitation du chef, et tout autour celles de ses compagnons de fortune.

Mouini-Mtuana est un nègre d'une cinquantaine d'années, natif de Bagamoyo, et ayant voyagé une grande partie de sa vie dans l'intérieur. Saïd-Bargache l'avait choisi, il y a quelques années, pour fonder une station dans le Pori, qui sépare M'dabourou de Tabora, et où les caravanes sont sans cesse exposées aux attaques des Rougas-Rougas. L'expédition réussit, et un village fut établi sur le chemin de Toura par notre conquérant, qui lui donna son nom. Puis survint une querelle entre lui et Mlewa, sultan usurpateur de M'dabourou. Mouini-Mtuana fit alors alliance avec les gens de M'Kondoukou, et, après trois mois de lutte, finit par battre Mlewa, à qui le dernier coup fut porté principalement par les Européens de toute nation qui se rendent chaque année à Tabora. Depuis cette époque, Mouini-Mtuana a abandonné son premier village dans la forêt pour venir se fixer à M'dabourou, dont il s'est constitué le wali

(gouverneur), rétablissant le successeur légitime du dernier sultan, un bon vieux qui se contente de son titre sans en exercer les fonctions.

Mouini-Mtuana, pour lequel nous avions des lettres de recommandation signées de Saïd-Bargache lui-même, nous fit le meilleur accueil, et nous fit installer dans son propre tembé, jusqu'à ce que nous eussions choisi, parmi les nombreuses maisons des environs, celle qui nous conviendrait le mieux. Hélas! nous fûmes bien péniblement impressionnés par les ruines et la désolation de la dernière guerre. La plupart des tembés à l'est sur la route de Khokho sont incendiés et les champs abandonnés. Les habitants se sont réfugiés dans les tribus voisines et craignent de rentrer chez eux, malgré les promesses pacifiques du gouverneur.

Notre première installation se fit dans un tembé sur la lisière de la forêt, à une demi-heure de Mouini-Mtuana; malheureusement l'eau manquait aux environs; il fallut bientôt songer à un autre emplacement sur les bords de la rivière. Nous y étions à peine depuis quinze jours qu'une avalanche de Rougas-Rougas, commandés par Niongou, l'allié de Mirambo, se répandit sur le territoire qui sépare Khokho de M'dabourou. Notre maison n'était pas fortifiée, nous n'aurions pu résister vingt-quatre heures. Il fallait donc revenir de force au point de départ chez Mouini-Mtuana. Voyant en tout cela le doigt de Dieu, nous avons fait construire à cinq cents mètres d'ici un tembé qui nous sert de refuge, et où nous pourrons commencer sous peu, s'il plaît à Dieu, notre chère mission.

Je ne vous ai pas parlé de la disette qui a régné toute cette année, par suite du manque de récolte dans l'Ougogo. Elle nous a contraints de requérir des vivres jusqu'à Tabora, qui est à une dizaine de journées de marche de M'dabourou. C'est M. l'abbé Guyot qui s'est chargé de nous ravitailler par ce moyen. Hier était la fête du Sacré-Cœur de Jésus, nous avons solennisé de notre mieux un si grand jour. Notre chapelle est encore inachevée et très pauvre, hélas! mais Notre-Seigneur est missionnaire avec ses missionnaires et pauvre avec eux. Le soir nous avons eu feu d'artifice; Mouini- Mtuana y est venu avec plusieurs des siens, tous musulmans comme lui. L'admiration de ces pauvres gens était à son comble, surtout quand nous leur avons déclaré qu'en tout cela il n'y avait pas l'ombre de sortilège.

La santé des Pères est bonne, celle des auxiliaires également; ils sont pourtant un peu plus que nous sujets à la fièvre. Nous attendons de jour en jour, de Monseigneur, l'ordre de nous fractionner pour fonder à Tabora une procure pour nos missions et un

orphelinat de petits nègres. La place vraie de ces établissements est forcément à Tabora, d'où les communications avec la côte et les grands lacs sont plus faciles et plus régulières que partout ailleurs; M'dabourou pourra rester une simple station de mission, et, pour peu que les indigènes reviennent occuper leurs tembés, les ouvriers évangéliques y trouveront de quoi exercer surabondamment leur zèle.

En terminant, mon Révérend Père, je me recommande beaucoup à votre souvenir devant Dieu. Dans l'Afrique équatoriale comme ailleurs et plus qu'ailleurs, notre œuvre se heurtera à une multitude d'obstacles; on ne peut les diminuer et les surmonter que par la prière : Dieu, qui veut la conversion de l'Afrique, se laissera toucher par nos supplications communes.

Agréez, etc.

M. Ménard [1]

Prêtre missionnaire de l'Afrique équatoriale.

[1] Au mois d'octobre suivant, ce courageux missionnaire se rendait à Tabora pour aider les PP. Guillet et Blanc dans la fondation d'un orphelinat. Il y est mort le 13 mai 1882, épuisé par la fièvre.

RAPPORT DU R. P. GUILLET

DES MISSIONNAIRES D'ALGER

AU R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA MÊME SOCIÉTÉ

Tabora, le 8 septembre 1881.

Dans une de ses dernières lettres, S. E. Mgr Lavigerie, notre vénéré Père, me recommandait d'étudier la possibilité d'un orphelinat pour les petits nègres dans l'Ounyanyembé, à mi-chemin de Bagamoyo au lac Tanganika. Cheik-ben-Nassib, frère du gouverneur arabe de ce pays, avait fait au R. P. Livinhac, lors de son passage à Tabora (décembre 1878), des ouvertures bienveillantes à ce sujet. Mais le R. P. Livinhac ne pouvait changer de lui-même le lieu de sa destination, et il se mettait en route quelques jours après pour le lac Victoria, où il dirige actuellement la belle mission de l'Ouganda.

Le meilleur moyen pour avoir des renseignements exacts étant toujours de les prendre soi-même, je résolus de faire le voyage de l'Ounyanyembé. Je le pouvais d'autant plus facilement que la station de M'dabourou était alors composée de quatorze missionnaires : six prêtres et huit auxiliaires.

Une occasion favorable pour passer sans péril le Mgounda-Mkali, affreux désert qui sépare M'dabourou de Tabora, se présenta bientôt : une caravane d'Arabes trafiquants de la côte, les courriers des Anglais et des chasseurs d'éléphants bien armés, envoyés par Mouini-

Mtuana, notre gouverneur, allaient se mettre en route pour Tabora. Je résolus de partir avec eux et priai le Père Blanc de m'accompagner. Nous louâmes six pagazis pour porter notre modeste bagage, et le 25 juillet, fête de saint Jacques, apôtre, après avoir célébré le saint sacrifice, nous dîmes adieu à nos confrère de M'dabourou. Il avait été convenu entre nous que nous commencerions le jour même une neuvaine à saint Joseph pour le succès du voyage.

Arrivés à l'entrée du Mgounda-Mkali, qui commence de l'autre côté de la rivière, à moins d'une heure de notre tembé, nous trouvâmes la tête de la caravane en repos, attendant que tous les porteurs fussent réunis et formés en rangs serrés : précaution nécessaire, car les Rougas-Rougas, pillards de profession embusqués dans les fourrés, sont toujours à l'affût des traînards, qu'ils massacrent sans pitié.

Le Mgounda-Mkali est une immense forêt inhabitée, de deux cents kilomètres de large environ, car elle s'étend jusqu'à Toura, premier village de l'Ounyamouézi, dont l'Ounyanyembé n'est qu'un district. On l'appelle *Mkali,* qui signifie mauvais, parce que l'eau y est rare, les étapes très longues et les dangers nombreux.

La caravane ne tarda pas à s'ébranler et à défiler en bon ordre à travers les acacias épineux, qui nous firent plus d'une douloureuse blessure. Nous nous mêlâmes aux porteurs, fiers de nous recevoir dans leurs rangs, heureux nous aussi de recommencer notre vie de fatigues pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; vie à la vérité bien monotone, le matin surtout, car d'ordinaire on ne voyage pas le soir; l'étape se fait d'un seul trait, sans halte, et sur la route rien ne vient raviver l'activité de l'esprit : c'est toujours la forêt terne et buissonneuse, sans aucune trace de vie humaine ou de cultures. Le gibier qui y abonde, éléphants, girafes, zèbres, buffles, antilopes, fuit à l'approche des caravanes et ne se laisse voir que très rarement. Les oiseaux eux-mêmes n'habitent guère que les lieux de campement, parce qu'ils y trouvent de l'eau. Aussi peu à peu les conversations tombent; et quand, après quelques heures de marche, la fatigue se fait sentir, il règne alors un silence éloquent d'un bout à l'autre de la caravane; chacun ne pense qu'à une chose : arriver au terme de l'étape.

Le soir, quand la fraîcheur a succédé au brûlant soleil du matin, la scène change. Les pauvres porteurs ont bu avec des feuilles d'arbres le *hogui,* mélange de quelques pincées de farine et de beaucoup d'eau ; ils ont mangé l'*ougali,* épaisse bouillie de mtama ou de sorgho qui fait le fond de leur alimentation journalière; leur cœur est gai, sans souci ; ils fument, en chantant, le chanvre qui enivre

dans leurs énormes narguilés. La nuit vient, et mille feux s'allument au milieu des huttes du camp, éclairant de reflets mystérieux les arbres de la forêt. Autour des feux les groupes se forment, les conversations s'animent, les chants redoublent; puis, cédant au sommeil, chacun s'endort, content et tranquille. Les Rougas-Rougas n'attaquent jamais la nuit, et les feux suffisent pour tenir à distance lions et léopards.

Nous traversâmes le Mgounda-Mkali en six étapes, étapes bien longues surtout pour les pauvres porteurs. En effet, après une marche de sept à huit heures sous une charge de trente kilogrammes, je n'ai pas besoin de dire qu'ils arrivent au camp épuisés de fatigue, souvent les pieds enflés et les épaules en sang. Dans le trajet depuis M'dabourou, malgré toutes nos précautions, la caravane eut deux hommes tués par les brigands.

La forêt est traversée, à deux étapes environ de M'dabourou, par un plateau élevé qui doit former la ligne de partage des eaux entre l'Océan et les lacs. On y arrive par de petites collines rocheuses qui offrent çà et là des entassements de granit à l'aspect le plus bizarre. Parfois on se croirait en présence des ruines de quelque château fort du moyen âge, ou de ces antiques menhirs qui jalonnent les landes de Bretagne.

A partir de ce point, on descend graduellement jusqu'à l'Ounyamouézi, dans des vallées de plus en plus basses. Alors aussi commence un changement dans la végétation. Les baobabs, si nombreux dans l'Ougogo, deviennent de plus en plus rares, et finissent par disparaître. Les buissons épineux font place à de jolis arbustes qui ne dépareraient pas nos parcs d'Europe. Je citerai notamment le *lindo*, dont l'écorce sert à faire des coffres de toutes grandeurs pour renfermer les vivres et les richesses de la famille.

La cinquième étape conduit au petit lac Tchaïa, au fond d'une vaste plaine fermée par une colline couverte de beaux arbres. Aujourd'hui les eaux de la masika qui vont s'y perdre sont desséchées, et des autruches paissent tranquillement où se jouaient, il y a quelques mois, des troupeaux d'hippopotames. C'est à une heure de ce lac environ qu'a péri l'infortuné Penrose (1879). Les débris de ses caisses sont encore épars sur le chemin. Nyongou, chef de brigands, la terreur du Mgounda-Mkali, où il a son repaire, averti par des traîtres Wagogo de l'arrivée de ce blanc avec de nombreux ballots d'étoffe, était venu l'attendre au passage. Les porteurs de Penrose s'enfuirent au premier coup de feu, selon leur lâche habitude, abandonnant leurs charges et leur maître aux mains des Rougas-Rougas. L'infortuné vendit chèrement sa vie, mais finit par

succomber sous le nombre. En passant auprès de son tombeau, nous nous rappelâmes que nous aussi nous avions été inquiétés à M'dabourou même par les satellites de Nyongou, et que, pour éviter un mauvais parti, nous avions dû quitter notre première habitation à la lisière de la forêt et nous installer sous la protection du tembé de Mouini-Mtuana, converti en citadelle.

J'ai dit que les éléphants abondent dans le Mgounda-Mkali; mais les indigènes leur font aussi une guerre acharnée. Nous comptions parmi nos hommes un chasseur qui en était à sa quarante-septième victime. Lorsqu'un naturel a la bonne fortune d'abattre une de ces bêtes, il lui coupe sur le pied une bande d'épiderme en forme de collier et la porte au bras. Il faut être adroit et audacieux pour attaquer l'éléphant. D'une finesse de sens extraordinaire, il devine un ennemi à grande distance, et si, par malheur, le chasseur vient à manquer son coup, c'en est fait de lui. L'animal blessé se venge aussitôt en l'écrasant contre les arbres de la forêt, ou en le broyant sous ses pieds. On demandait à un de ces tueurs d'éléphants pourquoi ils allaient toujours au moins deux ensemble; il répondit: « Il en faut toujours un pour rapporter le fusil de l'autre. » De fait, beaucoup sont victimes de leur audace. Ces nègres hardis attendent le passage de la bête sur une piste longtemps étudiée, se mettent sous le vent derrière une broussaille, et tirent à deux mètres au défaut de l'épaule ou à l'œil. Ils ont à cet usage de longs fusils, de fort calibre, pouvant recevoir double et triple charge de poudre et plusieurs grosses balles. D'autres le chassent à la flèche empoisonnée; c'est moins dangereux, car l'éléphant sent à peine cette piqûre et continue son chemin. Le poison fait lentement son travail, et au bout de deux jours l'énorme bête finit par tomber. Les nègres, qui l'ont constamment suivie, l'achèvent à la lance.

Le long du sentier, dans la forêt, nous trouvâmes parfois d'énigmatiques monceaux de sable. Nos chasseurs d'éléphant ne manquèrent point d'y jeter en passant un peu de poussière. Ces monticules sont des tombeaux où ont été enterrées les têtes des éléphants tués à la chasse. L'éléphant, nous dit-on, est le roi de la forêt; on enterre sa tête par honneur, et les chasseurs s'assurent bonne chance en lui faisant du pied l'offrande d'un peu de sable.

Une chose à laquelle les indigènes prêtent aussi une grande attention pendant la marche, c'est le cri isolé d'un petit oiseau qui habite ces parages. Cet oiseau est pour eux l'éclaireur par excellence et la sentinelle la plus vigilante. Selon que son cri est calme ou précipité, il présage la paix ou la guerre. Quand nous l'entendions gazouiller paisiblement le matin, nos gens disaient: « Allons sans

crainte, l'oiseau dit : Bonne route, personne sur le chemin. Mais si son cri devenait inquiet et saccadé, nous n'aurions qu'à armer nos fusils, les Rougas-Rougas seraient proches. » Je leur demandai s'ils connaissaient aussi l'oiseau à miel.

« Oui, me répondirent-ils, mais il est trompeur et ne mérite qu'une médiocre confiance. Quelquefois il conduit à un nid d'abeilles, d'autres fois à la dépouille d'un éléphant mort; mais souvent aussi à un lion ou à quelque gros serpent. » Je donne ces renseignements pour ce qu'ils valent.

Enfin, à la sixième étape, nous sortons de la forêt et apercevons devant nous sur le flanc d'une colline le premier village de Toura. Son enceinte a la forme d'un tembé de l'Ougogo, mais l'intérieur est rempli de cases nombreuses et tellement serrées, qu'elles laissent à peine place pour passer. Évidemment la population est trop dense pour un si petit espace, et la crainte des Rougas-Rougas l'empêche seule de se répandre au dehors de l'enceinte protectrice. Les toits sont chargés de provisions de toute espèce fraîchement cueillies, et qui témoignent à la fois de la fertilité du sol et de l'activité des habitants. Au moment où nous arrivons, tout le monde boit le pombé et forme de joyeuses danses pour fêter la fin des récoltes. On nous fit bon accueil, et le chef mit immédiatement à notre disposition une sorte de cour intérieure où il se trouva juste assez de place pour dresser notre tente. Je m'étais à peine assis pour prendre un légitime repos, que tous les danseurs faisaient cercle autour de notre installation et braquaient sur nous les regards les plus sympathiquement curieux. J'eus le malheur de me lever un peu brusquement et causai ainsi une panique générale : ce fut une débandade instantanée. Suivit un grand éclat de rire, et tous revinrent en se moquant de leur peur. Bonne population, pensai-je, simple et franche; le contact musulman ne l'a pas encore corrompue. Ah! qu'une chapelle catholique ferait bien au milieu de ces cases!

Toura compte deux gros tembés ou villages situés à deux kilomètres l'un de l'autre. C'est un centre assez important, parce que c'est le premier endroit depuis l'Ougogo, où les caravanes puissent renouveler leurs provisions; mais cette importance grandirait vite avec plus de sécurité. Un grand nombre de Wanyamouézi n'attendent pour venir s'y fixer que d'être délivrés de la crainte des Rougas-Rougas, et une station de missionnaires suffirait pour donner pleine confiance.

De Toura, où la caravane prit un jour de repos, on arrive en deux longues étapes, toujours en forêt, à Roubouga, district également fertile et qui compte cinq ou six villages bâtis comme ceux de Toura,

en forme de tembés. La population du village où nous avons campé me parut bien moins affable que celle de Toura. Du reste, il y a avec les Wanyamouézi une colonie de Zanzibarites musulmans, circonstance qui entraverait le rapide développement d'une mission. Le terrain de Roubouga produit en abondance du millet, du sorgho et du maïs; on y voit aussi des jardins dont les melons, les pastèques, les citrouilles et les concombres sont d'une beauté prodigieuse. Quelques bananiers aux larges feuilles ajoutent encore à la gaieté du paysage, et reposent les yeux fatigués de ne contempler sans cesse que les gommiers, les cactus et les mimosas du Mgounda-Mkali. J'ai ouï dire que ces lieux avaient été autrefois ruinés et saccagés par les brigands; sans doute la présence des Arabes leur aura rendu leur ancienne sécurité.

Le lendemain, 4 août, nous entrions à Rigoua, district semblable en tous points aux précédents. Enfin une longue étape de plus de huit heures nous mena à Casoui, premier village de l'Ounyanyembé. Devant nous s'étendait une magnifique plaine semée de gracieuses collines et de mamelons rocheux; au milieu se trouve la fameuse Tabora.

Ici cesse enfin la forêt, et autour de nous nous n'avons plus qu'un gras pays boisé seulement sur les hauteurs, pays bien différent de presque tous les districts qu'on traverse en venant de la côte. A vrai dire, l'Afrique équatoriale, de Bagamoyo à Tabora, n'est qu'une vaste forêt, au milieu de laquelle sont semés çà et là quelques coins habités et cultivés. Mais la quantité de terrain mise en culture est jusqu'ici très peu de chose, comparée à l'immense étendue qui reste inculte et déserte.

Casoui, comme du reste toutes les bourgades de l'Ounyanyembé, a, au lieu d'un tembé pour enceinte, une forte haie d'euphorbe. Les indigènes prétendent que ni les hommes ni les bêtes n'osent la traverser, le suc de l'euphorbe étant si vénéneux, qu'une seule goutte projetée dans l'œil suffit pour faire perdre la vue. A cause du même suc, qui est très abondant, cette défense a aussi l'avantage de ne pas craindre le feu. Les quelques portes qui y sont pratiquées se ferment la nuit et restent ouvertes pendant la journée. Ces portes primitives sont, comme celles des tembés, formées de poutres indépendantes les unes des autres et pivotant en haut sur une barre transversale. Le matin on les relève pour la sortie des troupeaux, et le soir on les abaisse et on les fixe en dedans avec des pieux en travers.

Le chef de Casoui nous fit quelques petits cadeaux de lait, de miel et de froment. Le lendemain, après deux heures et demie de

marche dans la plaine, nous entrions à Tabora : c'était le douzième jour depuis notre départ de M'dabourou. Nous avions franchi en cet espace de temps près de quatre cents kilomètres, et rencontré en chemin M. Roger, de la station de Karéma, fondée sur le Tanganika par l'Association internationale de Bruxelles; puis trois ministres protestants, dont deux de l'Ouganda, nous donnèrent de bonnes nouvelles du R. P. Livinhac et de ses confrères; enfin Abdallah-ben-Nassib, gouverneur arabe de Tabora, appelé à Zanzibar par le sultan Saïd-Bargache.

Tabora est bâtie sans plan bien arrêté. C'est plutôt une série de villages qu'une ville homogène. Elle s'étend sur une longueur de plus de deux kilomètres. Autrefois elle se bornait aux huttes du quartier *Chemchem*, appelé ainsi de la source qui s'y trouve. Puis les Arabes sont venus s'y établir, et l'ont développée jusqu'à ses présentes limites. Leurs maisons sont bien bâties en grosses briques séchées au soleil, avec portes et fenêtres. Elles sont crépies avec un sable calcaire qu'on trouve dans le pays, et qui remplace avantageusement le plâtre. Quelques portes sont chargées de très belles sculptures : ce fut pour nous une surprise non médiocre de trouver un tel travail si loin du monde civilisé. Les maisons ont toutes la même distribution. A l'entrée, une véranda où se tiennent les askaris (hommes d'armes); à l'intérieur, une belle pièce ouverte, avec fenêtre sur la véranda. C'est le *barza* où le maître reçoit les visiteurs et fait son commerce. En face, de l'autre côté de la porte, sont les magasins et le logement des askaris. Le barza communique, par une porte cachée, avec la cour intérieure, sur laquelle s'ouvrent les appartements de la famille. Les toits sont en terre; excepté chez les plus riches, qui ont de grands toits inclinés en paille, comme dans nos campagnes de France, mais descendant plus bas pour protéger les murs contre les pluies de la masika. Alentour sont groupées les huttes des esclaves, ainsi que les cases des Wangouana et des Wanyamouézi au service du maître.

Les Arabes sont là comme de petits rois, à peu près indépendants et maîtres absolus chez eux. Ils ont à leur service un plus ou moins grand nombre d'askaris, comme autrefois les seigneurs féodaux. Ils ne s'en servent pas seulement contre Mirambo, l'ennemi commun, mais aussi dans leurs querelles privées. Leurs jardins sont plantés d'arbres fruitiers d'espèces nombreuses : manguiers, citronniers, bananiers, grenadiers, goyaviers, etc. On y voit même quelques cocotiers et quelques dattiers qui commencent à produire. Les champs donnent sans beaucoup de culture le manioc, le mtama, le maïs, la canne à sucre, le sésame, les arachides

et le froment. On dit ce dernier produit d'une excellente qualité; mais, comme on le cultive par irrigation, la récolte est peu abondante. Il mûrit en septembre.

Au marché, qui se tient tous les jours un peu en dehors de la ville, on peut se procurer de la viande fraîche, des bananes, du riz, du beurre, des fruits, et tout ce qui tient au petit commerce. Le grand commerce d'ivoire et d'étoffes se fait à domicile, ou par des courtiers. Il en est de même pour les esclaves.

Mais ce qui fait surtout l'importance de cette ville, c'est qu'elle est le point unique de jonction entre la côte et les grands lacs. Il est même impossible d'en établir d'autres, au moins depuis Zanzibar, parce que, les populations soit de l'Ousagara, soit de l'Ougogo, n'étant pas voyageuses, on ne peut trouver chez elles ni porteurs, ni courriers. C'est à Tabora seulement que les caravanes peuvent se former pour la côte ou les lacs; celles même qui viennent du Karagoué et de l'Ouganda au nord, du Manyéma ou de l'Oujiji à l'ouest, de l'Oufipa ou de l'Ourori au sud, convergent toutes à Tabora pour se réorganiser.

Tous ces avantages ont attiré dans la capitale de l'Ounyanyembé une population nombreuse, et en ont fait un centre considérable. Pour les mêmes motifs, une station de missionnaires à Tabora devient absolument nécessaire. C'est ici seulement que nous pouvons former un véritable trait d'union entre nos supérieurs majeurs et les missions des grands lacs. D'ici nous serons à même d'organiser des courriers réguliers pour les différentes stations, correspondant avec ceux nous venant de Zanzibar. Nous pourrons aussi trouver des porteurs pour leur envoyer au plus tôt les objets à leur adresse, et renouveler leurs provisions d'étoffes.

Aussitôt arrivé, je m'empressai de faire visite au docteur Van den Heuvel, représentant de l'association belge. Il nous donna, au sujet de l'orphelinat que nous venions fonder, les plus grandes espérances.

Le surlendemain de notre arrivée, nous allâmes saluer Cheik-ben-Nassib, frère du gouverneur arabe. Il demeure en ce moment à Kouikourou, gros village à une petite lieue au sud, et résidence du sultan des Wanyamouézi. Ordinairement il habite Kouihara, autre centre important à même distance au sud-ouest de Tabora; mais, en l'absence de son frère, parti pour la côte, il est obligé de remplir les fonctions de gouverneur par *interim*. Il nous reçut avec courtoisie et nous introduisit cérémonieusement dans son barza. Nous y remarquâmes entre autres curiosités une grande glace de fabrique européenne, à boiserie dorée, mais qui avait beaucoup perdu de sa

première fraîcheur. Quand nous lui exposâmes notre intention de racheter des enfants esclaves pour en faire des hommes libres, et leur apprendre à bien vivre en servant Dieu, le visage du vieil Arabe s'épanouit :

« Bien ! très bien ! Des enfants, vous en trouverez ici beaucoup, j'en ai parlé à Vinhac (le Père Livinhac), mon grand ami qui est dans l'Ouganda ; mais il ne voulut pas rester dans l'Ounyanyembé. Vous venez pour des enfants, c'est bon. Cheik-ben-Nassib est votre homme. Laissez-moi faire. Je vais parler au sultan, et il n'y mettra aucune opposition. Mais il faut aussi l'approbation de Saïd-Bargache ; envoyons-lui un courrier exprès. Avant deux mois nous aurons la réponse. Elle sera bonne, s'il plaît à Dieu ! alors nous commencerons. »

Je compris immédiatement pourquoi nos confrères de la seconde caravane avaient précédemment échoué dans la fondation du poste de Tabora. Ils n'avaient pas songé à faire vibrer la seule corde sensible dans le cœur d'un Arabe, l'intérêt, et se heurtant aux difficultés, semées comme à plaisir sous leurs pas par la jalousie des trafiquants, qui ne voyaient en eux que des rivaux pour le commerce. découragés de plus par la mort funeste de trois des leurs, victimes de la terrible fièvre africaine, ils durent secouer pour un temps sur cette contrée inhospitalière la poussière de leurs souliers, et rejoindre leurs confrères des grands lacs.

Les choses allaient changer de face. L'avidité du Cheik devenait l'instrument de la miséricorde divine. Cet homme a de nombreux enfants esclaves, beaucoup plus qu'il ne lui en faut pour le service de sa maison. Il voit dans un orphelinat une occasion toute naturelle de les changer pour de l'or, et c'est là évidemment tout le secret de ses dispositions favorables. O Providence de Dieu, qui daignez employer à votre cause les vices mêmes de vos ennemis ! Puissiez-vous tirer de l'avarice de ce vieux fils de Mahomet la délivrance et le salut de beaucoup d'âmes !

Avant de prendre congé, nous fîmes présent à Ben-Nassib de quelques étoffes et d'un riche burnous d'Alger. Il nous dit d'écrire au *Padri Mkubna Mkubna* (Mgr Lavigerie), pour lui demander un beau fusil et un revolver. Nous le lui promîmes, sachant bien que, sans cadeau, le succès était impossible.

Le lendemain 9 août, nous ne manquâmes pas d'aller nous présenter au sultan des Wanyamouézi. Nous fûmes reçus par ses premiers esclaves sous la véranda de son habitation, et on nous fit asseoir sur de vraies chaises européennes, richement garnies de poussière. Nous nous gardâmes bien d'y faire attention. Après quel-

ques minutes d'attente, le sultan se présenta, suivi de ses gens. Il ne portait sur sa personne aucun signe distinctif de sa dignité : un pagne et une pièce de kaniki, comme en ont les Wanyamouézi de condition ordinaire, formaient tout son costume. Je me trouvais en présence d'un roi fainéant, comme les Arabes en ont maintenu partout où ils se sont installés, pour ne point blesser les susceptibilités des indigènes, mais dont l'influence est des plus restreintes. Il s'assit à côté de nous avec simplicité et accepta volontiers nos présents. C'est l'avantage le plus clair et le plus pratique de ses hautes fonctions.

Il nous dit être très content de nous voir venir dans l'Ounyanyembé, pour y faire du bien et instruire les enfants. Il serait toujours prêt à nous aider pour nos constructions et tous autres travaux qui seraient nécessaires. Pendant que nous causions, les Wanyamouézi, qui entraient dans la cour, venaient saluer leur sultan en s'inclinant et battant des mains devant lui. Ce pauvre chef est maladif. Son humeur paraît pacifique et bienveillante. Il ne semble pas homme à chercher querelle à ses voisins, et pense plutôt à se prémunir qu'à les attaquer lui-même. En ce moment il fait construire autour de sa résidence trois immenses enceintes circulaires. Avec celle qui existait déjà et l'inévitable haie d'euphorbes, il se trouvera retranché derrière cinq remparts, et pense pouvoir dormir en paix.

Nous sortîmes de Kouikourou en remerciant Notre-Seigneur du fond de l'âme des heureuses dispositions que nous avions rencontrées partout jusqu'ici. Le point important, en effet, était gagné : avec la faveur du sultan, nous avions celle des Wanyamouézi, et avec celle de Cheik-ben-Nassib, nous avions peu à craindre des autres arabes. Quant à l'approbation de Saïd-Bargache, elle nous semblait assurée. J'écrivis, en même temps qu'à Sa Hautesse, au consul de France, à Zanzibar, M. Ledoulx, pour le prier de vouloir bien user en notre faveur de son influence sur le prince. Le Cheik écrivit de son côté, et les courriers partirent le 12 du mois d'août.

Par la même occasion, j'envoyai un télégramme à Mgr le Délégué, lui annonçant que nous nous établissions de suite à Tabora. J'informai par lettre Son Éminence des bonnes dispositions du sultan et de Cheik-ben-Nassib, et d'une proposition que venait de nous faire le Dr Van den Heuvel. Rappelé à la côte, il avait reçu l'ordre de vendre la propriété de l'association belge ; il nous proposait de l'acheter.

Cette propriété est au sud de Tabora, sur le chemin de Kouikourou, dans un site salubre, où le vent souffle toujours pur de la

montagne voisine, le docteur n'avait jamais ressenti les atteintes de la fièvre depuis qu'il y résidait. La maison est d'architecture arabe, selon le plan que j'ai donné plus haut. Bâtie depuis huit ans, elle est en très bon état de solidité et de propreté. Le local suffira pour un commencement de mission. De plus, il y a attenant environ deux hectares de jardin, avec arbres fruitiers, où le docteur cultive les légumes d'Europe. L'eau est abondante et à moins de quatre mètres sous terre. Enfin sur les limites s'étendent des terrains vagues que nous pourrons acquérir à mesure que nous en aurons besoin.

Le Père Blanc et moi considérâmes que, grâce à cette excellente acquisition, nous éviterions toutes les tracasseries qu'eut à souffrir, il y a deux ans, le regretté Père Ganachau. D'un commun accord nous résolûmes donc de ne pas laisser échapper cette occasion, et, le jour de la fête de la glorieuse Assomption de la très sainte Vierge, nous signâmes le contrat d'achat.

L'entrée en jouissance était immédiate, mais nous ne voulûmes pas nous installer dans notre nouveau logis avant le départ du docteur pour la côte. Nous continuâmes donc de résider à Baharin.

Entre temps nous allâmes voir aussi les cinq principaux Arabes de la localité, qui ont voix dans les conseils gouvernementaux. Ils firent tous assaut de politesses, comme ils font d'ailleurs à tous les blancs de passage dans l'Afrique équatoriale, et ils parurent extérieurement enchantés de nos projets. Nous ne nous faisons pas d'illusions sur ces marques de sympathie. L'Arabe est partout le même, très habile à cacher ses véritables sentiments sous d'amicales démonstrations. Nous espérons toutefois au moins nous faire tolérer, comme avait pu le faire le docteur Van den Heuvel depuis plusieurs années déjà. Nous n'avons aucune intention de faire du commerce, ni de déployer un grand appareil extérieur; nous nous contenterons d'élever de pauvres petits orphelins et de faire connaître et aimer Dieu par la parole et surtout par l'exercice de la charité. Quel sujet d'ombrage pourrions-nous offrir? Chez d'autres Arabes on aurait à craindre le fanatisme religieux; mais les musulmans du centre de l'Afrique ne ressemblent guère à ceux des côtes méditerranéennes; il n'y a chez eux ni marabouts ni mosquées. Chacun se contente d'invoquer Allah en son particulier, et se soucie peu de faire des prosélytes.

Nous avions, dès les premiers jours, fait une autre visite. Sur la colline déserte qui avoisine notre résidence reposent quatre de nos confrères de la seconde caravane, morts des suites des fatigues et des privations d'un aussi long voyage à travers les marais, les forêts et les tribus barbares qui embarrassent le chemin.

Partie de Bagamoyo, sur le littoral de la mer des Indes, le 16 août 1879, cette caravane avait exécuté une des marches les plus rapides et les plus heureuses qu'on ait encore vues : aucune entrave, aucune perte d'hommes ni de bagages en deux mois et vingt jours. Mais c'est à Tabora que les épreuves attendaient les missionnaires. Dès le lendemain de leur arrivée, le Père Facy, ange de piété et de douceur, s'éteignait doucement sans avoir fait entendre une seule plainte, et sans que rien eût pu faire prévoir une fin aussi rapide. Trois jours après ce fut le tour du Père Ruellan. Cet intrépide et zélé missionnaire, dont les talents et la vertu donnaient les plus grandes espérances pour le salut des âmes dans ces barbares contrées, s'était offert de lui-même pour être la seconde victime. Son sacrifice fut accepté. Il fit sa dernière communion le matin du 21 novembre, et le soir, en recevant l'extrême-onction, il expira doucement au milieu de ses confrères éplorés. Un mois plus tard, le Père Soboul, qui avait bravé pendant dix ans le soleil du Sahara et de la Kabylie, se couchait aussi dans la tombe. Puis le 27 janvier 1880, une nouvelle fosse était creusée pour M. Van Oost, commandant des zouaves auxiliaires de l'escorte.

Leurs tombes sont intactes sur la montagne, à l'abri de rochers mêlés de buissons. Sur chacune d'elles se dresse une pauvre croix de bois avec le nom du missionnaire défunt. Nos yeux se mouillèrent de larmes au souvenir de ces chers confrères qui ont laissé après eux un si grand vide et de si vifs regrets. Mais qui connaît les impénétrables desseins de Dieu ? Ne fait-il pas naître la vie de la mort ? Il l'a fait au Calvaire. Il l'a fait de l'arène où sont tombés les martyrs et dans tant d'autres missions. Pourquoi dans sa miséricorde ne ferait-il pas aussi sortir de ces tombes le salut ? Oui, cette croix toute simple s'élève comme un signe d'espoir et de délivrance. Nous tombâmes à genoux, et nous fîmes une commune prière pour nos chers défunts. Puis nous descendîmes lentement cette colline où nous nous proposions de revenir souvent.

Cependant, depuis plus de quinze jours que nous étions à Tabora, nous n'avions pas encore payé notre tribut d'acclimatation : il fallut enfin subir la règle générale. Je fus pris de la fièvre du pays ; curieuse fièvre qui met dans la tête les choses les plus bizarres, et dont il faut avoir été atteint pour se faire une idée exacte. Parfois je me figurais avoir trois fièvres, et je me réjouissais de cette découverte, à la pensée que j'allais pouvoir facilement les vaincre en les attaquant une à une. Immédiatement je mettais par la pensée sabre au poing, et me voilà frappant d'estoc et de taille, au grand ébahissement du Père Blanc, qui s'évertuait à me persuader que j'étais

bien seul, et que personne ne songeait à me faire un mauvais parti. Une autre fois, pendant une forte transpiration, je voyais en moi deux personnes distinctes, l'une passive, l'autre active et toutes les deux se tenant des discours à perte de vue pour se convaincre. Puis les images devenaient si confuses, qu'il m'était impossible de les suivre et de les analyser.

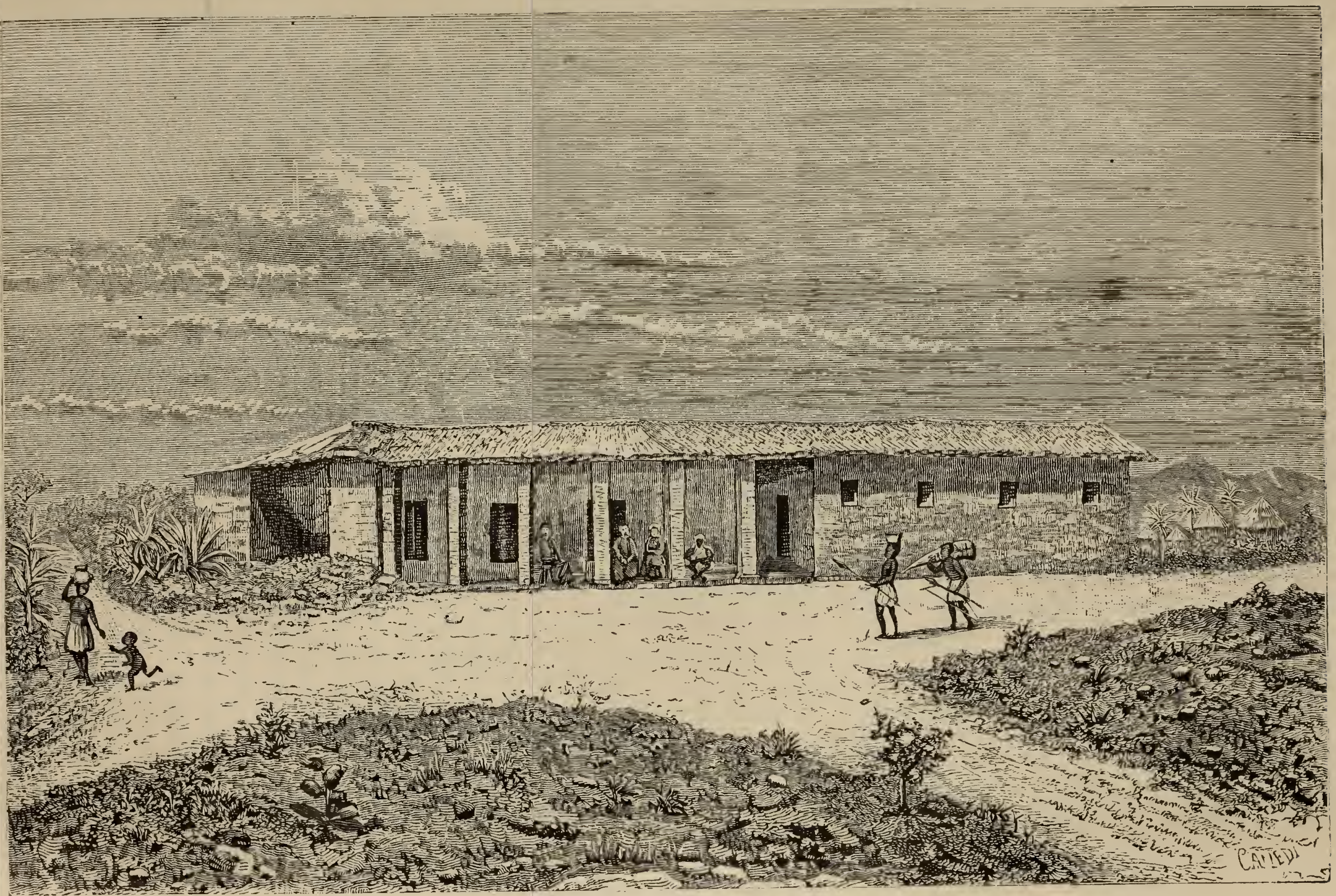
Fléaux de Dieu, pensais-je, soyez les bienvenus! C'est quand on souffre qu'on est et qu'on se sent le plus missionnaire. C'est moins en prêchant et en faisant des miracles que Notre-Seigneur a sauvé le monde, qu'en souffrant la mort sur la croix. Les apôtres et les missionnaires qu'il a appelés à continuer son œuvre sont surtout appelés par lui pour souffrir à son exemple. Nos souffrances à nous, pauvres hommes pécheurs, sans doute ne sont rien; mais la sainte Église n'enseigne-t-elle pas qu'unies à celles de Notre-Seigneur, acceptées par lui comme siennes, et offertes par lui à Dieu le Père, elles acquièrent un mérite surhumain et possèdent une merveilleuse puissance de propitiation.

Ces pensées me consolaient et me donnaient presque de la joie à souffrir. Oui, Seigneur Jésus, il y a des délices à monter sur la croix à votre place, à y rester pour vous, à ajouter quelques épreuves aux vôtres pour la rémission de nos propres péchés et des péchés de tous ces pauvres peuples! Donnez-nous la sainte passion de la croix, comme vous avez fait à tous vos serviteurs, et nous vous gagnerons l'Afrique!

Le mois d'août touchant à sa fin, M. Van den Heuvel fit ses préparatifs de départ, comme il nous l'avait annoncé, et prit le chemin de Zanzibar. Le Père Blanc et moi quittâmes aussitôt Baharin pour venir prendre possession du tembé que nous avions acheté au docteur. Ce fut le 2 septembre que nous y fîmes notre entrée. Elle n'eut rien de triomphal et de brillant; la fièvre me taquinait un peu, et le Père Blanc, toujours perclus, dut s'y faire porter sur un hamac. L'air pur qu'on y respire et l'eau excellente qu'on y trouve achevèrent ma guérison en un clin d'œil. Depuis, la fièvre n'a pas reparu. Le rhumatisme de mon collègue fut plus opiniâtre. La flanelle et l'alcool camphré en eurent enfin raison peu à peu.

Déjà nous avons expérimenté la grande utilité du poste de Tabora pour les communications avec nos stations établies sur les grands lacs. Deux courriers, qui sans nous auraient passé par bien des lenteurs, ont été expédiés sans délai à nos confrères du Nyanza et du Tanganika. Nous avons même pu envoyer à ces derniers quelques étoffes qu'ils ne pouvaient se procurer à Oujiji.

Déjà aussi nous avons commencé à former notre petite famille



Tembé de la Mission à Tabora. (P. 340.)

nègre, en rachetant plusieurs enfants que l'on promenait dans la ville comme des animaux en vente. En attendant qu'ils soient assez instruits pour recevoir le saint baptême, nous leur avons donné à l'avance les noms imposés par les personnes qui ont daigné nous fournir l'argent de leur rançon. Nous aurons fréquemment occasion d'en racheter d'autres sans sortir de chez nous : ce sera la petite pêche à l'hameçon en attendant que l'autorisation de Saïd-Bargache soit arrivée de Zanzibar. Alors nous pourrons faire la grande pêche en haute mer : pêche qui n'aura d'autres limites que celles de nos ressources. Nous comptons sur la divine Providence et la générosité des chrétiens d'Europe.

Du reste les sommes nécessaires ne sont pas énormes : cent cinquante à deux cents francs suffisent pour le rachat et l'entretien d'un enfant pendant une année. Donc avec quinze à vingt mille francs nous pourrons fonder ici un orphelinat d'une centaine de beaux négrillons. Un côté très encourageant de l'œuvre, c'est que plusieurs de ces orphelins, que nous avons formés avec soin, pourront nous être d'un secours très utile dans notre apostolat, et que les autres auront la facilité de s'établir quand ils en auront l'âge, et de subvenir eux-mêmes largement à leur entretien. La culture et l'industrie peuvent se développer ici avec tous les avantages désirables.

Je l'ai dit plus haut, l'Ounyanyembé est extrêmement fertile ; mais avec l'irrigation, chose facile à obtenir, l'eau n'étant qu'à trois à quatre mètres de profondeur, on doublerait encore les récoltes. L'industrie offrirait aussi de belles espérances. La fabrication du savon, celle de la poterie vernie, du sucre, et particulièrement du fer, pourraient produire de beaux résultats ; toutefois l'industrie que je signalerai de préférence est celle des cotonnades.

L'or et l'argent dans l'Afrique équatoriale, c'est l'étoffe ; or la mine de cette précieuse monnaie, le coton, pousse ici spontanément et produit presque toute l'année même sans culture, quoique personne ne l'exploite. Chaque année de nombreuses caravanes vont chercher à la côte les cotonnades d'Angleterre et d'Amérique à grands frais et avec d'énormes bénéfices, alors qu'on pourrait utiliser le coton indigène. La raison en est que le nègre est trop peu industrieux pour le faire ; et que les commerçants, Arabes et autres, ont tout intérêt à le laisser dans son ignorance. J'aurais donc intention d'employer une partie de nos enfants à la culture, à la filature et au tissage du coton. Nous pourrions, après quelques tâtonnements, réussir à confectionner une étoffe un peu grossière, mais solide, semblable à celle qu'on fabrique au Soudan. Elle plairait beaucoup aux indigènes, qui se plaignent toujours de ce que l'étoffe fournie

par les Arabes est trop mince et insuffisante pour les couvrir. Elle soutiendrait, par cette raison, avantageusement la concurrence avec les étoffes étrangères, comme cela se voit encore au Soudan, où les grossiers tissus indigènes, malgré l'importation des tissus d'Europe, sont en grande faveur, et s'expédient à travers le Sahara jusqu'à R'damès et Tripoli.

Un homme peut vivre à Tabora avec un *pendé* (1^{m}, 60) d'étoffe par semaine : c'est ce que nous donnons à nos domestiques. Pour les pauvres, un pendé fait jusqu'à vingt-cinq jours. Un enfant qui confectionnerait 1 mètre 60 d'étoffe en six jours serait donc en état de se suffire à lui-même. Les plus habiles pourraient essayer des étoffes plus fines et avec des bandes de couleur, semblables à celles de Mascate, qui se vendent trois fois plus cher que la meilleure cotonnade blanche : grâce à quelques notions de teinturerie, ils y arriveront facilement.

Quoi qu'il en soit, j'avoue que je n'ai pas encore assez l'expérience de la question pour prétendre l'avoir résolue d'ores et déjà : je me contente de la soumettre à mes vénérés supérieurs. Je les prie, si la solution est favorable, d'adjoindre aux prochaines caravanes des frères catéchistes formés spécialement dans ce but, capables de filer, de monter un métier et de le manœuvrer, connaissant aussi la teinturerie élémentaire. Nous pourrons cultiver autour de notre orphelinat l'indigo et la garance, qui nous fourniront les principales couleurs.

Le courrier qui portera cette lettre à la côte passera par M'dabourou. J'en profite pour demander au Père qui dirige en ce moment la station de l'Ougogo de m'envoyer immédiatement un renfort de missionnaires. Notre fondation de Tabora, je n'en doute pas, sera accueillie avec joie par toutes les âmes pieuses qui s'intéressent à la conversion et au salut de l'Afrique.

Guillet,

Supérieur de l'orphelinat de Tabora.

TABLE

PRÉFACE

LES MISSIONS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

PREMIÈRE PARTIE

D'ALGER A TABORA

CHAPITRE I

DE MARSEILLE A ZANZIBAR

CHAPITRE VIII

A TRAVERS L'OUGOGO

CHAPITRE IX

MORT DU R. P. PASCAL. — SORTIE DE L'OUGOGO

CHAPITRE X

ÉPREUVES. — L'OUNYANYEMBÉ

CHAPITRE XI

SÉJOUR A KOUIHARA

DEUXIÈME PARTIE

DE TABORA AU NYANZA

CHAPITRE I

VERS LE NYANZA

CHAPITRE II

FORÊTS ET ROUGAS-ROUGAS

CHAPITRE III

DANS L'OUSOUKOUMA

CHAPITRE IV

DERNIÈRES ÉTAPES

CHAPITRE V

AU BORD DU LAC

CHAPITRE VI

TOUJOURS A KADOUMA

TROISIÈME PARTIE

DE TABORA AU TANGANIKA

CHAPITRE I

SUR LE CHEMIN D'OUJIJI

CHAPITRE II

OUJIJI

APPENDICE

14024. — Tours, impr. Mame.


LABORIS
HONOR